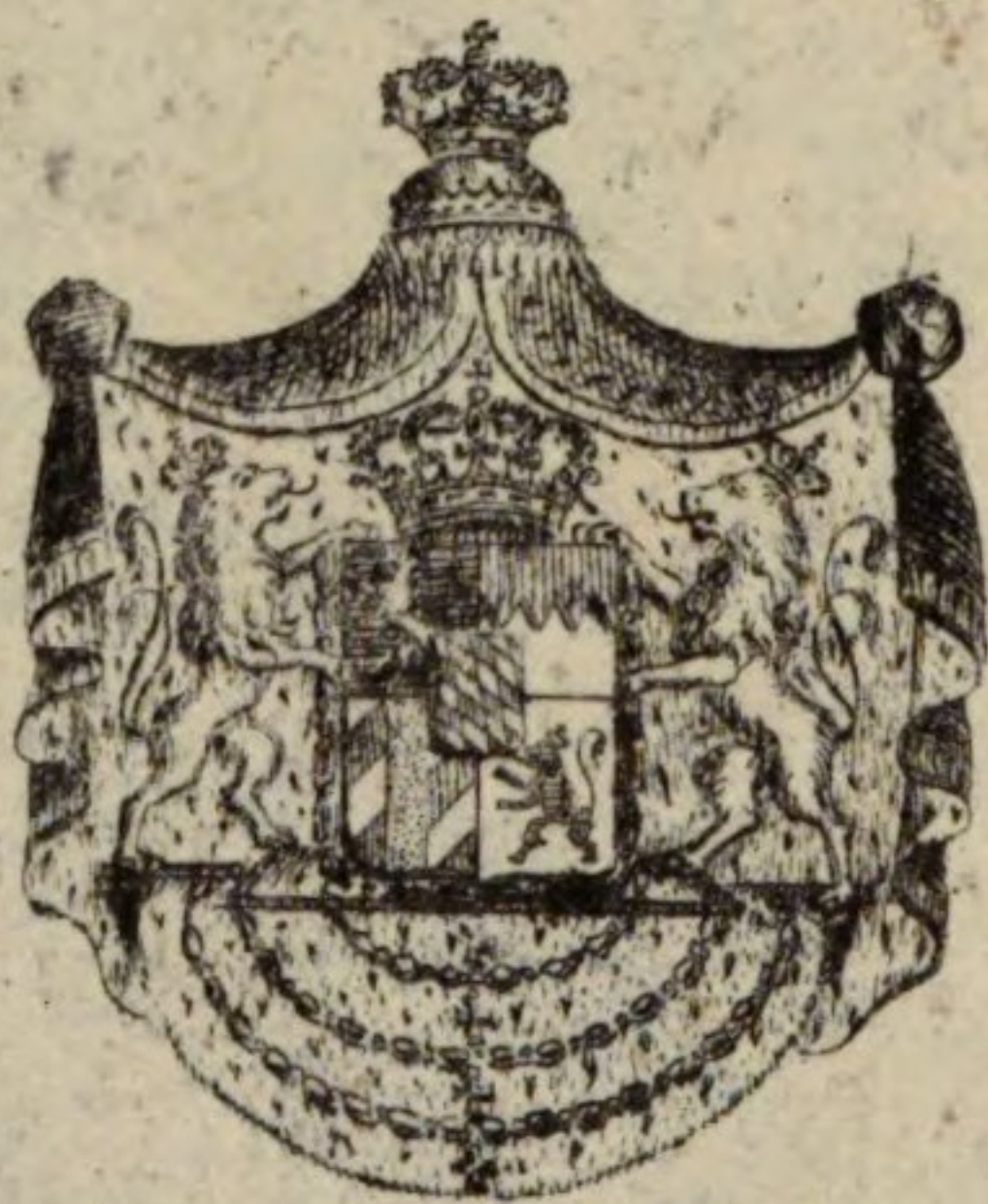




BIBLIOTHECA
REGIA.
MONACENSIS.



Ch. L. g. h. - d.
finibus 1 5 48

N^o 980.

10 p. 48 fr.

EN FRANÇOIS,

PREMIER.

A PARIS,

Par BERT, Fils aîné,

et par BARZON, jeune,

au Palais National,

AN IV, L'AN XI,

chez les Citoyens, & chez les Particuliers.

Ac. Gr. b. 2029

~~15058~~

Isocrates

Œ U V R E S

COMPLETTES

D'ISOCRATE,

AUXQUELLES on a joint quelques Discours analogues à ceux de cet Orateur, tirés de Platon, de Lysias, de Thucydide, de Xénophon, de Démosthène, d'Antiphon, de Gorgias, d'Antisthène & d'Alcidamas;

TRADUITES EN FRANÇOIS,

PAR M. l'Abbé AUGER, Vicaire Général du Diocèse de Lescar, de l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la ville de Rouen, ancien Professeur d'Eloquence dans la même ville.

T O M E P R E M I E R.



A P A R I S,

Chez { DE BURE, Fils aîné, } quai des Augustins.
{ THÉOPH. BARROIS jeune, }

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS.

DISCOURS

Auxquels on a joint quelques Discours
analogues à ceux de cet Orateur, tels de Platon,
de Lycurgue, de Xénocrate, de Xénophon, de
Péroratoire, d'Anaxagore, de Gorgias, d'An-
aximandre & d'Alcibiade;

TRADUITES EN FRANÇOIS.

Par M. l'Abbé Auzan, Vicaire Général de l'Evêché de Toulou-
se, & l'Académie des Sciences, Belles-Lettres & Arts de la ville
de Rouen, ancien Lecteur & Professeur dans la même ville.

TOME PREMIER.



A PARIS.

Chez les Libraires, & chez les Auteurs.

M. DCC. LXXI.

chez l'Imprimeur, & chez les Auteurs.

A M O N S E I G N E U R
M A R C - A N T O I N E D E N O É ,
É V Ê Q U E E T S E I G N E U R D E L E S C A R ,

Commandeur des Ordres Royaux , Militaires &
Hospitaliers de Notre-Dame du Mont-Carmel
& de Saint-Lazare de Jérusalem , &c.

M O N S E I G N E U R ,

*LES noms de Cambrai , de Meaux , de Clermont ,
de Nismes , nous rappellent aussi - tôt les grands
hommes qui occuperent ces Sieges & les ont illustrés ,
ces Prélats distingués par leurs lumieres , leur génie
& leurs vertus , dont la mémoire sera toujours éga-
lement chere à l'Eglise & aux Lettres.*

*Placé aux extrémités du Royaume , Lescar s'est
rapproché de nous ; ce nom , peu connu auparavant ,
nous devient précieux depuis qu'il nous rappelle un
Prélat dont les manieres simples & nobles décelent*

une ame sensible & généreuse , qui réunit la bienfaisance & les talens : un Prélat chéri & respecté des Gens de Lettres qu'il aima & distingua toujours , qui cultive lui-même les Lettres avec autant d'ardeur que de dignité ; qui , sans négliger les devoirs de nécessité & de bienséance , emploie ses loisirs à orner son esprit de ces trésors antiques dont le célèbre Archevêque de Cambrai sut enrichir le sien : un Prélat qui , dès sa plus tendre jeunesse , manifesta son amour pour l'éloquence , & à qui il n'a manqué que plus d'occasions pour en donner des preuves plus multipliées & plus éclatantes.

Je ne parlerai pas de cette suite d'Instructions vraiment Pastorales ; de ces Discours pleins de force & de grace , prononcés dans les Assemblées générales de la Province , ou au nom de cette même Province en portant ses besoins au pied du Trône ; de cet Ecrit Episcopal , monument de goût & de sensibilité , applaudi par toute la France : mais je dirai ce que j'ai vu moi-même dans le Diocèse de Lescar ; j'y ai vu un Evêque qui joint la sévérité des principes à l'aménité du caractère , la fermeté à la douceur , dont la charité seule ne connoît point

v

de borne & de mesure , dont l'esprit de justice , insensible à toutes les affections particulieres , fait respecter & chérir l'autorité.

Ainsi , MONSEIGNEUR , en faisant paroître cette Traduction sous vos auspices , c'est un hommage que je rends moins à la naissance & à la grandeur qu'au mérite & à la vertu. C'est un témoignage public de ma reconnoissance ; c'est une dette de mon cœur , que j'acquitte. L'Ouvrage que j'ai l'honneur de vous présenter est aussi le vôtre , par le vif intérêt que vous voulez bien y prendre , par les secours abondans que j'ai puisés dans la délicatesse & la solidité de votre goût.

Je sentirai toujours , MONSEIGNEUR , je m'empresserai toujours d'annoncer combien il m'a été agréable & avantageux de vivre près de vous. Oui , j'ai trouvé dans un illustre Prélat un ami qui a partagé mes goûts & mes études autant que pouvoient le permettre des fonctions augustes & des devoirs respectables ; qui m'a soutenu , éclairé , encouragé dans une longue & difficile carrière. Quel avantage pour un homme de Lettres qui se livre à de pénibles recherches , à des discussions épineuses , de

pouvoir, dans le sein d'une société douce, & sans dérober des momens à son travail, polir & perfectionner son style par le commerce d'un Grand non moins aimable que solide, de jouir, dans la retraite & dans le silence, de tout ce que le monde peut avoir d'utile pour un Ecrivain !

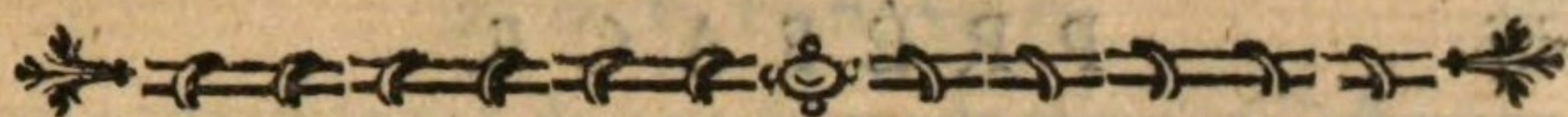
Voilà, MONSEIGNEUR, les biens que je vous dois. Je sens tous ces avantages ; je voudrois que le Public pût s'en appercevoir dans la Traduction que je lui offre aujourd'hui : il apprendra du moins les sentimens du profond respect, de l'estime sincere, & , j'ose le dire, de l'amitié tendre, avec lesquels je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très humble & très obéissant
serviteur & Vicaire-Général,

AUGER.



P R É F A C E ,

*Où le Traducteur expose le plan de son ouvrage ,
& celui de l'édition grecque d'Isocrate qu'il fait
actuellement imprimer.*

COMME mon projet est de faire connoître tous les discours qui nous sont restés des beaux tems de la Grece , j'ai cru devoir ajouter aux discours d'Isocrate ceux qui avoient quelque rapport avec les siens. J'en ai recueilli plusieurs dans les ouvrages de Platon , de Xénophon , de Lyfias & de Thucydide. Les sophistes Gorgias & Alcidamas , & le philosophe Antisthene , m'en ont fourni quelques-uns. J'ai repris l'éloge funebre qui se trouve dans les œuvres de Démosthene. Quant aux plaidoyers d'Antiphon , je les ai inférés dans ce recueil pour compléter un des volumes.

Tout l'ouvrage est distribué en trois tomes.

Le premier renferme les discours de morale d'Isocrate , ses harangues politiques , ses lettres , son discours contre les sophistes , & celui d'Alcidamas contre les discours écrits.

J'ai rassemblé dans le second tome les éloges d'Isocrate , & tous ceux qui nous sont restés de l'antiquité : on en verra de Gorgias , de Platon , de Xénophon , de Lyfias & de Thucydide ,

& celui des guerriers morts à Chéronée, que je crois, avec plusieurs critiques, avoir été fausement attribué à Démosthène. Quoique le discours d'Isocrate intitulé *le Panégyrique*, soit proprement une harangue politique, & non pas un éloge, je l'ai mis dans le tome des éloges, parcequ'il roule en grande partie sur l'éloge d'Athenes.

Le troisieme tome n'offre que des plaidoyers, les deux apologies de Socrate par Platon & par Xénophon, les plaidoyers d'Isocrate, ceux d'Antiphon, enfin ceux qui ont été publiés sous les noms de Gorgias, d'Alcidamas, d'Antisthene, & qui sont mis dans la bouche d'anciens personnages.

Les traductions du premier tome sont précédées, d'abord d'un discours préliminaire sur Isocrate, pour lequel j'ai fait usage des recherches & des réflexions de M. de Brecquigni, ce savant que j'ai trouvé par tout aussi judicieux qu'exact & fidele; ensuite d'un précis historique sur la constitution de la Grece en général, sur l'état d'Athenes en particulier, & sur Philippe, roi de Macédoine, de qui il est beaucoup parlé dans ce tome; enfin, d'un dictionnaire géographique des royaumes, provinces, villes, places & ports, qui sont cités dans les harangues traduites. Je voudrois, s'il est possible, que le lecteur ne fût étranger à aucun des objets traités dans les dis-

cours dont je lui donne la traduction. C'est pour cela que , dans le second tome , après quelques réflexions sur les éloges des anciens Grecs & sur les nôtres , je me suis permis de m'approprier un très bon ouvrage de M. de Brecquigni sur l'histoire d'Athenes , que j'ai copié en y faisant de légers changemens. J'ai rejeté à la fin du troisieme tome une table générale des matieres , que j'ai faite avec soin. A la tête de tous les discours , on trouvera des sommaires , qui , outre une analyse courte & précise , présentent quelquefois des détails qui pourront paroître curieux & intéressans. J'ai profité , pour enrichir mon ouvrage , du travail de MM. Hardion , Rollin & Brecquigni : j'ai suivi ce dernier pour les dates qu'il assigne aux harangues & aux lettres d'Isocrate.

La plupart des discours que je publie aujourd'hui dans notre langue , n'avoient jamais été traduits en françois. J'ai lu d'anciennes traductions des trois discours de morale d'Isocrate , dans lesquelles je n'ai vu de frappant & de remarquable qu'un style fort gothique. Les traductions plus récentes des mêmes discours par Louis le Roi , m'ont paru bien foibles. Celles de l'éloge d'Hélène par Giry , & de l'éloge de Busiris par du Ryer , ne s'élèvent pas au-dessus de la médiocrité de leurs autres traductions. Quant

à celle du discours à Démonique par l'abbé Regnier Desmarais, elle est, sans contredit, mieux écrite, quoiqu'elle manque de précision & de grace. M. de Brecquigni a traduit le Panégyrique, l'éloge d'Evagoras, le discours intitulé *Nicoclès*, & le plaidoyer contre Euthyn. Ses traductions sont bien supérieures à celles que nous venons de citer, & je me suis aidé de son travail.

Je ne parle pas ici des différentes éditions d'Isocrate en grec, ni des versions latines du même orateur, j'en parlerai à la tête de l'édition grecque que je fais actuellement imprimer. J'ai déjà annoncé dans la traduction de Démosthène & d'Eschine, & j'annonce encore dans celle ci, que mon dessein, en traduisant les orateurs Grecs, n'est pas de dispenser de les lire dans leur langue, mais plutôt d'en inspirer le goût & d'en faciliter la lecture. Avec quelque soin que soit faite une traduction, combien ne doit-elle pas être inférieure aux ouvrages mêmes, composés par des hommes de génie dans la plus belle langue qui ait jamais été parlée?

Une des raisons, sans doute, pour laquelle la lecture des auteurs Grecs, qui pourroit être non moins agréable qu'utile, est une étude si difficile & si pénible, c'est que la plupart des éditions de leurs ouvrages sont remplies de fautes, mal ponctuées, sans aucune note pour en faciliter

l'intelligence , ou accompagnées de longs commentaires plus désagréables à lire que le texte même dont ils veulent applanir les difficultés. A moins qu'on n'ait un grand courage ou beaucoup de loisir , on n'ose entreprendre une pareille étude , ou on ne tarde pas à l'abandonner. En traduisant les orateurs d'Athenes , j'ai écrit beaucoup de notes sur le texte ; j'ai tâché d'éclaircir les endroits obscurs , de corriger ceux qui étoient altérés , de remplir les lacunes , &c. Je voudrois que ce travail ne fût point perdu pour le public , & en conséquence j'ai formé le projet de donner une édition de ces orateurs sur un plan nouveau , de l'accompagner d'une version latine la plus claire possible , & de notes latines , courtes , substantielles , placées au bas des pages , sans aucun appareil d'érudition. Je présenterai au lecteur le résultat précis & non le détail fastidieux de mes recherches ; je le conduirai droit au terme où je suis arrivé , sans le mener par tous les chemins qui m'y ont fait parvenir. En un mot , je n'épargnerai aucun travail pour que cette édition puisse faire quelque honneur à la France , & que les étrangers cessent de nous reprocher que nous avons perdu le goût des bonnes études. Ils nous ont enlevé nos meilleures éditions des anciens Grecs , & c'est chez eux maintenant que nous sommes obligés de les aller chercher ; il im-

porte à notre ancienne gloire dans cette partie , qu'ils en viennent chercher de nouveau chez nous.

Je commence ces éditions par celle d'Isocrate. Mon premier projet étoit de suivre la marche de la traduction françoise , volume par volume ; mais les observations de Savans judicieux , & la considération qu'on m'a fait faire , que l'édition grecque pourroit former plus de trois volumes à cause de la version latine , m'ont fait changer d'avis. Je suivrai donc naturellement l'ordre qu'ont suivi Volfius & Henri Etienne , & je donnerai à la suite d'Isocrate les divers discours que je fais entrer dans la traduction françoise de cet orateur.

Je sens quel surcroît de travail je me suis imposé , les soins que demande une pareille entreprise , que j'exécute à mes frais ; mais l'amour des lettres & l'envie d'être utile , me font vaincre tous les obstacles. Secondé par les soins de M. Didot l'aîné , imprimeur , dont le zele & l'intelligence sont connus , je me flatte que l'édition dont je m'occupe actuellement , réunira la beauté & l'exactitude. Je tâcherai que le public ne tarde pas à jouir , sinon de toute l'édition , au moins de la partie principale.

Que ne puis je (c'est tout mon desir) , que ne puis-je réveiller parmi nos François l'amour d'une langue qui offre des chefs-d'œuvre en tout genre ,

& qui dédommage amplement des peines qu'on a prises pour l'étudier , par les plaisirs & les avantages qu'elle procure. J'ai déjà fait connoître combien je desirerois que , dans l'Université de Paris , on fît marcher de front l'étude des langues grecque & latine , qu'on appliquât également la jeunesse , dans l'une & l'autre , à ce qu'on appelle versions & thèmes , à des compositions soit en vers soit en prose ; ce qui est le seul moyen d'apprendre une langue morte, quoi qu'en disent tous ceux qui ont raisonné sur les études sans être guidés & éclairés par l'expérience *. J'ai ajouté que, dans cette étude suivie des deux langues , il faudroit avoir sur-tout pour but de mieux connoître la langue françoise en la comparant aux deux autres ; car c'est sur-tout pour s'instruire parfaitement dans sa langue , qu'on doit étudier les langues grecque & latine. Le tems qu'on donne à l'étude du grec dans la même Université, n'est pour le plus grand nombre un tems perdu , que parce-

* Indépendamment de l'expérience , un raisonnement fort simple peut nous convaincre de l'insuffisance de la version pour apprendre une langue morte. Dans une version grecque ou latine , les expressions & les tournures grecques ou latines sont toutes trouvées , & ce qu'on cherche ce sont les expressions & les tournures françoises correspondantes. Lorsqu'on fait une version , c'est donc plutôt le françois qu'on apprend que le grec ou le latin. Au contraire , dans le thème , il faut chercher des ex-

que le peu qu'on en fait en sortant des classes , est presque sur-le-champ oublié. J'ai vu de très bons esprits & des hommes de lettres distingués , qui regrettoient , après avoir fait d'ailleurs d'excellentes études , de ne pouvoir porter avec eux un Homere , un Sophocle , un Euripide , un Pindare , un Démosthene , pour les lire comme ils lisent Cicéron , Horace , Virgile. Pour moi , j'ai senti par ma propre expérience combien il est difficile , quand les premières études ont été manquées , de parvenir à goûter les auteurs Grecs ; & je sens encore tous les jours qu'il est impossible , avec le travail le plus opiniâtre , de

pressions & des tournures grecques ou latines qui répondent aux expressions & aux tournures françoises données. Lorsqu'on fait un thème , c'est donc le grec ou le latin qu'on apprend & non le françois. C'est donc à tort que bien des personnes se plaignent des thèmes & des compositions en vers & en prose qu'on fait faire à de jeunes gens dans la langue latine , dans une langue , dit-on , où la plupart n'auront jamais occasion d'écrire au sortir des études. Pour moi , ce dont je me plains , c'est que pour le grec on ne les applique pas aussi à des compositions & à des thèmes , & que l'on se contente de versions qui ne leur feront jamais bien apprendre. En un mot , il n'y a qu'une façon d'apprendre parfaitement une langue , c'est de la parler & de l'écrire. Comme on ne parle pas une langue morte , il faut du moins l'écrire , si on veut en acquérir toute la connoissance qu'il est possible d'avoir d'une langue qu'on ne parle plus.

corriger le vice des premières études , & de se rendre entièrement familière une langue morte qu'on a mal étudiée d'abord.

Il est digne de la première Université du royaume , qui s'est toujours piquée d'être le centre des bonnes études , & la dépositaire du goût antique , il est digne d'elle de donner un grand exemple , sans écouter les déclamations de gens peu instruits , & de plusieurs autres qui ne sont pas dépourvus de connoissances , mais qui se font une loi de blasphémer ce qu'ils ignorent ; qu'elle se persuade que s'il falloit écouter les vaines clameurs & les fausses raisons de certaines personnes , il faudroit même renoncer à étudier les auteurs latins , & consentir à tomber dans l'ignorance la plus grossière , dans une espèce de barbarie. Tandis que tous les esprits flottent partagés par une foule de systèmes que la fureur d'innover & le dégoût des anciens usages , font éclore tous les jours , il est digne d'elle de rester ferme dans ses anciens principes , & loin d'abandonner la carrière où elle marche depuis plusieurs siècles avec autant de succès que de distinction , de chercher plutôt à l'étendre , de se prescrire pour but la perfection du langage françois , le rétablissement ou la conservation de ce goût sain & pur , dont les écrivains Grecs , quoi qu'on dise , seront toujours la règle & le modèle. Le

système qu'elle fait suivre depuis long-tems à ses élèves pour leur apprendre & leur faire goûter la langue latine , est celui qu'elle doit admettre pour les instruire dans une langue dont les Romains eux-mêmes ont reconnu la supériorité. Je l'ai déjà dit , & je le répète , le seul moyen de bien apprendre une langue morte , est de l'écrire fréquemment ; & je puis assurer , d'après ma propre expérience , qu'on y fera plus de progrès avec le travail médiocre d'une seule année dans le thème & la composition , qu'avec un travail suivi & opiniâtre de plusieurs années dans la version seule. Je ne tiens à l'Université de Paris par aucun titre ; mais , ayant eu le bonheur d'être son élève , je me ferai toujours gloire de tenir à elle par l'affection & par la reconnoissance ; & je ferois trop heureux si , par mon travail , je pouvois contribuer aux projets utiles qu'elle voudroit former pour l'amélioration des études , & par-là m'acquitter , du moins en partie , de ce que je lui dois.

J'en'oublierai jamais les excellens maîtres dont j'ai eu l'avantage de recevoir les leçons. Puis-je me rappeler sans douleur celui que j'avois laissé dans la capitale en partant pour le diocèse de Lescar , & que je n'y ai plus retrouvé à mon retour ? M. le Beau , que l'Université & les lettres regretteront

regretteront long-tems , me témoigna toujours l'intérêt le plus tendre lorsque j'étois son disciple , & avoit conservé pour moi l'amitié d'un pere pour son fils. Je le consultois dans tous mes doutes sur les faits & les usages anciens ; & il les éclaircissoit avec un zele qui égaloit ses connoissances. Quelque tems avant de nous être enlevé , il me fit remettre , avec les observations les plus détaillées & les plus circonstanciées , le Panegyrique d'Isocrate que je lui avois laissé pour le soumettre à son examen : dernière marque de son amitié qui me fut également chère & douloureuse , puisque peu de mois après je reçus la nouvelle qu'il n'étoit plus. J'en appelle au témoignage de tous ceux qui l'ont connu particulièrement , quelle bonté d'ame , quelle simplicité de cœur , quelle religion tendre & sensible , il cachoit sous un air sévère & sous une apparence de dureté ! Comme il s'intéressoit aux malheureux ! avec quel empressement il les servoit aux risques même d'être souvent trompé ! Bon époux , bon pere , bon ami , chrétien simple & fidele , il remplissoit tous ses devoirs avec la plus grande exactitude , mais sans affectation. Je l'ai vu dans les derniers tems se dévouer à l'instruction de ses petits-fils , & faire de cette occupation son plaisir & ses délices. Quant aux écrits qu'il nous a laissés,

sans parler de ceux qui sont entre les mains du public , & dont il est à portée de juger par lui-même , que de richesses ignorées , soit en vers , soit en prose , fournissent toutes ces compositions de différente espece qu'il donnoit à ses disciples ! Quelle fécondité d'imagination , que d'agrément même & de finesse , ne brillent pas dans ces ouvrages , que leur bonté seule , sans qu'ils soient consignés dans un livre , conservera , & fera passer de main en main comme des monumens durables du génie d'un excellent maître ! Que n'aurois-je pas à dire de la confiance qu'il inspiroit à ses jeunes élèves , & de la vive émulation qu'il savoit allumer parmi eux ? J'ai entendu un de nos meilleurs littérateurs & de nos plus beaux esprits , élevé dans le college où il avoit été professeur , regretter en même tems & s'applaudir de n'avoir pas reçu ses leçons , parceque , disoit il , l'ardeur qu'il auroit mis dans son travail , auroit trop nui à sa santé.

On me pardonnera , sans doute , de m'être un peu étendu en payant un tribut de tendresse & de reconnoissance à la mémoire d'un Savant estimable & distingué , auquel tous les honnêtes gens & tous les amateurs des lettres s'intéressoient d'une façon particuliere , & qu'ils ont tous honoré de leurs regrets.



TABLE PARTICULIERE

des principaux titres du premier tome.

PRÉFACE, où le traducteur expose le plan de son ouvrage, & de l'édition grecque d'Isocrate qu'il fait actuellement imprimer. page vii

Discours préliminaire, qui renferme la vie d'Isocrate, le caractère de son éloquence, les jugemens qu'en ont portés des hommes célèbres, un parallele de cet orateur avec quelques orateurs anciens & modernes, enfin quelques réflexions sur la traduction en général, sur celle de Démosthene & d'Isocrate en particulier, & sur les langues grecque & françoise. page j

PRÉCIS HISTORIQUE POUR L'INTELLIGENCE DES HARANGUES D'ISOCRATE. liv

Tableau précis de l'histoire de toute la Grece d'après MM. de Condillac & de Turreil. *ibid.*

Exposé succinct de la constitution de la Grece. lx

Gouvernement d'Athenes. Constitution de l'état. Division du peuple. lxxvj

Autorité du peuple. lxxviii

Sénat des Cinq-cents. *ibid.*

Assemblées du peuple. lxxix

Magistrats. Archontes. lxxxj

Des jugemens. *ibid.*

Aréopage. lxxxij

De la guerre. Valeur des Athéniens; leurs armées; leur marine. lxxxiiij

HISTOIRE ABRÉGÉE DE PHILIPPE.	lxxvj
DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE des royaumes, provinces, villes, places & ports dont il est parlé dans les harangues d'Isocrate, & dans celles de quelques autres écrivains Grecs, qu'on a fait entrer dans cette traduction.	lxxxviiij
Réflexions préliminaires sur les discours de morale d'Isocrate.	page 1
Discours à Nicoclès, roi de Salamine; ou de la royauté.	4
Discours intitulé <i>Nicoclès</i> ; ou devoir des sujets.	25
Discours à Démonique.	48
Harangue intitulée Archidame.	69
Harangue intitulée l'Aréopagitique.	110
Harangue sur la paix, ou le Symmachique.	142
Discours adressé à Philippe.	191
Réflexions préliminaires sur les lettres d'Isocrate.	247
Première lettre adressée à Philippe.	249
Seconde lettre adressée au même.	253
Troisième lettre adressée au même.	261
Quatrième lettre adressée au même.	264
Cinquième lettre adressée à Alexandre, fils de Philippe.	269
Sixième lettre adressée aux fils de Jason.	272
Septième lettre adressée à Timothée tyran d'Héraclée.	277
Huitième lettre adressée aux magistrats de Mitylene.	281
Neuvième lettre adressée à Archidame roi de Lacédém.	286
Dixième lettre adressée à Denys tyran de Syracuse.	294
Discours contre les sophistes.	296
Discours d'Alcidamas contre les discours écrits.	307





D · I · S · C · O · U · R · S

P R É L I M I N A I R E,

Qui renferme la vie d'Isocrate, le caractère de son éloquence, les jugemens qu'en ont porté des hommes célèbres, un parallèle de cet orateur avec quelques orateurs anciens & modernes, enfin quelques réflexions sur la traduction en général, sur celle de Démosthène & d'Isocrate en particulier, & sur les langues grecque & françoise.

LES Grecs, dit Horace, eurent en partage le génie de l'invention & l'harmonie du style. Cette nation vive & sensible inventa presque tous les genres de poésies, avec les regles essentielles à chaque genre; & elle sut profiter de tous les avantages que lui offroit une langue qu'elle avoit formée elle-même, une langue qui, de toutes celles qu'on a jamais parlées, est, sans contredit, la plus susceptible d'une harmonie également douce & forte. Je n'entrerai pas sur la poésie des anciens Grecs, dans des discussions qui seroient étrangères à mon dessein; je m'arrête à leur éloquence qui est ici mon objet principal, & je remarque que dans cette partie, ils nous sont, & doivent nous être infiniment supérieurs.

Des peuples dont la langue souple, pleine d'articulations, & riche de son propre fonds, ne renfermoit que des sons doux & harmonieux dans ses élémens les plus simples, & pouvoit créer aisément de nouveaux mots au besoin; des peuples

chez qui tout se faisoit par la parole , chez qui la parole conduisoit à tout , ont dû se livrer avec ardeur à l'éloquence , l'étudier sans relâche , & faire les plus grands efforts pour y exceller. Nous voyons dans Homere que , dès le siege de Troie , un guerrier étoit considéré à proportion de ce qu'il se distinguoit dans les combats par la force & le courage , dans les assemblées & dans les conseils , par la facilité à s'énoncer , & par le talent de tourner les esprits à son gré. L'éloquence continua d'être cultivée dans la Grece , & surtout dans Athenes où elle fut portée au comble de la perfection. C'est dans les discours des grands orateurs qu'a produits cette ville , que nous devons aller puiser ce beau simple , dont insensiblement nous nous sommes si fort éloignés en voulant renchérir sur nos modeles. Cicéron a moins de simplicité que Démosthene : il y a plus de faste & d'enflure dans nos orateurs que dans Cicéron : nous avons voulu faire mieux que nos meilleurs écrivains du dernier siecle ; & , en général , quoiqu'un petit nombre de génies privilégiés se soient garantis de la contagion universelle , nous avons mis le forcé & l'extraordinaire à la place du vrai beau & de la véritable force. Que nous reste-t-il donc , sinon de remonter aux sources de la saine éloquence ? *Emile* , dit Rousseau de Geneve , *prendra plus de goût pour les livres des anciens que pour les nôtres , par cela seul qu'étant les premiers , les anciens sont les plus près de la nature , & que leur génie est plus à eux.*

Antiphon , Andocide , Isée , Lycurgue , Lysias , Isocrate , Démosthene , Eschine , Platon , ce philosophe éloquent , le maître & le modele des plus grands orateurs , distingués chacun par

un caractère qui leur est propre , portent tous une empreinte commune , qui est comme le sceau de l'antique ; ils ont tous ce ton de simplicité qui s'élève sans effort aux idées les plus grandes & les plus sublimes , & descend avec noblesse dans les plus petits détails. Démosthène lui-même , ce génie véhément & impétueux , avoit les graces simples & toutes les finesses de l'atticisme ; & , si l'on en croit Cicéron , son admirateur & son rival , Athenes même n'étoit pas plus attique que cet orateur fameux dans lequel bien des gens ne voient que l'élévation & la force. Quoique Isocrate , dont je donne aujourd'hui la traduction , mît beaucoup de soin à former & à polir ses périodes , quoiqu'il semble avoir évité avec une attention scrupuleuse tout ce qui pouvoit choquer les oreilles délicates , cependant son style , tout soigné qu'il est , peut encore être pour nous le modele d'une élocution simple , facile & naturelle. Mon but , dans ce discours , seroit de faire connoître un orateur qui n'est pas assez connu , & que la plupart regardent comme ayant été uniquement occupé à former artistement des phrases , quoique ses discours offrent par-tout les idées les plus grandes , les préceptes les plus sublimes , embellis de tous les charmes de l'expression. Je voudrois faire connoître un écrivain distingué , que l'on peut dire avoir été le pere de l'éloquence , puisqu'il a inventé les belles formes du discours , le grand art d'en disposer heureusement toutes les parties , d'employer avec avantage les figures les plus nobles & les plus imposantes , puisqu'il a ouvert de nouvelles routes , que le premier il a fait l'éloge de princes contemporains,

qu'il a traité d'une manière neuve d'anciens sujets, & s'est exercé sur nombre d'autres qu'on avoit négligés avant lui, appliquant les beautés du langage aux grandes leçons données aux hommes pour la conduite de la vie & pour le gouvernement des états. Je voudrois faire connoître un philosophe aimable, qui, par la finesse & par la solidité de son esprit, par la subtilité de sa logique, par l'élégance de sa diction, par le gracieux des idées & des sentimens, est fait sur-tout pour être lu par des François, & pour leur plaire.

Je me propose donc de tracer un tableau de sa vie, de son caractère, de son éloquence, de recueillir les jugemens qu'en ont porté des hommes célèbres, & de le comparer avec quelques orateurs anciens & modernes. En parlant de la traduction que je donne de ses ouvrages, je hasarderai quelques réflexions sur les langues grecque & françoise.

Isocrate naquit à Athenes dans la première année de la quatre-vingt-sixième olympiade, cinq ans avant la guerre du Péloponèse, & quatre cents trente six ans avant l'ère chrétienne. Théodore, son pere, étoit marchand d'instrumens de musique, qu'il faisoit fabriquer par des esclaves. Ce commerce l'enrichit assez pour qu'il pût vivre dans l'abondance, & donner à ses enfans la meilleure éducation. Plus heureux que Démosthène, dont la première jeunesse fut totalement négligée, Isocrate fut formé à l'éloquence par les plus habiles maîtres de son tems. L'éloquence, comme on fait, étoit à Athenes le moyen le plus facile & le plus sûr pour s'élever aux dignités, pour acquérir du crédit & des richesses. Il eut l'avan-

rage d'être instruit par Prodicus , Gorgias , Tifias , Théramene , presque tous revêtus d'emplois publics , & enseignant , au milieu de l'exercice des charges les plus honorables , l'art de la parole qui les y avoit fait parvenir.

Toute l'ambition d'Isocrate auroit été de servir sa patrie comme orateur , & de signaler ses talens & ses vertus dans le gouvernement de l'état. Formé sous les plus habiles maîtres , l'esprit orné des plus belles connoissances , le cœur rempli des plus excellens principes & des plus nobles sentimens , il se destinoit à entrer dans l'administration , & , pour y réussir , il avoit fait une étude approfondie de la morale & de la politique. Mais la foiblesse de sa voix , & une timidité insurmontable , ne lui permirent jamais de parler à la tribune. Il en avoit un véritable chagrin , & sur la fin de sa vie , dans le tems où la réputation qu'il s'étoit faite sembloit ne lui laisser rien à regretter , il disoit à ses amis avec douleur : » Je prends » mille drachmes pour enseigner à mes disciples ce que je fais ; mais j'en donnerois dix » mille à qui m'enseigneroit à avoir de la hardiesse & de la voix ». Agé de plus de quarante-vingt-quatorze ans , il ne se consolait pas encore ; & dans le dernier de ses discours qu'il composa à cet âge , nous voyons qu'il se plaignoit amèrement de ne pouvoir énoncer ses idées dans une assemblée nombreuse , & de manquer plus qu'aucun citoyen des qualités essentielles dans sa république pour y acquérir du crédit , & y parvenir aux honneurs.

Dépouillé de son patrimoine pendant la guerre du Péloponèse , obligé de chercher des ressour-

ces, & peut-être aussi son zèle pour le bien public le portant à enseigner l'éloquence qu'il ne pouvoit exercer dans les assemblées; il ouvrit dans l'isle de Chio une école qu'il transporta par la suite à Athenes. Il n'eut d'abord que fort peu de disciples, & le profit qu'il en retira ne répondit point à ses espérances. Un jour, comptant le produit de ses leçons, *voilà donc*, s'écria-t-il en gémissant, *le prix pour lequel je me suis vendu*. Son mérite qui ne tarda pas à percer, lui amena de toutes les villes de la Grece une foule de disciples, & il s'en vit jusqu'à cent à la fois. Quiconque aspirait au titre de grand orateur, venoit se former ou se perfectionner à son école. A mesure qu'il vit accroître le nombre de ses élèves, il augmenta le prix de ses leçons; & lorsque sa réputation fut bien établie, il n'exigea pas moins de mille drachmes pour un cours d'éloquence, c'est-à-dire, environ cinq cents livres de notre monnoie. Mais il ne tiroit une récompense de son travail que des étrangers; ses leçons étoient gratuites pour tous ceux des Athéniens qui vouloient se mettre sous sa discipline (1).

Il forma non-seulement de grands orateurs, mais des maîtres habiles, de fameux politiques,

(1) Isocrate avoit cru pouvoir suivre l'usage des plus fameux sophistes de son tems qui mettoient leur gloire à compter un grand nombre de disciples, & à faire apprécier leurs talens par le prix qu'ils mettoient à leurs leçons. On doit du moins lui savoir gré d'avoir été assez généreux pour se livrer, sans aucun intérêt, à l'instruction de ses compatriotes. Plutarque, dans lequel nous lisons cette dernière particularité, se contredit visiblement lui-même. Il rapporte que Démosthène, jeune encore, n'étant pas

d'excellens écrivains en tout genre. Ses disciples alloient porter dans les différentes villes d'où ils étoient sortis pour venir l'entendre , le goût de l'éloquence & le fruit de ses instructions. Son école , dit Cicéron , étoit une image d'Athenes sa patrie : & comme cette république envoyoit souvent des citoyens former au loin des établissemens nouveaux ; de même il parloit chaque année de l'école d'Isocrate , pour tous les pays du monde , des colonies de gens éclairés & d'écrivains polis. *On vit sortir de son école , dit encore le même Cicéron , autant de grands orateurs qu'il étoit sorti de héros du cheval de Troie.*

Isocrate , dans son discours contre les sophistes , exige qu'un maître d'éloquence puisse se proposer lui-même pour modele à ceux qui reçoivent ses leçons , en sorte que ses imitateurs fideles se fassent aussi-tôt reconnoître & remarquer par les graces & la politesse du langage. Ses excellens discours en tout genre , discours qui , publiés dans toute la Grece , lui acquirent la plus grande célébrité , étoient , entre les mains de ses élèves , des exemples qui confirmoient ses préceptes.

L'éclat de son mérite & la beauté de ses ouvrages , lui donnerent d'illustres disciples , qui se firent

riche , & ne pouvant payer mille drachmes à un maître , en offrit deux cents à Isocrate en le priant de lui donner des leçons , à proportion de cette somme. *Notre art , fait-il répondre au rhéteur , est comme les plus beaux poissons ; nous ne le vendons point par morceaux. Il faut l'acheter entier.* Mais il y a toute apparence que la malignité seule des ennemis d'Isocrate avoit accredité sa prétendue réponse à Démosthene , & que Plutarque ne s'est pas apperçu qu'il se contredisoit lui-même.

toujours gloire d'être ses amis. Sans parler de plusieurs autres, Timothée, fils de Conon, un des plus grands capitaines Athéniens, le pria de l'accompagner dans une de ses expéditions, s'en fervit utilement pour écrire ses lettres les plus importantes, & le récompensa avec noblesse. Nicoclès, fils & successeur d'Evagoras, roi de Salamine, paya magnifiquement les leçons qu'il lui avoit données, & les discours qu'il lui adressa.

Ce même mérite qui lui avoit procuré de puissans amis, lui attira, comme il n'est que trop ordinaire, une foule d'ennemis & d'envieux qui ne cessèrent de le décrier & de le persécuter. Les sophistes sur-tout, qui ne pouvoient lui pardonner la gloire qu'il avoit acquise, & la liberté avec laquelle il condamnoit le genre de leurs études, & les sujets frivoles que traitoient la plupart d'entre eux, n'épargnoient ni ses ouvrages, ni sa personne. Dans les assemblées publiques & privées, où se faisoit la lecture de ses discours, ils affectoient de les défigurer par la manière dont ils les lisoient; ils lui reprochoient d'avoir pris à d'autres les plus brillantes pensées dont il avoit embellies ses harangues, de proscrire la poésie (1) qui faisoit les délices des Athéniens, & de blâmer les leçons que d'autres donnoient sur les écrits

(1) Isocrate, sans dédaigner la poésie dont il connoissoit toutes les beautés, & aux charmes de laquelle sa diction presque poétique annonce qu'il étoit fort sensible, ne trouvoit pas ce genre d'écrire assez solide pour qu'un homme, à moins qu'il ne fût né poète, s'y appliquât toute sa vie. Il la regardoit comme un amusement honnête qui pouvoit exercer l'esprit de la jeunesse; mais il ne croyoit pas qu'elle pût former une occupation sérieuse dans l'âge mûr.

des plus fameux poëtes. Ils l'accusoient d'inspirer de faux principes à ses élèves, de ne leur enseigner l'éloquence, que pour leur apprendre à soutenir des causes injustes, de faire de ses talens un trafic honteux, de vendre chèrement les leçons qu'il donnoit à ses disciples, & les plaidoyers qu'il composoit pour les particuliers, de flatter les grands & les princes étrangers pour en tirer de riches présens. A force d'exagérer ses richesses dont ils étoient jaloux, ils le firent citer deux fois en justice par des citoyens chargés d'armer des vaisseaux, & qui prétendoient le substituer en leur place (1). Mégacles fut le premier qui l'attaqua. Apharée, fils adoptif de notre orateur, parla pour lui avec tant de succès qu'on n'eut pas d'égard aux poursuites de Mégacles. Attaqué une seconde fois par Lysimaque, il paroît qu'il se laissa condamner & ne se défendit pas, sans doute parcequ'il voyoit que les juges ne lui étoient point favorables. Mais il composa de-

(1) Un particulier nommé pour armer un vaisseau à ses dépens, pouvoit offrir d'échanger ses biens contre ceux d'un autre particulier qu'il prétendoit être plus riche que lui, & plus en état par conséquent de fournir aux dépenses nécessaires: auquel cas celui-ci se trouvoit obligé ou d'accepter l'échange, ou d'armer à ses frais. La loi portée à ce sujet se nommoit *loi des échanges*. — Apharée, fils adoptif. . . . Isocrate, étant déjà fort vieux, épousa Plathana, sœur de l'orateur Hippias. Il ne paroît pas qu'il en ait eu d'enfans; mais Plathana avoit eu trois fils d'un premier mari, & Isocrate adopta le plus jeune qui se nommoit Apharée. Apharée avoit de l'esprit & du savoir. Il composa quelques harangues politiques, quelques plaidoyers, & beaucoup de tragédies, dont il ne nous reste rien. Il aima Isocrate comme son pere, & lui rendit de grands services en différentes rencontres.

puis un discours, en forme de plaidoyer, dans lequel détruisant les plus graves reproches de ses ennemis, il fait voir qu'il ne s'est jamais occupé de procès & d'affaires de barreau, qu'il s'est appliqué à exposer, d'une manière intéressante, les plus beaux principes de la morale & de la politique, que ses discours respirent par-tout la vertu, qu'il s'est toujours piqué d'une noble franchise avec ses compatriotes, & même à l'égard des rois & des princes qui l'avoient honoré de leur estime & de leur amitié. On lui faisoit un crime de ses relations étroites avec Philippe, roi de Macédoine; mais, en sacrifiant à l'amour de son pays les restes d'une vie paisible & glorieuse, il justifia la pureté de ses intentions, & prouva qu'il n'avoit eu d'autre dessein que d'engager ce monarque à employer pour le bien de toute la Grece, ses talens politiques & militaires.

Il poussa fort loin sa carrière sans éprouver aucune de ces incommodités qui sont presque inséparables du grand âge. Cicéron cite la vieillesse de cet orateur, comme un exemple de ces vieillesse douces & agréables que procure ordinairement une vie tranquille, sage & bien réglée. Dans ses dernières années, il composa son Panathénaïque, que nous avons encore, & dans lequel on voit briller quelques étincelles de son ancien génie. La perte de la bataille de Chéronée lui causa le plus vif chagrin; & l'on peut dire qu'il fut un de ceux que ce funeste revers enleva à la ville d'Athenes. Il en prévint toutes les suites, & ne pouvant survivre à la liberté de sa patrie, il s'obstina pendant plusieurs jours à ne prendre aucune nourriture, & mourut enfin dans

la quatre-vingt-dix-neuvième année de son âge.

Plusieurs de ses amis & de ses disciples s'empresserent d'honorer sa mémoire par des monumens qui les honorerent eux-mêmes. Rien n'étoit plus magnifique que celui qui fut élevé sur son tombeau. On y voyoit une colonne de quarante-cinq pieds de haut, sur laquelle étoit placée une sirène de sept coudées, symbole de la douceur & des charmes de son éloquence. Au pied de la colonne, étoient représentés ses maîtres, & entre autres Gorgias, ayant Isocrate auprès de lui, & considérant un globe astronomique (1), sur lequel il sembloit lui donner des leçons. Apharée, son fils adoptif, lui fit ériger une statue de bronze qui fut placée dans le temple de Jupiter Olympien. Timothée, fils de Conon, lui en fit élever une semblable à Eleusis. Le sculpteur chargé de cet ouvrage, fut le fameux Léocharès, un de ceux qui avoient travaillé au superbe tombeau de l'époux d'Artémise. Telle étoit alors la reconnoissance que l'on conservoit pour ses maîtres, & la vénération que l'on avoit pour ceux qui se distinguoient dans les lettres.

Si les auteurs se peignent dans leurs écrits, on ne peut concevoir une trop grande idée du caractère d'Isocrate. On y voit par-tout d'excel-

(1) Les rhéteurs & les sophistes Grecs, ne se bornoient pas à enseigner l'éloquence à leurs disciples : toutes les parties de la philosophie, la dialectique, la physique & la métaphysique, étoient de leur ressort. Ainsi le globe astronomique que considéroit Gorgias, n'étoit autre chose, du moins à ce qu'il me semble, qu'un emblème de sa profession, & l'instrument d'une des principales sciences qu'il enseignoit à ses élèves.

lentes leçons de morale pour les républiques & pour les monarques, comme pour les particuliers, & sur la religion, des idées aussi saines qu'on puisse en attendre d'un philosophe né dans le sein du paganisme, & abandonné à ses seules lumières. Les fables indécentes au sujet des dieux, que le génie des poètes avoit accréditées, le révolutionnoient; & dans un de ses discours il déclame avec force contre les principaux inventeurs de l'ancienne mythologie. Tous ses ouvrages annoncent une noblesse d'ame & une générosité, dont sa vie nous offre un trait frappant que je ne dois pas omettre ici.

Théramene, orateur d'Athènes, dont il avoit reçu les leçons, gouverna cette ville dans le tems où les Lacédémoniens vainqueurs, s'en étoient rendus les maîtres. Il étoit un des trente citoyens entre les mains desquels ils avoient remis toute l'administration; mais incapable de se prêter aux injustices & aux violences de la tyrannie, il en devint la victime. Déposé par ses collègues qui avoient résolu de le perdre, condamné sans pouvoir obtenir qu'on lui fît son procès en règle, arraché de l'autel qu'il tenoit étroitement embrassé, il étoit conduit à la mort à travers une foule de citoyens qui fondoient en larmes. Chacun, dans le silence & dans la crainte, plaignoit le défenseur du peuple; mais tremblant pour soi, personne n'osoit faire la moindre démarche pour essayer de le sauver. Agé pour lors environ de trente-deux ans, Isocrate eut seul le courage de se déclarer pour son ancien maître. Au moment où on l'enlevoit de force & sans respect pour la franchise des autels, il se leva pour entrepren-

de son apologie , & se disposoit à parler : Théramene qui ne vouloit pas céder à son disciple en générosité , le pria de ne pas pousser plus loin un zele inutile , & de ne pas se perdre avec lui ; ajoutant que ses malheurs personnels lui seroient infiniment plus sensibles , s'il voyoit quelqu'un de ses amis enveloppé dans sa ruine. Isocrate fut donc contraint de se retirer , mais il eut du moins la satisfaction & la gloire d'avoir témoigné publiquement son attachement pour son maître dans un tems où l'on ne pouvoit le faire sans péril.

Ce trait n'est pas le seul de cette espece que nous présente son histoire. Environ quatre ans après , les Athéniens ayant fait mourir Socrate , Isocrate , son ami , fut vivement affligé de sa mort , & ne craignit pas de le paroître. Il osa se montrer le lendemain en habit de deuil ; & tandis que la plupart des amis de ce philosophe n'osoient même rester dans Athenes , il n'hésita pas de sacrifier le soin de sa propre vie à ce qu'il devoit à l'amitié & à la vertu.

On rapporte d'Isocrate plusieurs mots qui font sentir non seulement la finesse de son esprit , mais la solidité de son jugement. Un pere lui disoit qu'il avoit confié l'éducation de son fils à un esclave : *eh bien* , lui dit-il (1) , *au lieu d'un esclave vous en aurez deux*. Etant à la table du roi de Salamine , & les conviés le pressant de fournir à la conversation , il s'en excusa en ces termes :

(1) On attribue au philosophe Aristippe une parole à peu près semblable. Un pere paroissant étonné du prix de ses leçons , & lui disant qu'avec cette somme il achèteroit un esclave : *eh bien* , lui répondit-il , *achetez-le , au lieu d'un esclave vous en aurez deux*.

ce que je fais n'est pas ici de saison , & ce qui est ici de saison , je ne le fais pas. Les brigues & les cabales ordinaires dans les républiques , & si fréquentes à Athenes , lui avoient fait essuyer bien des chagrins : aussi comparoit-il fort ingénieusement cette ville à ces coquettes qu'on voit quelques instans avec plaisir , mais avec qui personne ne voudroit passer sa vie. Quand on lui demandoit comment il pouvoit former de si excellens orateurs , lui qui ne pouvoit parler en public : *je suis ,* répondit-il , *comme la pierre à aiguiser , qui ne coupe point , & qui donne au fer la facilité de couper.* Parole qu'Horace s'est appropriée & s'est appliquée à lui-même.

C'étoit en exerçant souvent ses disciples à la composition , bien plus que par une foule de préceptes , qu'il les formoit. On prétend qu'il avoit écrit un traité sur l'art oratoire : si cet ouvrage a existé , il n'a point passé jusqu'à nous. Mais les admirables discours qui nous restent de lui , sont des modèles qui nous dédommagent bien des regles qu'il auroit pu nous laisser. Ce qui annonce l'estime qu'on en a fait dans tous les tems , c'est qu'ils nous sont parvenus presque tous , & avec très peu d'altération dans le texte (1).

Comment , en effet , n'auroit-on pas pris toutes les précautions pour nous conserver dans leur

(1) Dans les mémoires de l'Académie des Inscriptions , tome XIII in-4°. , il y a une dissertation de M. l'abbé Vatry , intitulée *Recherches sur les ouvrages d'Isocrate que nous n'avons plus.* Des recherches faites par ce savant abbé , & de toutes celles qu'on pourroit faire d'ailleurs , il résulte qu'il ne nous manque qu'un ou deux discours , & une ou deux lettres d'Isocrate.

intégrité, les discours d'un orateur dont toutes les idées & toutes les pensées simples, quoique fines, sont puisées dans le bon sens, disposées dans l'ordre le plus clair, & placées dans le jour le plus heureux; des discours qui présentent la morale la plus pure, les sentimens les plus nobles, les principes de la félicité publique & privée les plus sublimes & les plus frappans; des discours pleins de grace & d'élégance, où tout est amené sans effort, où tout s'enchaîne & se lie par des transitions ingénieuses, & toujours naturelles; enfin, des discours dont toutes les couleurs fondues avec art, offrent un tableau parfait, dont toutes les parties vivifiées par la chaleur d'une imagination raisonnable marchent de concert à un but commun sans jamais s'arrêter, dont la diction, tantôt coule comme une eau limpide qui suit une douce pente, tantôt marche avec une simplicité majestueuse, avec une pompe tranquille & mesurée qui attache le lecteur en même tems qu'elle lui élève l'ame, s'anime quelquefois, devient plus rapide, & entraînante comme celle de Démosthène?

Pour bien sentir tout le mérite d'Isocrate, il faut considérer les tems qui le précéderent, celui où il parut, l'état où il trouva l'éloquence, & le point où il la porta.

C'est un fait certain & universellement reconnu, que dans la Grece on n'écrivit d'abord qu'en vers. La poésie étoit le langage ordinaire & naturel de l'histoire, de la morale & de la politique. Phérecide de Scyros, & Cadmus de Milet, au tems de Crésus, furent les deux premiers auteurs qui écrivirent en prose, mais avec peu de

succès. Hécaté de Miler, & Hellanicus de Lesbos, pendant le regne de Darius, publierent en prose des ouvrages historiques qui furent trouvés un peu plus agréables, parcequ'ils avoient essayé de donner à leurs phrases une tournure qui approchoit un peu plus de celle des poëtes. En général, des écrivains qui, les premiers s'étoient affranchis du rythme poëtique, avant de connoître les ressources de l'harmonie oratoire, durent être lâches, sans soutien, sans nombre, & laisser aller leur style avec trop de négligence. Thrasimaque, & après lui Gorgias, s'apperçurent que les orateurs plaisoient beaucoup moins que les poëtes, dont les écrits étoient écoutés avec un plaisir toujours nouveau; ils entreprirent de transporter dans la prose ce nombre & cette cadence qui enchantoient dans les vers. Gorgias sur-tout réussit au-delà de ses vœux. Les Athéniens, sensibles aux beautés nouvelles qu'il leur présenta, l'accueillirent avec enthousiasme, rendirent une espece de culte à ses talens, & l'honorèrent comme le dieu de l'éloquence (1). Thrasimaque, Gorgias, & les autres sophistes leurs imitateurs, avoient, sans doute, de grandes parties sans lesquelles ils n'auroient pu plaire; mais ils avoient

(1) Gorgias étoit de Léonte, ville de Sicile. J'ai montré dans le sommaire mis à la tête de son apologie d'Hélène, tome 1, p. 220, comment il s'étoit établi à Athenes. J'ai remarqué entre autres choses dans sa vie, qu'il avoit soin de réveiller assez souvent l'admiration des Athéniens par des discours publics; qu'il les indiquoit à certains jours, & que c'étoient autant de jours de fêtes pendant lesquels on suspendoit tous les exercices & tous les travaux pour aller l'entendre.

de grands défauts. Un esprit subtil qui affectoit de vouloir prouver les opinions les plus étranges, rendoit leurs écrits obscurs & inintelligibles : des nombres trop courts hachotent leur élocution, & la partageoient, pour ainsi dire, en vers d'é-gale mesure : des expressions audacieuses & poë-tiques, donnoient à leurs ouvrages un air de di-thyrambes (1) : des antitheses trop multipliées, où les idées étoient opposées aux idées, ou des termes ayant le même son se répondoient mu-tuellement, formoient une espece de cliquetis désagréable, & ôtoient à leurs paroles la gravité & le poids nécessaires. Isocrate fort jeune entendit Gorgias déjà vieux, il fut son disciple & témoin de sa gloire : cependant il fut éviter la plupart de ses défauts ; il mit plus de vérité & de clarté dans ses idées, plus de justesse & de solidité dans ses raisonnemens, plus de variété & de moëlleux dans ses nombres, plus de sobriété & de retenue dans les figures & dans les métaphores, & en général plus de simplicité & de naturel dans les expressions & dans les tours.

Écoutons les jugemens que plusieurs grands hommes ont portés de notre orateur, & la justice qu'ils ont rendue à ses talens distingués. Platon, dans son dialogue intitulé *Phedre*, fait parler ainsi Socrate : « Isocrate est jeune, mon cher Phedre, mais je veux vous dire ce que j'en augure. — Eh bien ! qu'en augurez-vous ? — Je le

(1) On appelloit *Dithyrambes*, des hymnes en l'honneur de Bacchus. La poésie dithyrambique étoit d'un sublime outré, & toute composée de mots hardis & nouveaux.

trouve d'un génie bien supérieur à Lyfias pour l'éloquence, fans compter qu'il a plus de goût pour la vertu & pour la saine morale. De sorte qu'avec le tems, & s'il persévère dans le genre d'étude auquel il s'applique, il ne faudroit pas s'étonner qu'il surpassât un jour tous les orateurs qui l'ont précédé, plus qu'il ne l'emporte aujourd'hui sur les jeunes gens de son âge : ou s'il ne trouve pas dans cette étude de quoi se satisfaire, on le verra peut-être saisi d'un mouvement divin, s'élever à quelque chose de plus sublime : car ce jeune homme est naturellement philosophe ».

Cicéron, dans son livre intitulé l'*Orateur*, s'exprime en ces termes : « Pour moi, je ne crains pas de placer Isocrate au-dessus de tous les rhéteurs & de tous les sophistes ; & en cela, mon cher Brutus (1), vous me contredisez quelquefois, mais avec cette érudition & cette politesse qui vous sont ordinaires. Je me flatte cependant que vous ferez de mon avis, lorsque vous saurez ce que je loue dans cet écrivain. Ayant observé que Thrasymaque & Gorgias, qui se sont appliqués les premiers à former la phrase & à joindre artistement les mots, avoient des nombres trop courts, & que d'une autre part le style de Thucydide n'étoit, ni assez lié, ni assez arrondi, il essaya d'étendre la période, de la rendre plus douce & plus moëlleuse. Bientôt sa maison devint

(1) L'histoire nous représente Brutus comme un homme d'un caractère fort sérieux & d'un génie austère ; il n'est donc pas étonnant qu'il ait peu goûté l'élocution douce & brillante d'Isocrate.

une école d'éloquence , où se formerent les plus célèbres orateurs , & les plus illustres écrivains de son siècle. Platon lui donna les plus grandes marques d'estime. Honoré d'un pareil témoignage , il dut s'embarrasser peu du jugement des autres. Voici donc ce que Platon fait dire à Socrate dans les dernières pages du *Phedre* ». Après avoir rapporté l'endroit du *Phedre* que nous venons de citer , Cicéron continue : « Voilà , dit-il , ce que Socrate , dans Platon , dit de cet orateur encore jeune ; voilà le témoignage que Platon rend à un contemporain déjà avancé en âge (1). Oui , Platon , cet ennemi de tous les rhéteurs , ne loue & n'admire qu'Isocrate. Que ceux donc qui ne goûtent pas un tel écrivain , me permettent de me tromper avec Socrate & avec Platon ».

Il seroit trop long , sans doute , de transcrire tous les éloges que donne à Isocrate , Cicéron , ce juste appréciateur de son mérite , cet admirateur éclairé de ses ouvrages. Il parle de lui dans plusieurs endroits de ses livres sur la rhétorique , comme d'un écrivain plein de graces & de douceur , comme d'un maître parfait qui a connu le premier la vraie mesure du nombre , les véritables regles de la période , qui les a enseignées & pratiquées avec succès , & a formé une foule

(1) Lorsque Platon composa son dialogue , Isocrate étoit déjà avancé en âge ; mais dans le tems où Socrate étoit supposé parler , il étoit jeune , & ne s'étoit pas encore fait connoître. C'étoit donc de la part de Platon une maniere adroite de louer l'orateur sur ce qu'il étoit déjà , que de faire annoncer au philosophe ce qu'il devoit être un jour.

d'illustres disciples ; il en parle comme d'un orateur qui , sans avoir paru au barreau ni à la tribune , s'est acquis plus de gloire que nul autre n'en put jamais acquérir après lui ; qui ayant enrichi son style des ornemens inventés par Gorgias , en a usé avec plus de sagesse & de modération , ou s'il les a recherchés un peu trop dans ses premiers ouvrages , s'est corrigé de ce défaut dans ses derniers écrits ; de sorte que non-seulement il a perfectionné l'art de ses prédécesseurs , mais qu'il s'est perfectionné lui-même.

Quintilien ne juge pas moins favorablement d'Isocrate. « Il ne néglige , dit-il , aucune des graces , aucun des ornemens du langage. Quelque sujet qu'il traite , il est toujours pur , toujours harmonieux. Il produit aisément ; ses discours sont nourris d'une excellente morale ; sa composition est si châtiée , qu'on lui a fait un reproche de son attention extrême à soigner son style. Quintilien ajoute que les harangues d'Isocrate sont plus propres pour la montre que pour le combat : mais , dit-il , ce n'étoit point pour le barreau qu'il les composoit , c'étoit pour être lues dans de grandes assemblées ; & alors l'orateur est en droit d'employer des ornemens de toute espece ».

Denys d'Halicarnasse , ce critique philosophe , a composé une vie d'Isocrate , dans laquelle il s'étend principalement sur le style & le genre de ses discours. La sévérité , excessive peut-être , avec laquelle il le juge , doit être un garant de la vérité de ses éloges. Je rapporterai les louanges qu'il lui donne sans déguiser les reproches qu'il lui fait. Je citerai son ouvrage même tel que nous l'a

donné M. l'abbé Arnaud dans le septieme volume de la gazette littéraire de l'Europe, où il fait parler en françois cet auteur d'une maniere digne de lui. Je profite bien volontiers de l'occasion de rendre justice au mérite reconnu de cet Académicien distingué, & de joindre ma voix à celle du public. D'après la lecture de ses dissertations sur les anciens orateurs, je crois pouvoir dire que personne n'a mieux observé leur art, & que par ses excellentes remarques, par ses conjectures aussi fines que judicieuses, il semble avoir deviné leur secret (1).

Isocrate, dit Denys d'Halicarnasse, aima passionnément la gloire; le désir de se distinguer & d'avoir part un jour à l'administration publique, animoit toutes ses démarches. Mais il ne suffisoit pas pour cela de s'instruire, ni même d'agir, il falloit sur-tout exceller dans l'art de la parole;

(1) M. l'abbé Arnaud a fait beaucoup d'observations sur les langues, qui se trouvent répandues dans divers recueils. Je desirerois, & c'est un desir que doivent former avec moi les vrais amateurs des lettres, qu'il rassemblât ces morceaux épars, & qu'il en formât un ou plusieurs volumes. Ce seroit, sans doute, un beau présent à faire au public. Toutes ses observations sur les langues sont écrites avec une justesse, & sur-tout avec une chaleur & un intérêt qu'on trouve rarement dans ces sortes de dissertations. Quoi qu'il en soit, la reconnoissance me fait un devoir de déclarer ici que je consulte souvent pour mon travail ce savant abbé, & que j'ai toujours lieu d'être également satisfait de sa complaisance à m'entendre, & des réflexions qu'il me communique avec ce feu qui rend sa conversation si intéressante. Je n'ai trouvé personne qui ait un sentiment plus juste & plus vif des beautés mâles & simples des anciens.

& la nature lui ayant refusé la hardiesse & la voix , sans lesquelles il est impossible d'émouvoir la multitude , il borna son ambition à écrire ses pensées. Il se proposa d'abord de donner à l'éloquence plus de force & de majesté , en brisant les entraves où la tenoit alors enchaînée une philosophie pointilleuse & ridicule. Ces vaines subtilités où se perdoient les sophistes , ces obscurités sublimes où ils aimoient à s'envelopper , Isocrate les abandonna pour n'agiter que des questions intéressantes , celles sur-tout qui lui parurent propres à rendre sa patrie plus heureuse , & ses concitoyens plus vertueux.

Ses succès répondirent à la grandeur de ses vues. On accourut de toutes parts pour l'entendre ; & parmi les jeunes gens que formerent ses leçons , les uns devinrent orateurs habiles , les autres grands hommes d'état , d'autres enfin historiens polis & profonds ; il mourut comblé de gloire & de richesses.

Isocrate , ajoute Denys d'Halicarnasse , ne place jamais un mot au hasard ; sa diction est pure , & l'emploi d'une expression obscure ou vieillie , n'en ternit nulle part la pureté : rarement elle s'anime , s'élance & se précipite ; elle se traîne plutôt , ou marche avec trop de lenteur. Elle est variée & pompeuse , mais souvent elle n'est point assez simple , point assez naturelle. Tout ce qui peut troubler l'harmonie & la douceur de la prononciation , Isocrate le rejette ; il s'attache sur-tout à tourner périodiquement sa phrase , à lui donner un arrondissement nombreux , & cadencé presque comme le vers. Aussi tous ses discours si délicieux à la lecture , si propres aux af-

semblées & aux cérémonies d'appareil, ne fau-
roient-ils convenir aux procédés turbulens du
barreau, ni à l'agitation tumultueuse des haran-
gues prononcées à la tribune : la tribune & le
barreau demandent de la véhémence, des pas-
sions, des mouvemens enfin qui ne peuvent
entrer dans le contour symétrisé de la période.
Tout est compassé dans le style d'Isocrate, les
mots répondent aux mots, les membres aux
membres, & les phrases aux phrases : souvent
même on y surprend des terminaisons conso-
nantes. Cet artifice trop fréquent & trop senti,
fatigue l'oreille & arrête la marche du discours.

La magnificence du style a trois sources, selon
Théophraste ; le choix des mots, le bel effet qui
résulte de la place qu'on leur assigne, & les figu-
res qui varient & animent tout l'ensemble. Iso-
crate choisit bien ses mots, mais il met à les ar-
ranger une affectation trop marquée, & soit qu'il
tire ses figures (1) de trop loin, soit qu'elles con-

(1) Il n'est pas question ici des figures de pensées, qui
ne sont jamais forcées dans Isocrate, mais toujours nobles,
simples & naturelles ; il s'agit des figures de mots dans les-
quelles il faut avouer que cet orateur met quelquefois un
peu trop d'étude & de recherche. Je dois remarquer ici que
les langues anciennes comportoient bien plus que la nôtre
les figures de mots. Les terminaisons différentes dans les
noms & dans les verbes, donnoient aux anciens la facilité
d'arranger les mots presque à leur gré. Aussi avoient-ils fait
une étude particulière de toutes les dispositions diverses
dont leurs mots étoient susceptibles pour varier ou animer la
phrase, observant avec attention les plus propres à con-
tenter l'esprit & à flatter l'oreille. Mais ce qui étoit une
source de beautés, pouvoit devenir une source de défauts

viennent mal aux choses, soit enfin qu'elles soient outrées, il devient froid & maniéré. D'ailleurs, pour mieux cadencer sa diction, & dessiner plus exactement sa période, il emploie des mots oiseux, & donne à son discours plus d'étendue qu'il n'en doit avoir.

On n'a garde de prétendre que ses défauts se retrouvent dans tous ses écrits. Sa composition est quelquefois simple & naturelle : il fait quelquefois rompre à propos la mesure symétrique de la période, & éviter l'art des figures recherchées ; mais en général il se montre trop esclave du nombre & du tour périodique, & l'élégance qu'il affecte dégénère trop souvent en redondance. Du reste, si le style d'Isocrate manque quelquefois de naturel & de simplicité, il faut convenir aussi qu'il respire la magnificence & la grandeur ; la construction en est sublime & d'un caractère plus qu'humain. On pourroit comparer sa manière à celle de Phidias, de qui le ciseau rendit avec tant de dignité les formes héroïques & divines.

& d'affectations de style, pour peu que l'on ne fût pas se tenir dans de justes bornes. Comme nous sommes très peu libres dans l'arrangement de nos mots, certains vices comme certains agrémens de diction nous sont inconnus. Quant aux consonances de syllabes, notre langue en est susceptible, puisqu'elles font une partie essentielle de nos vers : mais par la raison même que notre poésie ne peut s'en passer, notre prose les rejette avec dégoût & ne peut les souffrir. Je me suis donc trouvé dans une heureuse impuissance de transporter en françois quelques afféteries de style qu'on reproche à Isocrate, mais qui ne se retrouvent pas dans tous les écrits de cet orateur, comme Denys l'Halicarnasse lui-même est obligé d'en convenir.

Quant à l'invention & à la disposition , Isocrate excelle dans l'une & dans l'autre. Il varie ses sujets avec un art admirable , & fait prévenir l'ennui par une infinité d'épisodes amenées sans violence. Mais ce qui le rend à jamais digne d'éloge , c'est le choix de ses sujets toujours nobles , toujours grands , toujours dirigés vers l'utilité publique. Il ne se proposa pas seulement d'embellir l'art de la parole , il voulut perfectionner les ames , & apprendre à ses disciples à gouverner leur famille , leur patrie , le corps entier de la Grece. Tous ses discours respirent & font naître l'amour des vertus publiques & privées.

Pour confirmer ce qu'il avance , Denys d'Halicarnasse cite des extraits de plusieurs discours d'Isocrate , de son Panégyrique , de son Aréopagitique , de sa harangue sur la paix , & de quelques autres que nous avons traduits , & qu'il suffira de lire pour adopter le sentiment de ce critique judicieux.

Malgré les suffrages de tels juges , malgré les éloges que notre orateur a reçus , dans le plus bel âge de la Grece , du peuple le plus spirituel , le plus sensible aux vraies beautés de l'éloquence , d'un peuple dont le goût naturellement fin & délicat , étoit fortifié par l'habitude des excellens ouvrages en tout genre qu'il lisoit ou qu'il entendoit tous les jours ; malgré ces éloges & ces suffrages , Isocrate a trouvé après sa mort des censeurs peu équitables , non-seulement parmi quelques auteurs anciens , mais encore parmi des écrivains de nos jours aussi recommandables par leur esprit que par leur savoir.

Hermogene & Longin , admirateurs exclusifs

du style de Démosthène , proscrivent toute diction qui ne ressemble pas à la sienne , & ne trouvent rien à louer dans Isocrate , parceque sa maniere n'est pas celle de l'orateur qu'ils admirent : en cela moins justes que Denys d'Halicarnasse qui admiroit Démosthène plus que personne , & qui cependant rend justice aux talens d'un écrivain pour lequel Démosthène lui-même semble avoir eu la plus haute estime , & duquel il me paroît être beaucoup moins éloigné qu'on ne pense.

Plutarque , dans un de ses traités , le représente comme un citoyen méprisable & inutile , qui passe sa vie à arranger des mots & à compaser des périodes.

Du tems de Cicéron , Brutus & quelques autres ne goûtoient pas Isocrate , & c'est à leur sujet que Cicéron a dit , comme nous avons vu plus haut ; *que ceux qui ne goûtent pas un tel écrivain , me permettent de me tromper avec Socrate & avec Platon.*

Parmi nous , M. de Fenelon (1) le traite d'orateur froid qui n'a songé qu'à polir ses pensées , qu'à donner de l'harmonie à ses paroles , qui n'a eu qu'une idée basse de l'éloquence , & l'a presque toute mise dans l'arrangement des mots.

Avant que de proposer quelques réflexions générales pour répondre en même tems à toutes les critiques qu'on a faites ou qu'on pourroit faire contre l'éloquence d'Isocrate , j'ai pensé que je devois dire un mot en particulier du célèbre Ar-

(1) Voyez M. de Fenelon lui-même , dans ses dialogues sur l'éloquence , p. 16 & suiv. p. 152 & suiv.

chevêque de Cambrai , dont il n'est pas difficile de détruire le sentiment , quoique cet écrivain jouisse de toute l'autorité qu'il mérite , soit par le bon goût qui regne dans tous ses ouvrages , soit par le grand nombre d'observations fines & judicieuses que présentent ses dialogues sur l'éloquence. Pour appuyer le jugement qu'il porte contre Isocrate , il en appelle à Platon & à Denys d'Halicarnasse, qui tous deux , vantent le mérite de cet orateur , & louent précisément chez lui ce qu'il y blâme sur-tout , je veux dire l'idée qu'il s'étoit faite de l'éloquence. Etoit-ce donc s'être fait de l'éloquence une idée basse , que d'avoir formé & exécuté le dessein de la faire servir à la morale & à la politique ? Remarquons encore que M. de Fenelon condamne impitoyablement Isocrate d'après son éloge d'Hélène : comme si on ignoroit que cet éloge est un pur jeu d'imagination , & comme si quelque vicieux qu'il soit à plusieurs égards , on devoit juger un écrivain sur un seul ouvrage, fruit de son loisir & production de sa jeunesse. Il est donc vrai que la prévention altère les meilleurs jugemens , & fait dire aux personnes les plus sensées des choses inconsequentes & déraisonnables.

En général , tous ceux qui critiquent Isocrate, n'ont pas assez observé quel étoit son but dans la composition de ses discours , & pour quels lecteurs il écrivoit. Se sentant dépourvu des qualités nécessaires pour parler en public , il s'étoit borné, comme nous l'avons dit , à écrire ses idées. Il auroit pu , à l'exemple de Lyfias , composer des plaidoyers ; mais outre qu'il se faisoit une peine (bien que ce fût un abus toléré) de con-

trevenir aux loix qui défendoient de fournir des discours aux plaideurs , il jugeoit cette occupation trop basse , & la regardoit comme indigne de lui. Il composa donc sur la morale & sur la politique des harangues pour être lues & non pour être prononcées. Or le ton de pareils discours doit être plus tranquille , ils doivent être écrits avec d'autant plus de soin (1) , que le lecteur peut en suivre la marche à loisir , & en peser toutes les expressions. Comme on veut simplement l'amuser , ou du moins l'instruire en l'amusant , s'il rencontre quelque terme impropre qui blesse sa délicatesse , quelque dissonance désagréable qui choque son oreille , il abandonne l'ouvrage & refuse d'en achever la lecture. Isocrate n'écrivoit que pour des lecteurs , & pour quels lecteurs ? pour les Grecs , pour les Athéniens , dont l'oreille délicate & superbe avoit été rendue encore plus difficile par les écrits & les discours de ces sophistes qui , quoique méprisables quant aux sujets frivoles qu'ils traitoient , avoient le talent de séduire ceux qui venoient les entendre , par tous les ornemens du style prodigués sans aucune réserve. On doit donc pardonner à Isocrate d'avoir cherché à plaire pour se faire lire ; & on doit lui savoir gré de n'avoir employé les graces & les charmes d'une élocution brillante

(1) Toute diction , dit Aristote dans sa rhétorique , ne convient pas à toute sorte de discours ; il y en a une pour ceux qui doivent être prononcés , & une autre pour ceux qui ne doivent être que lus. Les orateurs qui excellent dans l'une , n'excellent pas toujours dans l'autre. Quand on écrit pour être lu , dit-il encore , la diction doit être

& facile, que pour faire goûter davantage une morale pure & sublime, que pour faire entrer dans l'ame de ceux qui le lisoient, les plus belles maximes de sagesse & de justice.

Une preuve qu'il n'a pas songé uniquement à polir ses pensées, & à donner de l'harmonie à ses paroles, comme quelques uns le lui reprochent, c'est qu'en divers endroits de ses harangues, il ne cesse de reprocher lui-même aux sophistes de son tems l'abus qu'ils faisoient de l'éloquence; il les exhorte à renoncer aux sujets frivoles sur lesquels ils avoient coutume de s'exercer, & à s'occuper de matieres plus sérieuses, qui puissent contribuer au bonheur des états, qui puissent porter les hommes à la pratique de la vertu.

Observons enfin que la nature lui ayant refusé les qualités nécessaires pour faire briller ses talens dans les délibérations publiques, il s'étoit appliqué à composer des discours qui pussent servir de modeles: &, sans doute, de pareils ouvrages, sur tout chez les Grecs qu'il n'étoit pas facile de contenter, & qui estimoient bien plus que nous le talent de la parole, devoient être travaillés soigneusement, & faits suivant toutes les regles de l'art.

Je crains de fatiguer le lecteur en appuyant

fort exacte. A-t-on à parler en public, devant tout un peuple, on doit songer au mouvement de la phrase plus qu'à l'exactitude. Remarquons en passant qu'Aristote lui-même, qui étoit le rival d'Isocrate, & jaloux de sa gloire, tire beaucoup d'exemples de cet orateur, que c'est celui qu'il cite le plus souvent dans ses livres sur la rhétorique.

trop sur le même objet , mais qu'il me soit permis de faire encore quelques réflexions qui me paroissent essentielles. C'est sur-tout le soin qu'Isocrate mettoit à polir & à perfectionner son style , qui dans tous les tems a prévenu contre lui un grand nombre de critiques même judicieux. On a de la peine à se persuader , & les meilleurs esprits ne sont pas toujours exempts de ce préjugé , qu'un écrivain qui s'étudie à finir ses ouvrages , ait beaucoup de génie ; on est porté naturellement à le regarder comme un esprit froid , péniblement occupé à arranger des mots & à cadencer des phrases. Combien de gens , parmi nous , sont encore imbus de cette opinion fautive , que Boileau manquoit de génie , qu'il n'étoit qu'un bon versificateur ! Combien l'auroient cru incapable de faire le Lutrin , s'il ne l'avoit pas fait ! Tel auteur compose avec feu , & trouve aisément des idées , que la justesse d'esprit & la délicatesse du goût , rendent extrêmement difficile sur le choix de l'expression. Cicéron manquoit-il donc de génie , parcequ'il comptoit & pesoit les syllabes , parceque son oreille délicate & sensible n'en pouvoit souffrir une de plus ou de moins , une plus longue ou plus breve ? Qu'on lise sans prévention ce Boileau qui formoit son vers avec un goût si difficile & si scrupuleux , sentira-t-on le travail ? ne sera-t-on pas enchanté & entraîné dans cette lecture par les pensées & les expressions les plus simples & les plus naturelles ? M. de Fenelon & d'autres critiques opposent sans cesse Démosthène à Isocrate ; mais avoient ils donc oublié qu'Eschine rival de Démosthène , que tous ses autres ennemis & en-

vieux lui reprochoient le tems & le soin qu'il mettoit à travailler ses discours , & disoient de ses ouvrages *qu'ils sentoient l'huile* ? Ce même Isocrate que plusieurs ne regardent que comme *un faiseur de phrases* (qu'on me permette d'employer une parole tant de fois répétée) , cet Isocrate à qui l'on reproche la difficulté du travail , chez qui l'on ne trouve que de beaux sons sans substance , Quintilien , qui n'étoit pas mauvais juge , le loue de produire aisément , & de nourrir tous ses discours d'une excellente morale. Quant à l'invention & à la disposition , dit Denys d'Halicarnasse , Isocrate excelle dans l'une & dans l'autre. On peut revoir tout l'article que nous avons cité plus haut , où ce critique judicieux & sévère vante sur-tout dans notre orateur, l'élévation du génie , & la beauté des sujets qu'il savoit choisir.

Au reste , en défendant Isocrate , je ne prétends pas qu'il soit exempt de tout reproche ; & ce qu'on doit blâmer dans ses censeurs , ce n'est point d'avoir vu des défauts chez lui , mais de n'y avoir vu que des défauts. Il faut convenir que , pour l'ordinaire , il marche avec un peu trop de lenteur , qu'il n'entre pas assez promptement dans son sujet , que quelques-uns de ses exordes sont vagues & amenés de trop loin ; il faut convenir qu'il est trop attentif à compasser ses paroles & à éviter le concours des voyelles , ce qui rend sa diction encore plus lente & plus lâche , & l'oblige à admettre pour perfectionner ses nombres, des termes redondans , ou des expressions allongées qui doublent le mot sans augmenter la force ; il faut convenir qu'il montre l'art trop à dé-

couvert , non seulement par son affectation à multiplier les antitheses , & à terminer harmonieusement ses phrases ; mais encore parcequ'il se permet quelquefois dans ses discours de dévoiler les secrets de son art , comme s'il parloit à ses disciples dans son école : il faut , dis-je , convenir de tous ces défauts , mais en même tems on doit reconnoître les grandes qualités qui brillent chez cet écrivain célèbre , & que des juges éclairés y ont toujours apperçues.

Pour finir ce qui regarde la diction d'Isocrate , je vais le comparer avec quelques orateurs anciens & modernes ; cette comparaison fera sortir davantage le caractère de son éloquence , & le mettra dans un plus grand jour encore.

Denys d'Halicarnasse , dans la vie qu'il nous a donnée d'Isocrate , fait un long parallele entre lui & Lyfias : mais comme je me propose de publier incessamment une traduction des discours qui nous sont restés de celui-ci , ce parallele trouvera alors naturellement sa place.

Le même Denys d'Halicarnasse , dans son traité sur la force & la véhémence de Démosthene , compare Isocrate à ce dernier. Il cite un endroit remarquable de sa harangue sur la paix ; en y admirant la douceur & la pureté du style , la grandeur & la noblesse des idées , il trouve que la diction n'est point assez ferrée , qu'il n'y a point assez de vivacité , de véhémence & de rapidité. Mais il avoue qu'Isocrate avoit pour but , non de frapper & d'entraîner ses lecteurs , mais de leur inspirer des sentimens nobles & vertueux , d'échauffer leur ame par des sentimens doux plutôt que de l'enflammer par des mouvemens violens.

lens. Isocrate & Démosthène n'avoient pas le même caractère, ils ne se trouvoient pas dans les mêmes circonstances. L'un, d'un naturel doux & tranquille, ami des plaisirs, voluptueux même (1), mais avec décence & avec sagesse, choisit un genre d'éloquence conforme à ses penchans. Il prit pour modele Lyllias dont Cicéron loue l'élégance & la délicatesse, mais qu'Isocrate surpassa de beaucoup, au jugement de Cicéron même & de Platon. Trop timide pour plaider dans les tribunaux, ou pour haranguer dans la place publique, il se contenta d'écrire des discours, qui ne devant être que lus dans le silence du cabinet, ou tout au plus récités sans action par une bouche étrangère, ne pouvoient admettre ces figures véhémentes, ces fréquentes apostrophes, ces interrogations réitérées qui tirent leur principale force de la déclamation de l'orateur. Démosthène, d'un tempérament bilieux & mélancolique, porté au violent & au terrible, par un génie austère & une imagination ardente, cherchoit moins à flatter l'oreille par l'harmonie des nombres, qu'à frapper l'esprit par la force des raisonnemens, & à remuer le cœur par

(1) Les mœurs d'Isocrate n'étoient pas austères, quoiqu'elles passassent pour être pures. Sans parler de Métanéira pour laquelle il eut de la passion, il s'attacha particulièrement à Lagisca, célèbre courtisane, qu'il retira dans sa maison, & qui renonça depuis ce tems à son libertinage. Nous ne voyons pas néanmoins que ses ennemis même lui aient jamais reproché de n'être pas réglé dans sa vie. Ce qui prouve qu'à Athenes le goût pour la volupté n'étoit pas regardé comme un crime, pourvu qu'on évitât les grands excès.

la véhémence des passions. Périclès fut son modele, Periclès qui, dit-on, tonnoit & foudroyoit dans la Grece. J'ajoute que, pour effrayer le peuple d'Athenes sur sa dangereuse sécurité, pour démasquer la politique ambitieuse de Philippe, pour appeller la Grece aux armes & la soulever contre ce prince, il falloit que les discours de Démosthene fussent remplis de ces images fortes, de ces traits pénétrants, de ces mouvemens rapides qui frappent, animent, entraînent. Isocrate, qui ne se trouvoit pas dans la même position, n'avoit pas les mêmes effets à produire, & il auroit manqué son but, s'il avoit transporté dans son style les mêmes figures & la même rapidité.

On apperçoit sans peine la différence des deux orateurs; on voit que l'un avoit plus de grace & de finesse, l'autre plus de force & de véhémence; que l'un étoit plus doux & plus élégant, l'autre plus ferré & plus pressant: mais il me paroît qu'on n'a pas assez remarqué en quoi ils se ressembtent, qu'on n'a pas assez observé les rapports qui rapprochent deux hommes que l'on croit généralement si éloignés l'un de l'autre. J'ai cru appercevoir ces rapports, mais je n'osois m'en expliquer dans la crainte qu'on ne me reprochât de vouloir m'écarter de l'opinion commune. Un travail qu'a fait Denys d'Halicarnasse sur quelques endroits d'Isocrate, & le sentiment de Philostrate qui a donné une vie abrégée de ce rhéteur fameux, m'ont enhardi.

Denys d'Halicarnasse prend plusieurs phrases d'Isocrate, il supprime quelques idées & quelques mots moins nécessaires, ajoute quelques-

unes de ces interrogations usitées dans Démosthène ; & de-là naissent naturellement des phrases marquées au coin de ce véhément orateur. D'après une longue étude des ouvrages de l'un & de l'autre , je suis persuadé qu'en faisant le même travail sur toutes les phrases des harangues politiques d'Isocrate , on auroit les mêmes résultats. J'ai même remarqué que dans les endroits où, venant à s'échauffer , il anime & resserre son style , on croit lire Démosthène. Ce qui plaît & ce qui attache dans les principaux discours d'Isocrate , c'est cette suite de raisons prises dans le bon sens & enchaînées par des transitions naturelles ; ce sont ces grands principes & ces maximes générales , qui frappent tous les hommes de tous les siècles & de tous les pays ; c'est cette élévation dans les pensées , cette noblesse dans les sentimens , cette majesté dans la diction , qui saisissent l'ame & lui donnent une plus haute idée d'elle-même , ce sont enfin ces nombres successifs ou entrelacés , ces balancemens majestueux dans les membres des périodes , qui forment une musique agréable sur le ton sublime : or toutes ces qualités se trouvent dans Démosthène avec les seules différences que peuvent y mettre un génie plus fécond , un esprit plus vif , & des intérêts plus pressans. Démosthène , dit Philostrate , avoit été disciple d'Isée , mais il admiroit & cherchoit à imiter Isocrate , sur lequel il l'emporta par la rondeur & la vivacité des nombres , par la rapidité du style & des idées. Dans Démosthène , ajoute le même rhéteur , la majesté est plus serrée & plus vive ; dans Isocrate , elle est plus molle & plus douce. En finissant ce parallèle , j'observe-

rai que si Démosthène traite des sujets moins généraux & plus particuliers qu'Isocrate, il généralise les idées particulières, & en tire des principes lumineux qui saisissent & qui frappent par leur évidence; j'observerai encore qu'il met pour le moins autant d'art qu'Isocrate dans ses longues phrases, mais qu'il fait mieux le cacher, qu'il affecte de terminer ses périodes les plus nombreuses par des cadences brusques & rompues qui donnent à son discours un air naturel, & pour ainsi dire, fortuit. Ainsi Démosthène évitoit avec soin les chûtes harmonieuses que Cicéron & Isocrate recherchoient peut-être avec trop de complaisance.

J'ai lu avec attention les rhéteurs & les sophistes grecs qui ont fleuri sous les empereurs romains, Thémistius, Aristide, Libanius, Dion Chrysostome, & quelques autres moins connus: ils m'ont paru tous bien inférieurs à Isocrate. Quoique les harangues de celui-ci n'aient pas été composées dans des circonstances précises, & pour déterminer sur-le-champ ses auditeurs à quelque démarche importante, il ne faut pas les confondre avec ces discours faits sans aucun but, & que l'on compose uniquement pour s'exercer. Comme elles rouloient sur des affaires sérieuses qui occupoient alors Athènes & toute la Grèce, elles devoient intéresser les Athéniens & tous les Grecs, elles doivent nous intéresser nous mêmes, parcequ'elles nous instruisent de l'état d'une république & d'une nation que nous sommes à si juste titre curieux de connoître.

Je ne puis rendre mon idée plus frappante & plus sensible, qu'en supposant que chez nous un

écrivain habile , instruit des affaires de l'Europe & des intérêts des divers peuples , entreprenne de composer un discours sur la guerre présente. Pour s'animer lui-même , & intéresser davantage ses lecteurs , il se place dans une assemblée générale de la nation ; il s'imagine que là il doit montrer avec force & avec éloquence , la nécessité d'empêcher qu'un peuple fier & ambitieux ne domine sur les mers & n'envahisse seul tout le commerce. Un tel discours fait pour de tels auditeurs , ou qui même franchissant cette espace & sortant de ces limites , s'adresseroit à l'Europe entière , lui expliqueroit les moyens de jouir d'un état tranquille & paisible , d'être heureuse & florissante , développeroit avec intérêt les grands principes de la félicité publique : un tel discours ne seroit-il donc pas propre à intéresser la génération présente & les races futures ? & parcequ'il n'auroit pas été réellement prononcé , ne seroit-il regardé que comme une vaine déclamation qui occupa le loisir d'un écrivain dans le silence du cabinet ? Je n'ai fait que tracer l'idée que nous devons avoir des principales harangues d'Isocrate. Adressées à tous les Athéniens , ou même à tous les Grecs , elles ont pour but de rendre heureuses & la patrie & toute la Grece , de faire cesser les divisions qui arment les uns contre les autres des peuples qui devroient se réunir & conspirer pour leur félicité commune , de combattre les prétentions injustes de ceux dont l'ambition & la fierté s'opposent au bien général. Ces harangues lues , publiées dans ces grandes assemblées de toute la nation , dont les époques étoient fixées , répan-

doient au loin la gloire de l'orateur en répandant ses principes.

Quant aux sophistes , dont nous avons parlé plus haut , la plupart de leurs discours ne sont réellement que des déclamations , telles qu'on les appelloit dans les écoles ; ils roulent sur des sujets feints , & sont mis dans la bouche d'anciens personnages. Ils pouvoient de leur tems amuser leurs disciples & quelques gens oisifs ; mais quel intérêt pourrions nous y prendre aujourd'hui ! Ces sophistes avoient une grande étendue de connoissances , un grand fond d'esprit , & beaucoup de subtilité ; ils étoient fort habiles dans leur langue , & très souples pour saisir , selon la diversité de leurs sujets , les divers styles des anciens orateurs dont ils avoient fait une étude approfondie ; mais il me semble qu'ils s'appesantissoient trop sur les objets , qu'ils n'avoient pas de caractère qui leur appartînt , ni une diction qui leur fût propre ; je n'ai pas trouvé chez eux cette éloquence simple & noble qui , partant du cœur de celui qui parle , va droit au cœur de ceux qui écoutent. J'en excepte cependant Thémistius, dans lequel j'ai cru appercevoir une éloquence plus naturelle , qui coule de source , dans la manière de Platon & d'Isocrate.

Les principaux peres de l'Eglise Grecque , m'ont paru en général l'emporter de beaucoup sur les sophistes. Soit qu'ils fussent inspirés par la grandeur & la noblesse des sujets qu'ils traitoient, soit qu'ils eussent réellement plus de génie , j'ai vu des hommes qui , nourris du suc le plus pur de la saine antiquité , qu'ils ont fait passer dans

leur substance , présentent dans tous leurs ouvrages le goût des anciens avec un caractère qui ne les abandonne jamais. Le style de St. Athanasie est toujours grave & ferme comme son génie & sa conduite. Les ouvrages de St. Basile respirent la douceur & l'élégance d'Isocrate ; il est moins recherché que cet orateur , mais aussi moins grand & moins élevé. La force & la véhémence de Démosthène , éclatent dans les écrits de St. Grégoire de Naziance. Sa diction moins harmonieuse offre quelque chose d'âpre & de rude ; ses expressions souvent ne sont pas assez simples , & semblent appartenir à la poésie plutôt qu'à l'éloquence. En lisant St. Jean Chrysostome , on croit lire les plus fameux écrivains d'Athènes dont il a fondu chez lui les divers styles , pour en former une manière unique & admirable. Quelle élévation dans les pensées ! quelle richesse dans l'élocution ? quelle abondance de figures & d'images ! que de force quelquefois & de rapidité dans le style ! que de simplicité par-tout & de pureté dans l'expression ! c'est vraiment l'Homère des orateurs (1).

Parmi nos écrivains , je me contente de prendre Fléchier , comme celui dont la manière approche le plus de celle d'Isocrate. On voit dans

(1) Mon projet est de choisir les morceaux les plus éloquens des Peres que je viens de citer , de les traduire avec soin , & d'en publier la traduction lorsque j'aurai donné celle des orateurs d'Athènes qu'il me reste à faire connoître. Je voudrois prouver que l'éloquence de ces Peres peut être mise en parallele avec celle des anciens Grecs , qu'elle est vraiment telle que je l'ai sentie , & que j'ai tâché de la dépeindre.

l'un & dans l'autre quelque lenteur, mais une lenteur majestueuse, le même goût pour l'antithèse, la même attention à polir les pensées & à former les nombres, la même clarté dans le style, la même pureté de langage. Tels sont les traits qui les rapprochent; il en est qui les distinguent; & sans prévention pour les anciens, je crois que tout l'avantage est du côté d'Isocrate. Celui-ci est plus varié dans ses nombres & dans ses tours. Il marche un peu lentement, ses pas sont un peu trop mesurés, mais il avance, & les progrès de son discours sont sensibles. Les différens objets dont il parle, sont traités en général avec sobriété, & il passe d'une idée à une autre sans trop s'arrêter à une seule. Sa logique est également solide & subtile; & son raisonnement, sans être aussi rapide & aussi serré que celui de Démosthène, n'a rien de foible & de lâche. J'ajoute qu'il a quelquefois de ces élans & de ces éclairs qui animent le style, & qui en rompent l'uniformité. Fléchier est moins diversifié dans ses constructions, il marche moins directement vers le terme. Des nombres successifs & continus, qui se suivent sans être liés & entrelacés, trop d'objets accessoires pris hors de son sujet, & qui le jettent hors de sa route, la même pensée qu'il caresse & sur laquelle il revient trop souvent, un cours d'idées tranquille & presque toujours uniforme, rendent, pour l'ordinaire, sa diction languissante, monotone, ennuyeuse.

Jusqu'à présent j'ai tâché de faire connoître les talens & les vertus d'Isocrate, le mérite & les défauts de son éloquence: il me reste à parler de la traduction de ses discours, & à hasarder quel-

ques réflexions sur les langues grecque & françoise.

Une regle que je regarde comme certaine, c'est qu'en traduisant un orateur, on doit être aussi exact que le génie de la langue dans laquelle on le traduit peut le permettre. L'orateur habile, vraiment éloquent, plein de l'objet qu'il traite & de la passion dont il est animé, donne à ses idées & à ses sentimens la forme la plus propre à faire impression sur ceux qui l'écoutent. On ne peut guere s'éloigner de cette forme sans le défigurer, sans le dénaturer. Il ne faut pas néanmoins outrer l'exactitude, aux risques de devenir barbare, de parler grec ou latin en françois. Mais quelles sont les bornes de la fidélité & de la liberté dans une traduction ? jusqu'à quel point doit elle être fidele & libre pour n'être pas servile ou inexacte ? Je ne crois pas qu'il soit possible d'assigner les limites : on peut seulement, du moins à ce qu'il me semble, donner des regles pour juger de la traduction d'un poëte ou d'un orateur. Il faut bien connoître le génie du poëte ou de l'orateur traduit, sa maniere, son style plus ou moins vif & rapide, plus ou moins orné, enfin les principales qualités qui le distinguent. Démosthene, par exemple, est, à la vérité, un génie véhément & impétueux, mais il est sage & réglé dans ses plus grands mouvemens, il est adroit & insinuant quand il le faut ; son discours, dans l'occasion, présente toute la pompe, le nombre & l'harmonie d'Isocrate. Son style, quoique souvent brusque & coupé, n'est jamais haché & décousu. Toutes ses idées se tiennent, & sont enchaînées sans laisser aucun vuide : c'est

un torrent qui se précipite avec plus ou moins de rapidité , mais dont le cours n'est jamais interrompu. Il est impossible de bien connoître Démosthene par de légers extraits : il faut lire , non quelques phrases isolées , mais des discours entiers ou de grands ensembles , & voir si , d'après la sensation que nous fait éprouver cette lecture , nous pouvons nous former une idée juste de l'original. En traduisant un poëte ou un orateur , on ne doit pas , sans doute , négliger les plus petits détails ; mais ce qui doit occuper sur-tout , ce qui coûte le plus de peine & demande le plus d'attention , c'est de lier toutes les parties d'enchaîner toutes les phrases , & de donner à chaque chose le ton qui lui convient (1).

(1) Qu'on me permette de rapporter ici ce qui m'est arrivé , il y a plusieurs années , au sujet d'un poëte (M. l'abbé Delisle) dont les talens & la personne intéressent singulièrement le public. Ce sera , je crois , une preuve convaincante des principes que je viens d'établir.

J'étois à la campagne ; on y avoit apporté une critique nouvellement imprimée de la traduction des Géorgiques. Dans cette critique , on opposoit un morceau de Virgile traduit par un autre poëte , à ce même morceau traduit par M. l'abbé Delisle. On citoit six , huit ou dix vers latins isolés avec les deux traductions que l'on comparoit. M. l'abbé Delisle paroissoit souvent inférieur. Toutes les personnes présentes , celles même qui avoient le plus admiré la traduction de ce poëte agréable , sembloient donner la préférence à son rival pour le morceau cité. J'avoue que je fus ébranlé moi-même. Mais comme je connoissois tout le talent du traducteur des Géorgiques , que j'avois suivi son ouvrage dont nous avions souvent parlé ensemble ; comme je savois quel soin il prenoit sur-tout pour fondre & nuancer toutes ses couleurs , avec quel art il formoit ses périodes poétiques & varioit la coupe de ses vers , avec quel goût il faisoit usage des expressions les

Voilà ce que je pense en général sur la traduction des orateurs & des poètes , & en particulier sur celle de Démosthène. Ces regles peuvent être appliquées à la traduction d'Isocrate. Il est certain qu'il est dans ses harangues des formes oratoires qu'un interprete fidele doit rendre avec autant d'exactitude que les sentimens & les idées. Nul écrivain d'ailleurs n'avoit plus étudié & n'a mieux entendu que lui l'art de distribuer toutes ses preuves , de les placer dans le jour le plus heureux , de passer sans effort de l'une à l'autre , de fondre & de nuancer toutes ses couleurs , d'unir & d'enchaîner toutes ses pensées par des liens naturels. Il a su profiter de tous les avantages que

plus simples & les plus communes , l'amitié , & l'amour de la vérité me firent recourir à un moyen qui me réussit. Lorsqu'on eut bien disserté sur les deux traductions mises en parallele , je pris le livre qui renfermoit la critique ; je demandai qu'on voulût bien écouter de suite la lecture des deux traductions qui avoient été morcelées. Je rassemblai tous les vers de l'une & de l'autre , & je lus d'abord celle à laquelle on avoit paru donner la préférence. Elle ne fut pas trouvée aussi bonne à beaucoup près , lorsqu'on entendit de suite tout l'ensemble du morceau. Celle de M. l'abbé Delisle fit le plus grand plaisir. On avoit déjà admiré avant qu'on fût prévenu par la critique , & on admira de nouveau ce style enchanteur & inimitable qui fera toujours lire avec délices les productions de cet excellent poëte. En rendant hommage aux talens distingués d'un ami , j'ai voulu donner un exemple sensible de la maniere dont une traduction doit être lue. Elle doit être lue dans le même esprit , qu'elle doit être composée. Un traducteur doit examiner sur-tout l'effet que produit un grand ensemble dans son original , & s'étudier à produire le même effet dans sa traduction : s'il le produit , il a atteint son but.

lui offroit sa langue. Si tout discours doit être regardé comme un être vivant & animé (1) dont tous les membres ont chacun leur vie & leur emploi, on peut dire que jamais langue ne fut plus propre à l'éloquence que celle des Grecs. Les diverses parties, petites ou grandes, qui composent notre corps, sont toutes unies, distinguées & mises en jeu par des articulations plus ou moins marquées. Ainsi la langue grecque présente une foule de conjonctions & d'articles, qui unissent & distinguent les diverses parties du discours, & leur donnent le mouvement & la vie. Il en est pour toutes les divisions, pour la plus petite, comme pour la plus grande; desorte que l'orateur habile trouvoit sous sa main de quoi fabriquer & vivifier l'ouvrage que son imagination avoit conçu. Un autre avantage de la langue grecque, c'est que les terminaisons de ses noms & de ses verbes variant à l'infini, ses élémens les plus

(1) Tout discours, dit Platon dans son dialogue intitulé Phedre, est un être vivant & animé, qui a des pieds & une tête, & dont les extrémités & le milieu doivent s'accorder ensemble, & avec le reste du corps. Si donc il est vrai que, pour former un tout agréable, tous les membres doivent être dans une proportion exacte, & s'accorder tellement que, quoique parfaits en eux-mêmes, ils n'auroient plus la même grace séparés du corps auquel ils sont unis, & dépareroient tout autre corps auquel ils seroient joints; il s'ensuit que, pour qu'un discours soit beau, toutes les parties en doivent être belles & bien proportionnées: il s'ensuit encore que quelques phrases traduites ne peuvent pas plus donner l'idée d'un discours, que les yeux, le front, les mains, ou toute autre partie du corps représentée à part, ne pourroit donner l'idée d'une personne.

simples étant harmonieux, & chacun de ses mots ayant des tems fixes & déterminés, elle pouvoit varier à l'infini ses constructions pour donner à la période plus de nombre, de grace ou de force, elle pouvoit flatter l'oreille par la plus savante harmonie, sans que le discours cessât d'être simple, elle pouvoit enfin précipiter ou ralentir sa marche selon l'effet qu'elle vouloit produire.

Pour rendre un écrivain, dont l'habileté rare a su mettre en œuvre tous ces avantages essentiels, le traducteur trouve une langue qui ne peut, à ce qu'il paroît, que placer les mots les uns à la suite des autres, sans pouvoir les lier & les entrelacer; une langue dont la plupart des élémens simples (1) n'ont aucun son, ou n'ont qu'un son sec & rude; une langue enfin dont les mots n'ont point de quantité déterminée. On ne

(1) La langue françoise ne s'est perfectionnée que fort tard; ce sont nos bons écrivains, & sur-tout les poètes, qui en ont adouci la rudesse en l'enrichissant tous les jours de mots plus doux & plus sonores pris dans les langues mortes & vivantes. Formée des débris du langage latin déjà fort dur en comparaison du grec, notre langue, au lieu d'amollir les mots en mettant quelques syllabes de plus, ou en leur donnant des terminaisons plus douces, les a rendus plus rudés encore en les resserrant, en retranchant une ou plusieurs syllabes. Je prends les premiers mots qui s'offrent à ma mémoire; de *computum* & *debitum* latins, nous avons fait *compte* & *débite*, qui ne sont proprement que d'une syllabe & demie. Si les Grecs avoient transporté dans leur langue les deux mots latins, ils en auroient adouci la terminaison, sans les abréger, & auroient dit, par exemple, *computon*, *debiton*. Nos bons écrivains, il est vrai, ont travaillé sans cesse à améliorer ce fonds ingrat; mais quoiqu'il ait considérablement

fera pas fâché de voir ici les réflexions par lesquelles M. l'abbé Arnaud termine le jugement de Denys d'Halicarnasse sur le style d'Isocrate.

A proprement parler , dit-il , nous n'avons dans notre langue ni tournures , ni constructions , ni périodes. Ces trois choses supposent nécessairement le pouvoir & la liberté de transporter , d'arranger les mots à son gré pour rendre la diction plus harmonieuse ou plus pittoresque. Les anciens comparoient la phrase périodique , tantôt à un bâtiment construit en voûte , & tantôt aux mouvemens tortueux d'un fleuve qui serpente ; les uns la présentent sous l'image de ces animaux féroces qui se replient sur eux-mêmes pour s'élaner avec plus de force ; les autres sous celle d'un arc , d'où la fleche part avec d'autant plus de rapidité qu'on s'est plus efforcé de le tendre. Le mécanisme de notre diction auroit-il jamais inspiré l'idée de ces comparaisons ? Nous rappro-

changé , il a toujours conservé des traces de sa dureté originaire ; & il faut tout l'art de nos meilleurs esprits pour remédier à ce vice radical , & pour mêler si bien les sons rudes avec les sons plus moëlleux , que la mollesse des uns corrige la rudesse des autres. J'ai dit au commencement de ce discours , que la langue des Grecs avoit été formée par la nation même. Ce qui le prouve , c'est que les termes les plus populaires , les noms propres des hommes , des femmes , des villes , des lacs , des ruisseaux , &c. avoient une prononciation agréable. Le langage avoit toute sa perfection dès le siècle d'Homere , & il paroît n'avoir rien gagné jusqu'à celui d'Alexandre. Homere lui-même l'avoit trouvé déjà formé ; & tout son mérite est d'avoir su mieux profiter que ses prédécesseurs , des richesses & des ressources qu'il lui offroit en abondance.

chons les mots , nous les enchaînons les uns aux autres , mais nous ne les groupons jamais ; nous ne les construisons pas , nous les accumulons ; nous ne saurions les disposer de manière à se prêter mutuellement de la force & de l'appui ; les mouvemens circulaires & les mouvemens obliques nous sont également défendus , nous ne pouvons parcourir que la ligne droite ; enfin , nous n'avons que le choix des mots , du reste leur place est presque toujours invariablement fixée. Ou nos grammairiens n'ont pas assez senti les avantages de l'*inversion* , ou ils ont craint de les exposer. C'est l'*inversion* qui conduisit les anciens à varier presque à l'infini les formes de leur langage , à les distinguer les unes des autres , & à les adapter convenablement aux différens genres , oratoire , historique , épistolaire , &c. A ce moyen s'en joignoit un autre non moins riche & non moins puissant. Les élémens de chaque mot ayant leurs rems fixes & déterminés , de leurs diverses combinaisons , on obtint les *pieds* & les *nombres* propres à précipiter ou à ralentir la marche de la diction , selon l'effet qu'on vouloit produire. On sent comment avec ces ressources , l'élocution acquit des principes , des regles & des procédés constans & invariables. Il en est de nos écrivains relativement à ceux de l'antiquité , comme de celui qui compose un chant par instinct & par oreille , relativement à un musicien qui connoît parfaitement les routes de l'harmonie , & toutes les richesses de l'art.

Ces réflexions de M. l'abbé Arnaud sur la langue françoise comparée à la langue grecque , sont aussi justes , que clairement & fortement expri-

mées. Cependant notre langue n'est point destituée de ressources ; mais il faut avouer que c'est plutôt l'art de l'écrivain qui les trouve, que le mécanisme de la langue même qui les lui offre. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit ailleurs sur les avantages & les inconvéniens de la langue françoise par rapport à l'éloquence ; je remarquerai seulement que la raison pour laquelle elle est si belle & si riche entre les mains de ceux qui savent l'écrire, quoiqu'elle soit en apparence si pauvre & si ingrate, c'est qu'autant elle est dépourvue de ces principes féconds d'où découlent toutes les beautés, autant elle abonde en ressources de détail. Ses richesses, pour ainsi dire, sont entassées & accumulées, & non classées & disposées par ordre (1). Elle possède une multitude de pièces de rapport que l'écrivain habile fait trouver & rassembler autour de lui, & dont il compose de beaux ouvrages dans tous les genres, qui causent autant de plaisir à

(1) On connoît le travail du compositeur dans l'imprimerie ; on fait que toutes les lettres, de quelque espèce qu'elles soient, qui doivent entrer dans la composition, sont distribuées par ordre dans des cases où il les va prendre selon qu'il en a besoin. Telle est à-peu-près l'image des ressources que pouvoit offrir la langue grecque à ceux qui écrivoient. En supposant que toutes les lettres soient mêlées, & que le compositeur soit obligé de les débrouiller, & de chercher celles dont il a besoin pour composer ses lignes & ses pages, on aura une idée à-peu-près juste du travail de nos écrivains. D'où l'on peut conclure que nos auteurs ont peut-être plus de mérite à bien écrire que n'en avoient les auteurs Grecs, parcequ'ils ont plus de difficultés à vaincre.

ses lecteurs , qu'ils lui ont donné de peine. Beaucoup de choses lui manquent , mais elle a beaucoup de moyens & de secours par lesquels elle y supplée. Je m'explique.

On ne peut disconvenir , par exemple , qu'elle ne soit fort stérile en conjonctions (1) ; d'où il arrive que dans la plupart de nos écrivains , la diction est coupée , hachée , décousue , sans aucun soutien : les phrases ne sont ni liées , ni distinguées ; car les conjonctions , je le répète , ainsi que les diverses articulations de notre corps , ont le double avantage de lier & de distinguer les objets. Embarrassés & craignant que leurs phrases ne rentrent les unes dans les autres , plusieurs multiplient ce que nous appellons les *alinea*. Ils ne s'apperçoivent pas que de pareilles distinctions ne sont que pour les yeux & non pour l'oreille , & que par là ils séparent les objets plutôt qu'ils ne les distinguent. En hachant leur style , en négligeant de joindre & d'unir leurs phrases , ils s'imaginent être légers , & ils ne sont que fautilans ; ils s'élancent par bonds plutôt qu'ils ne marchent ; avec de la vivacité d'esprit , ils manquent de cette chaleur de génie qui fond & unit toutes les idées pour en faire un bel ensemble , comme la chaleur du feu fond & unit toutes les

(1) J'insiste un peu ici sur les conjonctions , parceque la facilité de lier les objets m'a paru être un des plus grands avantages de la langue grecque , & que la difficulté de les unir & de les joindre me semble être , dans notre langue , un écueil auquel la plupart de nos écrivains ne paroissent pas faire assez d'attention , & qu'il est peut-être le plus mal-aisé d'éviter.

parties du métal pour qu'il en résulte une grande & magnifique statue. Quoi qu'il en soit, la disette des conjonctions est un inconvénient réel dans notre langue; mais, outre qu'un savant écrivain fait user à propos du petit nombre qu'il y trouve, elle lui offre des supplémens qu'il emploie avec avantage (1). Qu'on lise Racine & l'auteur des lettres provinciales: je choisis ces deux écrivains, parceque chacun dans leur genre ils me paroissent entendre le mieux l'art d'enchaîner naturellement tout ce qu'ils disent; on verra quel usage ils savent faire de nos conjonctions les plus communes; on verra comment toutes leurs phrases se lient sans jamais se confondre; on verra comment notre langue, malgré le défaut d'inversions, malgré tous nos auxiliaires & d'autres obstacles qui l'embarraissent, est souple chez eux, précise & rapide en même tems que nombreuse & périodique, parcequ'ils ont su profiter de cette multitude de tours expressifs dont l'a enrichie la vivacité françoise, de toutes ces ressources de détail qu'elle offre à quiconque a appris l'art de l'écrire, par la réflexion & par l'exercice.

Sans doute, pour bien traduire un orateur qui a épuisé toutes les richesses de la plus belle langue qui ait jamais été parlée, il faudroit épuiser,

(1) *Sans que, sans avec l'infinitif, au lieu de, au lieu que, loin de, loin que, outre que, tandis que, de sorte que, &c. oui, non, les interjections oh, eh, hé, ah, ha, &c. qui animent la phrase en liant & distinguant les idées; toutes ces expressions & d'autres semblables, suppléent, dans une main habile, aux conjonctions qui nous manquent, & font qu'on ne s'apperoit pas de cette disette.*

il faudroit multiplier les ressources de la nôtre , & avoir tout le talent & tout l'art de nos meilleurs écrivains. Je sens trop que c'étoit un ouvrage au dessus de mes forces , & que peut-être je n'aurois pas dû l'entreprendre. J'avouerai sincèrement , qu'en revenant sur ma traduction pour la corriger , voyant que toutes les phrases devoient être travaillées avec le plus grand soin , que , sans pouvoir se permettre de couper les plus longues périodes , il falloit en balancer les membres avec tant d'art , qu'on ne s'apperçût pas même de leur longueur ; qu'une foule d'idées fort simples & très communes en elles-mêmes , demandoient à être relevées par les graces & la noblesse du style : j'avoue que ces difficultés , & bien d'autres encore que je rencontrois presque à chaque pas , me rebutoient & me faisoient repentir d'avoir formé une pareille entreprise. Mais j'ai lutté avec courage contre les difficultés , soutenu par les conseils de personnes instruites , éclairé par les critiques judicieuses d'amis sinceres qui m'ont aidé à les vaincre , du moins en partie. Parmi ces amis , je dois nommer M. Selis , connu des gens de lettres pour la sévérité & pour la sûreté de son goût , & pour cette honnête franchise qu'il fait mettre dans toutes ses critiques. Il s'est exercé avec succès à traduire un poëte dont il étoit bien difficile de saisir les idées , & plus difficile encore de les faire passer avec grace dans une autre langue. Il avoit donc tout ce qu'il faut pour m'aider dans mon travail , & il s'est prêté à l'examen de toutes les parties de mon long ouvrage , avec une complaisance & un zele dont l'amitié seule est capable. J'ai tiré sur-tout les plus grands secours

du prélat respectable auquel j'ai l'honneur d'être attaché. L'amour & la connoissance de la langue d'Isocrate, dont il a senti tout le mérite, un goût fin & solide perfectionné par la lecture des meilleurs auteurs anciens & modernes, ce ton simple & noble qui accompagne toutes ses paroles & toutes ses actions, cette oreille délicate & sensible à l'harmonie, qui rejette tout ce qui peut nuire au nombre, l'étude particulière qu'il a faite de notre langue, soit en lisant nos bons écrivains, soit en écrivant lui-même; tout cela joint à son zèle pour la perfection de mon ouvrage, a été pour moi une grande ressource, & un puissant encouragement.

Je vais encore dire un mot de ma traduction, & je finis. J'ai toujours été persuadé qu'on doit traduire un orateur le plus exactement qu'il est possible, sans se permettre de rien retrancher, ni de rien ajouter. Je n'aurois pu ajouter à Isocrate, qui est un peu diffus, sans le rendre traînant & languissant. Si j'avois voulu retrancher pour resserrer le style, j'aurois fait le travail de Denys d'Halicarnasse, dont j'ai parlé plus haut, & au lieu de traduire Isocrate, j'aurois encore traduit Démosthène. Cependant, il ne m'a pas été possible d'être aussi exact par-tout que j'aurois voulu l'être. Un auteur plein de grace, de finesse & d'harmonie, ne sauroit être rendu par-tout avec une parfaite exactitude, parce qu'en s'attachant trop à rendre la lettre, on ne trouveroit pas les mêmes résultats pour l'esprit & pour l'oreille. Ceux qui connoissent la langue grecque, savent, comme je l'ai déjà dit, que ses élémens les plus simples sont harmonieux; Isocrate pou-

voit donc avec des termes simples donner du nombre à ses phrases. Les termes de notre langue qui rendroient les siens n'étant pas toujours aussi sonores, on est quelquefois obligé d'en chercher d'autres, & de changer d'idées pour avoir des mots qui soient plus nobles, & qui aient un son plus agréable. Enfin, car il faut épargner les détails, je n'ai rien négligé pour offrir au public une traduction qui lui plaise, & pour qu'il puisse lire dans notre langue, avec quelque intérêt, les discours d'un orateur qui, pour le fond des choses, & pour les agrémens du style, doit obtenir les suffrages de tout lecteur éclairé & impartial.





PRÉCIS HISTORIQUE,
POUR L'INTELLIGENCE
DES HARANGUES
D'ISOCRATE.

Ce précis historique est en partie le même que celui qui se trouve dans les préliminaires du premier tome de la traduction des harangues de Démosthène & d'Eschine. J'ai cru qu'il étoit à propos de le placer ici pour donner au lecteur quelque connoissance de la Grèce en général, d'Athènes en particulier, & de Philippe, roi de Macédoine, auquel Isocrate adresse un discours & plusieurs lettres.

*Tableau précis de l'histoire de toute la Grèce, d'après
Messieurs de Condillac & de Turreil.*

M. l'abbé de Condillac, dans son cinquième tome du cours d'études pour l'instruction du duc de Parme, nous présente un tableau rapide, intéressant & bien raisonné des Grecs & des Perses : il fait voir que ces Grecs qui méprisoient les autres peuples, qui les traitoient de Barbares, avoient été eux-mêmes dans l'origine des Barbares, ou plutôt des sauvages, errant sur les montagnes & dans les forêts, se nourrissant de glands comme les animaux, se dévorant les uns les autres, ne connoissant d'autres loix que la force ; il montre comment d'abord les Titans,

originaires d'Égypte , selon les conjectures les plus probables , essayèrent de les tirer de cet état de férocité où ils retomberent bientôt ; avec quelle peine ensuite ils furent policés & civilisés par des colonies Égyptiennes & Phéniciennes. L'Égyptien Cécrops dans l'Attique , le Phénicien Cadmus dans la Béotie , dans l'Argolide Danaüs venu d'Égypte , jetterent parmi les Grecs les premières semences de civilisation & de politesse. Ce même auteur établit avec beaucoup de sagacité l'origine véritable de la constitution de la Grèce , de cette multitude de petits états indépendans , de ces jeux solennels & de ces assemblées générales qui acheverent de polir les Grecs par une communication réciproque , & leur inspirerent du mépris pour les autres peuples ; le vrai principe de leur vif amour pour la liberté , de leur goût pour les fables & le merveilleux , pour les sciences , pour les lettres , & pour les arts qu'ils ont créés ou perfectionnés ; enfin les causes de leur puissance , de leur foiblesse , & de leur destruction.

M. de Turreil distingue dans la Grèce , comme dans la vie des hommes , quatre différens âges. Le premier , dit-il , comprend près de sept cents ans , depuis la fondation des petits royaumes de cette contrée d'Europe jusqu'au siège de Troie ; le second , environ huit cents ans , depuis la guerre de Troie jusqu'à la bataille de Marathon ; le troisième , un peu moins de deux siècles , depuis cette bataille jusqu'à la mort d'Alexandre ; le dernier compte un égal nombre d'années , depuis la mort d'Alexandre où les Grecs commencerent à décheoir , jusqu'à ce qu'ils tombassent enfin sous la domination des Romains. De ces quatre âges , ajoute-t-il , il n'y a que les trois premiers qui entrent dans mon dessein , le quatrième seroit hors d'œuvre.

Je rapporte à l'enfance de la Grece (c'est toujours M. de Turreil qui parle) la fondation d'Athenes, de Sparte , de Thebes , d'Argos , de Corinthe & de Sicyone ; l'attentat des Danaïdes , les travaux d'Hercule , les aventures tragiques d'Œdipe , l'expédition des Argonautes , celle des sept capitaines contre Thebes , la guerre des Minos avec Thésée , & généralement tous les exploits de ces premiers héros à qui la renommée conserve leur rang , par une raison qui ne vieillira jamais. La prééminence d'estime & de gloire où cette longue suite de siècles les a maintenus jusqu'à nous , ne vient pas tant d'un respect aveugle pour l'antiquité , que de la vénération naturelle aux hommes pour une valeur bienfaisante , qui protège la foiblesse , & qui , loin d'exercer des violences , ne se plaît & ne s'occupe qu'à les réprimer.

La Grece parvenue à l'adolescence , essaya ses forces unies à ce siège , où les Achille , les Ajax , les Nestor , & les Ulysse , firent pressentir à l'Asie qu'elle obéiroit un jour à leur postérité. Quatre-vingts ans après la ruine de Troie , on voit le retour des Héraclides ou descendants d'Hercule , qui se remettent en possession du Péloponèse , d'où Eurysthée , l'implacable ennemi d'Hercule & de toute sa race , les avoit chassés un siècle auparavant. Leur droit sur les royaumes de Mycenes & d'Argos étoit incontestable : ils avoient déjà tenté deux fois inutilement de se rétablir ; mais enfin ils eurent la fortune aussi favorable qu'ils l'avoient jusqu'alors éprouvée contraire. Ils défirent les Pélopidés ou descendants de Pélops , aussi bien que les Néléides ou descendants de Nestor , & partagerent les royaumes de Mycenes , d'Argos , de Messene & de Lacédémone. Une si grande révolution changea presque toute la face de la Grece.

Les habitans du Péloponèse jusques-là se divisoient proprement en Achéens & en Ioniens : les premiers possédoient les terres que les Héraclides assignerent aux Doriens & aux autres peuples qui les avoient accompagnés ; les derniers habitoient la partie du Péloponèse depuis nommée l'Achaïe. Ceux des Achéens qui descendoient d'Eolus, & que l'on chassa de Lacédémone, se retirèrent d'abord en Thrace sous le commandement de Penthile, & après sa mort allèrent s'établir dans le canton de l'Asie mineure qu'ils appellerent *Eolie*, où ils fonderent Smyrne & onze autres colonies. Quant aux Achéens de Mycenes & d'Argos, se voyant contraints d'abandonner leur pays, ils s'emparerent aussi-tôt de celui des Ioniens. Ceux-ci se réfugierent premièrement à Athenes, d'où quelques années après ils partirent sous la conduite de Nilée, fils de Codrus, pour occuper cette côte de l'Asie mineure, qui prit d'eux le nom d'*Ionie*. Ils y bâtirent douze villes, Ephese, Clazomene, Samos, &c.

Vers le même tems, les Doriens (1), qui eux-mêmes avoient chassé les autres, furent en partie obligés de sortir aussi de la Grece. Les Héraclides, en reconnoissance des secours qu'ils en avoient reçus, leur avoient donné la Mégaride, qu'ils avoient enlevée aux Athéniens : mais cette province ne suffisant pas à leur subsistance, ils se répandirent dans les isles de Crete, de Rhodes, de Cos ; & ayant passé dans l'Asie mineure, ils bâtirent Halicarnasse, Cnide, & plusieurs autres villes. Cette contrée fut nommée *Doride*.

(1) Doriens, habitans de la Doride, qui originairement étoit une contrée voisine du Parnasse : elle étoit échue à Dórus, troisième fils d'Hellen, qui lui donna son nom.

Iphitus, roi d'Elide, & Lycurgue, roi de Lacédémone, trois cents vingt-huit ans après le retour des Héraclides, rétablirent les jeux Olympiques, institués par Hercule en l'honneur de Jupiter, mais qui jusqu'alors n'avoient point eu de tems fixe, & qu'on ne célébroit qu'en certaines occasions. Ces deux rois établirent la coutume de les célébrer tous les quatre ans près de la ville de Pise, appelée autrement Olympie.

En même tems que les Grecs s'exerçoient & se fortifioient le corps dans ces jeux, & dans d'autres encore qui furent depuis institués, ils ne négligeoient pas l'esprit. La poésie avoit ses héros qui ont immortalisé les grands hommes, & consacré leurs veilles à la gloire de leur nation (1). Mais non contents de transformer leurs guerriers en demi-dieux, ils entreprirent, à l'imitation des Phéniciens & des Egyptiens, de s'approprier, pour ainsi dire, les dieux mêmes, & de leur donner la Grece pour patrie, ou du moins pour théâtre de leurs plus insignes exploits. La tranquillité dont elle jouissoit alors ne fut troublée que par les longues guerres de Lacédémone avec Messene. Les Messéniens, à la fin chassés du Péloponèse, se transplantent en Sicile, & s'y rendent maîtres de Zancle, qui du nom de ses nouveaux habitans s'appella *Messine*. Les Grecs cependant se multiplièrent au point qu'il leur fallut chercher des habitations en pays étrangers: ils fondent par-tout des colonies, Chalcédoine, Byzance, Syracuse, Marseille; mais principalement en Italie, Tarente, Brindes, Naples, Rhege, Crotone, Sybaris, & d'autres en si grand nombre, que l'on donna le nom de grande Grece à

(1) Homere vivoit un peu avant Lycurgue, qui le premier publia les ouvrages de ce poëte.

toute cette côte qui s'étend depuis l'extrémité de la Calabre jusqu'à la Campanie. L'esprit de ce peuple, accoutumé par les poètes à se nourrir de vérités mêlées de fictions & de fables, ne put si-tôt goûter la raison toute pure, qui ne parvint à gouverner cette nation qu'avec le secours de la philosophie. Sept Philosophes, surnommés les sept Sages, répandirent leurs dogmes dans la Grece, & y semerent une morale qui ne tarda pas à fructifier, & qui dans un petit coin du monde produisit l'élite du monde entier.

Le troisieme âge des Grecs, ou leur jeunesse fort courte, mais très brillante, ne renferme qu'environ 150 ans, depuis la victoire de Marathon jusqu'à la mort d'Alexandre. On ne vit jamais ensemble tant de philosophes, d'orateurs & de capitaines excellens. Les grands événemens n'y manquent pas; ils se suivent de fort près. Darius, fils d'Hystape, & après lui son fils Xerxès, fondent sur la Grece avec des armées formidables. Le nombre n'étonna point les Grecs: ils marcherent à l'ennemi d'un pas assuré. On eût dit que par eux la vertu alloit faire la loi à la mollesse, l'esprit au corps, & la raison à l'instinct. Le succès ne démentit pas leur confiance. Les Perses éprouverent à Marathon, à Salamine, à Platée, à Mycale, ce que peut la valeur disciplinée contre l'impétuosité aveugle. On voit une poignée de Grecs mettre en fuite à plusieurs reprises, battre & dissiper des armées innombrables de terre & de mer. M. l'abbé de Condillac explique très bien les raisons pour quoi les Perses qui n'avoient que du faste & un vain appareil de puissance, devoient être vaincus par les Grecs qui avoient des forces réelles, qui combattoient dans leur pays pour leur propre liberté. On peut lire dans l'ouvrage même de cet écrivain distingué, l'his-

toire abrégée , mais intéressante , de la Grece & de la Perse , avec les réflexions judicieuses dont il l'accompagne ; pour moi , je me borne ici à donner une idée générale de la constitution de la Grece.

Exposé succinct de la constitution de la Grece.

Toute la Grece ne formoit qu'une nation composée de plusieurs républiques indépendantes les unes des autres. Un intérêt commun réunissoit tous les Grecs ; leur liberté qu'ils avoient à défendre contre les rois de Perse qui vouloient les asservir : un intérêt particulier les divisoit ; la prééminence ou primauté que les principales villes desiroient avoir sur toutes les autres , c'est-à-dire , le droit ou de régler les affaires les plus importantes de chaque ville en particulier & de la nation en général , ou de commander les armées levées pour la défense commune. Trois républiques se disputèrent la prééminence , Lacédémone , Athenes & Thebes.

La constitution sage de Lacédémone (1) , dont elle étoit redevable à Lycurgue , la rendit , pendant plusieurs siècles ,

(1) Lacédémone, appelée originairement Lélégie , de Lélex son fondateur & son premier roi , s'appella depuis indifféremment Lacédémone ou Sparte , du nom de Lacédémon , successeur de Lélex , & de Sparte , fille de Lacédémon. = Lycurgue , un de ces hommes nés pour gouverner les autres. Bon roi , & pour le moins aussi bon législateur , il entreprit la réforme de son état , & commença par celle des mœurs , qui seule peut maintenir l'ordre qu'elle établit. Il exécuta son plan ; & après avoir fait jurer à ses sujets qu'ils observeroient ses loix jusqu'à son retour , il se bannit à perpétuité. Ses établissemens n'avoient pour objet , ce semble , que la guerre , & ne tendoient qu'à faire un peuple de soldats des citoyens de la république : tout autre emploi , tout autre exercice leur étoit interdit.

l'arbitre de la Grece, & lui assura une primauté qu'elle ne devoit qu'à ses vertus & à son courage. Elle n'usa long-tems de son autorité sur les peuples, que pour leur avantage, pour maintenir la liberté de tous, & s'opposer à la tyrannie. Mais son humeur rigide & militaire fit dégénérer son empire en une domination dure, qui dégoûta de son obéissance, & favorisa l'ambition d'Athenes sa rivale.

Athenes (1), plus ancienne que Lacédémone, mais plus foible, & occupée par des divisions domestiques, avoit cédé aux Lacédémoniens, avec les autres Grecs, la prééminence qu'elle voulut enfin prendre pour elle avec le secours des mécontents. Fixée, après de longues agitations,

(1) Cette ville s'appella d'abord Cécropie, du nom de Cécrops, son premier roi, & prit ensuite le nom d'Athenes, lorsqu'Amphytyon, son troisième roi, l'eut consacrée à Minerve, nommée en Grec, *Athéné*. = Solon, un des hommes les plus vertueux & les plus sages de son siècle : ses rares qualités, & particulièrement sa grande douceur, lui avoient acquis l'affection & la vénération universelle. Les suffrages unanimes l'autoriserent à régler, comme il l'entendrait, tout ce qui lui paroîtroit propre pour la meilleure constitution de l'état. Ce fut lui qui établit dans Athenes, ou plutôt qui fixa & régla le gouvernement démocratique. = *Délivrée de ses tyrans*. . . . des Pisistratides ou descendans de Pisistrate. Pisistrate étoit parent de Solon : il usurpa le pouvoir souverain du vivant même de ce législateur. Détrôné deux fois, deux fois il remonta sur le trône. Il transmit la souveraineté à ses enfans, qui, à son exemple, gouvernerent avec beaucoup de justice & de douceur, firent observer les loix, protégèrent les sciences & les lettres, enfin se conduisirent de façon qu'ils auroient fait goûter aux Athéniens la puissance souveraine, si ce peuple n'eût pas été jaloux à l'excès de la liberté, & incapable de supporter aucune domination monarchique. Ils furent chassés d'Athenes, & n'y purent jamais rentrer malgré tous leurs efforts.

au gouvernement démocratique , munie des bonnes loix de Solon , délivrée de ses tyrans , elle avoit remporté (1) une victoire célèbre sur les Perses , qui vouloient faire revivre chez elle la tyrannie. Elle avoit eu la plus grande part aux victoires de Salamine & de Platée , remportées sur les mêmes ennemis , quoique les Lacédémoniens eussent commandé en chef dans les deux combats. Fiere de ces avantages , elle prétendit aller de pair avec Lacédémone , l'emporter même sur elle , & tenir le premier rang. Elle met la plupart des alliés dans son parti , tranche & décide sur tout ce qui concerne le bien général , se rend l'arbitre de la Grece , & domine à son tour près de cinquante années , pendant lesquelles elle traite fort durement les peuples soumis à son empire. Lacédémone , lassée par les plaintes de plusieurs villes sur la vexation d'Athenes , commença la guerre , si célèbre sous le nom de *guerre du Péloponèse* (2). Durant cette guerre , Athenes tantôt vain-

(1) C'est près de Marathon , bourg de l'Attique , qu'ils remportèrent cette victoire. Les Perses avoient cent mille hommes de pied , & dix mille chevaux ; les Athéniens n'avoient en tout que dix mille hommes. = Salamine , isle de la mer Egée ; Platée , ville de Béotie. Les Grecs remportèrent sur les Perses deux victoires célèbres , l'une près de Salamine , dans un combat naval ; les Lacédémoniens y commandoient , quoique les Athéniens y eussent envoyé le plus grand nombre de vaisseaux : l'autre près de Platée , dans un combat sur terre ; Aristide , général d'Athenes , y recevoit l'ordre de Pausanias , roi de Lacédémone.

(2) Le Péloponèse , pays de la Grece , qui s'appelloit *Apie* , avant que Pélops lui eût donné son nom. La révolte des Corcyréens contre Corinthe , fut l'occasion & le prétexte de la guerre du Péloponèse , entre Athenes & Lacédémone ; la trop grande puissance & la domination odieuse d'Athenes en furent la véritable cause : tous les peu-

cue , tantôt victorieuse , affoiblie par une perte considérable qu'elle fit au siege de Syracuse , fut enfin assiégée & prise par les Lacédémoniens fortifiés de l'alliance du roi de Perse. Lacédémone reprit donc sur les Athéniens & sur les autres Grecs une supériorité dont elle avoit joui longtemps.

Ce nouvel empire de Sparte dura fort peu ; elle en abusa. Au lieu de maintenir les peuples , selon ses anciennes maximes , dans la possession de se gouverner par leurs propres loix , elle voulut détruire leur forme de gouvernement , & établir la sienne. Elle abolit donc la démocratie partout , & institua un certain nombre d'hommes qui lui étoient dévoués , & en qui résidoit tout le pouvoir. Son autorité par-là devint plus absolue & plus odieuse ; elle révolta & souleva tous les Grecs. Athenes se mit à leur tête , & malgré sa foiblesse , elle osa attaquer sa puissante rivale , avec le secours de ces mêmes Perses qui avoient aidé les Lacédémoniens à triompher d'elle (les Lacédémoniens les avoient irrités fort mal-à-propos en envoyant contre eux leur roi Agésilas) : elle l'attaqua avec succès , vainquit , & obligea les vaincus , par un traité solennel ,

ples de la Grece prirent parti dans cette guerre. = Syracuse , colonie de Corinthe , très puissante par terre & par mer. Les Athéniens entreprirent témérairement le siege de cette ville , & furent punis de leur témérité par la perte de tous les hommes & de tous les vaisseaux qu'ils y avoient envoyés. Ce fut quelque tems après cet échec considérable qu'Athenes accepta d'abord la domination des Quatre-cents qui dura fort peu , & qu'ensuite vaincue sur terre & sur mer par les Lacédémoniens , elle fut obligée de recevoir la loi , & de subir le joug de trente tyrans , de trente hommes pris chez elle & dévoués à Lacédémone. Elle s'en délivra enfin avec courage ; & grace à la sagesse qu'elle montra dans ces circonstances , elle reprit de nouvelles forces.

à remettre en liberté les villes grecques. Les Lacédémoniens reprirent les armes peu de tems après, & opprimerent les Thébains compris dans le traité. Cette infraction ralluma le zèle des Athéniens unis avec le reste de la Grece qu'ils animerent contre Lacédémone ; ils l'attaquerent de nouveau, remporterent sur elle plusieurs victoires, & la réduisirent à renouveler le traité, qui rétablissoit toutes les villes grecques dans leur pleine indépendance. L'égalité parfaite des deux grandes puissances procuroit à la Grece un repos qui fut troublé par Thebes : cette république nouvellement tirée d'oppression, entreprit de parvenir à la primauté.

Thebes (1), fameuse par son ancienneté, par les exploits & les disgrâces de ses premiers héros, ne fut jamais faire valoir ses forces plutôt par stupidité que par modération : elle eut la lâcheté de trahir la Grece, & de se joindre au roi de Perse qui venoit attaquer les Grecs avec des armées formidables. Cette action, qui ne fut point justifiée par le succès, la décria : les Barbares, contre toute vraisemblance, furent entièrement défaits. Les Thébains unis tantôt avec les Athéniens, tantôt avec les Lacédémoniens, par lesquels ils étoient secourus, ou qu'ils secouroient les uns contre les autres, s'étoient contentés jusqu'alors du second rang sans aspirer au premier. Extrêmement aguerris, ayant toujours eu les armes à la main depuis la guerre du Péloponèse, pleins de force & de courage, remplis d'une ambition toute nouvelle, ils conçurent le desir de primer dans la Grece. Ils commencent

(1) Thebes, ville de Béotie, ainsi nommée de Thébée, fille de Prométhée.

par ne vouloir pas signer la paix ménagée par Athenes, à moins qu'on ne les reconnoisse chefs de la Béotie (1). On les attaque, ils se défendent avec vigueur, & ayant à leur tête Epaminondas, grand philosophe, grand général, grand politique, ils battent à Leuctres les Lacédémoniens. Sous la conduite du même chef ils traversent l'Attique, vont porter le siege devant Lacédémone, font trembler ses habitans jusques dans leurs murs, & se contentent d'avoir montré qu'ils pouvoient la détruire. Un seul homme opéra toutes ces révolutions étonnantes : il mourut à Mantinée entre les bras de la victoire. Les Thébains, quoique privés de ce héros, l'ame de leurs conseils & de leurs entreprises, voulurent se maintenir dans la supériorité qu'il leur avoit acquise. Trois factions principales divisèrent alors la Grece : Thebes tâchoit de s'élever sur les débris de Sparte ; Sparte songeoit à se relever de ses pertes ; Athenes, quoiqu'elle eût pris ouvertement le parti de Sparte pour humilier Thebes, étoit bien aise de voir aux prises ces deux puissances, & auroit bien voulu les accabler l'une & l'autre. Tel étoit l'état de la Grece, lorsque tout-à-coup on vit paroître un prince, guerrier infatigable, & politique habile, qui entreprit d'opprimer tous les Grecs, & d'usurper sur eux une primauté qu'ils se disputoient avec tant d'acharnement. C'est de Philippe que je parle ; Philippe dont l'histoire abrégée terminera ce précis histo-

(1) Béotie, contrée de la Grece ; Thebes en étoit la ville principale, & non la souveraine. = Leuctres, ville de Béotie. Les Thébains y gagnèrent, contre les Lacédémoniens, une bataille qui anéantit la puissance de Lacédémone. = Mantinée, ville d'Arcadie. Epaminondas, à la tête des Thébains, y vainquit les Lacédémoniens, & y fut tué.

rique. Avant que de m'occuper de ce monarque, je vais donner une idée de la république d'Athenes.

Gouvernement d'Athenes. Constitution de l'état.

Division du peuple.

Athenes fut d'abord gouvernée par des rois, ensuite par des archontes perpétuels, puis par des archontes décennaux, enfin par des archontes annuels. Ce n'est pas Solon qui le premier y établit le gouvernement populaire : Thésée (1), bien avant lui, en avoit déjà tracé le plan & commencé le projet. Après avoir réuni en une seule ville les douze bourgs qui composoient pour lors l'Attique, il en partagea les habitans en trois corps : celui des nobles & des riches, à qui il confia le soin des choses de la religion, & toutes les charges ; celui des laboureurs, & celui des artisans. Athenes, à proprement parler, ne devint un état populaire, que lorsqu'on y nomma neuf archontes, dont l'autorité n'étoit que pour un an, au lieu qu'auparavant elle en duroit dix ; & ce ne fut encore que plusieurs années après, que Solon, par la sagesse de ses loix, fixa & régla la forme de ce gouvernement.

Le grand principe de ce législateur fut d'établir entre les citoyens, autant qu'il le pourroit, une sorte d'égalité qu'il regardoit, avec raison, comme le fondement & la base de la liberté. Il résolut donc de laisser les charges & les

(1) Thésée, dixieme roi d'Athenes, qui réunit tous les bourgs de l'Attique, auparavant indépendans les uns des autres, & en forma un seul corps de république. = *Les douze bourgs.....* Le territoire d'Athenes étant considérablement augmenté, le nombre des bourgs augmenta à proportion, & on en compta par la suite jusqu'à cent soixante & quatorze.

dignités entre les mains des riches , comme elles y avoient été jusques-là , mais de donner aussi aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étoient exclus.

Il fit une estimation des biens de chaque particulier : il forma de ceux qui avoient des revenus plus ou moins considérables trois classes , dans lesquelles seules on choissoit les magistrats & les commandans. Tous les autres , qui étoient au-dessous de ces trois classes , qui ne possédoient rien ou fort peu de chose , étoient compris sous le nom d'artisans , d'ouvriers travaillant de leurs mains : Solon ne leur permit d'avoir aucune charge , & leur accorda seulement le droit d'opiner dans les assemblées , & de juger dans les tribunaux ; avantage beaucoup plus important qu'il ne parut d'abord , & qui donnoit au simple peuple une grande autorité. Comme la mesure des revenus régloit l'ordre des classes , quand les revenus augmentoient , on pouvoit passer dans une classe supérieure.

On étoit du nombre des citoyens par la naissance ou par l'adoption : pour être citoyen naturel d'Athenes , il falloit être né de pere & de mere libres & Athéniens. Le peuple pouvoit donner aux étrangers le droit de cité , & ceux qui l'avoient obtenu , jouissoient des mêmes privilèges que les citoyens naturels , à peu de chose près. Lorsque les jeunes gens avoient atteint l'âge de vingt ans , ils étoient inscrits sur la liste des citoyens après avoir prêté serment ; & ce n'étoit qu'en vertu de cet acte public & solennel qu'ils devenoient membres de l'état.

Tout le peuple d'abord avoit été divisé en quatre tribus : il le fut dans la suite en dix ; chaque tribu étoit divisée en trois parties , appelées *tiers de tribu*. Elles occupoient chacune une partie d'Athenes , & de plus contenoient au-dehors quelques autres villes ou bourgs ; les

bourgs renfermés dans les tribus & partagés entre elles, montoient au nombre de cent soixante-quatorze. Un Athénien, en signant dans les actes, mettoit après son nom celui de son pere & celui de son bourg; par exemple, *Eschine, fils d'Atromete, de Cothoce*. Les dix tribus empruntoient leurs noms de dix héros du pays.

Autorité du peuple.

En conséquence des établissemens de Solon, le peuple à Athenes avoit une grande part & une grande autorité dans le gouvernement: on pouvoit appeller de tous les jugemens à son tribunal; il avoit le droit d'abolir les loix anciennes, & d'en établir de nouvelles; en un mot, toutes les affaires importantes, concernant la paix ou la guerre, se décidoient dans les assemblées du peuple. Or, afin que les décisions s'y fissent avec plus de sagesse & de maturité, Solon avoit établi un conseil composé de quatre cents sénateurs, cent de chacune des tribus, qui étoient pour lors au nombre de quatre: ce conseil préparoit, & pour ainsi dire, digéroit les affaires qui devoient être portées devant le peuple. Un nommé Clisthene, environ cent années après Solon, ayant porté le nombre des tribus jusqu'à dix, augmenta aussi celui des sénateurs, & le fit monter à cinq cents, chaque tribu en fournissant cinquante: c'est ce qui s'appelloit *le conseil ou le sénat des cinq-cents*.

Sénat des cinq-cents.

Ce sénat s'assembloit tous les jours, excepté ceux qui étoient occupés par des fêtes. Chaque tribu fournissoit à son rang ceux qui devoient y présider, appelés *prytanes*, & le sort decidoit de ce rang. Le tems de cette présidence

ou *prytanie*, duroit trente-cinq jours, lesquels étant répétés dix fois, égaloient, à quatre jours moins, le nombre des jours de l'année lunaire suivie à Athenes. On partageoit ce tems de la présidence ou *prytanie*, en cinq semaines, eu égard aux cinq dixaines de *prytanes*, qui devoient y présider; & chaque semaine sept de ces dix *prytanes*, tirés au sort, présidoient chacun leur jour sous le nom de *proëdres*. Celui qui étoit de jour, présidoit à l'assemblée des sénateurs & à celle du peuple, sous le nom d'*epistate*.

Les sénateurs, avant que de s'assembler, offroient un sacrifice à Jupiter & à Minerve. Le président proposoit l'affaire qui faisoit le sujet de l'assemblée: après qu'on avoit formé un avis, il étoit mis par écrit, & lu à haute voix. Pour lors chacun donnoit son suffrage par scrutin, en jetant dans l'urne une feve blanche ou noire; si le nombre des blanches l'emportoit, l'avis passoit; autrement il étoit rejeté. Le décret du sénat étoit porté à l'assemblée du peuple: s'il y étoit reçu & approuvé, pour lors il avoit force de loi, sinon il n'avoit d'autorité que pour un an.

Assemblées du peuple.

On distinguoit deux sortes d'assemblées du peuple, les unes ordinaires, & fixées à certains jours, (il y en avoit trois (1) dans chaque prytanie à quelque distance l'une de l'autre): les autres extraordinaires, selon les différens

(1) Quelques-uns, entre autres Samuel Petit, prétendent qu'il y en avoit quatre. = *Pnyce*, qui veut dire *lieu plein*. Il se nommoit ainsi, à cause du grand nombre, ou des sieges qu'il contenoit, ou des hommes qui s'empressoient de les remplir.

besoins qui survenoient. Le lieu de l'assemblée n'étoit point fixe : tantôt c'étoit la place publique , tantôt un endroit de la ville près de la citadelle , appelée *Pnyce* , quelquefois le temple de Bacchus. Les seuls prytanes convoquoient les assemblées ordinaires , les extraordinaires étoient convoquées quelquefois par les généraux. Tous les citoyens avoient droit de suffrage , les pauvres comme les riches.

L'assemblée commençoit toujours par des sacrifices & par des prières , & l'on ne manquoit pas d'y joindre des vœux pour le bonheur du peuple , & des imprécations terribles contre ceux qui conseilleroient quelque chose de contraire au bien public. Les proëdres ou présidents proposoient l'affaire sur laquelle on devoit délibérer : si elle avoit été examinée dans le sénat , & qu'on y eût porté un décret , ils en faisoient la lecture , & demandoient qu'il fût approuvé ou rejeté. Si le peuple ne l'approuvoit pas sur l'heure , un héraut commis par l'épistate , ou chef des présidens , invitoit ceux qui vouloient parler , à monter à la tribune pour se mieux faire entendre du peuple , & pour l'instruire sur l'affaire proposée. Quand les orateurs avoient parlé & conclu , savoir , par exemple , qu'il falloit approuver le décret du sénat , ou le rejeter , alors le peuple donnoit son suffrage : la maniere la plus ordinaire de le donner , étoit de lever les mains pour marque d'approbation. Après que l'avis avoit été ainsi formé , on le rédigeoit par écrit , un officier en faisoit lecture à haute voix au peuple , qui le confirmoit de nouveau en levant les mains comme auparavant ; & pour lors ce décret avoit force de loi. On intituloit le décret du nom de l'orateur ou du sénateur dont l'opinion avoit prévalu : on mettoit avant tout la date , dans laquelle on faisoit entrer le nom de l'archonte,

le jour du mois & le nom de la tribu en tour de présider.

Magistrats. Archontes.

On avoit établi à Athenes un grand nombre de magistrats pour différens emplois : je ne parlerai ici que des archontes. Les archontes succéderent aux rois , & d'abord leur autorité duroit autant que leur vie ; elle fut ensuite bornée à dix ans , & enfin réduite à une année seule. Quand Solon fut chargé de travailler à la réforme du gouvernement , il les trouva en cet état , & au nombre de neuf : il les laissa en place , mais diminua beaucoup leur pouvoir. Le premier de ces neuf magistrats s'appelloit proprement l'archonte , & l'année étoit désignée par son nom : *sous tel archonte , telle bataille a été donnée*. Le second étoit nommé le roi : c'étoit un reste & un vestige de l'autorité à laquelle ils avoient succédé. Le troisieme étoit le polémarque , qui d'abord avoit eu le commandement des armées , & avoit toujours retenu ce nom. Quoiqu'il n'eût plus la même autorité , il en avoit pourtant conservé encore quelque partie ; car on voit que dans la bataille de Marathon , le polémarque avoit droit de suffrage dans le conseil de guerre , aussi bien que les dix généraux qui commandoient pour lors. Les six autres archontes étoient appelés du nom commun *thesmothetes*. On les appelloit de la sorte , parcequ'ils étoient les gardiens & les conservateurs des loix ; ils avoient soin de les revoir & d'empêcher qu'il ne s'y glissât des abus. Ces neuf archontes avoient chacun un département propre , & ils jugeoient de certaines affaires dont la connoissance leur étoit attribuée.

Des jugemens.

Il y avoit différens tribunaux , selon la différence des

affaires ; mais en général on pouvoit appeller de toutes les ordonnances des autres juges au peuple , & c'est ce qui rendoit son pouvoir si considérable. Les parties plaidoient elles-mêmes leurs causes , & il falloit la permission du magistrat pour faire parler quelqu'un à sa place. On fixoit ordinairement le tems que devoit durer le plaidoyer ; on se régloit sur une horloge d'eau , appelée *clepsydre*. L'arrêt se formoit à la pluralité ; quand les suffrages étoient égaux , les juges penchoient du côté de la douceur , & renvoyoient l'accusé absous. Les citoyens les plus pauvres , ceux même qui étoient sans revenu , pouvoient être reçus au nombre des juges , pourvu qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans , & qu'ils fussent reconnus de bonnes mœurs.

Aréopage.

Parmi les tribunaux d'Athenes , il en est un si fameux dans l'antiquité , qu'il n'est pas permis de le passer sous silence ; c'est celui de l'aréopage. Le tribunal ou sénat de l'aréopage , étoit ainsi appelé du lieu où il tenoit ses assemblées , nommé *le bourg* , ou *la colline de Mars* , *Areos pagos* , parceque , selon quelques-uns , Mars y avoit été appelé en jugement pour un meurtre qu'il avoit commis. On le croit presque aussi ancien que la nation. Cicéron & Plutarque en attribuent l'établissement à Solon : mais il ne fit que le rétablir en lui donnant plus de lustre & d'autorité qu'il n'avoit eu jusques là ; & pour cette raison il en fut regardé comme le fondateur. Le nombre des sénateurs de l'Aréopage n'étoit point fixe ; on voit que dans certains tems il montoit jusqu'à deux & trois cents : Solon jugea à propos qu'il n'y eût que les archontes sortis de charge qui fussent honorés de cette dignité. Ce sénat étoit chargé du soin de faire observer les loix , de l'inf-

fection des mœurs , du jugement sur tout des causes criminelles. Devant les juges de l'Aréopage l'orateur ne pouvoit employer ni exorde , ni péroration , il étoit obligé de se renfermer uniquement dans sa cause. Ils jugeoient la nuit & dans les ténèbres , pour être plus recueillis , & pour ne rien voir qui pût les distraire , ou surprendre leur religion. Il jouissoient d'une grande réputation de probité , d'équité , de prudence ; ils étoient généralement respectés. Cicéron prétend qu'ils avoient une grande part au gouvernement ; ce qu'il y a de certain , c'est qu'ils étoient consultés dans les affaires importantes de l'état , & qu'ils s'y intéressoient beaucoup.

*De la guerre. Valeur des Athéniens ; leurs armées ;
leur marine.*

La gloire ancienne d'Athenes , qui s'étoit toujours distinguée par la bravoure militaire , étoit , pour les Athéniens , un puissant motif pour ne pas dégénérer de la vertu de leurs ancêtres. La vive & noble jalousie qu'excitoit en eux le desir de surpasser , ou du moins d'égaliser en mérite les Lacédémoniens leurs rivaux , & qui , pendant la guerre de Perse , se tint dans de justes bornes , étoit encore un aiguillon pressant , qui leur faisoit faire tous les jours de nouveaux efforts , pour soutenir & pour augmenter leur réputation.

Des récompenses & des marques d'honneur accordées à ceux qui s'étoient distingués dans les combats ; des tombeaux érigés aux citoyens qui étoient morts pour la défense de la patrie ; des oraisons funebres prononcées publiquement au milieu des cérémonies les plus augustes de la religion , pour rendre leur nom immortel ; les particu-

liers estropiés à la guerre, nourris aux dépens du public ; la même grace accordée aux peres & meres, aussi-bien qu'aux enfans des guerriers qui, étant morts au service de l'état, laissoient une famille pauvre, & hors d'état de subsister : voilà ce qui remplissoit de courage les Athéniens, & ce qui rendoit leurs troupes invincibles, quoique d'ailleurs elles fussent peu nombreuses.

Les armées à Athenes étoient composées de trois sortes de troupes, citoyens, alliés & mercenaires. Les citoyens servoient chacun à leur tour : les philosophes eux-mêmes n'étoient pas dispensés du service ; Platon vante le courage de Socrate son maître, & lui-même se distingua par sa valeur. On punissoit comme déserteur celui qui, le jour marqué, ne se rangeoit pas sous le drapeau, ou qui l'abandonnoit avant le tems prescrit. Les alliés faisoient le grand nombre des troupes ; ils étoient stipendiés par ceux qui les envoyoit. On appelloit mercenaires les étrangers qui étoient soudoyés par la république, au secours de laquelle ils étoient appelés.

L'infanterie étoit composée de deux sortes de soldats ; les uns étoient armés pesamment & portoient de grands boucliers, des lances, des demi-piques, des épées tranchantes ; ils faisoient la principale force de l'armée : les autres étoient armés à la légère, c'est-à-dire, d'arcs & de frondes.

La cavalerie étoit fort rare chez les Athéniens ; la situation de l'Attique coupée par beaucoup de montagnes, en étoit la cause : elle ne montoit, après la guerre contre les Perses, qui étoit le beau tems de la Grece, qu'à trois cents chevaux ; elle s'accrut depuis jusqu'à douze cents.

Chacune des dix tribus élisoit tous les ans un nouveau

général : Athenes avoit donc tous les ans dix nouveaux généraux (1). Le commandement rouloit entre eux tous , & chacun exerçoit son jour la charge de généralissime. Le général , entre tous les autres droits de sa charge , avoit celui de lever , d'assembler & de congédier les troupes. Il pouvoit être continué : Phocion le fut quatre fois. Un seul ordinairement étoit envoyé à la tête de l'armée ; les autres , qui restoit dans la ville , étoient comme chez nous les ministres de la guerre.

La marine des Athéniens étoit fort considérable : elle étoit du double plus forte que celle de tous les autres Grecs , & chaque vaisseau pouvoit se battre contre deux vaisseaux ennemis. De trois cents vaisseaux qui composoient la flotte grecque à Salamine, il y en avoit deux cents Athéniens : il sortit trois cents voiles du port d'Athenes pour l'expédition de Sicile. Cette puissance navale , quoique fort grande dans son origine , s'accrut encore avec le tems : l'orateur Lycurgue augmenta la flotte depuis trois cents vaisseaux jusqu'à quatre cents ; de sorte que chaque année on éliroit pareil nombre de capitaines. Les soldats qui combattoient dans les vaisseaux , étoient à-peu-près armés comme ceux des troupes de terre. L'officier qui commandoit ces soldats s'appelloit *triérarque* , ou commandant de galere ; & celui qui commandoit la flotte , *navarque* ou *stratege*.

Il y avoit à Athenes des triérarques , qui n'étoient pas toujours des officiers commandant les vaisseaux ; mais des

(1) Philippe plaisantoit sur la multiplicité des généraux d'Athenes :
« Je n'ai pu trouver , disoit-il , pendant toute ma vie , qu'un seul
« général (c'étoit Parménion) , les Athéniens en retrouvent dix
« tous les ans ».

citoyens aisés, obligés comme tels d'armer des galeres à leurs dépens pour le service de la république, & de les équiper de toutes les choses nécessaires. Le nombre des triérarques varioit selon les besoins de l'état & la nécessité des conjonctures : à la fin on fixa le nombre des triérarques à douze cents hommes. Comme la charge de triérarque engageoit à une grande dépense, il étoit permis à quiconque étoit nommé, d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche que lui, & de demander qu'on le mît à sa place. Si la personne indiquée refusoit la charge, & prétendoit être moins riche, il pouvoit exiger d'elle un échange de tous leurs biens ; il falloit qu'elle subît l'échange, ou qu'elle remplît elle-même la charge. Cette loi étoit de Solon ; elle s'appelloit *la loi des échanges*, & avoit lieu dans toutes les autres charges onéreuses. Je n'en dirai pas davantage sur la république d'Athenes, dont je n'ai voulu donner qu'une idée légère, sans me permettre de trop longs détails. Je passe à l'histoire abrégée de Philippe.

Histoire abrégée de Philippe.

Philippe étoit troisieme fils d'Amyntas II, seizieme roi de Macédoine, depuis Caranus qui avoit fondé ce royaume (1). Amyntas, en mourant, laissa trois fils, Alexandre, Perdiccas & Philippe : Alexandre ne régna qu'un

(1) L'histoire des rois de Macédoine, depuis Caranus, est assez obscure, & ne renferme presque que quelques guerres avec les Illyriens, les Thraces & d'autres peuples voisins. Les rois de Macédoine se prétendoient descendus d'Hercule par Caranus, & par conséquent Grecs d'origine. Démosthene néanmoins les traite souvent de *barbares*, sur-tout en parlant de Philippe. Les Grecs, en effet, don-

an ; Perdiccas lui succéda après bien des traverses ; Philippe fut envoyé par Euridice sa mere à Thebes , où il fut élevé par Epaminondas , cet illustre Thébain , aussi grand philosophe que guerrier habile. La nouvelle d'une révolution arrivée en Macédoine , fit prendre au jeune prince le parti de sortir de Thebes. Il trouva les peuples de ce royaume consternés d'avoir perdu leur roi Perdiccas , tué dans un combat contre les Illyriens (1) , & plus encore de se voir autant d'ennemis que de voisins. Perdiccas avoit laissé un fils qui n'étoit encore qu'un enfant ; la Macédoine qui avoit besoin d'un homme , déposa le neveu pour se donner l'oncle , & à la place de l'héritier que la nature appelloit , couronna celui que demandoit la conjoncture. Philippe monta donc sur le trône âgé de vingt-quatre ans , & se hâta de remplir l'attente publique.

Il défait ses ennemis ou s'accommode avec eux , se ménage adroitement une paix avec les Athéniens , triomphe par sa valeur & son habileté de tous ses concurrents , & bientôt il conçoit le projet hardi de primer & de dominer dans la Grece en profitant de ses divisions. Il s'empare d'Amphipolis (2) , promet aux Athéniens de la leur

noient ce nom à tous les peuples , sans en excepter les Macédoniens. Leurs rois étoient fort peu puissans ; ils ne dédaignoient pas de vivre sous la protection , tantôt d'Athenes , tantôt de Thebes , tantôt de Sparte.

(1) Illyriens , peuples voisins de la Macédoine , avec lesquels elle eut de fréquens démêlés.

(2) Amphipolis , ville située sur les confins de la Macédoine. Philippe la trouvant à sa bienséance , s'en étoit emparé d'abord ; mais ne pouvant la garder , non-seulement sans trop affoiblir son armée , mais encore sans irriter les Athéniens qu'il avoit intérêt de ménager ,

remettre, & les endort par cette promesse; mais, loin de leur rendre la place promise, il envahit encore Pydna & Potidée: il cede cette dernière aux Olynthiens pour se les attacher. De là il vient occuper Crénides, qu'il appella dès-lors de son nom Philippes. Survint la guerre qu'on nomma *sacrée* (1), comme entreprise par un motif de religion, & qui dura dix ans. Presque tous les peuples de la Grece prirent parti pour ou contre les Phocéens qui étoient la cause de cette guerre: Philippe demeura neutre,

& qui la revendiquoient comme leur colonie; d'un autre côté, ne voulant pas céder à ses ennemis une clef de ses états, il avoit pris le parti de la déclarer libre, lui avoit permis de se gouverner en république, & par-là l'avoit mise aux mains avec ses anciens maîtres. = Pydna & Potidée, deux villes en Macédoine, qui appartenoient aux Athéniens. = Olynthiens, habitans d'Olynthe, ville puissante de Thrace. = Crénides, ville qui avoit été bâtie depuis deux ans par les Thasiens. C'est près de cette ville, célèbre depuis par la défaite de Brutus & de Cassius, qu'il ouvrit & fouilla des mines, qui, chaque année, lui rapportoient plus de deux mille talents, c'est-à-dire, plus de trois millions, somme très considérable pour ces tems-là. La supériorité des finances donne de grands avantages: personne ne les connut mieux que lui, & ne les négligea moins. Il entretint avec ce fonds un puissant corps de troupes étrangères, & s'acquitt des créatures presque dans toutes les villes de la Grece. Il se vantoit d'avoir emporté plus de places par les largesses que par les armes. Il avoit des pensionnaires dans toutes les républiques de la Grece, & tenoit à ses gages ceux qui avoient le plus de part aux affaires.

(1) Voici à quelle occasion s'alluma cette guerre. Les Phocéens habitoient les environs du temple de Delphes; ils s'étoient avisés de labourer des terres consacrées à Apollon, ce qui étoit les profaner. Aussi-tôt les peuples d'alentour avoient crié au sacrilège, les uns de bonne-foi, les autres pour couvrir d'un pieux prétexte leur vengeance particulière. On dénonça les profanateurs aux amphiçtyons: l'affaire bien discutée, les Phocéens furent déclarés sacrilèges, & condamnés

& laissa les républiques grecques se consumer elles mêmes pour les attaquer ensuite avec plus d'avantage. Il se fortifioit, tandis qu'elles s'affoiblissoient : il prenoit & rasoit Méthone (1), qui étoit un empêchement à ses vues sur la Thrace qu'il vouloit s'assujettir : il marchoit en Thessalie, &, par les services essentiels qu'il rendoit aux Thessaliens, il se concilioit l'affection d'un peuple, dont l'excellente cavalerie contribua beaucoup à ses victoires.

Il voulut enfin mettre un pied dans la Grece, entrer dans les affaires générales des Grecs, dont les rois de

à une grosse amende. Philomele, un de leurs principaux citoyens, homme audacieux & fort accrédité, ayant prouvé par des vers d'Homere, que la souveraineté du temple de Delphes appartenoit aux Phocéens, les révolta contre ce décret, les détermina à prendre les armes, & se fit nommer général. L'affaire devint sérieuse : presque tous les peuples de la Grece entrèrent dans cette querelle. Les Thébains, les Locriens, les Thessaliens, & plusieurs autres peuples voisins, se déclarèrent pour le dieu ; Sparte, Athenes, & quelques autres villes du Péloponèse, se joignirent aux Phocéens. Ceux-ci ne se firent aucun scrupule, pendant le cours de la guerre, de piller à plusieurs reprises le temple de Delphes ; ils en tirèrent des sommes très considérables.

(1) Méthone, ville de Thrace, au siege de laquelle Philippe eut un œil crevé par un nommé Aster, qui lui décocha une fleche avec cette inscription : *A l'œil droit de Philippe.* = La Thrace, vaste contrée de l'Europe, qui s'appelle aujourd'hui *la Romanie* : elle étoit habitée par une multitude infinie de différens peuples. = Thessalie, contrée de Grece, séparée de la Phocide par des montagnes, étoit abondante en bons chevaux. Alexandre de Phères, ville de Thessalie dont il avoit été le tyran, étoit mort : les freres de Thébé sa femme, fortifiés de la protection des Phocéens, avoient fait revivre la tyrannie, & accabloient les Thessaliens d'un nouveau joug : Philippe marcha à leur secours, & les délivra.

Macédoine avoient toujours été exclus : en conséquence , sous prétexte de passer en Phocide , & d'y aller punir les Phocéens sacrileges , il marcha vers les Thermopyles pour s'emparer d'un passage qui lui donnoit une entrée libre dans la Grece , & sur-tout dans l'Attique ; mais les Athéniens , au bruit de cette marche qui pouvoit avoir d'étranges suites & pour eux & pour toute la Grece , accoururent aux Thermopyles , & se saisirent à propos de ce passage important , que Philippe n'osa même entreprendre de forcer.

C'est ici que l'histoire nous le montre aux prises avec Athenes , dont les habitans , par les vives exhortations & par les sages conseils de Démosthene , deviennent ses plus grands ennemis , & les plus puissans obstacles à ses projets de grandeur. Athenes & Lacédémone ne songeoient alors qu'à humilier Thebes leur rivale. Les Thesaliens , pour se délivrer de leurs tyrans ; les Thébains , pour se conserver la supériorité que la bataille de Leuctres leur avoit acquise , se devoient entièrement au roi de Macédoine , & , sans le vouloir , l'aideroient à forger leurs chaînes : Philippe , en politique habile , sut bien profiter de toutes ces dissensions.

Il n'avoit rien de plus à cœur que de s'étendre vers la Thrace ; Olynthe , ville considérable de ce pays , étoit une des colonies d'Athenes : il attaque cette ville , & la prend , quoique secourue par les Athéniens , de qui seule elle obtint du secours , dans un besoin pressant , où toute la Grece étoit intéressée.

Les Thébains , hors d'état de terminer par eux-mêmes la guerre qu'ils soutenoient depuis long-tems contre les Phocéens , ont recours à lui : il saisit cette occasion de prendre part à une guerre dans laquelle il avoit gardé jusqu'à

jusqu'à ce jour la neutralité par des vues politiques.

Cependant il vient à bout de conclure avec les Athéniens une paix dont ils ne sentirent pas le piège malgré les efforts de Démosthène pour le leur faire appercevoir. Isocrate étoit un des orateurs d'Athènes qui ne pouvoient se persuader que Philippe eût de mauvaises intentions. Il avoit préparé un discours pour lui faire sentir tant à lui qu'aux Athéniens, la nécessité de renoncer les uns & les autres à la ville d'Amphipolis, la principale cause de la guerre, & de faire la paix, qui fut conclue avant que le discours fût achevé. C'est lui-même qui nous l'apprend dans la harangue qu'il adressa au roi de Macédoine, lorsque la paix fut faite, pour l'exciter à pacifier la Grèce, & à porter la guerre en Perse. S'il n'étoit pas mauvais patriote, il fut dans cette partie fort mauvais politique. Démosthène connoissoit mieux le monarque; il ne cessoit de le démasquer aux yeux des Athéniens, qui ne parurent sentir ses projets que lorsqu'il ne chercha plus à les cacher.

Immédiatement après la paix, le prince actif s'empare des Thermopyles, entre dans la Phocide, & force, aussitôt qu'il paroît, les Phocéens à demander la paix. Il assemble les amphictyons (1), & les établit, pour la forme, souverains juges de la peine encourue par les Phocéens. Sous le nom de ces juges dévoués à sa volonté, il ordonne

(1) L'assemblée des Amphictyons étoit comme la tenue des états généraux de la Grèce; elle fut instituée par Amphictyon troisième roi d'Athènes. Elle se tenoit deux fois l'année; le printems, à Delphes; & l'automne, aux Thermopyles. La plupart des peuples de la Grèce avoient droit d'y envoyer deux députés. On y traitoit des affaires générales de la religion & de la nation.

qu'on ruinera les villes de Phocide : il obtient d'eux ensuite le droit de séance au conseil amphictyonique, dont les Phocéens étoient déclarés déchus.

Quand les Athéniens apprirent la manière dont les Phocéens avoient été traités, que Philippe, maître de la Phocide, l'étoit devenu des Thermopyles, ils comprirent, mais trop tard, le tort qu'on avoit eu de ne pas déférer aux conseils de Démosthène. Justement alarmés pour eux-mêmes, ils ordonnerent qu'on retireroit les femmes & les enfans de la campagne dans la ville, qu'on rétablirait les murs, & qu'on fortifieroit le Pirée pour se mettre en état de défense en cas d'invasion : ils ne crurent pas néanmoins devoir rompre la paix conclue avec le roi de Macédoine.

Philippe, content de s'être ouvert une entrée dans la Grece par la prise de Thermopyles, d'avoir soumis la Phocide, & de s'être rendu un des juges de la Grece par sa nouvelle qualité d'amphictyon, s'arrêta sagement pour ne pas soulever contre lui tous les peuples de la Grece, en découvrant trop tôt les vues d'ambition qu'il avoit sur elle ; mais afin de ne pas laisser ses troupes énerver dans le repos, il tourna ses armes du côté de l'Illyrie. Le même motif le fit passer dans la Thrace, où il avoit déjà fait plusieurs conquêtes. Il en fit de nouvelles ; il dépouilla Cersoblepte de son royaume, & dressa ses batteries pour s'emparer de la Querfonèse (1). Il prend sous sa protec-

(1) La Querfonèse étoit, dans la Thrace, une presqu'isle fort riche. Cotys, roi de Thrace, l'avoit conquise sur les Athéniens à qui elle appartenait : ceux-ci y rentrèrent par la cession de Cersoblepte, fils de Cotys, qui la leur abandonna, se trouvant trop foible pour la défendre contre Philippe. Les Athéniens, ingrats ou plutôt négligents, le laisserent à la merci de Philippe, par qui il fut dépouillé.

tion Cardie , une des principales villes de cette contrée , qui ne vouloit pas se soumettre aux Athéniens , & qui imploroit son appui.

Il auroit bien voulu entrer dans le Péloponèse : Argos & Messene (1) réclamoient son secours contre les Lacédémoniens qui cherchoient à les opprimer ; mais comme Athenes étoit disposée à se liguier avec Lacédémone qui sollicitoit son alliance , ne voulant point avoir sur les bras deux ennemis si redoutables , il continua ses conquêtes dans la Thrace , poursuivit quelque tems ses entreprises sur la Quersonèse , & tourna ensuite ses vues d'un autre côté.

Il regardoit l'Eubée (2) comme fort propre à ses projets ambitieux : il l'appelloit les *entraves de la Grece* , parce que dans sa longueur elle répond aux côtes de l'Attique , de la Phocide & de la Thessalie , & qu'elle n'en est séparée que par un petit trajet de mer. Il avoit fait , pour s'emparer de cette isle importante , plusieurs démarches qui lui avoient plus ou moins réussi , suivant que les Athéniens avoient envoyé des généraux plus ou moins habiles. Phocion avoit remporté sur lui un grand avantage : il avoit chassé de l'Eubée le perfide Plutarque , qui , se tournant contre les Athéniens qu'il avoit appelés à son secours , favorisoit la faction Macédonienne à laquelle il avoit été d'abord opposé. Molossus , successeur de Phocion , avoit été entièrement vaincu par le parti des Macé-

(1) Argos & Messene , deux puissantes villes du Péloponèse.

(2) Eubée , isle de la mer Egée , que l'Euripe séparoit de la Béotie & de l'Attique. = Plutarque , citoyen d'Erétrie une des principales villes d'Eubée.

doniens soutenu des forces du prince. Le parti d'Athènes étoit extrêmement affoibli , sans cependant être détruit. Philippe fait de nouvelles tentatives pour s'assurer de l'Eubée & s'en rendre absolument le maître ; il avoit déjà fort avancé ses affaires : les Athéniens , animés par les harangues de Démosthène , envoient des troupes contre le monarque. Phocion , chef de l'armée Athénienne , bat Clitarque & Philistide , chasse l'un d'Erétrie & l'autre d'Orée , deux villes d'Eubée où ils s'étoient établis tyrans , oblige les Macédoniens à vuidier le pays ; & , toute l'isle se trouvant libre , il engage les Eubéens à conclure avec les Athéniens un traité d'alliance.

Le roi de Macédoine vaincu de ce côté , ne changea pas son dessein général ; il ne fit que changer d'attaque. Il en vouloit sur-tout aux Athéniens , les plus capables de réprimer son ambition : il marche vers la Thrace , d'où ils tiroient la meilleure partie de leurs bleds , pour leur couper les vivres , & les affamer , s'il le pouvoit ; il assiege Périnthe & Byzance (1) , mais il ne réussit pas encore dans cette entreprise. Les Athéniens éclairés & animés par le même Démosthène , envoyèrent contre lui de bonnes troupes & un bon général , qui lui firent lever les deux sieges. Les Byzantins & les Périnthiens marquerent leur reconnoissance au peuple d'Athènes par un décret fort honorable , aussi-bien que les peuples de la Querfonèse , que les Athéniens avoient , par occasion , affranchis du joug de Philippe.

L'attaque de Byzance avoit été à Athènes comme une

(1) Périnthe & Byzance , deux des principales villes de la Thrace.

rupture absolue , & une déclaration de guerre ouverte : le roi de Macédoine qui redoutoit extrêmement la puissance des Athéniens , leur fit parler de paix. Démosthène , convaincu par l'étude qu'il avoit faite de son caractère , qu'il ne songeoit qu'à les amuser & à les tromper , les empêcha de prêter l'oreille à ses propositions. Philippe ne pouvant les gagner par la douceur , voulut les domter par la force , en soulevant contre eux les Thessaliens & les Thébains. Il falloit s'y prendre habilement , & sous prétexte d'épouser la querelle commune , se faire élire leur chef. Par le moyen des créatures qu'il avoit dans toutes les villes , il fait susciter une querelle aux Locriens-Ozoles , appelés autrement les Locriens d'Amphisse (1). On les accusa d'avoir profané une terre sacrée , en labourant une campagne , nommée *Cirrhée* , qui étoit voisine du temple de Delphes. Eschine le servit utilement par son éloquence. Il avoit été député à l'assemblée des amphictyons ; il anima contre les Locriens tous ceux qui composoient cette assemblée. Il fut délibéré qu'on visiteroit la campagne litigieuse , & , sur les attentats que les habitans d'Amphisse commirent contre les amphictyons , on décida qu'on marcheroit contre eux les armes à la main. On leva une armée ; mais cette armée s'étant trouvée trop foible , parceque plusieurs peuples avoient manqué au rendez-vous , les amphictyons tinrent une assemblée , dans la-

(1) Ils étoient ainsi appelés du nom de la ville d'Amphisse leur capitale : leur pays étoit entre l'Etolie & la Phocide. = *Et sur les attentats &c.* Les habitans d'Amphisse étoient tombés sur eux tout-à-coup , les avoient accablés d'un grêle de traits , & obligés de prendre la fuite.

quelle des orateurs , gagnés par Philippe , prouverent qu'ils devoient élire ce prince pour leur général , & avec son secours venger Apollon , se venger eux-mêmes. Il est élu en conséquence : il ne perd point de tems , il assemble ses troupes , & , au lieu d'attaquer les Locriens , il s'empare d'Elatée , la plus grande ville de toute la Phocide , sur le fleuve Céphise , & la mieux située pour tenir en respect les Thébains.

Cette nouvelle répandit l'alarme dans Athenes : on s'y assembla tumultuairement ; on ne savoit quel parti prendre : Démosthene fut le seul des orateurs qui osât monter à la tribune dans cette conjoncture critique. Il donna un conseil excellent , qu'il appuya des meilleures raisons ; c'étoit d'engager les Thébains à se liguier avec les Athéniens contre Philippe. Son conseil fut suivi : il partit pour Thebes à la tête d'une ambassade , & là , par la force de son éloquence , il détermina les Thébains à former une ligue avec Athenes , malgré les efforts que fit le prince pour les en détourner , malgré les grands services qu'ils en avoient reçus pendant la guerre de Phocide , malgré l'antipathie ancienne & déclarée entre les deux républiques. Leur alliance néanmoins eut un mauvais succès ; Philippe vainquit à Chéronée les deux armées réunies , & devint par cette victoire le maître de la Grece. Il se fit aussi-tôt déclarer dans l'assemblée des Grecs leur général contre les Perses : c'étoit le but qu'il se proposoit depuis long tems , & qu'il n'avoit jamais perdu de vue.

Isocrate , comme nous l'avons dit dans le discours préliminaire qui précède , fut pénétré de douleur à la nouvelle de la victoire remportée par le roi de Macédoine : ne pouvant survivre à la liberté de sa patrie , il s'obstina pen-

HISTORIQUE. lxxxvij

dant plusieurs jours à ne prendre aucune nourriture , & mourut enfin dans la quatre-vingt-dix-neuvieme année de son âge.

Quant à Philippe , il se préparoit à marcher contre les Perses lorsqu'il fut assassiné par Pausanias , jeune seigneur de sa cour , qui s'étoit plaint à lui d'une insulte , & qui n'en avoit pas obtenu justice.





DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE

Des royaumes , provinces , villes , places & ports dont il est parlé dans les harangues d'Isocrate , & dans celles de quelques autres écrivains Grecs , qu'on a fait entrer dans cette traduction.

A

ABDERE, ville maritime de la Thrace , près & à l'orient du fleuve Nessus : c'étoit la patrie du philosophe Démocrite.

ACARNANIE , province d'Epire , en Grece , séparée de l'Étolie au levant par le fleuve Achelous. C'est aujourd'hui une partie de la basse Albanie , & on la nomme *la Carnia*.

ACHAÏE proprement dite , contrée de Grece dans le Péloponèse , s'étendoit le long du golfe de Corinthe , depuis la mer d'Ionie qui la baignoit à l'ouest , jusqu'à la Sicyonie qui la bornoit à l'est ; elle avoit au sud l'Arcadie & l'Elide. Les peuples de cette contrée s'appelloient *Achéens*.

ÆGÉE , voyez EGÉE.

AINE , ou ENE , ville de Thrace , voisine de Macédoine , sur le golfe Thermaïque ; on l'appelle aujourd'hui *Moncastro*. Il y avoit en Grece plusieurs villes qui portoient le nom d'*Aine*.

AMPHIPOLIS , ville d'abord de Thrace , & ensuite de Macédoine , qui s'étoit appelée anciennement *les neuf chemins*.

AMYCLE , petite ville de Laconie , voisine & de la dépendance de Lacédémone , fondée par Amyclas , fils de Lacédémon ; il y avoit un temple d'Apollon , le plus célèbre de toute la Laconie.

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE. lxxxix

ARCADIE, contrée du Péloponèse, renommée par ses ânes & par ses pâturages. Elle est placée au milieu de la Morée, qui est le nom moderne de la grande presqu'île du Péloponèse.

ARGOS, puissante ville du Péloponèse, capitale de l'Argie ou Argolide. Ce pays s'appelle aujourd'hui *la Saccanie*.

ASIE, la plus grande partie du monde des trois que les anciens ont connues, étoit séparée de l'Europe par le Tanais, & de l'Afrique par la mer rouge & l'isthme de Suez. Les anciens distinguoient dans l'Asie plusieurs grandes parties qui avoient chacune leurs divisions particulières, & un nom particulier.

ASIE-MINEURE étoit ce Pays presque quarré, qui a le Pont-Euxin au nord; la Propontide & la mer Egée à l'ouest; l'extrémité de la mer Méditerranée au sud; la Syrie & la grande Arménie à l'est: on appelle aujourd'hui l'Asie-mineure *la Natolie*.

ASIE-SUPÉRIEURE étoit à l'est de l'Asie-mineure, & comprenoit la Mésopotamie, la Perse, les Indes, &c.

ASPENDE, ville de la Pamphylie sur l'Eurymédon, à 60 stades de la mer en remontant la rive. Elle étoit fort peuplée, & avoit été fondée par une colonie d'Argos.

ASSUS, ville de Lycie, près d'Atarne, étoit située sur une hauteur d'un difficile accès.

ATARNÉE, ville entre la Mysie & la Lydie, près de Lesbos. La plupart des géographes la nomment *Atarna*, ou *Atarne*.

ATHENES, capitale de l'Attique, une des plus puissantes villes de la Grèce, s'appella d'abord *Cécropie*, de Cécrops son premier roi, & prit ensuite le nom d'Athènes, lorsqu'Amphiçtyon, son troisième roi, l'eut consacrée à Minerve, nommée en grec *Athena*. C'est aujourd'hui *Atines*, ville de la Livadie.

ATHOS, montagne fort célèbre, d'abord de Thrace, & ensuite de Macédoine, que la Fable dit avoir pris son nom du géant Atho. On a prétendu que Xerxès l'avoit percée pour faire passer sa flotte à travers. Elle s'appelle aujourd'hui *Agios-Oros*, c'est-à-dire, le Mont-Sacré, à cause du grand nombre de Monastères grecs qui y sont construits.

ATTIQUE, pays d'Athènes, à l'est de la Grèce, entre la

mer Egée , la Béotie , & le pays de Mégares. L'Attique contenoit beaucoup de villes & de bourgs ; c'est aujourd'hui un canton de la Turquie Européenne , dans la Livadie.

B

BABYLONE , capitale de la Chaldée , bâtie par Nemrod , agrandie par Bélus , embellie par Nabuchodonosor & par Nitocris son épouse , aussi célèbre par son antiquité que par son étendue : elle étoit passée sous la domination des rois de Perse. Il y avoit en Egypte , près du Nil , une ville de ce nom.

BÉOTIE , contrée de Grece , qui confinoit à l'Attique & au pays de Mégares du côté du sud ; à la Phocide & aux Locriens-Epicnémides du côté du nord : c'est aujourd'hui une partie de la Livadie , connue sous le nom de *Stramalipe*.

BYZANCE , fameuse ville de la Thrace , appelée aujourd'hui *Constantinople*.

C

CARIE , contrée de l'Asie-mineure , au sud-ouest. Elle étoit bornée au nord par l'Ionie , à l'est par la Grande-Phrygie , au sud & à l'ouest par la mer Icarienne. Ses principales villes étoient Halicarnasse , Gnide & Mynde. Il ne reste que la dernière sous le nom de *Mendes* ou *Mentese*.

CARTHAGE , ville d'Afrique , capitale d'une puissante république. Elle étoit dans cette partie de l'Afrique qu'on appelle aujourd'hui le royaume de Tunis , à trois lieues de la ville de ce nom qui a été bâtie de ses ruines.

CÉE , ou **CÉOS** , isle de la mer Egée , patrie du poëte Simonide.

CÉPHISE , fleuve de la Phocide , sur lequel étoit bâtie Elatée.

CHALCÉDOINE , ville de l'Asie mineure , à l'entrée du Bosphore de Thrace , dans la Bithynie. Cette ville n'est plus aujourd'hui qu'un village , après avoir été fameuse dans l'antiquité.

CHÉRONÉE , ville de Béotie , près de laquelle Philippe

remporta sur les Athéniens une victoire qui le rendit maître de la Grece.

CHERSONÈSE, voyez QUERSONÈSE.

CHIO, isle de la mer Egée, sur la côte de l'Asie-mineure, entre les isles de Lesbos & de Samos : elle étoit autrefois renommée pour ses excellents vins, & l'est encore.

CHYPRE ; voyez CYPRE.

CISTHENE, ville d'Asie, dans la Mysie, au golfe d'Adramyte dans la mer Egée.

CILICIE, province de l'Asie-mineure, bornée au sud par la Méditerranée, à l'ouest par la Pamphylie, à l'est par la Syrie, & au nord par le mont Taurus.

CITTIE, ou CITTIVM, ville de Cypre.

CLAZOMENE, ville célèbre d'Ionie en Asie, à l'est de Smyrne, & à l'orient de Chio.

CNIDE, ville de Carie, qui avoit deux ports considérables. Nous la nommons *Gnide* en françois.

CORCYRE, isle de la mer Ionienne, se nomme aujourd'hui *Corfou* : la capitale se nommoit aussi *Corcyre*.

CORINTHE, l'une des plus célèbres villes de la Grece, dans le Péloponèse : c'est aujourd'hui *Coranto*, dans la Sacanie en Morée. Elle est sur l'Isthme qui porte son nom, entre le golfe de Lépante & celui d'Engia. Le premier se nommoit autrefois le golfe de *Corinthe*, & le second golfe *Saronique*.

CORONÉE, ville de Béotie, fondée par Corone, fils de Thersandre.

COS, ou CÔ, grande isle de la mer Egée, sur la côte de la Doride, dans l'Asie-mineure. C'est aujourd'hui l'isle de *Stanchio* ou de *Lango*.

CRANONE, ville de Thessalie, dans les campagnes appelées Tempé. Il y avoit dans l'Epire une autre ville de ce nom, fondée par Cranon, fils de Pélasgus.

CRETE, aujourd'hui *Candie*, isle très considérable de la Grece, située entre les deux mers, que les anciens appelloient *Egée* & de *Lybie*. Elle étoit extrêmement peuplée, & l'on dit qu'elle avoit jusqu'à cent villes.

CREUSIS, ville de Béotie, vis-à-vis de la Mégaride.

CRISA, suivant Strabon, CRISSA, ville de la Phocide.

CROTONE, ville de la grande Grece en Italie, dans le golfe de Tarente : elle conserve encore son ancien nom.

CYANÉES (les) & les CHÉLIDONIENNES, isles au-delà desquelles, selon le traité fait par les Athéniens avec Artaxerxès, ses vaisseaux de haut bord ne pouvoient voguer, pour venir dans les mers de Grece. Les *Chélidoniennes* étoient au midi sur la côte de Lycie ou de Pamphylie, dans l'Asie mineure; & les *Cyanées* étoient au nord, dans le Pont-Euxin, des deux côtés du Bosphore de Thrace.

CYNOSCÉPHALE (le) étoit un pays ou un bourg proche de Thebes. Il y avoit en Thessalie une colline de ce nom.

CYPRE, ou CHYPRE, grande isle d'Asie, à l'extrémité orientale de la Méditerranée. Elle renfermoit trois royaumes, & étoit fort célèbre dans l'antiquité.

CYRENE, ville de Lybie, bâtie par le Lacédémonien Battus. C'a été la patrie de plusieurs philosophes fameux.

CYZIQUE, ou CYSIQUE, ville célèbre de la Propontide, ou mer de Marmara, encore aujourd'hui connue sous le nom de *Cyzico*.

D

DÉCELÉE, étoit un fort de l'Attique, au nord d'Athènes; les Lacédémoniens s'en emparèrent pendant la guerre du Péloponèse, & il devint si fameux qu'il donna son nom à la dernière partie de cette guerre, qui fut nommée *Guerre Décélifique*.

DÉLIUM, petite ville de Béotie, dans le pays de Tanagre; il y avoit un temple d'Apollon bâti sur le modèle de celui de Délos.

DÉLOS, petite isle de la mer Egée, & l'une des Cyclades, célèbre chez les poètes par la naissance d'Apollon & de Diane.

DELPHE, ville de Grece, dans la Phocide, fameuse par le temple & l'oracle d'Apollon: ce n'est plus qu'un amas de ruines, sur lesquelles on a bâti un petit village, nommé *Castri*, entre Salone & Livadia.

DORIE, ou DORIDE, contrée de l'ancienne Grece, bornée au nord par la Thessalie, au sud par l'Etolie & les Locriens-Ozoles, à l'est par la Phocide, & à l'ouest par l'Acarnanie. Il y avoit une autre DORIDE dans l'Asie

mineure , en Carie , où étoient des colonies Doriennes qui y avoient bâti Halicarnasse , &c.

E

ECBATANE , grande ville de Médie ; & SUZE , capitale de la Susiane. Les rois de Perse passoient l'été à Ecbatane , & l'hiver à Suze.

EGÉE , ou ÆGÉE , mer , aujourd'hui l'*Archipel* , partie de la Méditerranée.

EGINE , isle de la mer Egée , entre l'Argolide & l'Attique , aujourd'hui *Engia*.

EGOS-POTAMOS , c'est-à-dire , *la rivière de la chevre* , dans la Querfonèse de Thrace , au nord de Sestos : les Athéniens y furent entièrement défaits par les Lacédémoniens.

EGYPTE , pays d'Afrique , fort connu , au sud de l'isle de Crete , & qui tient à l'Asie par l'Isthme de Suez.

ELAIA , ville d'Eolie , dans l'Asie mineure : il ne faut pas la confondre ni avec Elée , ni avec Elis , ou Elide.

ELÉE , ville d'Italie , patrie de Zénon , chef de la secte des Stoiciens.

ELEUSIS , ville de l'Attique , où il y avoit un fameux temple de Cérès.

ELIS , ou ELIDE , en grec Ηλīs , ville & pays du Péloponèse , à l'ouest. Cette contrée s'appelle aujourd'hui *Belvedere* : on y voyoit autrefois à Olympie , ou Pise , un fameux temple de Jupiter Olympien , près duquel les Grecs célébroient des jeux tous les quatre ans. Les habitans de cette ville & de ce pays s'appelloient en grec Ηλείοι , & nous les appellons en françois *Eléens*. Il y avoit en Egypte une ville du même nom.

ENE , voyez AINE.

ENIE , ou ENIA , petit pays de Grece , en Thessalie , vers la source du Sperchius ; Eniens , habitans de ce pays.

EOLIE , ou EOLIDE , petite contrée de l'Asie mineure , au bord de la mer Egée , où elle se terminoit à l'ouest , bornée au nord par la Grande-Mysie , à l'est par la Lydie , & au sud par l'Ionie : c'est aujourd'hui une partie de la *Natolie* propre.

EPHÈSE , ville de l'Ionie , contrée de l'Asie mineure , Les Turcs appellent aujourd'hui cette ville *Ajasalouc* , &

les Italiens *Efeso*. Elle est dans la Natolie propre, sur l'Archipel, à l'embouchure de la rivière de Chiaïs (appelée autrefois le Caystre), & vis-à-vis de l'isle de Samos. Ephèse étoit célèbre dans l'antiquité payenne par son temple de Diane, qui passoit pour une des merveilles du monde.

EPIDAURE, ville du Péloponèse, voisine d'Argos, célèbre par son temple d'Esculape.

EPIRE, grande contrée de la Grece, près la mer Ionienne, à l'ouest de la Theffalie.

ERÉTRIE, l'une des principales villes de l'Eubée.

ERYTHIE, ou ERYTHÉE, ville de Géryon dans l'Océan, voisine de Cadix; c'étoit Erythie, fille de Géryon, qui lui avoit donné son nom.

EUBÉE, grande isle de la mer Egée, s'étendoit en longueur le long de la Béotie & de l'Attique.

EURYMEDON, fleuve de Pamphylie, qui avoit sa source au mont Taurus: il coule maintenant dans la Caramanie, sous le nom de *Zacuth*.

G

GÉRANÉE, montagne de la Grece, dans la Mégaride, entre Mégares & Corinthe.

H

HALICARNASSE, ville d'Asie dans la Carie, dont elle étoit la capitale. Ses ruines s'appellent *Tabia* suivant les uns, & *Boudron* suivant d'autres; elles sont au nord de l'isle de Cos, appelée aujourd'hui *Stanchio* ou *Lango*.

HALYS, fleuve de l'Asie mineure, qui prenoit sa source dans la Cappadoce. Son nom moderne est *Ermac* selon quelques savans.

HÉLICON, montagne de Grece dans la Béotie, à l'entrée & aux confins de la Phocide. Elle étoit consacrée aux Muses qui y avoient un temple fameux. On la nomme aujourd'hui *Zagara*.

HELLESPONT, mer, ou long détroit qui sépare l'Europe d'avec l'Asie du côté de la mer Egée; s'appelle aujourd'hui *Bras de Saint George*, ou *Détroit de Gallipoli*.

Les anciens entendoient quelquefois par l'*Hellespont*, non-seulement le détroit, mais encore le pays & les villes d'Asie que cette partie de mer baignoit.

HÉLOS, petit bourg dans la Laconie, qui fut pris par les Spartiates. Ceux-ci détruisirent le bourg, asservirent les habitans, & en firent leurs esclaves connus sous le nom d'*Hilotes*.

HÉRACLÉE, ville de la partie d'Italie, appelée *la Grande Grece*, dans le golfe de Tarente. Il y avoit beaucoup de villes de ce nom dans la Grece. Il y en avoit une dans le Pont.

I

ILIUM, ou ILION, voyez plus bas TROIE.

ILLYRIE, grande contrée d'Europe, à l'ouest & au nord de la Macédoine : elle a eu différentes bornes en divers tems : la partie qui étoit à l'ouest de la Macédoine, depuis le fleuve Drilon jusqu'à la mer, fut jointe par Philippe à la Macédoine.

IONIE, étoit une contrée de l'Asie mineure, le long de la côte de la mer Egée, ayant l'Eolie au nord, & la Carie au sud.

ITALIE, grand pays d'Europe entre les Alpes & la mer. Elle s'étoit nommée d'abord *Aufonie* ; elle s'appella Italie, d'Italus un des rois qui y avoient régné.

L

LACÉDÉMONE, ou SPARTE, fameuse ville de Grece dans le Péloponèse, sur le bord de l'Eurotas : elle fut appelée originiairement *Lélégie*, de Lélex, son fondateur & son premier roi : on la nomma depuis indifféremment *Lacédémone* ou *Sparte*, du nom de Lacédémon, successeur de Lélex, & de Sparte, fille de Lacédémon : c'est aujourd'hui une ville Archevêque, qui porte le nom de *Mistira d'Ebada*, dans la Sacanie en Morée.

LACONIE, pays de Lacédémone, entre l'Argolide au nord, le golfe Laconique au sud, la mer Egée à l'est, la Messénie à l'ouest, & l'Arcadie au nord-ouest. L'Eurotas la partageoit en deux parties inégales, dont la plus grande étoit à l'est : ce pays est appelé aujourd'hui *Maina*, ou pays des *Magnotes*.

LÉCHÉUM, un des ports de Corinthe.

LÉONTE, ville de Sicile qui subsiste encore, & qui se nomme *Lentini*.

LESBOS, isle considérable de la mer Egée, sur la côte de l'Eolide dans l'Asie mineure. Elle étoit renommée par ses excellents vins: elle appartient aux Turcs, qui l'appellent *Mételin*, du nom de l'ancienne Mirylene sa capitale.

LEUCTRES, ville de Béotie, fameuse par la bataille qu'Epaminondas, général de Thebes, gagna sur les Lacédémoniens.

LOCRIDE, ou pays des Locriens, contrée de la Grece, au sud-est de la Thessalie: le Parnasse la divisoit en deux parties; celle qui étoit en-deçà de ce mont étoit habitée par les Locriens-Ozoles, & bornée par l'Etolie & par la Phocide; la partie au-delà s'étendoit vers le détroit des Thermopyles, le long de la côte de l'Euripe, vis-à-vis de l'Eubée: deux sortes de Locriens l'habitoient, les Locriens - Epicnémides & les Locriens-Opontiens.

LUCANIE, grande contrée d'Italie, divisée par quelques savans en Lucanie en-deçà de l'Apennin, & en Lucanie au-delà de l'Apennin.

LYBIE, contrée de l'Afrique, à l'ouest de l'Egypte, qui s'étendoit jusqu'à Cyrene, & aux Syrtes, écueils fameux. Les Grecs ont donné même le nom de *Lybie* à toute l'Afrique.

LYDIE, province de l'Asie mineure, nommée d'abord *Méonie*. Elle étoit bornée au nord & à l'est par la Phrygie, au sud par la Carie, & à l'ouest par la Mysie: c'est aujourd'hui le pays de *Sarcan*.

M

MACÉDOINE, royaume au nord de la Grece, & limitrophe de la Thessalie. Les Turcs l'appellent *Macdonia*, ou *Filja-Vilaïeti*.

MAGNÉSIE, ville de Thessalie, au bord de la mer Egée, à l'entrée du golfe Thermaïque, ou de Thessalonique. Il y avoit encore dans la Grece plusieurs autres villes de ce nom.

MANTINÉE, ville d'Arcadie, fameuse par la victoire que les

les Thébains remportèrent sur les Lacédémoniens , mais qui les priva de leur général Epaminondas.

MARATHON , bourg de l'Attique , célèbre par la bataille que les Athéniens y gagnèrent contre les Perses , sous la conduite de Miltiade. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit amas de quinze ou vingt *Zeugaria* ou métairies , où il y a environ cent cinquante habitans Albanois.

MARSEILLE , ville maritime de la Gaule , dans ce qu'on appelle aujourd'hui *Provence* , fondée 500 ans avant J. C. par une colonie des habitans de Phocée dans l'Ionie. Ces Phocéens , fatigués du joug cruel d'Harpagus , gouverneur pour Cyrus , roi des Perses , abandonnerent la Grece Asiatique , & se réfugièrent dans les Gaules.

MÉANDRE , riviere d'Asie dans l'Ionie & la Lydie , fameuse par la quantité de tours & de détours qu'elle fait avant que d'arriver à son embouchure : son nom moderne est *Madre*.

MÉDIE , contrée d'Asie fort opulente , que les Perses avoient réunie à leur empire.

MÉGALOPOLIS , ville du Péloponèse , dans l'Arcadie.

MÉGARES , ville de Grece , à une distance presque égale de Corinthe & d'Athenes : elle a conservé son ancien nom , & on y voit encore de beaux restes d'antiquité.

MÉLOS , petite ville de l'Archipel , nommée aujourd'hui *Milo*.

MESSENE , puissante ville du Péloponèse , dans la Messénie , à l'ouest de la Laconie.

MÉTHONE ; il y avoit trois villes de ce nom , Méthone du Péloponèse dans la Messénie , Méthone de Thessalie , & Méthone de Thrace. Strabon dit que ce fut Méthone de Thrace qui fut assiégée & prise par Philippe.

MÉTHYMNE , ville de l'isle de Lesbos , dans la partie septentrionale de cette isle , voisine & à l'orient de Mitylene.

MILET , ville célèbre des Ioniens dans la Carie , qui s'étoit appelée successivement *Lélégeïs* , *Pityussa* , *Anactoria*.

MITYLENE , ville de l'isle de Lesbos , très puissante & fort peuplée : Castro , aujourd'hui capitale de l'isle , a été bâtie sur ses ruines.

MÆSIE, grande région, au nord de la Macédoine & de la Thrace: elle s'étendoit depuis le confluent de la Save dans le Danube jusqu'au Pont-Euxin.

MOLOSSIE, contrée de l'Epire. Une de ses principales villes étoit Dodone; on la nomme aujourd'hui *Pandofia*.

MYCALE, promontoire du continent d'Asie, célèbre par la victoire que les Grecs remportèrent sur les Perses.

MYCENES, ville du Péloponèse dans l'Argie, & la capitale du royaume d'Agamemnon.

MYSIE, contrée de l'Asie mineure, qui se divisoit en grande & petite.

N

NARTHACIE, montagne de Grece dans la Theffalie, près de laquelle Agésilas, roi de Lacédémone, remporta une victoire sur les Theffaliens.

NAUPACTE, ville maritime de l'Etolie, près de l'entrée du golfe de Corinthe: c'est aujourd'hui *Lépante*, ville de la Livadie, & elle donne actuellement son nom au golfe.

NIL, grand fleuve de l'Afrique qui a sa source dans la haute Ethiopie. Il arrose & féconde l'Egypte.

O

ŒNOPHYTE, lieu de Grece dans la Béotie, près duquel les Athéniens remportèrent une victoire sur les Béotiens.

OLYMPIE, autrement *Pise*, & aujourd'hui *Longanico*, ville d'Elide dans le Péloponèse, fameuse par les jeux qui s'y célébroient tous les quatre ans, appelés de son nom *Olympiques*.

OLYNTHE, puissante ville d'abord de Thrace, & ensuite de Macédoine: elle étoit sous la protection des Athéniens, & fut prise par Philippe.

ORCHOMENE, l'une des plus belles & plus agréables villes de Béotie, renommée par son temple des trois Graces.

OROPE, ville de Béotie, à l'est, & sur les confins de l'Attique, peu éloignée de la mer.

P

PACTOLE, fleuve d'Asie dans la Lydie. Il prenoit sa source dans le mont Tmolus, couloit dans la ville de Sardes, & alloit se perdre dans l'Hermus.

PALLENE, une des trois presqu'îles de la Macédoine, au sud-est.

PAMPHYLIE, pays voisin de l'Isaurie, dans l'Asie mineure, ainsi nommé de Pamphyle, fille de Racius & de Mento. C'est aujourd'hui la partie occidentale de la petite *Caramanie*.

PAPHLAGONIE, province de l'Asie mineure sur le Pont-Euxin, ainsi nommée de Paphlagon, fils de Phineus, Egyptien d'origine.

PARNASSE, montagne de la Phocide, voisine de Delphes, consacrée à Apollon & aux Muses. On la nomme aujourd'hui *Licaoura*.

PAROS, une des îles Cyclades, dans la mer Egée, célèbre par ses beaux marbres. C'étoit la patrie du poète Archiloque.

PARTHÉNIUS, montagne qui conduisoit de Tégée à Argos. Il y avoit dans la Paphlagonie un fleuve de ce nom.

PÉGASES, ou **PAGASES**, ville maritime de la Magnésie, dans le golfe pélasgique.

PÉLOPONÈSE, grande presqu'île faisant la partie méridionale de la Grece, & jointe à la septentrionale par l'isthme de Corinthe : elle s'appelloit *Apie*, avant que Pélops lui eût donné son nom. On la partageoit en six contrées, l'Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Elide, l'Achaïe & l'Arcadie. Le Péloponèse se nomme aujourd'hui *la Morée*.

PÉONIE, contrée au nord de la Macédoine, & dont les habitans avoient la réputation d'hommes forts & laborieux.

PERRHÉBIE, contrée de Thessalie, le long du fleuve Penée, vers la mer.

PERSE, royaume d'Asie très considérable ; il s'étendoit depuis l'Asie mineure jusqu'à l'Inde.

PHARSALE, ville de Thessalie, depuis fameuse par la bataille qui décida de l'empire du monde entre César & Pompée.

PHASE, célèbre fleuve d'Asie, dans la Colchide. Les Turcs l'appellent *Fachs*, & les gens du pays le nomment *Rione*.

PHASELIS, ville de l'Asie mineure, située sur les confins de la Lycie & de la Pamphylie; ce qui fait que les auteurs varient à son sujet, quoiqu'on l'attribue ordinairement à la Lycie: c'étoit une ville considérable, qui avoit trois ports.

PHÉNICIE, une des trois parties de la Syrie, dont les bornes ont varié. Elle s'étend aujourd'hui de l'ouest à l'est, depuis l'Arabie déserte jusqu'à la mer Méditerranée, ayant au nord la Syrie propre, & au sud la Judée, qui sont les deux autres parties de la Syrie.

PHÈRES, ville de Thessalie.

PHLIONTE, ville maritime du Péloponèse, dans l'Argolide: les habitans se nomment en françois *Phliasiens*.

PHOCÉE, ville de l'Asie mineure, dont les habitans s'enfuirent pour se soustraire à la domination du roi de Perse, & allèrent fonder Marseille.

PHOCIDE, pays de Grece, situé entre la Béotie & l'Etolie: c'est maintenant une partie de la *Livadie*.

PHRYGIE, contrée de l'Asie mineure, qui avoit la Bithynie au nord, la Galatie à l'est, la Pisidie, la Carie & la Lydie au sud, & la Mysie avec la petite Phrygie à l'ouest.

PHTIOTIDE, contrée de Thessalie, où étoit la ville de Phtie, sur le golfe Malliaque.

PHYLE, forteresse de l'Attique, au nord d'Athènes. Thrafile s'y retira avec plusieurs de ses amis, pour y former un parti contre les trente tyrans établis dans Athènes par les Lacédémoniens.

PIRÉE, port & fauxbourg d'Athènes, situé à l'embouchure du Céphise. On donnoit aussi ce nom à un des ports de Corinthe, sur le golfe de Crissa ou de Corinthe, que l'on appelle aujourd'hui golfe de *Lépanthe*.

PISE; voyez OLYMPIE.

PLATÉE, ville de Béotie, au sud de Thebes, sur les confins de l'Attique & de la Mégaride, proche le fleuve Asope; fameuse par la bataille que les Grecs y gagnèrent contre les Perses.

PONT (le), doit se prendre dans les orateurs Grecs pour le Pont-Euxin, qu'on appelle aujourd'hui la *Mer Noire*; ainsi quand ces orateurs parlent du commerce dans le Pont, ils veulent dire le commerce dans les

villes & dans les pays qui étoient sur les bords du Pont-Euxin : quant au Pont , province & royaume au sud-est de cette mer , il n'a été connu que plus tard , sous Mithridate , fameux par ses guerres avec les Romains.
POTIDÉE , ville bâtie sur l'Isthme qui joignoit Pallène à la Macédoine ; elle s'appella par la suite *Cassandrie*.
PRANTE , montagne voisine de Narthacie. Voy. *Narthacie*.
PYLOS , ou **PYLUS** , l'une des villes de Messénie dans le Péloponèse , où il y en avoit encore deux autres de ce nom.

Q

QUERSONÈSE , ou **CHERSONÈSE** : ce mot grec signifie *Presqu'isle*. Il y en avoit plusieurs dans la Grece , & le Péloponèse en est une ; mais il s'agit , dans les discours des orateurs Grecs , de la Quersônèse de Thrace.

R

RHODES , isle & ville de l'Asie mineure , au sud-ouest : c'étoit autrefois , & c'est encore aujourd'hui , une ville considérable.

S

SALAMINE , isle de la mer Egée , dans le golfe Saronique , près d'Athènes : elle est célèbre par la victoire que les Grecs y remportèrent sur les Perses. Il y avoit une ville de l'isle de Cypre qui portoit le nom de *Salamine* , où régnerent Evagoras , & , après lui , son fils Nicoclès.

SAMOS , isle de la mer Egée , sur la côte de l'Ionie , près du golfe d'Ephèse : on la nomme encore aujourd'hui *Samo*.

SARDES , ville d'Asie , dans la Lydie dont elle étoit la capitale , grande & riche autrefois , réduite aujourd'hui à de chétives cabanes.

SCAMANDRE , fleuve de l'Asie mineure dans la Troade. Ce fleuve , qu'on nomme encore aujourd'hui *Scamandro* , est fameux dans l'histoire du siège de Troie.

SCIONE , petite ville d'abord de Thrace , ensuite de Macédoine , dépendante de Pallène.

SCOLE , ville de Béotie. Il y avoit dans le voisinage d'Olynthe une ville de ce nom.

SCOTUSE, ou SCOTUSSE, ville & pays de la Pélasgie, dans la Theffalie.

SCYROS, ou SIROS, isle de la mer Egée, & l'une des Cyclades, à quinze mille pas de Délos. Il y avoit une autre isle de *Scyros*, près de l'Eubée.

SCYTHIE, grande région de l'Europe & de l'Asie septentrionales. On trouvoit encore des Scythes près des embouchures du Danube. La Scythie Asiatique est ce qu'on nomme aujourd'hui *Grande-Tartarie*; & celle d'Europe qui se nommoit aussi autrefois *Sarmatie*, répond à ce qu'on appelle aujourd'hui *Pologne*, *Russie d'Europe*, & *petite-Tartarie*.

SÉRIPHE, la plus petite des isles Cyclades. Elle n'avoit qu'une ville & un port; les habitans en étoient fort méprisés.

SESTOS, ville de Thrace, sur l'Hellespont, vis-à-vis d'Abydos. Sestos est en Europe, Abydos en Asie.

SICILE, grande isle de la mer Méditerranée, à l'extrémité de l'Italie, dont elle n'est séparée que par un détroit, auquel elle donnoit son nom, & qu'on appelle aujourd'hui *le Far de Messine*.

SICYONE, ancienne ville de la partie septentrionale du Péloponèse, près de l'Asope, autrefois puissante: c'est aujourd'hui *Basilica*; & elle étoit encore considérable, lorsque les Vénitiens étoient maîtres de la Morée.

SIDON, ville de Phénicie en Syrie, fort ancienne & fort célèbre.

SIGÉE, ville & promontoire à l'entrée de l'Hellespont, où Achille, suivant l'opinion commune, avoit son tombeau.

SINOPE, ville du Pont, patrie de Diogene le Cynique.

SIPHNE, isle voisine de Crete, fondée par Siphnus, fils de Sunius; elle s'appella d'abord Mérope.

SOLES, ville de Cilicie, fondée par l'Athénien Solon, suivant Diogene de Laërce.

SPARTE; VOYEZ LACÉDÉMONE.

SYRACUSE, ville principale de l'isle de Sicile, en Italie. Cette ville, fondée par des Athéniens, étoit riche & puissante. La Syracuse d'aujourd'hui n'est qu'une partie de l'ancienne; tout le reste est en ruines.

SYRIE, grande contrée d'Asie, qui renfermoit un grand nombre de provinces. Les géographes sont partagés sur son étendue.

T

TANAGRE, ville de Béotie, de difficile accès, & sur un lieu élevé; se nomme à présent *Anatoria*.

TÉGÉE, ville d'Arcadie, fondée par Tégéate. Il y avoit une ville de ce nom en Crete.

THEBES, l'une des principales villes de Grece, capitale de la Béotie; Alexandre le grand la ruina, mais elle fut ensuite rétablie, & devint le siege d'un Archevêché; on la nomme *Thiva*, ou *Stives*.

THÉRAS, ou **THÉRA**, une des isles Sporades, colonie de Lacédémone.

THERMOPYLES, ou **PYLES** (*Pyles* signifie porte ou passage, & *Thermes* marque qu'il y avoit dans ce lieu des eaux chaudes): c'étoit un passage important & fameux, entre la Phocide & la Thessalie; on l'appelle aujourd'hui *Bocca-di-Lupo*.

THESPIES, ville de Béotie, au pied du Mont-Hélicon.

THESSALIE, grande contrée de la Grece, environnée de hautes montagnes qui la séparoient de la Macédoine au nord, & de la Phocide au sud; elle étoit bornée à l'est par la mer Egée, & à l'ouest par l'Epire, on la nomme aujourd'hui *Janna*.

THRACE, région considérable de l'Europe, dont les limites ont varié selon les tems. Ses bornes les plus communes sont le Mont-Hæmus, la mer Egée, la Propontide & le Pont-Euxin; elle comprenoit un grand nombre de peuples.

THYRÉE, ville voisine d'Argos & de Lacédémone, pour laquelle les Argiens & les Lacédémoniens se firent la guerre.

TRÉZENE, petite ville située sur le bord de la mer, dans la partie du Péloponèse appelée l'*Argolide*. Lorsque Xerxès vint fondre sur la Grece, les Athéniens envoyèrent leurs femmes & leurs enfants à Trézene, où ils furent reçus avec beaucoup de générosité & d'humanité.

TRIBALLIE, partie de la Mœsie, au nord de la Thrace & de la Macédoine. Plusieurs des anciens mettent les Triballes dans la Thrace, & d'autres dans la Grande-Illyrie, dont la Mœsie en effet faisoit partie.

TROIE , capitale de la Troade & du royaume de Priam , dans l'Asie mineure , au pied du Mont-Ida , fameuse par le siege de dix ans que les Grecs lui ont fait soutenir. Ilium & Pergame étoient deux autres noms de cette même ville.

TYR , ville d'Asie dans la Phénicie sur le bord de la mer , au sud de Sidon , très célèbre dans l'histoire sacrée ainsi que dans l'histoire profane.

FAUTES A CORRIGER

dans ce premier tome.

PAGE 107, ligne 1, Tyrée, lisez Thyrée.

P. 277, l. 10 & suiv. lis. Timothée régna après Cléarque son pere , & Satyrus son oncle & tuteur , en 346 avant J. C. jusqu'à 338 , depuis la quatre-vingt-dixieme année d'Isocrate jusqu'à la quatre-vingt-dix-huitieme.

P. 301, l. 8, une, lis. un.



RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

S U R

LES DISCOURS DE MORALE

D'ISOCRATE.

LES trois premiers discours de ce volume sont des discours de morale , composés à peu près sur le même plan. D'abord un préambule , ou quelques idées préliminaires qui ont rapport à la condition de celui auquel le discours s'adresse , ou aux instructions qu'on se propose de lui donner : après quoi , des maximes détachées , qui se suivent sans être soumises à un certain ordre , & dont le tour est simple , noble & précis : enfin un épilogue qui renferme quelques réflexions relatives aux objets précédens , & une exhortation à la pratique des préceptes qu'on vient de mettre sous les yeux.

Ces sortes de discours me paroissent fort intéressans , parcequ'ils présentent ces grandes vérités qui frappent tous les hommes , & qui peuvent servir à diriger leur conduite. Je ne vois pas que personne , avant Isocrate , ait fait des discours dans ce genre , ou que son exemple ait été

suivi par d'autres. Il me semble néanmoins qu'on auroit pu en composer plusieurs sur un plan à peu près semblable. Les devoirs des princes & des particuliers, ceux des différens états de la vie, des prêtres, des magistrats, des militaires, des hommes de lettres, des commerçans, &c. offroient une matiere d'autant plus riche & d'autant plus abondante, que la morale sublime & simple de l'évangile, & l'expérience que le monde a acquise en vieillissant, ont étendu & rectifié les idées sur bien des articles. Quoi qu'il en soit, les discours d'Isocrate dont nous parlons, contiennent la morale la plus pure; & l'on est surpris qu'un philosophe payen ait atteint presque à la sublimité de la morale chrétienne. Quelques-unes des maximes pourront paroître communes & trop simples: mais il faut considérer d'abord que beaucoup d'idées, qui étoient neuves dans les premiers tems, sont devenues presque triviales à force d'avoir été imitées & répétées. Et c'est, en général, un principe d'après lequel on doit lire les anciens. S'il arrive que, dans quelques-uns de leurs discours, les idées & les pensées n'aient rien pour nous de frappant, parce que transmises de siècle en siècle, elles nous sont à présent trop connues, nous devons toujours y étudier cette grande ordonnance & ces

belles formes qui peuvent diriger nos ouvrages d'esprit, comme les différens ordres d'architecture, que nous tenons d'eux, nous servent encore de modele & de regle dans la construction de nos grands édifices. D'ailleurs, observons avec Isocrate lui même, que dans les discours de morale, il ne faut pas chercher des choses neuves, puisque ces sujets ne nous offrent que des vérités simples & communes, puisées dans les actions ordinaires de la vie. Le mérite de ces ouvrages, ajoute-t-il, est de rassembler, autant qu'il est possible, les maximes éparées chez tous les hommes, & de les présenter d'une maniere intéressante. Les maximes d'Isocrate ont le mérite qu'il demande pour ces sortes d'ouvrages; & l'on voit qu'il a pris autant de soin pour exprimer chaque sentence, que s'il avoit eu à la renfermer dans la mesure d'un vers.

Je n'ai pu m'aider dans mon travail, des différentes traductions publiées en françois de ces trois discours, excepté de celle du discours à Démonique, par l'Abbé Regnier Desmarais, & de celle du Nicoclès, par M. de Brecquigni. Ces deux traductions ont été faites par des hommes versés dans notre langue & exercés à écrire.



S O M M A I R E

DU DISCOURS

A N I C O C L È S.

L'ORDRE des discours d'Isocrate étant assez indifférent, j'ai cru devoir placer avant celui adressé à Démétrique, les deux qui ont été composés pour Nicoclès, roi de Salamine, successeur & fils d'Evagoras. La dignité & l'importance de leur objet, est le seul motif qui m'ait déterminé. Le premier traite des devoirs des souverains envers leurs peuples. Il est divisé en trois parties.

Dans la première, l'orateur fait valoir au monarque le discours qu'il lui adresse pour son instruction. Il lui montre avec beaucoup de noblesse & de franchise combien il est nécessaire que les rois soient instruits, combien il seroit honteux qu'ils ne le fussent pas, quels moyens ils doivent prendre pour cultiver leur esprit & l'enrichir de toutes les connoissances propres à l'importance & à la dignité de leurs fonctions. Aimer les hommes, aimer le peuple, contenir & protéger la multitude; tel est, selon Isocrate, le principe & la base de toute administration bien réglée.

Différentes maximes sur les loix, sur la justice, sur la

modération & la douceur, sur l'amour de la paix, sur le choix des amis & des ministres, &c. forment la seconde partie.

La troisieme contient des réflexions sur les discours moraux en prose & en vers, sur l'art des poètes épiques & tragiques, une sortie de l'orateur contre certains hommes de lettres de son tems, une exhortation à Nicoclès pour l'engager à préférer des préceptes utiles à des écrits agréables, & à choisir des amis de bon conseil, qui soient plus occupés de l'instruire que de lui plaire.

Ce qui m'a paru le plus remarquable dans ce discours (ce sont les propres paroles de M. Rollin que je cite), c'est que les avis qu'Isocrate donne à ce roi n'y sont accompagnés d'aucunes louanges, ni de ces ménagemens étudiés & de ces tours artificieux, sans lesquels la timide vérité n'ose approcher du trône: ce qui est un grand éloge, encore plus pour le prince que pour l'écrivain. Nicoclès, loin d'être choqué des avis que lui donnoit l'orateur-philosophe, les reçut avec joie; & pour lui en marquer sa reconnoissance, il lui fit présent de vingt talens, c'est-à-dire, de vingt mille écus. Il ne faut pas s'étonner qu'il ait récompensé si magnifiquement des avis sinceres, s'il étoit vraiment tel qu'il nous est dépeint par Isocrate. Remarquons, au reste, que le souverain auquel s'adresse le discours avoit été disciple de l'orateur, & qu'il étoit resté son ami.

Dans son discours *sur l'Echange*, Isocrate parle de celui à Nicoclès, & il y donne l'analyse d'une partie du préambule. Je citerois l'endroit, si je n'avois mis les lecteurs à portée de lire le discours même où il se trouve. Je ne puis comprendre que, malgré un tel témoignage, quelques savans aient paru douter que le discours adressé à Nicoclès soit réellement d'Isocrate qui le reconnoît expressément pour le sien. Il fut écrit, selon toute apparence, quelque tems après que ce prince fut parvenu à la couronne, vers l'an 373 avant J. C., dans la soixante-troisième année de notre orateur.





DISCOURS
A NICOCLÈS,
ROI DE SALAMINE;
OU
DE LA ROYAUTÉ.

QUAND je vois, ô Nicoclès, de simples particuliers porter à des monarques (1) des étoffes de prix, des ouvrages d'airain ou d'or, se dépouiller de ce qu'ils ont de plus précieux & de plus rare pour l'offrir à des princes qui n'en ont pas besoin; je ne trouve dans un pareil usage qu'un trafic adroit & une libéralité intéressée. Aussi n'est-ce pas un don de cette nature que je vous destine. Quelques instructions sur les devoirs de la royauté, sur les moyens de gouverner sagement

(1) Nous voyons par ce discours, & par d'autres endroits des anciens écrivains, que, lorsque des particuliers visitoient les cours des princes, c'étoit l'usage qu'ils leur offrisse des présens apportés de leur pays, que les princes ne manquoient pas de reconnoître par d'autres présens plus considérables.

un état , & de travailler efficacement au bonheur des peuples , m'ont paru le présent le plus noble & le plus utile qu'on puisse offrir à un souverain , le seul hommage digne de vous & de moi.

Tout contribue à instruire les particuliers : les loix de leur pays , les préceptes de morale laissés par d'anciens poètes , les réprimandes salutaires que fait & souffre l'amitié , l'animosité réciproque des ennemis qui ne pardonnent rien , & , plus que tout le reste , une vie éloignée des plaisirs par la nécessité de pourvoir à la subsistance de tous les jours ; voilà ce qui instruit les particuliers , & qui naturellement doit les rendre meilleurs. Les rois n'ont pas toutes ces ressources ; & quoiqu'ils aient besoin de lumières plus que les autres hommes , à peine sont-ils sur le trône , qu'ils ne reçoivent plus ni instructions ni conseils. Le plus grand nombre de leurs sujets sont éloignés de leur cour , le reste ne les approche que pour les flatter. Aussi , malgré leurs richesses & l'étendue de leur pouvoir , le mauvais usage qu'ils font de ces biens , a souvent fait douter si l'honnête médiocrité d'un citoyen obscur n'étoit pas préférable à toute la splendeur d'un monarque. A ne les considérer que du côté de l'opulence , de la grandeur & de l'éclat qui les environnent , on seroit tenté de prendre les rois pour des dieux ; mais lorsqu'observant les choses de plus près , on se représente les craintes & les dangers (1) qui assiegent leur trône , lorsqu'on les voit ou forcés de s'armer contre leur propre sang ,

(1) Il ne faut pas perdre de vue que l'esprit de liberté & d'indépendance qui animoit toute la Grece , rendoit peu

ou immolés par les mains de leurs proches, ou souvent même subissant à la fois cette double destinée, on sent alors qu'il vaut mieux vivre heureux dans sa simplicité, que d'acheter au prix de semblables disgraces la souveraineté de toute l'Asie. Le principe du mal vient de ce qu'on s'imaginer que les rois, ainsi que nos prêtres, sont revêtus d'un titre purement honorifique (1) dont tout homme pourroit être décoré; & cependant est il rien dans le monde d'une aussi grande importance que la royauté, rien qui demande plus de talens & de vertus?

C'est à ceux que vous appelez auprès de vous, ô Nicoclès, à vous donner des avis selon les circonstances, & à vous enseigner en détail la manière de gouverner votre royaume, d'en écarter les malheurs, & d'y fixer la prospérité; pour moi, je ne ferai que vous tracer en général les règles que doivent suivre les souverains, & les occupations qu'ils doivent se prescrire.

Voilà le présent que j'ai dessein de vous offrir. La lecture de l'ouvrage pourra seule vous faire juger si je tiens ma promesse. Combien de fois, en parcourant un poëme ou un discours, ne s'est-on pas vu obligé de rabattre de l'idée qu'on s'en étoit formée avant qu'ils fussent achevés, & lorsqu'ils

surent l'autorité des monarques de cette contrée & des pays voisins.

(1) Le sacerdoce chez les anciens n'étoit pas un état à part qui demandât des connoissances, des vertus & des talens pour instruire les peuples & pour les conduire; il se bornoit à connoître quelques rits & quelques cérémonies qui s'observoient dans les sacrifices.

n'existoient, pour ainsi dire, encore que dans l'imagination de l'auteur ? Au reste, c'est toujours une noble entreprise que d'écrire sur un sujet neuf, & de donner des leçons aux monarques. Celles qu'on adresse aux particuliers ne sont profitables qu'à eux seuls : instruire les souverains sur leurs devoirs, c'est être également utile aux souverains & aux peuples ; c'est assurer en même tems l'autorité des uns & la félicité des autres.

Examinons donc ici quel est le principal devoir des rois ; si nous pouvons saisir ce point essentiel, & que nous ne le perdions pas de vue, nous en développerons mieux toutes les parties de notre sujet.

Je regarde d'abord comme une vérité incontestable l'obligation où sont les princes d'augmenter les forces & la puissance de leur empire, d'y conserver ou d'y ramener le repos & le bonheur. C'est là le but où ils doivent tendre dans tout le détail de leur conduite. Pour connoître la route, & pour être en état de la suivre, il faut qu'ils s'occupent sans relâche à acquérir plus de lumières que ceux qui leur obéissent ; car c'est une maxime constante, que telle sera la sagesse du souverain, telle sera la gloire & la prospérité de son regne. Aussi doivent-ils s'appliquer encore plus à former leur esprit, qu'un athlète ne travaille à fortifier son corps. Que sont, en effet, les couronnes que nos athlètes se disputent dans les jeux solennels de la Grece, si nous les comparons aux prix pour lesquels un roi combat tous les jours ?

Pénétré de ces sentimens, travaillez, ô Nicoclès, à surpasser les autres en mérite autant que

vous les surpassez en grandeur & en dignité. Ne vous imaginez pas que le soin & l'étude, si utiles d'ailleurs, ne soient d'aucun secours pour nous rendre plus vertueux & plus sages. L'homme seroit trop malheureux, si, ayant trouvé les moyens de dresser & d'appriivoiser les animaux les plus féroces, il ne pouvoit se former lui-même à la vertu. Ainsi, convaincu, avant tout, que l'effet naturel de l'étude & de l'instruction est de perfectionner notre ame, rassemblez auprès de vous tout ce qu'il y a de sages dans votre royaume; appelez-en, s'il le faut, des pays les plus éloignés. Recherchez les poëtes & les philosophes les plus estimables. Ecoutez les maximes des uns, pratiquez les leçons des autres. Pour les arts & les talens, contentez vous d'être juge; mais dans tout ce qui a rapport à la science de regner, soyez jaloux de disputer vous-même le prix. Tels sont les moyens qui vous rendront bientôt un parfait monarque. Il n'est pas nécessaire qu'on vous exhorte à vous instruire, si vous sentez combien il est révoltant que l'insensé gouverne le sage, & que l'homme sans mérite commande à l'homme d'un mérite distingué: plus l'ignorance vous aura choqué dans les autres, plus vous serez empressé vous-même d'acquérir des connoissances utiles. Oui, c'est par-là que doit commencer tout sage administrateur.

J'ajoute que vous devez aimer les hommes, que vous devez aimer vos sujets. Tous les êtres dont le soin nous est confié, les hommes, les animaux même, si nous ne les aimons, comment pourrions-nous les bien gouverner? Aimez donc le peuple, & faites-lui aimer votre autorité. Per-

suadé que tout gouvernement se maintient par l'attention à ménager les intérêts de la multitude, vous saurez à la fois la protéger & la contenir, vous éleverez aux honneurs les plus dignes citoyens, & vous garantirez de l'oppression les autres. Voilà les principes & la base de toute administration bien réglée.

Changez & réformez les ordonnances & les coutumes vicieuses; adoptez les sages réglemens des étrangers, si votre sagesse ne vous en dicte pas de meilleurs; n'établissez que des loix justes, utiles, conséquentes, aussi peu capables de faire naître des démêlés parmi les citoyens, que propres à les terminer promptement: car telles sont les qualités que doivent avoir de bonnes loix. Faites en sorte qu'il soit aussi facile de s'enrichir dans le commerce, que de se ruiner en plaidant; par-là on évitera l'un, & l'on se portera avec empressement vers l'autre. Que votre justice, toujours impartiale, soit sourde à la faveur; & que vos jugemens, toujours les mêmes, ne changent qu'avec les objets. La dignité du prince & l'avantage des peuples, demandent que ses sentences aient le caractère des bonnes loix, qu'elles soient immuables comme elles.

Gouvernez votre royaume comme un pere gouverne sa famille. Soyez aussi magnifique quand il s'agit de déployer l'appareil de la majesté royale, qu'économe dans votre vie domestique & dans l'administration de vos finances; c'est le moyen de soutenir l'honneur de votre rang & de suffire à tout.

Ne cherchez pas à briller par de stériles profusions qui s'évanouissent & ne laissent après elles

aucune trace ; montrez de la magnificence , soit dans les grandes occasions où il faut paroître , soit quand vous voulez acquérir des possessions solides , ou récompenser des amis fideles. De telles dépenses ne feront point perdues pour vous , & elles seront plus profitables à vos descendans que de vaines somptuosités.

Restez inviolablement attaché à la religion de vos peres. Souvenez-vous que l'hommage d'un cœur droit & vertueux honore plus les immortels , que la pompe du culte extérieur & la multitude des victimes : c'est par la justice qu'on obtient ce qu'on leur demande plutôt que par les sacrifices.

Accordez les places les plus brillantes à vos parens les plus proches ; mais réservez les plus importantes à vos amis les plus sinceres.

Croyez que votre prudence , la vertu de vos amis , & l'amour de vos sujets , sont la meilleure garde de votre personne : c'est par ces moyens surtout que l'autorité s'acquiert & se conserve.

La fortune des particuliers ne doit pas vous être indifférente ; ils ne peuvent ruiner leurs affaires sans nuire aux vôtres , ni augmenter leurs richesses sans accroître vos trésors. L'opulence de chaque citoyen est un fonds assuré pour les bons rois (1).

(1) Je ne crois pas en général devoir me permettre d'ajouter aux maximes d'Isocrate , qui sont claires par elles-mêmes , & faciles à entendre. Mais ici je ne puis m'empêcher de citer une parole de Henri IV , qui a beaucoup de rapport avec la maxime présente. Un ambassadeur étranger lui demandoit ce que lui valoit la France : *ce que je veux* , répondit ce bon roi. C'est qu'il procuroit à ses sujets toutes

Dans toutes les circonstances , montrez vous ami de la vérité , & religieux observateur de vos promesses : votre simple parole doit être plus sacrée que les sermens des autres (1).

Que votre royaume soit pour tous les étrangers un asyle sûr ; qu'ils y trouvent une justice toujours prompte. S'ils viennent à votre cour, préférez ceux qui sont jaloux de mériter vos bienfaits , à ceux qui vous apportent des présens. Honorer ceux-là , c'est vous honorer vous-même.

Ne cherchez pas à gouverner votre peuple par la terreur , ni à intimider l'innocence. Quand vos sujets auront appris à vous aimer plus qu'à vous craindre , vous les aimerez vous-même sans les redouter.

Ne faites rien avec colere ; affectez toutefois d'être irrité lorsqu'il est à propos. Exact dans la recherche des fautes , soyez modéré dans la punition : que la peine soit toujours au dessous du délit.

Que votre autorité ne tire sa force , ni de la dureté du commandement , ni de la rigueur des châtimens , mais de la supériorité de votre sagesse , & de l'opinion où seront tous les citoyens , que vous êtes plus éclairé qu'eux-mêmes sur leurs véritables intérêts.

les facilités de s'enrichir , & qu'il étoit assuré que leur bourse lui seroit toujours ouverte. Ici rendons hommage à la vérité : c'est le principe par lequel se conduit le descendant de Henri IV , le jeune roi qui nous gouverne ; c'est le principe que suivent les ministres integres & éclairés qui secondent les intentions du monarque.

(1) *Si la bonne foi & la vérité , disoit Jean le Bon , roi de France , étoient bannies de tout le reste du monde , elles devroient se trouver dans la bouche des rois.*

Tâchez d'acquérir toutes les connoissances propres à un guerrier : toujours prêt à vous défendre , montrez-vous ami de la paix par votre éloignement pour toute usurpation.

Ayez pour les états foibles les ménagemens que vous desireriez que des états plus puissans eussent pour vous-même.

Ne poursuivez pas toujours vos droits à la rigueur , ne combattez que quand il vous est utile de vaincre. On n'est point méprisable lorsque l'on cede pour son avantage , mais lorsqu'on triomphe à son préjudice.

N'honorez pas du nom de grand celui qui forme des projets au dessus de ses forces, mais celui qui , sage dans ses desseins , peut exécuter toutes ses entreprises.

Admirez , non le prince qui fut acquérir un vaste empire , mais celui qui gouverne sagement les états qu'il a reçus de ses peres. Croyez que pour être véritablement heureux , il n'est pas besoin de commander à des peuples innombrables au milieu des périls & des craintes ; mais qu'il suffit, content de sa fortune présente , & se montrant tel que l'on doit être , de ne se permettre que des desirs modérés , & de pouvoir les satisfaire.

Ne prenez pas vos amis au hasard ; ne vous attachez qu'à des hommes dignes de votre amitié. Cherchez des ministres zélés plutôt que des courtisans agréables.

Montrez-vous difficile dans le choix de vos amis. Préférez toujours ceux qui vous rendront plus parfait , & qui donneront aux autres une

plus haute idée de vous-même (1).

Eprouvez avec soin les hommes qui vous approchent, & persuadez-vous que les personnes éloignées de votre cour, vous croiront semblable à ceux avec lesquels vous aimerez à vivre.

Pour vous engager à bien choisir vos ministres, n'oubliez jamais que vous êtes responsable de leur conduite.

Regardez comme un ami sûr l'homme sincère qui vous avertit de vos fautes, non celui qui approuve tout ce que vous dites & tout ce que vous faites.

Laissez à la sagesse la liberté de se faire entendre; elle s'empressera de vous aider de ses conseils dans les affaires épineuses.

Apprenez à discerner l'ami véritable, du flatteur artificieux; & jamais vous ne favoriserez le vice au préjudice de la vertu.

Ecoutez ce que vos courtisans vous disent les uns des autres; c'est le moyen de connoître à la fois & ceux qui vous font les rapports, & ceux qui en font l'objet.

Punissez la calomnie, comme vous puniriez le crime.

Vous commandez aux autres; commandez-vous à vous-même: songez qu'il est indigne d'un monarque de se rendre esclave de ses passions; qu'il doit être maître de ses desirs plus que de ses sujets.

Ne vous applaudissez pas de ce qui pourroit

(1) Ceux qui compareront le françois avec le grec, verront que j'ai transposé cette maxime qui se trouve plus bas dans le texte. Il m'a semblé que c'étoit ici naturellement sa place.

être l'ouvrage du méchant ; tirez votre principale gloire de la vertu , qui n'a rien de commun avec le vice.

Les honneurs les plus solides ne sont pas ceux que l'on vous rend publiquement ; ils ne sont que trop souvent arrachés par la crainte. Ce qui doit vous flatter , c'est de voir les citoyens , dans le sein de leur famille , admirer la grandeur de votre ame , plutôt que l'élévation de votre rang.

S'il vous arrive d'avoir des goûts méprisables , cachez-les : mais que votre ardeur pour les grandes choses ne craigne point de se montrer.

N'exigez pas des simples particuliers qu'ils soient réglés dans leur vie ; tandis que vous vous permettriez de vivre sans regle : soyez au contraire un modele de sagesse , car le peuple prend exemple sur ses maîtres.

La meilleure preuve pour vous de la prospérité de votre regne , ce sera d'être enfin parvenu à rendre vos sujets plus riches en même-tems & plus sages.

Soyez plus jaloux de laisser à vos enfans de la gloire que des richesses. Celles-ci sont périssables , la gloire est immortelle. L'or peut être le prix de la gloire , mais la gloire ne s'achete pas à prix d'or. Les hommes sans mérite peuvent être riches ; le mérite seul peut être célèbre.

Soyez aussi magnifique quand vous vous montrez au peuple , que simple & austere dans votre vie privée , comme il convient à un prince : ainsi la multitude frappée de l'éclat de votre personne , vous croira digne de commander ; & vos favoris , à portée de connoître la force de votre ame , auront de vous la même opinion.

Observez vous dans vos actions & dans vos paroles ; cette attention vous fera éviter bien des fautes.

L'essentiel seroit de se maintenir dans les bornes d'une modération exacte ; mais comme il n'est pas facile de déterminer ces limites , préférez de rester en deçà , plutôt que de vous porter au-delà. On est plus près de la modération en n'allant pas jusques au but , que quand on le passe.

Soyez à la fois grand & populaire. L'air de grandeur convient à la puissance souveraine , la popularité est propre au commerce de l'amitié. Il est difficile de garder un juste milieu : pour l'ordinaire , celui qui affecte de la grandeur , rebute ; celui qui se pique de popularité , s'avilit. Il faut réunir les deux qualités en évitant l'un & l'autre extrême.

Pour acquérir une connoissance parfaite des devoirs du souverain , joignez l'expérience à l'étude. L'étude vous indiquera les moyens pour agir dans l'occasion ; l'exercice & l'usage vous en donneront la facilité.

Examinez la conduite des princes & des particuliers ; considérez quelles en ont été les suites : le passé vous instruira pour l'avenir.

Lorsqu'on voit de simples citoyens s'exposer à mourir pour mériter des éloges après leur mort , combien seroit-il peu digne d'un monarque de se refuser à des actions qui doivent le combler de gloire pendant sa vie ?

Faites en sorte que les statues & les images laissées après vous , rappellent moins les traits de votre personne , que le souvenir de vos vertus.

Employez tous vos soins à vous mettre vous & votre royaume à l'abri de tout danger : mais s'il

vous faut nécessairement affronter les périls , plutôt que de vivre dans l'opprobre sachez mourir avec honneur.

Quoi que vous fassiez , n'oubliez pas que vous êtes roi , & souvenez-vous de ne déroger jamais à la majesté du trône.

Craignez de mourir tout entier : composé d'un corps fragile & d'une ame immortelle , travaillez du moins à laisser un éternel souvenir de la plus noble portion de vous-même.

Accoutumez-vous à parler des belles actions , afin d'apprendre à penser comme vous parlerez : exécutez ce que vous aura fait approuver une raison saine.

Ce que vous admirez , imitez-le : les leçons que vous donneriez à vos enfans , mettez-les vous-même en pratique.

Suivez les préceptes que je vous offre , ou tâchez d'en trouver de meilleurs : & regardez comme sages (1) non ceux qui disputent avec subtilité sur des objets frivoles , mais ceux qui traitent avec éloquence des sujets importants ; non ceux qui , promettant le bonheur avec emphase , traînent leurs jours dans une honteuse indigence , mais ceux qui , plus modestes dans leur langage , savent ménager les esprits & conduire les affaires ; non ceux dont l'ame peu constante flotte au gré des vicissitudes humaines , mais ceux qui savent supporter également la bonne & la mauvaise fortune.

Ne soyez pas surpris , ô Nicoclès , de trouver

(1) Il paroît qu'ici , & plus bas encore , Isocrate désigne quelques philosophes & hommes de lettres de son tems , dont il peint & blâme le caractère.

dans ce que j'ai dit ici bien des vérités qui vous étoient déjà connues : je n'ai pas prétendu vous rien apprendre de nouveau ; je fais qu'un grand nombre de princes & de particuliers ont débité ou entendu ces maximes , qu'ils les ont pratiquées eux-mêmes , ou vu pratiquer à d'autres. Mais , dans les discours de morale , il ne faut pas chercher des choses neuves , puisque ces sujets ne nous présentent que des vérités simples & communes , puisées dans les actions ordinaires de la vie. Le mérite de ces ouvrages , est de rassembler , autant qu'il est possible , les maximes éparfées chez tous les hommes , & de les présenter d'une manière intéressante.

Je fais encore qu'on regarde comme plus utiles qu'agréables , les poèmes & les discours qui offrent des préceptes ; & qu'on témoigne pour ces écrits la même indifférence que pour les personnes qui donnent des avis. Ces personnes peuvent bien avoir notre estime , elles ont rarement notre amitié ; & nous aimons mieux vivre avec ceux qui partagent nos fautes , qu'avec ceux qui nous les reprochent.

Les poésies d'Hésiode , de Théognis & de Phocylide (1) , en font la preuve. Chacun convient

(1) Il nous est resté quelques poésies d'Hésiode , de Théognis , & de Phocylide , qui sont peu connues , surtout celles des deux derniers , dont les ouvrages ne sont autre chose qu'une suite de sentences détachées écrites en vers. Nous avons d'Hésiode trois poèmes : 1°. *les Ouvrages & les Jours* ; 2°. *la Théogonie* , ou *Généalogie des Dieux* ; 3°. *le Bouclier d'Hercule*. Le premier traite de l'agriculture , & tous trois renferment beaucoup de sentences morales.

qu'ils ont laissé les meilleurs préceptes de morale ; & cependant à leurs plus belles sentences on préfère des contes ridicules qu'on s'amuse à débiter ou à entendre. Je dis plus ; si l'on s'attacher à extraire des meilleurs poètes les maximes les plus sages & les mieux énoncées , elles ne feroient pas plus favorablement accueillies. Oui , une comédie futile intéresseroit plus le vulgaire des lecteurs , que de beaux vers les plus propres à instruire , & les plus dignes d'être retenus.

Qu'est-il besoin , à ce sujet , d'entrer dans un long détail ? En général , si nous voulons réfléchir sur la nature de l'homme , ne trouverons-nous pas qu'ordinairement ce ne sont ni les alimens les plus sains , ni les exercices les plus honnêtes , ni les actions les plus régulières , ni les sciences les plus utiles , qui plaisent davantage ; mais qu'on se forge des plaisirs entièrement contraires à ses intérêts , & qu'on se propose comme des modèles d'activité & de courage , des gens qui se consument à faire toute autre chose que ce qui devroit les occuper ? Comment donc parvenir à faire goûter des leçons utiles , à des hommes qui , outre les défauts dont je parle , portent envie aux personnes qui ont le plus de jugement , & prennent pour modestes celles qui en font le plus dépourvues ; à des hommes qui , manquant de raison jusqu'à méconnoître leurs propres intérêts , ne s'occupent qu'avec dégoût de leurs affaires personnelles , s'amusent à discourir sur celles des autres , & aiment mieux souffrir des privations , que de songer à se procurer les commodités de la vie ? Dans leurs sociétés , on les

voit s'accabler mutuellement d'invectives. Sont-ils seuls ; au lieu d'imaginer des ressources , ils ne se repaissent que d'espérances vaines & de chimeriques projets. Je n'attaque ici personne en particulier ; mes reproches ne s'adressent qu'à ceux qui les méritent.

Au reste , il est évident que tout écrivain , jaloux de plaire à la multitude , doit moins chercher à instruire par des préceptes solides , qu'à surprendre par le merveilleux. Le peuple est aussi intéressé par le simple récit des faits extraordinaires , que frappé quand il les voit en action sur la scène. Et c'est en cela que sont si admirables Homère & nos premiers tragiques , qui , saisissant le foible du cœur de l'homme , ont fait de chacun de ces moyens le ressort & le charme de leurs poëmes. L'un raconte les guerres & les exploits des demi-dieux ; les autres les représentent , & les mettent sous les yeux du spectateur , de façon qu'il les voit plutôt qu'il ne les entend.

Il résulte de ces exemples , que , pour intéresser le commun des hommes , un auteur doit éviter de donner des avis & des préceptes , & s'attacher sur-tout dans ses discours & dans ses écrits à ce qui plaît au plus grand nombre.

En vous proposant mes maximes sur les devoirs d'un souverain , j'étois persuadé , ô Nicoclès , que moins fait pour marcher sur les pas de la multitude , que pour la diriger , vous deviez penser tout autrement que le vulgaire. Le peuple ne goûte les sages & leurs préceptes , qu'autant qu'ils peuvent lui être agréables ; mais pour vous j'ai cru que vous deviez estimer les hommes & leurs

conseils , selon que vous les reconnoîtriez utiles dans les circonstances. Vous le savez , les maîtres de la sagesse ne sont pas d'accord sur les exercices de l'esprit. C'est par la dialectique , que les uns s'engagent à former leurs élèves , les autres préfèrent la politique , d'autres se bornent à quelque autre étude : tous néanmoins conviennent que le mieux seroit d'être assez instruit dans toutes ces sciences , pour être en état de profiter de chacune. Ainsi , sans nous jeter dans de vaines discussions , attachons-nous à ce qui n'est pas contesté , examinons quelle est la science qui nous convient davantage ; & sur-tout sachons discerner dans l'occasion l'homme le plus capable de nous donner de bons conseils. Mais en attendant , rejettons ces ineptes déclamateurs qui parlent de tout d'une manière vague , sans être éclairés sur leurs propres devoirs. Quel secours , en effet , espérer de celui qui ne sait pas se conduire lui-même ?

Estimez sur-tout , ô Nicoclès , l'homme sage , qui a de grandes vues ; ayez pour lui les égards qu'il mérite , & soyez persuadé qu'un ami de bon conseil est , de tous les biens , le plus précieux , le plus nécessaire , & le plus digne d'un roi. Croyez que c'est contribuer efficacement à étendre votre empire , que de vous inspirer le goût des connoissances utiles.

Je vous ai exprimé mes vrais sentimens sur les devoirs d'un monarque , & par là je vous ai rendu l'hommage qui étoit en mon pouvoir. N'exigez pas , comme je l'ai dit d'abord , qu'on vous offre ces présens accoutumés que vous payez plus

cher aux particuliers qui les donnent, qu'aux
marchands qui les vendent; mais agréez ceux
dont vous pouvez vous servir à chaque instant, &
qui, loin de s'altérer par le plus fréquent usage,
ne feront qu'en recevoir du lustre, & acquérir un
nouveau prix.



S O M M A I R E
D U D I S C O U R S
I N T I T U L É
N I C O C L È S,

C E discours est mis dans la bouche de Nicoclès lui-même , qui est supposé parler à son peuple : il traite des devoirs des sujets envers leur prince. Après un long préambule , où il défend l'éloquence contre ceux qui l'attaquent, & où il décrit ses principaux avantages , le roi de Salamine annonce qu'il parlera des devoirs des sujets envers leur prince , mais qu'avant tout il prouvera à ceux qui l'écou- tent , que le gouvernement sous lequel ils vivent est le meilleur ; que lui Nicoclès est parvenu à la couronne par droit héréditaire , & que ses qualités personnelles l'en rendent digne. Ce qui forme trois parties.

Première partie. Excellence du gouvernement monar- chique. Il l'emporte sur les autres administrations , parce- qu'on fait mieux y distinguer le mérite , parceque , dans le cours des affaires ordinaires , & sur-tout dans ce qui con- cerne la guerre , on y agit avec plus de sagesse & de prom- titude , enfin , parceque les dieux eux-mêmes semblent avoir adopté ce régime.

Les preuves du discours en faveur de la monarchie , sont subtiles & ingénieuses , sans manquer d'une certaine force. Il faut observer que les trois gouvernemens y sont considérés dans leur état de perfection : or , sous ce point de vue , le gouvernement monarchique est sans contredit préférable aux deux autres.

Deuxieme partie. Le droit de Nicoclès à la couronne est incontestable. Il a reçu le sceptre de son pere Evagoras qui descendoit de Teucer , premier fondateur de Salamine. Ses qualités personnelles le rendent digne de regner. La justice & la tempérance sont les deux principales vertus. Il a pratiqué l'une & l'autre avec une exactitude scrupuleuse , jeune , sur le trône , & dans les circonstances les plus délicates. On ne peut rien imaginer de plus sain & de plus pur que les principes de morale auxquels ce prince se fait gloire d'avoir été fidele ; & il ne lui manquoit pour être accompli , même aux yeux du christianisme , que de rapporter ses vertus à celui qui en étoit la source , à celui qui est l'auteur de tout don parfait.

La troisieme partie offre différentes maximes , suivant lesquelles des sujets doivent se conduire pour mériter les bonnes graces , ou pour éviter la juste rigueur de leur souverain.

Si ce discours est vraiment d'Isocrate , il doit avoir été composé à peu près dans le même tems que celui qui precede , pour en être comme la suite , & , pour ainsi dire , le pendant. Ce n'est point par esprit de singularité , que je révoque en doute qu'on doive attribuer le second discours à l'auteur du premier. Voici mes preuves , ou du moins mes conjectures. Je ne trouve pas dans le Nicoclès cette maniere large & moelleuse , cette élévation d'idées & de sentimens , cette finesse & cette délicatesse , qui font le caractère distinctif de notre orateur , & qui se retrouvent dans tous ses ouvrages. Il est parfaitement bien écrit , les expressions & les tours d'Isocrate s'y rencontrent par-tout ; mais l'affectation même avec laquelle on les fait reparoître , annonce un écrivain qui imite , & qui cherche à se modeler sur un autre , afin qu'on le prenne pour

celui dont il a étudié le style. Ce qu'on ne peut copier ,
quoi qu'on fasse , c'est le ton noble & soutenu , ce sont
certaines graces de diction , qui appartiennent à un auteur
& qui le caractérisent. De plus , quoiqu'Isocrate , à l'e-
xemple des sophistes , se permette quelquefois de longs
préambules , & d'inutiles lieux communs , je ne puis me
persuader qu'il ait mis dans la bouche d'un roi qu'il fait
parler à son peuple , un long éloge de l'éloquence , &
qu'en général il ait prodigué les paroles lorsqu'il faisoit
parler un monarque , lui qui les avoit ménagées lorsqu'il
parloit en son nom à ce même monarque. Enfin , & c'est
encore une raison qui appuie mon sentiment , un orateur
qui , dans tous ses discours , marche avec la liberté d'un
écrivain fécond , maître de sa matière , sans s'astreindre à
ces divisions exactes & trop marquées , nées dans le sein des
écoles , & que nous prenons mal à propos pour la marque
d'un esprit méthodique que n'avoient pas les anciens ,
un tel orateur se seroit-il appliqué à diviser exactement
son sujet , à bien prononcer ses divisions , lorsqu'il fait
parler un prince , lorsque l'art demandoit qu'il s'étudiât
sur-tout à déguiser l'art ?

Quoi qu'il en soit , l'ouvrage que je ne crois pas d'Iso-
crate , est certainement du bon siècle de la Grece ; il mé-
rite d'être lu , de quelque main qu'il nous vienne , & pour
le soin avec lequel il est écrit , & principalement pour les
excellentes leçons qu'il donne aux rois & aux particu-
liers. D'ailleurs , il doit être d'autant plus intéressant pour
nous , que le portrait que Nicoclès trace de lui-même ,
semble être celui du jeune prince qui nous gouverne.





DISCOURS

INTITULÉ

NICOCLES;

OU

DEVOIRS DES SUJETS.

IL est des hommes ennemis de l'éloquence : censeurs éternels de ceux qui la cultivent, ils ne leur supposent dans cette étude d'autre motif qu'un intérêt personnel. Mais je leur demanderois pourquoi estimant ceux qui cherchent à bien faire, ils se préviennent si fort contre celui qui s'applique à bien parler. S'ils insistent sur l'esprit d'intérêt, ne fait-on pas, leur dirai je, que nous tirons plus de fruit de nos actions que de nos paroles, & que les personnes même les plus religieuses, les plus amies de la justice & de toutes les vertus, ne sont pas celles qui se proposent de moindres avantages ; mais qu'elles espèrent couler leurs jours dans la paix & le bonheur ? On auroit donc tort de blâmer les choses d'où l'on tire un profit honnête & légitime ; on ne doit blâmer que les hommes qui en font un criminel usage, & qui prostituent l'éloquence à l'injustice & au mensonge. Mais si l'on se prévient contre le don de la parole, parceque tant d'imposteurs la font servir à leurs mauvais desseins, pourquoi

ne pas décrier aussi les richesses , la force , la bravoure ? Pourquoi ne pas nous élever également contre tous les biens & tous les dons de la nature , puisque parmi ceux qui les possèdent , il en est plusieurs qui les tournent au détriment de la société ? Faudra-t-il donc condamner la force , parcequ'il est des hommes violens qui en abusent , ou se déchaîner contre la bravoure , parcequ'elle produit des homicides ? Et en général est-il juste d'attribuer aux choses la perversité qui n'est que dans les personnes ? Blâmons quiconque abuse de ce qui est bon en soi , quiconque emploie , pour nuire à ses concitoyens , les qualités qu'il auroit pu leur rendre utiles.

Mais combien de gens qui , sans entrer dans ces distinctions , condamnent absolument l'éloquence , & qui , prévenus de leurs fausses idées , ne voient pas que , de toutes les qualités naturelles à l'homme , l'éloquence dont ils se déclarent ennemis , est celle qui nous a procuré les plus grands biens ! Par où , en effet , sommes-nous vraiment supérieurs aux animaux ? ne l'emportent-ils point par la force & la vitesse ; & n'ont-ils point sur nous d'autres avantages encore ? Mais la faculté de parler , la faculté de nous communiquer nos sentimens & nos idées , nous a affranchis de la nécessité de vivre comme les brutes , nous a fourni les moyens de nous réunir , de bâtir des villes , de faire des loix , d'inventer les arts ; en un mot , tout ce que nous avons imaginé de plus industrieux , est l'ouvrage de la parole.

C'est elle qui , distinguant le juste d'avec l'injuste , ce qui est honteux d'avec ce qui est hon-

nête , nous fit prendre des notions (1) sans lesquelles nulle société n'auroit pu s'établir. L'éloquence fait démasquer le vice & préconiser la vertu. Par elle l'ignorant s'instruit , & le savant se fait connoître. Nous trouvons dans l'art de parler le signe le moins équivoque du talent de penser. Un discours solide , juste & raisonnable , est l'image d'une ame droite & sincere. C'est par la parole que nous conduisons les hommes à la vérité qui se cache , & à la vérité que l'on conteste. Les mêmes raisons qui nous servent à persuader une assemblée nombreuse , nous les faisons valoir devant un petit nombre de personnes ; & si on appelle éloquens les citoyens qui sont en état de parler devant le peuple , on regarde comme prudens & sages , ceux qui , dans les affaires particulieres , peuvent donner & appuyer un bon avis. Pour recueillir en peu de mots tout ce qu'il est possible de dire en faveur de l'éloquence , on trouvera que toutes les opérations de la sagesse sont accompagnées de la parole ; que c'est la parole qui dirige toutes les actions & toutes les pensées , & que les plus habiles sont ceux qui savent le mieux en faire usage. Ainsi , quiconque ose décrier les disciples & les maîtres de l'éloquence , ne me paroît pas moins sacrilege que celui qui profane les temples des immortels.

Oui , je fais cas de toutes les especes de dis-

(1) Ce n'est pas précisément l'éloquence qui donne ces notions ; mais en vain des esprits réfléchis les auroient eues , s'ils n'avoient été doués du don de la parole pour les communiquer aux autres , & les répandre parmi les hommes.

cours , de ceux même qui ne peuvent nous être que d'une utilité médiocre ; mais ceux qui traitent de la morale & de la politique , & parmi ces derniers , ceux qui tracent les devoirs des souverains envers leurs peuples , ainsi que des peuples envers leurs souverains , & qui par là doivent contribuer à la grandeur & à la félicité des empires ; voilà les discours que je regarde comme les plus nobles , les plus dignes d'un roi , les plus convenables à la majesté du trône.

Vous avez entendu le discours d'Isocrate sur les devoirs du prince envers ses sujets ; je vais essayer de vous entretenir des obligations des sujets envers leur prince. Non que je veuille disputer d'éloquence avec cet orateur , mais à qui conviendrait-il plus qu'à moi de vous instruire sur cette matière ? Si avant de vous avoir fait connaître ce qui m'est dû , vous agissiez autrement que je ne désire , je ne pourrois sans injustice vous en blâmer ; comme j'aurois sujet de m'offenser d'un défaut de soumission de votre part , si , après avoir entendu les préceptes que je vous destine , vous vous refusiez à ce que j'ai droit d'attendre de mon peuple.

Pour vous inculquer les maximes qui doivent être la règle de votre conduite , & vous porter à les pratiquer , je ne commencerai pas par vous les exposer en détail , je vous montrerai d'abord que vous devez être attachés à la constitution présente , moins parcequ'il vous est impossible d'en changer , & que nous avons toujours vécu sous cette forme de gouvernement , que parcequ'en effet il n'en est pas de meilleure. Je ferai voir en second lieu qu'il n'est rien de plus simple ,

rien de plus juste que mon droit au trône , que je n'y suis parvenu ni par le renversement des loix , ni par aucune usurpation , mais que j'ai reçu la couronne comme une succession de mes ancêtres , & que mes qualités personnelles ne me rendent pas indigne de ce rang. Ces deux points une fois établis , il n'est aucun de mes sujets qui ne doive se condamner lui-même aux derniers châtimens , s'il néglige de se conformer aux préceptes & aux instructions que j'aurai donnés.

Examinons en premier lieu ce qui a rapport au gouvernement , puisque j'ai annoncé cette partie comme la première. C'est un principe , que l'on ne contestera pas sans doute , qu'il seroit injuste de faire jouir les plus dignes & les moins dignes des mêmes privilèges. L'équité demande qu'on mette une différence entre des hommes qui different entre eux , & qu'on ne rende pas égaux ceux qui n'ont pas une égale vertu ; mais que chacun soit placé & honoré selon qu'il est convenable. Etablir l'égalité entre tous les citoyens , c'est ce que les républiques se proposent ; & le point de perfection seroit qu'aucun d'eux ne pût avoir plus de privilege qu'un autre ; ce qui tourneroit à l'avantage des hommes sans mérite. Dans les monarchies , au contraire , c'est celui qui a le plus de mérite qui obtient le plus de faveurs ; celui qui approche le plus du premier , est plus favorisé que le troisième ; ainsi des autres dans la même proportion : & si cette regle n'est pas toujours observée , c'est du moins l'esprit de ce gouvernement. Si donc , dans un état , il faut savoir distinguer les personnes , les placer & les honorer suivant leurs actions & leur caractère , ce discernement

ne doit-il pas se trouver dans un seul plutôt que dans une multitude ? Toutefois, quel homme raisonnable ne préféreroit un gouvernement où son mérite ne sauroit être ignoré, à celui où, confondu dans la foule, il restera obscur & inconnu ?

Mais ce qui rend le régime monarchique plus agréable & plus doux, c'est qu'il y est beaucoup plus facile d'étudier la volonté d'un seul homme pour la suivre, que de plaire à une infinité d'esprits différens.

Je ne m'arrêterai pas à prouver que la monarchie est en même tems plus juste & plus douce que toute autre administration : ce que j'ai dit sur cet article doit suffire.

Passons à ses autres avantages, & afin de mieux faire sentir combien ce régime l'emporte pour la sagesse des conseils, & pour la promptitude de l'exécution, comparons l'action & le jeu de la monarchie avec l'action & le jeu des autres états.

Les magistrats des républiques qui changent tous les ans, redeviennent simples particuliers avant que d'avoir pu s'instruire & se former par l'exercice. Les princes, qui sont toujours à la tête de l'administration, eussent-ils moins de génie que les magistrats, doivent leur être bien supérieurs par l'expérience. Dans les autres gouvernemens, combien d'objets ne néglige-t-on pas, parce que l'on compte les uns sur les autres ! Le monarque ne néglige rien, parcequ'il sait qu'il doit tout faire par lui-même. Observons encore que, dans les républiques, les jalousies des chefs ne sont que trop souvent funestes aux peuples ; au lieu que les souverains, n'ayant pas de rivaux, ne peuvent avoir pour but que le plus grand bien

de l'état. Ce n'est pas tout : occupés de leurs affaires personnelles , les magistrats laissent échapper le moment des affaires publiques. Sont-ils réunis au conseil , on les voit plus souvent se livrer à de vaines disputes que délibérer avec sagesse. Les rois qui n'ont ni conseils fixes , ni tems marqués , & qui tiennent sans cesse le timon du gouvernement , font chaque chose à propos , & ne manquent jamais les occasions. On peut dire de plus que les républicains , ennemis les uns des autres , ne desirerent , pour ajouter à leur gloire , que de trouver en faute ceux de leurs compatriotes qui ont gouverné avant eux , ou avec eux. Maîtres absolus pendant toute leur vie , les princes montrent en tout tems un zele égal pour l'intérêt commun. Enfin , & c'est l'essentiel , les souverains s'occupent des affaires publiques , comme étant les leurs propres , & les républicains comme leur étant étrangères : les uns prennent conseil des plus audacieux d'une ville ; les autres choisissent pour conseillers les plus sages de leur royaume : les uns honorent ceux qui ont le talent de remuer la multitude ; les autres recherchent ceux qui possèdent l'art de régir les empires.

Et ce n'est pas seulement dans le cours des affaires ordinaires & des événemens journaliers , mais c'est sur-tout dans ce qui concerne la guerre , que les monarchies ont un avantage réel. Dans les états monarchiques , il est bien plus facile de lever des troupes & de les employer , de se cacher ou de paroître , de persuader ou de contraindre , d'acheter les services , & de gagner les hommes par tous les moyens. L'histoire en fournit des preuves non moins convaincantes que le rai-

sonnement. Qui peut ignorer que les Perses sont moins redevables de leur grande puissance à la sagesse de leur politique, qu'à leur entier dévouement pour leurs maîtres (1)? Qui ne fait encore que Denys, qui avoit trouvé toute la Sicile dévastée & sa patrie assiégée, délivra tout le pays des dangers qui le pressoient, & même le rendit plus puissant qu'aucun des états de la Grece? Les Carthaginois, & les Lacédémoniens, dont l'administration est si sage, suivent en tems de paix le régime aristocratique, & le monarchique à la guerre. On pourroit faire voir qu'Athenes même (2), cette république si ennemie du gouvernement d'un seul, échoua toujours lorsqu'elle confia ses troupes à plusieurs généraux, & qu'au contraire elle réussit toujours quand elle les remit entre les mains d'un seul homme. Mais

(1) Le gouvernement des Perses étoit une monarchie absolue : le prince pouvoit, dans l'occasion, disposer à son gré des biens & des personnes de ses sujets. = Denys l'ancien étoit Syracusain, d'une naissance obscure. S'étant rendu souverain de Syracuse, & d'une grande partie de la Sicile, il chassa les Carthaginois qui ravageoient toute la contrée & assiégeoient sa patrie.

(2) Il importe au succès de la guerre que les troupes soient commandées par un seul chef : c'est une vérité qui a été reconnue, même par tous les états républicains. Quoiqu'Athenes nommât tous les ans dix généraux, ordinairement elle n'en mettoit qu'un seul à la tête des troupes. Elle en mettoit quelquefois plusieurs ; & nous voyons qu'à Marathon les dix généraux étoient dans l'armée, & commandoient chacun leur jour. Heureusement pour Athenes, & pour toute la Grece, la bataille fut livrée le jour où commandoit Miltiade. Dans la journée d'Egos-Potamos, & dans l'expédition de Sicile, la multiplicité des généraux fut fatale à cette république.

où trouver des exemples plus frappans pour établir la prééminence de la monarchie ? Les états gouvernés constamment par des monarques, sont parvenus au comble de la puissance ; les peuples où l'aristocratie est la mieux réglée, se font une loi, dans les occasions importantes, ou de n'employer qu'un seul général, ou de mettre un monarque à la tête des armées ; enfin, les plus opposés au gouvernement d'un seul, manquent toutes leurs entreprises lorsqu'ils envoient plusieurs commandans.

Faut-il remonter aux plus anciennes traditions ? On dit que les dieux ont Jupiter pour roi. Si cette croyance est fondée sur la vérité, il est clair que les dieux mêmes préfèrent le régime monarchique. Si, sans avoir là-dessus rien de certain, nous n'avons admis cette opinion que par conjecture, c'est toujours une preuve de la préférence que nous accordons à la monarchie : car les hommes ne l'auroient jamais attribuée aux dieux, si de toutes les administrations ils ne l'avoient jugée la plus parfaite.

Il n'est pas possible d'épuiser la matière des gouvernemens, & d'expliquer tous leurs avantages & désavantages respectifs ; je crois néanmoins en avoir dit assez pour la circonstance présente.

Mon droit à la couronne est un objet moins contesté, & sur lequel je passerai plus légèrement. Peut-on ignorer, en effet, que Teucer, chef de ma famille, prenant avec lui les ancêtres des Salaminiens, passa dans ce pays, leur bâtit une ville, & leur distribua des terres (1). Quant à Eva-

(1) Il sera parlé plus au long de Teucer & d'Evagoras

goras, mon pere, il reprit, au milieu des plus grands périls, le sceptre que ses prédécesseurs s'étoient laissé ravir: &, grace à la révolution qu'il a opérée, ce ne sont plus les Phéniciens qui regnent dans Salamine; les enfans des premiers possesseurs du trône sont rentrés dans tous leurs droits.

Il est tems de vous parler des qualités personnelles de votre prince; il faut vous apprendre qu'il est digne par lui-même encore plus que par ses ancêtres, du rang suprême où il est élevé.

Personne, à ce qu'il me semble, ne conteste sur le prix de la tempérance & de la justice. Ces vertus nous sont utiles, non seulement par elles-mêmes; mais si l'on examine toutes les autres par leur nature & dans leur exercice, on verra que, séparées des deux principales, elles causent les plus grands maux, & que, lorsqu'elles leur sont réunies, il en résulte les plus grands biens parmi les hommes. Or, si jamais quelqu'un eut des droits à l'estime publique par la pratique de ces vertus essentielles, j'ose me flatter de pouvoir y prétendre autant que qui que ce soit.

Pour vous convaincre de mon exactitude à observer la justice, rappelez-vous dans quelles circonstances je montai sur le trône. Les trésors

dans l'éloge de ce dernier. Qu'il suffise de dire ici, que Teucer, fils de Télamon, frere du grand Ajax, fonda dans l'isle de Cypre la ville de Salamine. Evagoras, descendant de ce héros, reprit, les armes à la main, le trône qu'un exilé de Phénicie avoit usurpé sur un de ses ancêtres. C'étoit un prince d'un grand courage. Il eut à soutenir des guerres considérables dont il sortit vainqueur, mais qui épuisèrent son royaume.

de mon pere se trouvoient épuisés , les finances étoient dans le plus grand désordre. La confusion régnoit par-tout ; tout demandoit les plus grands soins , beaucoup d'attention & de dépenses. Je n'ignorois pas que , dans ces conjonctures , on se montre peu délicat sur les moyens , & que souvent on se voit forcé d'agir contre son caractère. Aucune considération ne m'a fait abandonner mes principes ; j'ai réglé tout avec l'intégrité la plus scrupuleuse , sans négliger ce qui pouvoit contribuer à la gloire & à la prospérité de mon royaume. J'ai traité mes sujets avec tant de douceur , que , sous mon regne , on n'a vu ni exils , ni supplices , ni confiscations de biens , ni aucunes rigueurs pareilles. La dernière guerre nous avoit fermé l'entrée de la Grece (1) ; nous étions livrés de tous côtés au pillage : j'ai remédié à ces maux , payant aux uns tout ce qui leur étoit dû , une partie aux autres , obtenant des délais , ou faisant les meilleurs accommodemens que permettoient les conjonctures. Les peuples de Cypre étoient à notre égard dans des dispositions peu favorables ; le roi de Perse , réconcilié en apparence , gardoit tout son ressentiment contre nous : je suis parvenu à les calmer , l'un par mon zele & mes services , les autres par la droiture de mes procédés. Bien éloigné de cette ambition qui

(1) Comme Evagoras s'étoit révolté contre Artaxerxès , il ne fut point compris dans le traité conclu entre les Grecs & le roi de Perse , & par conséquent il étoit regardé comme ennemi par les peuples de la Grece. Isocrate dit ailleurs en propres termes , qu'Evagoras n'avoit pas été compris dans les traités.

convoite les possessions d'autrui , & qui , pour entreprendre sur ses voisins , n'a besoin que de se croire des forces supérieures , on m'a vu résister aux exemples que j'avois sous les yeux , refuser même les pays qui m'étoient offerts (1) , & préférer de me renfermer dans les limites de mes anciens états , plutôt que d'en reculer les frontieres par la violence & l'injustice.

Mais pourquoi m'arrêter à ces détails , quand je puis , par un seul trait , vous donner de moi une juste idée ? Loin d'avoir jamais lésé personne dans sa fortune , j'ai fait plus de bien , j'ai accordé plus de graces à beaucoup de mes sujets , & à d'autres particuliers de la Grece , qu'aucun des rois auxquels j'ai succédé. C'est cependant le premier témoignage que doit pouvoir se rendre un prince qui se pique d'être juste , & qui veut être loué pour son désintéressement.

Sur l'article de la tempérance , j'ai encore plus à dire en ma faveur. Je savois qu'il n'est rien de plus cher aux hommes que leurs femmes & leurs enfans , que les injures faites à ces objets de leur tendresse , sont celles qu'ils pardonnent le moins , que de pareils outrages occasionnent les plus tristes catastrophes , & que plusieurs particuliers , des monarques même , en ont été les victimes. A cet égard je n'ai eu rien à me reprocher ; & du premier moment de mon regne , prenant un engagement légitime , je me suis interdit tout autre goût. Non que je ne fusse qu'on pardonne aisé-

(1) L'histoire ne dit pas par qui & dans quelle circonstance , de nouveaux domaines avoient été offerts à Nicoclès.

ment ces foiblesses à un prince , pourvu que , dans ses plaisirs , il ménage l'honneur de ses sujets ; mais j'ai voulu que ma conduite fût à l'abri du plus léger soupçon , & pouvoir l'offrir pour modele à mon peuple , sachant que la foule des citoyens aime à prendre exemple sur ses maîtres. J'estimois aussi que les rois devoient être plus parfaits que de simples particuliers , en proportion de la supériorité de leur rang ; & il me semble que ce feroit en eux le comble de l'injustice , de forcer leurs sujets à se tenir dans la regle , tandis qu'ils s'en affranchiroient eux-mêmes. D'ailleurs , voyant des ames assez communes qui triomphoient des autres passions , & de très grands personnages qui s'étoient laissé vaincre par la volupté , je me suis fait une gloire de résister à ses attraits , & de m'élever , par cet effort , non au-dessus du simple vulgaire , mais au-dessus des héros les plus recommandables par toute autre vertu. Pour moi , je ne connois rien de si criminel que ces princes qu'on voit , au mépris d'un lien formé pour la vie , changer d'objet tous les jours , & , par leur inconstance , affliger une compagne à laquelle ils ne voudroient rien pardonner ; ces princes , qui , fideles à leurs autres engagements , ne se font aucun scrupule de violer le plus sacré de tous & le plus inviolable. Ils ne sentent point qu'une pareille conduite leur prépare , jusque dans leur palais même , des dissensions & des troubles. Mais un monarque sage , non content de maintenir la paix dans les états qu'il gouverne , doit s'étudier à la faire régner dans sa propre maison , & dans tous les lieux qu'il habite : & ce sont là des devoirs que prescrivent la tempérance & la justice.

Quant aux enfans, je n'ai jamais pensé comme la plupart des souverains. Je n'ai pas cru qu'il fût permis de s'unir à plusieurs femmes de diverse extraction, mais que des freres devoient naître de meres de même qualité, & qu'il ne devoit sortir du même pere que des enfans légitimes. Aussi ai-je voulu que tous les miens, également illustres de l'un & de l'autre côté, pussent remonter à la même origine (1), parmi les mortels jusqu'à mon pere Evagoras, parmi les demi-dieux jusqu'à la race d'Eacus, parmi les immortels jusqu'à Jupiter, & que chacun de mes descendans eût à se glorifier d'une naissance aussi auguste.

Plus d'un motif m'attachoit à ces principes; mais rien n'a plus servi à m'y affermir que de voir la valeur, l'éloquence, l'art de conduire les affaires, & tout ce que les hommes estiment le plus, souvent possédé par les méchans; au lieu que la tempérance & la justice sont le bien propre de l'homme vertueux. J'ai donc pensé que rien n'étoit plus beau que de fixer ses regards & son choix sur ces vertus qui ne peuvent être le partage du vice, & qui par elles-mêmes étant les plus pures, les plus solides, les plus sublimes, sont les plus dignes de nos éloges & de nos hommages. D'après ces réflexions & ces motifs, parmi les vertus, j'ai préféré la tempérance & la justice, & parmi les plaisirs, j'ai choisi ceux qui naissent des actions honnêtes, dont la gloire est le fruit.

Toutes les circonstances ne sont pas égales pour faire connoître chaque vertu. La justice

(1) Sans doute que Nicoclès avoit pris dans sa famille la femme qu'il avoit épousée.

brille dans l'indigence ; la modération , dans l'exercice du souverain pouvoir ; l'empire sur soi-même , dans la fougue de l'âge. Je me suis montré dans chacune de ces circonstances. Des finances en désordre, loin de me porter à vexer aucun de mes sujets, n'ont fait que manifester mieux mon amour pour la justice. Revêtu de l'autorité suprême , & maître absolu de mes volontés, j'ai fait voir plus de modération que le plus simple particulier ; & cela dans un âge où si peu d'hommes savent mettre un frein à leurs passions.

Il m'en auroit coûté de m'exprimer de la sorte devant d'autres que devant vous. Non que je me juge indigne des louanges que je me donne ; mais j'aurois appréhendé de n'en être pas cru , si je n'avois parlé devant mon peuple : je n'avance rien ici dont chacun de vous ne puisse rendre témoignage.

Au reste, quelque estimable que soit celui qui est modéré par caractère , je crois qu'on doit estimer davantage celui qui l'est encore par réflexion & par principes. Tout homme qui n'est vertueux que par instinct , peut changer par caprice ; mais lorsqu'à un heureux penchant il joint cette conviction , que la vertu est le plus grand des biens, on doit présumer qu'il ne s'écartera jamais des sentimens qu'elle inspire.

Si je me suis un peu étendu sur mon éloge & sur les autres objets qui m'ont paru nécessaires , c'étoit pour ôter tout prétexte à la mauvaise volonté, & pour vous rendre tous plus dociles à mes avis & à mes ordres.

Je dis d'abord que chacun de vous doit s'acquitter de son emploi avec droiture & avec exac-

titude : car si , faute de l'une ou de l'autre , vous manquez à ce qui vous est prescrit , les affaires manqueront , du moins de votre côté. Gardez-vous donc de dédaigner ou de négliger l'objet qui vous aura été confié ; ne vous figurez pas qu'il soit pour l'état d'une légère importance ; donnez-y la plus sérieuse attention , & foyez convaincus que le tout ira bien ou mal , selon que chaque partie fera bien ou mal réglée.

Prenez soin des affaires publiques comme de vos affaires propres , & ne regardez pas comme un médiocre avantage les honneurs rendus au zèle de nos ministres.

Respectez les biens d'autrui , si vous voulez posséder tranquillement les vôtres.

Soyez à l'égard des autres ce que vous voulez que je sois à votre égard.

Ne vous hâtez pas de vous enrichir ; à une grande fortune préférez toujours une bonne réputation. Parmi les Barbares , (1) comme parmi les Grecs , ce sont les plus distingués par leurs vertus qui jouissent de la prospérité la plus solide.

Croyez que d'injustes profits sont moins une richesse qu'un écueil.

Ne regardez ni comme une perte ce que vous donnez , ni comme un gain ce qu'on vous donne. On ne perd pas , on ne gagne pas toujours , en donnant ou en recevant. L'un & l'autre ne sont avantageux que selon la circonstance , & qu'autant que l'on agit par un principe de vertu.

(1) On fait que les Grecs appelloient Etrangers tous ceux qui n'étoient pas citoyens de leur république , & Barbares tous ceux qui n'étoient pas Grecs.

N'exécutez de mauvaise grace aucun de mes ordres : plus vous me rendrez de services , plus vous en retirerez d'utilité.

Que chacun de vous se persuade que le plus secret de ses mauvais desseins ne peut m'être caché , & que je suis présent à ses délibérations en esprit ou en personne. Ce sentiment vous fera prendre des partis plus sages.

Ne célez ni ce que vous possédez , ni ce que vous faites , ni ce que vous projetez de faire ; croyez que le déguisement ne marche jamais sans la crainte.

Evitez dans votre conduite les voies obscures & détournées : qu'elle soit si simple & si franche , qu'elle ne puisse donner prise à la calomnie.

Soyez vous-mêmes les juges de vos actions : comptez qu'elles sont mauvaises , si vous desirez que je les ignore ; & qu'elles sont bonnes , si parvenues à ma connoissance , elles doivent me donner de vous une meilleure opinion.

Si vous voyez des citoyens agir sourdement contre mon autorité , ne craignez pas de rompre le silence , dénoncez-les : celer le crime , c'est le partager.

Ne tenez point pour heureux celui qui fait le mal à l'abri du secret , mais celui qui fait s'en abstenir. Tôt ou tard l'un subira la peine qu'il mérite , l'autre recevra la récompense dont il est digne.

Ne formez sans mon aveu ni associations , ni assemblées : elles peuvent être utiles dans d'autres gouvernemens ; dans une monarchie elles seroient dangereuses.

Ne vous contentez pas de vous abstenir des

fautes, évitez même tout ce qui en pourroit faire naître le soupçon.

Croyez qu'il n'est rien de plus solide & de plus sûr que ma faveur.

Travaillez à maintenir la constitution présente, sans soupirer après un changement. Les révolutions qui renversent les états, n'épargnent point les fortunes particulières.

Ce n'est pas seulement le caractère des rois, mais celui des sujets, qui fait la douceur ou la rigueur de l'administration. On est souvent forcé par l'indocilité de ceux que l'on gouverne, de les traiter avec plus de sévérité qu'on ne voudroit.

Comptez moins sur mon indulgence que sur votre vertu.

Persuadez-vous que votre sûreté dépend de la mienne : si mes affaires prospèrent, les vôtres prospéreront aussi.

Est-il question d'obéir, soyez simples, dociles, attachés aux usages reçus, observateurs exacts des ordonnances du souverain ; mais montrez-vous magnifiques & grands lorsqu'il s'agit de remplir des fonctions publiques, & de faire exécuter mes ordres.

Excitez les jeunes gens à la vertu, non seulement par des avis & des préceptes, mais en leur apprenant, par votre exemple, ce que doivent être de bons citoyens.

Elevez vos enfans dans la soumission au prince, & accoutumez-les de bonne heure à faire leur principale étude de l'exercice de cette vertu. Ils seront bien plus en état de commander, quand ils sauront obéir. Qu'ils soient honnêtes & fi-

deles , ils partageront nos avantages : ils exposent leur fortune , s'ils sont vicieux & pervers. La plus belle & la plus solide richesse que vous puissiez leur transmettre , c'est ma bienveillance.

Regardez comme digne d'horreur & de pitié quiconque manque de foi & abuse de la confiance. Un tel homme doit nécessairement passer le reste de sa vie dans les alarmes , craindre tout le monde , & se défier de ses amis comme de ses ennemis mêmes.

Ce n'est pas de ceux qui ont d'immenses richesses qu'il faut envier le sort , mais plutôt de ceux qui n'ont rien à se reprocher. Une conscience pure fait couler d'heureux jours.

Ne vous figurez pas que le vice soit plus utile en effet que la vertu , & ne soit odieux que de nom : jugez de la différence des choses par la différence des noms qu'on leur a donnés.

Ne portez pas envie aux citoyens qui occupent les premières places ; pleins d'une noble émulation , tâchez , par les mêmes services , de vous élever au même rang.

Chérissez & respectez celui qui est honoré de la faveur du prince , afin d'obtenir pour vous cette même faveur.

Ce que vous dites en notre présence , pensez-le en notre absence.

Témoignez-nous votre affection par des effets , plutôt que par des paroles.

Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas souffrir d'eux.

Ce que vous blâmez en autrui , ne le montrez pas en vous-mêmes.

Attendez-vous à être heureux ou malheureux ,

selon que vous serez bien ou mal disposés à l'égard de votre prince.

Ne vous contentez pas de louer les gens de bien , imitez les.

Que mes simples paroles soient pour vous des loix ; ayez soin de vous y conformer , & souvenez vous que , pour réussir comme vous le desirez , vous devez agir comme je l'ordonne.

Pour conclure en un mot , foyez , à l'égard du prince qui vous commande , tels que vous voulez que soient à votre égard ceux qui vous obéissent. Attachez-vous seulement à ce principe ; il est inutile de s'étendre sur le bien qui peut en résulter. Si , de mon côté , je continue à vous gouverner comme par le passé , & que du vôtre vous me foyez toujours également soumis , vous ne tarderez pas à voir l'accroissement de vos fortunes , l'agrandissement de mon empire , & la prospérité de tout le royaume. De pareils avantages , sans doute , ne feroient pas trop achetés au prix de tous les périls & de tous les travaux : mais ici , votre fidélité seule & votre exactitude vous conduiront sans peine à ce comble de félicité.



S O M M A I R E
DU DISCOURS
A D É M O N I Q U E.

C E discours est adressé à un jeune Athénien , nommé Démonique , fils d'un Hipponique qui avoit été ami d'Isocrate ; il est composé sur le même plan que le discours à Nicoclès , & renferme trois parties. Quelques réflexions sur l'amitié & sur l'importance des instructions morales , un bel éloge de la vertu , & d'Hipponique , pere de Démonique , composent la premiere. La seconde offre un grand nombre de maximes pour des particuliers , dont plusieurs ne peuvent convenir qu'à la jeunesse. La troisieme présente les motifs & les moyens de faire des progrès dans la vertu , de s'affermir dans l'amour & la pratique des actions honnêtes.

Il est probable qu'Hipponique , dont il est parlé dans le discours , étoit beau-pere d'Alcibiade. Isocrate nous le peint comme un homme riche , d'une grande naissance , & fort considéré d'ailleurs par son mérite personnel : or , c'est sous ces traits que le beau-pere d'Alcibiade est connu dans l'histoire d'Athenes.

Hipponique étoit mort , & Isocrate avoit déjà ouvert son école , lorsqu'il écrivit son discours à Démonique. Il n'ouvrit cette école qu'après la guerre du Péloponèse , vers l'an 404 avant Jésus-Christ ; ce fut vers ce même tems qu'arriva la mort d'Alcibiade & la persécution de sa famille : Démonique , son beau-frere , put y être enveloppé , & se réfugia peut-être en Perse ou en Cypre. C'est
à

à peu près à cette époque qu'on peut placer la composition de ce discours , environ dans la trente-troisième année d'Isocrate. Il est certain que Démonique vivoit à la cour d'un prince lorsqu'il lui adressa ses instructions , puisqu'il lui donne , sur la manière dont il doit s'y comporter , des avis qui ne peuvent convenir qu'à un jeune homme élevé sous un gouvernement populaire , & transplanté à la cour d'un monarque.

Un ancien critique a écrit que Démonique étoit fils d'Evagoras , roi de Salamine ; mais c'est visiblement une erreur , qui cependant a été copiée par plusieurs autres écrivains.

Quelques critiques modernes , entre autres le savant Henri Etienne , ont prétendu que le discours à Démonique n'étoit pas de notre Isocrate , mais d'un Isocrate d'Apollonie , son disciple. Dans les Mémoires de l'Académie des Inscriptions , tome 14 , édition in-4°. , il y en a un sur le Démonique , où l'on réfute très bien Henri Etienne , & où l'on prouve que ce discours appartient incontestablement à notre Isocrate. La principale preuve dont s'appuie Henri Etienne , pour l'attribuer à un autre , c'est qu'il s'y rencontre quelques expressions qui s'éloignent de la façon ordinaire de parler. Mais , outre qu'on ne voit pas pourquoi le disciple d'Isocrate auroit pu ignorer les termes & les tours en usage de son tems , ce n'est point sur quelques expressions peu communes , qu'on doit juger si un ouvrage est faussement attribué à un auteur. D'abord , ces expressions peuvent avoir été altérées dans le texte : ensuite , pouvons-nous nous flatter de connoître assez bien une langue morte , pour décider que telle façon de parler étoit irrégulière ? & un écrivain ne peut-il pas employer dans un ouvrage des locutions dont il n'a pas

usé dans les autres ? Le ton & la maniere d'un auteur, sont des moyens beaucoup plus sûrs , quoiqu'ils ne soient pas toujours infailibles , pour découvrir la vérité. Or , le Démonique est certainement dans le ton & dans la maniere d'Isocrate. On y voit par-tout de grandes idées & de beaux sentimens , beaucoup de noblesse , de grace & d'harmonie.

Le manuel d'Epictete nous offre , ainsi que le discours à Démonique , une suite de maximes morales plus ou moins étendues ; mais ces maximes sont bien différentes , & pour le fonds , & pour la forme. Epictete , philosophe austere , trace des regles & donne des préceptes à tous les hommes , pour leur apprendre à mettre leur vertu & leur bonheur à l'abri de toutes les opinions humaines & de tous les événemens. Son sage sera doux & ferme , parcequ'il ne s'effraiera , ne s'irritera , ne s'affligera , ne se réjouira de rien ; mais il sera froid & apathique. La morale d'Epictete est pure & saine , son style est vif & précis , mais sans douceur & sans grace. Isocrate , philosophe plus agréable & moins sévere , apprend à son jeune disciple , non seulement à se maintenir heureux & vertueux au milieu des hommes , mais à plaire à ceux avec lesquels il doit vivre , à ne pas les choquer par ses manieres , à user de prudence & de circonspection pour ménager ses intérêts , à se prêter quelquefois aux circonstances des tems & aux goûts des personnes. La morale du discours , quoique très pure en général , n'est pas toujours de la plus grande exactitude. La diction est grave , mais douce & moëlleuse ; l'écrivain s'est étudié à contenter l'esprit par la justesse des idées & la précision du style , à élever l'ame par la grandeur & la noblesse des sentimens , à flatter l'oreille par les charmes & l'harmonie du langage.



DISCOURS

A

DÉMONIQUE.

LES partisans du vice & ceux de la vertu sont rarement d'accord, mon cher Démonique; mais c'est principalement au sujet de l'amitié que leurs sentimens different. Les uns conservent de l'affection pour leurs amis, même pendant l'absence; les autres, au contraire, ne leur témoignent d'attachement que tandis qu'ils les voient. L'amitié des méchans est peu durable; le tems ne peut altérer celle des gens de bien. Ainsi, puisqu'il est vrai que le desir de la science & l'amour de la gloire nous portent à imiter ceux qui sont jaloux de se concilier l'estime publique, je vous envoie ce discours comme un gage de mon amitié, & comme une preuve de celle qui m'unissoit à Hipponique (1) votre pere: car les enfans, sans doute, ne doivent pas moins hériter des amis, que des biens de leurs parens.

La fortune se prête à nos vœux, & nous nous trouvons disposés l'un & l'autre de la maniere la plus favorable. Vous avez une extrême envie d'apprendre; & je me fais un plaisir d'enseigner.

(1) Hipponique, pere de Démonique. Nous avons observé dans le sommaire, que c'étoit probablement le beau-pere d'Alcibiade, connu dans l'histoire d'Athenes par sa naissance, par ses grandes richesses, & par son mérite personnel.

Vous êtes passionné pour l'étude des lettres ; & j'aime à conduire ceux qui se livrent à cette étude. S'il est bon d'exhorter ses amis à s'appliquer à l'éloquence, il est un autre genre d'instruction bien plus intéressant. Diriger les jeunes gens, s'occuper à former leurs mœurs, à leur inspirer la vertu plutôt qu'à les exercer dans l'art de la parole, c'est un point d'autant plus essentiel, qu'il vaut infiniment mieux les porter à bien vivre, que leur apprendre à bien parler.

Ce ne sont donc pas ici, Démonique, des préceptes d'éloquence, mais des leçons de morale, que j'ai dessein de vous offrir. Il faut que vous appreniez de bonne heure ce que doit rechercher ou éviter un jeune homme de votre âge ; avec quelles personnes il doit se lier ; enfin, comment il doit régler sa vie : car il n'y a que ceux qui savent se conduire, & qui sont entrés dans la vraie route, qui puissent arriver au but qu'ils se proposent, & s'assurer de la vertu, le plus grand, le plus solide de tous les biens. La beauté est une fleur que la maladie peut flétrir, & que le tems fait disparaître : les richesses, trop souvent instrument du vice, nous entretiennent dans une vie molle, & portent la jeunesse à la volupté : la force du corps, jointe à la prudence n'est pas un médiocre avantage ; seule, elle nuit plus qu'elle ne sert ; autant elle est utile aux athlètes pour leurs exercices, autant elle est préjudiciable aux opérations de l'intelligence. La seule vertu est toujours profitable ; elle n'abandonne pas dans la vieillesse ceux en qui elle s'est accrue & fortifiée avec l'âge. Infiniment préférable aux richesses & à la naissance, elle trouve facile ce qui sembleroit im-

possible , supporte avec courage ce qui effraie la multitude , rougit de l'indolence & s'honore du travail. Il est aisé de s'en convaincre par les combats d'Hercule, & par les exploits de Thésée. Gravée dans l'ame de ces deux héros , la vertu imprima sur toutes leurs actions le sceau d'une grandeur dont la durée des siècles n'a pu encore effacer la mémoire.

Mais , fans sortir de votre famille , ô Démonique , rappelez-vous la conduite de votre pere : c'est le plus bel exemple qu'on puisse vous proposer à suivre. Fidele à la vertu , on ne le vit jamais s'abandonner à l'oïveté. En même tems qu'il fortifioit son corps par le travail , il fut affermir son ame par l'habitude des périls. Juste appréciateur des richesses , il jouissoit de ses biens en homme persuadé qu'il n'étoit pas immortel , & il les administroit avec autant d'économie , que s'il eût cru ne devoir jamais mourir. Honorable & magnifique , on ne voyoit rien que de noble dans sa maniere de vivre. Dévoué sans réserve à ses amis , il leur étoit plus attaché qu'à ses parens même : il sentoit que , pour former les nœuds de l'amitié , l'inclination a plus de force que la loi ; le choix , que la nécessité ; les rapports de caractère , que les droits du sang.

Le tems me manqueroit , si je voulois entrer ici dans tous les détails de sa vie. Peut-être un jour je pourrai l'entreprendre ; qu'il me suffise maintenant de vous avoir présenté cette foible esquisse , qui peut vous servir de modele. Oui , Démonique , vous devez regarder les vertus paternelles comme votre regle , & vous montrer jaloux de les imiter. Eh quoi ! si , par leurs cou-

leurs, les peintres peuvent bien réussir à représenter les plus beaux traits des êtres vivans, ne feroit-ce pas une honte que des enfans ne fussent point retracer, par leurs actions, le tableau des vertus de leurs peres? Croyez qu'il n'est pas d'athlete qui doive apporter autant de soin pour triompher de son rival, que vous en devez prendre pour égaler votre pere en mérite. Songez aussi que, pour y parvenir, vous devez être attentif à vous remplir l'esprit d'excellentes maximes. Si le corps se fortifie par des travaux modérés, c'est par de sages instructions que l'esprit se perfectionne. Je vais donc vous tracer en peu de mots les préceptes qui me paroissent les plus propres à vous faire avancer dans les sentiers de la vertu, & à vous mériter l'estime de tous les hommes.

D'abord, honorez les immortels par la fidélité à vos sermens, plus encore que par la multitude des victimes. L'un ne prouve que l'aisance & la richesse; l'autre atteste l'innocence & la vertu. Adorez en tout tems la divinité, mais principalement dans les fêtes publiques: ainsi l'on verra que vous honorez les dieux, & que vous observez les loix.

Comportez-vous envers vos parens, comme vous voudriez que vos enfans se conduisissent un jour envers vous-même.

Parmi les exercices du corps, attachez vous moins à ceux qui peuvent augmenter vos forces, qu'à ceux qui doivent entretenir votre santé, & n'attendez pas d'être fatigué pour les suspendre (1).

(2) Lycurgue n'auroit pas adopté cette maxime pour ses

Ne vous permettez ni des ris immodérés , ni des discours présomptueux : les uns annoncent un défaut de sens , les autres décelent la folie.

Croyez qu'il n'est jamais bienféant de dire ce qu'il feroit honteux de faire.

Ne montrez pas un front dur & sévère , contentez-vous d'un maintien grave & recueilli : le premier désigne l'orgueil , l'autre la prudence.

Soyez persuadé que ce qui sied davantage à un jeune homme , c'est la modestie , la pudeur , l'amour de la tempérance & de la justice. Ce sont là les vertus qui doivent former le caractère de la jeunesse.

S'il vous arrive de commettre quelque action honteuse , ne vous flattez pas qu'elle puisse rester absolument ignorée : mais quand vous pourriez la dérober à la connoissance des autres , elle sera connue de vous.

Craignez Dieu. Honorez vos parens. Chérifiez vos amis. Obéissez aux loix.

Ne recherchez jamais que des plaisirs honnêtes. Les plaisirs sont un bien , quand ils s'accordent avec l'honnêteté ; ils deviennent un mal , dès qu'ils s'en écartent.

Spartiates. Isocrate , d'un caractère doux , homme d'étude & de cabinet , enseignant l'éloquence dont il avoit fait une étude particulière , ne conseille que des exercices modérés , propres à entretenir la santé du corps sans nuire aux opérations de l'esprit. L'histoire cependant nous fournit des exemples de grands personnages qui , dans un corps propre à soutenir les plus rudes fatigues , ont eu un esprit cultivé par l'étude , & orné des plus belles connoissances , qui ont joint le talent de parler à celui d'agir , & ont su se servir de la plume aussi bien que de l'épée.

Craignez , quelque fausses qu'elles puissent être , de donner prise aux imputations de la calomnie : la plupart des hommes , sans s'informer de la vérité , ne jugent que sur les bruits vulgaires.

Tout ce que vous faites , faites-le comme devant être su du public : ce que vous aurez caché pendant quelque tems , se découvrira par la fuite.

C'est sur-tout en ne vous permettant pas vous-même ce que vous désapprouvez dans les autres , que vous mériterez d'être estimé.

Soyez avide de savoir , & vous deviendrez savant.

Conservez par l'exercice les connoissances que vous aurez acquises ; acquérez par l'étude celles dont vous seriez dépourvu. Ne pas retenir une instruction utile , & ne pas garder les présens de ses amis , sont deux choses également honteuses.

Tout ce que vous avez de loisir , employez-le à écouter les gens instruits ; par là vous apprendrez sans peine ce qu'ils n'ont appris que par un long travail.

Un trésor de belles maximes est préférable à un amas de richesses. Celles-ci sont passageres , & nous abandonnent , les autres nous restent. De toutes nos possessions , la sagesse seule est immortelle.

Ne craignez pas de voyager au loin pour aller trouver des hommes qui enseignent des sciences utiles. Les commerçans , pour augmenter leur fortune , affrontent hardiment les mers : ne seroit-ce pas dans les jeunes gens une lâcheté honteuse , de refuser d'entreprendre des voyages par

terre pour enrichir leur esprit ?

Soyez poli dans vos manieres , & affable dans vos discours. La politesse demande qu'on salue le premier ceux que l'on rencontre ; l'affabilité veut qu'on leur tienne des propos honnêtes (1).

Civil envers tout le monde , ne vous familiarisez qu'avec les gens vertueux : c'est le moyen d'éviter l'inimitié des uns , & de vous concilier l'amitié des autres.

Ne parlez pas trop souvent aux mêmes personnes , ni trop long tems de la même chose : on se lasse de tout.

Préparez-vous , par des travaux volontaires , à supporter la fatigue , quand il en sera besoin.

Travaillez à maîtriser toutes les passions auxquelles il vous seroit honteux d'être assujetti , la cupidité , la colere , le plaisir & la douleur. Vous ne vous laisserez pas asservir par l'intérêt , si vous comptez pour un gain ce qui peut augmenter votre gloire plutôt que vos richesses : vous saurez réprimer la colere , si vous vous montrez disposé à l'égard de ceux qui commettent des fautes , comme vous voudriez qu'on le fût à votre égard si vous en aviez commis vous même : vous ne vous laisserez pas dominer par le plaisir , si vous regardez comme une honte d'obéir à la volupté , vous qui commandez à des esclaves : enfin , vous vous affermirez contre l'infortune , en jettant les yeux sur les miseres d'autrui , & en vous rappelant que vous êtes homme.

(1) Isocrate entre dans des détails qui pourroient paroître minutieux , si on ne se rappelloit qu'il écrit à un jeune homme.

Soyez encore plus religieux à tenir votre parole qu'à garder un dépôt : celui qui se pique de vertu , doit être si exact dans tous ses engagements, que sa simple parole soit plus sûre que le serment des autres.

S'il faut se défier des méchans , on doit sa confiance aux gens de bien : mais ne livrez votre secret qu'à ceux qui auront le même intérêt de le garder que vous même.

Requiert-on de vous le serment , ne l'acceptez que pour tirer vos amis d'un embarras , ou pour vous purger d'une accusation diffamante. Dussiez-vous n'affirmer que la vérité , dès qu'il n'est question que d'intérêt , n'interposez jamais le nom des dieux , de peur qu'on ne vous soupçonne d'avarice ou de parjure.

Avant de vous lier avec quelqu'un , sachez comment il s'est conduit dans ses premières amitiés : il est à croire qu'il n'en usera pas autrement avec vous qu'il n'en usoit avec les autres.

Soyez aussi difficile à former des attachemens, qu'attentif à ne pas les rompre : il est aussi honteux de changer sans cesse d'amis , que de n'en pas avoir.

Eprouvez vos amis , mais sans vous compromettre. Feignez des besoins que vous n'avez pas, & confiez leur des secrets qu'il vous importe peu qu'ils révelent : s'ils répondent à votre confiance, vous en serez plus assuré d'eux ; s'ils la trahissent, vous n'en recevrez aucun dommage (1).

(1) Les moyens que propose l'orateur pour s'assurer de la fidélité d'un ami , pourront paroître à quelques personnes des ruses & des artifices peu dignes d'une ame

Vous connoîtrez vos amis à l'intérêt qu'ils prendront à vos disgraces, & au zele qu'ils montreront dans vos détresses. C'est dans le creuset, qu'on éprouve l'or ; c'est dans l'adversité, que l'on reconnoît l'ami véritable.

Un des principaux devoirs de l'amitié, est de prévenir les demandes de ses amis, & de s'offrir de soi-même pour les secourir dans l'occasion.

Si en matière d'offense il est honteux d'être vaincu par ses ennemis (1), comptez qu'il ne l'est pas moins de se laisser vaincre par ses amis en bienfaits.

Reconnoissez pour vrais amis ceux qui s'affligent de vos malheurs, mais plus encore ceux qui ne s'affligent pas de vos succès : plusieurs partagent les adversités de leurs amis, qui portent envie à leur prospérité.

Parlez de vos amis absens devant vos amis présents, afin que ceux ci connoissent que vous ne les oublierez pas eux-mêmes en leur absence.

Cherchez dans vos habits la propreté, non le luxe : le luxe ne se plaît que dans une ostentation vaine ; la propreté s'en tient à une décence honnête.

Aimez les richesses, non pour accumuler des

franche & généreuse ; d'autres n'y trouveront que de la prudence.

(1) Les anciens, en général, pensoient que non seulement il n'y avoit pas de mal à se venger, mais qu'il y auroit eu du mal à ne se venger pas, & que c'auroit été une marque de lâcheté & de foiblesse de céder à un ennemi en injure. La vengeance étoit chez les Athéniens ce que le point d'honneur est chez les François : tant il est vrai qu'il nous faut un motif plus qu'humain pour nous faire vaincre un sentiment qui n'est que trop naturel.

trésors , mais pour en user à propos. Celui qui les entasse & qui ne fait pas en jouir , est aussi digne de mépris qu'un homme qui acheteroit des chevaux à grands frais , & qui ne sauroit pas les monter.

Distinguez dans vos richesses le nécessaire & le superflu : faites les servir aux besoins & aux agrémens de la vie , car c'est là posséder & jouir (1).

N'estimez les grands biens que pour être en état de supporter une grande perte , ou pour secourir , dans le besoin , un ami honnête : du reste , n'ayez pour les richesses qu'un attachement médiocre.

Content de votre situation présente , ne négligez pas de la rendre meilleure.

Ne reprochez à personne sa mauvaise fortune : l'avenir est incertain , & c'est le sort qui regle tout ici bas.

N'obligez jamais que les gens vertueux : vos bienfaits ainsi placés sont un trésor. Rendre service aux méchans , c'est nourrir un chien étranger , qui n'aboiera pas moins après vous qu'après tout autre. Les méchans ménagent aussi peu ceux qui les ont obligés , que ceux mêmes qui leur nuisent.

Le flatteur & le trompeur doivent vous être

(1) Ici l'auteur n'est pas facile à entendre ; je ne fais pas si j'ai bien saisi son idée. Au reste , la maxime françoise , que je crois être celle d'Isocrate , est conforme aux idées de beaucoup de gens du monde , mais non aux principes du christianisme , qui nous ordonne d'employer notre superflu , non aux agrémens de la vie , mais au soulagement des malheureux , qui nous fait de cet emploi de nos biens une règle & un devoir indispensable.

également odieux : ils sont également à craindre pour quiconque leur donne sa confiance. Si vous regardez comme vos meilleurs amis ceux qui vous flattent dans vos défauts, vous ne trouverez personne qui, pour vous en corriger, veuille encourir votre haine.

Evitez tout ce qui peut annoncer l'orgueil, & recevez avec civilité tous ceux qui vous approchent. La fierté & le dédain révoltent même les esclaves ; la politesse & l'affabilité se concilient tous les cœurs. La politesse défend de se montrer chagrin & contredisant, de heurter de front ses amis lorsqu'ils s'emportent même sans sujet ; elle veut qu'on leur cede dans la colere, & que, pour les avertir, on attende qu'elle soit calmée : elle n'est pas moins éloignée d'affecter un ton sérieux devant ceux qui rient, que d'aimer à rire devant ceux qui parlent sérieusement ; le contre-tems déplaît toujours. L'homme civil oblige autant par ses manieres que par ses services, & craint d'imiter ces sortes d'amis qui choquent même en obligeant : il évite ce ton de reproches & de réprimandes, qui ne fait que révolter & aigrir les esprits.

Fuyez les occasions de boire ; mais si la société vous y engage, retirez vous avant que d'être surpris par le vin. L'esprit une fois troublé par l'ivresse, est comme ces chars dont les chevaux ayant jetté bas leur conducteur, sont abandonnés à eux mêmes, & se précipitent au gré de la fougue qui les emporte. De quels écarts l'homme n'est-il pas capable, quand la raison ne le conduit plus ?

Par l'élévation de vos sentimens, montrez que vous aspirez à l'immortalité ; & par un usage mo-

déré des choses , faites voir que vous vous reconnoissez mortel.

Vous saurez combien l'honnêteté , dans les propos , est préférable à la rudesse , si vous songez qu'on peut tirer quelque avantage des autres défauts , mais que la grossièreté nuit toujours. Tel qu'on a offensé par des paroles , s'en venge souvent par des effets.

Voulez-vous devenir l'ami de quelqu'un , dites du bien de lui devant des gens qui pourront le lui rapporter : nous nous sentons disposés à l'amitié pour celui qui dit du bien de nous , & portés à la haine pour celui qui en dit du mal.

Quand vous délibérez , prenez dans le passé des exemples pour l'avenir : ce qui est déjà connu , vous fera juger de ce que vous ne connoissez pas encore.

Soyez lent à résoudre , & prompt à exécuter.

Croyez que si les bons succès viennent des dieux , les bons desseins viennent de nous (1).

Il peut arriver que vous ayez à consulter vos amis dans des choses sur lesquelles vous craignez de vous ouvrir entièrement ; parlez-en sous le nom d'un tiers , & comme d'une affaire qui vous est étrangère : par-là , sans vous être compromis , vous saurez ce qu'ils pensent.

Lorsque vous voudrez prendre conseil d'un

(1) Cette maxime a du rapport avec ce que dit Horace , *det vitam , det opes , æquum mihi animum ipse parabo* , que Jupiter me donne des jours & des richesses , je me donnerai à moi-même la modération : mais elle n'est pas conforme aux idées chrétiennes , qui nous représentent Dieu comme auteur de tout ce que nous faisons , de tout ce que nous disons , de tout ce que nous pensons de bien.

autre pour vos affaires , examinez d'abord comment il a administré les siennes : quiconque a mal réglé ses affaires propres , ne conduira gueres mieux celles d'autrui.

Rien ne vous portera davantage à délibérer mûrement , que de réfléchir sur les inconvéniens des délibérations précipitées : c'est ainsi qu'on n'est jamais plus porté à ménager sa santé , qu'en se rappelant les suites fâcheuses de la maladie.

Si vous vivez auprès des rois , prenez leurs mœurs & leurs usages (1). En vous voyant partager leurs goûts , ils croiront que vous les approuvez ; & c'est le moyen le plus simple de fixer sur vous la considération du public & la faveur du prince.

Obéissez aux loix établies par les monarques ; mais regardez sur-tout leur volonté comme la loi suprême. C'est le peuple qu'il faut ménager dans une démocratie ; dans une monarchie , c'est au souverain seul qu'il faut plaire (2).

Quand vous serez en place , évitez d'employer des hommes vicieux , bien persuadé qu'on vous imputera ce qu'ils pourront faire de mal.

Sortez des emplois plus estimé , non plus riche : les éloges du public sont préférables aux richesses.

(1) *Prenez leurs mœurs & leurs usages* , sans doute , pourvu que ces mœurs ne soient pas mauvaises , & que ces usages ne soient pas criminels : autrement cette maxime ne seroit point d'une saine morale.

(2) Isocrate , écrivant à un jeune homme élevé sous un gouvernement populaire , & transplanté à la cour d'un monarque , lui recommande la soumission la plus parfaite aux volontés du prince sous les loix duquel il vit.

Ne secondez ni ne défendez une mauvaise action ; car on croiroit que vous avez fait vous-même ce que vous auriez favorisé dans autrui.

Ne négligez pas de vous élever au-dessus des autres en pouvoir ; mais dans votre élévation, montrez-vous juste envers tout le monde : ainsi, l'on verra que ce n'est point par foiblesse, mais par esprit d'équité, que vous rendez à chacun ce qui lui est dû.

A des richesses mal acquises préférez une pauvreté sans reproche : les richesses ne peuvent nous être utiles que pendant la vie, au lieu que la probité nous comble de gloire même après la mort. Les unes ne sont que trop souvent le partage des méchans ; l'autre est l'apanage des seuls gens de bien.

N'enviez pas la fortune du méchant qui prospère, mais plutôt le sort de l'homme de bien qui ne méritoit pas de souffrir. Celui-ci, n'eût-il pour le présent aucun autre avantage, aura toujours de plus que l'homme injuste, l'espoir d'un heureux avenir.

Contentez-vous d'un soin raisonnable pour ce qui regarde le corps ; mais cultivez soigneusement votre esprit. Un bon esprit dans l'homme, est ce qu'il y a de plus grand réuni à ce qu'il y a de plus foible.

Fortifiez par le travail votre corps, & votre esprit par l'étude : l'un vous servira d'instrument pour exécuter ce que vous aurez résolu ; l'autre vous éclairera sur les résolutions qu'il faut prendre.

Avant que de parler, pensez à ce que vous allez dire : la langue, dans plusieurs, prévient la réflexion.

Ne

Ne parlez que quand vous êtes parfaitement instruit , ou lorsque vous êtes obligé de rompre le silence. C'est alors seulement qu'il vaut mieux parler que se taire ; hors de là , il vaut mieux se taire que de parler.

Il n'est rien de stable ici-bas : que cette vérité vous soit toujours présente ; & vous ne vous laisserez ni transporter par la joie dans la prospérité, ni abattre par la douleur dans la disgrâce.

Dans les bons ou mauvais succès , ne vous réjouissez ni ne vous affligez outre mesure , & n'exposez jamais aux yeux du public votre joie ni votre tristesse. Il est étrange que , tandis que l'on prend tant de soin à cacher son argent, on promène par-tout avec indiscretion les sentimens que l'on éprouve.

Redoutez plus l'infamie que le danger : il n'y a que le méchant qui doive craindre la mort ; l'homme de bien ne doit appréhender que l'ignominie.

Ne vous jetez pas dans le péril sans nécessité ; mais s'il vous faut courir les hasards de la guerre, ne craignez que la honte , & ne cherchez votre salut que dans votre courage. Mourir est la destinée commune des hommes ; mourir avec gloire est le privilege de l'homme vertueux.

Au reste , Démonique , ne soyez pas surpris que la plupart de ces maximes soient encore au-dessus de votre âge. Cette réflexion ne m'a pas échappé ; mais j'ai voulu vous offrir dans un même discours, & des conseils pour le présent, & des regles pour l'avenir. Vous pourrez voir aisément par vous-même l'application de ces préceptes ; mais il seroit difficile peut-être de rencontrer

quelqu'un qui les mît, dans l'occasion, sous vos yeux. Afin donc que, sans recourir à d'autres, vous puissiez, par la suite, tirer de ce discours, comme d'un trésor, tout ce qui peut vous être utile, j'ai cru ne devoir rien omettre des leçons importantes que je destinois à votre instruction.

Sans doute, j'aurai des graces à rendre aux dieux, si je ne me suis pas trompé dans l'opinion que j'ai conçue de vous. J'ai remarqué que, comme la plupart des hommes préfèrent les alimens les plus agréables aux plus salutaires; de même ils se plaisent avec ceux de leurs amis qui partagent leurs fautes, plus qu'avec ceux qui les en reprennent. Mais vous, ô Démonique, je ne puis que vous attribuer de meilleurs sentimens, lorsque je pense à l'ardeur que vous avez témoignée jusqu'ici pour votre perfection. Oui, quand on ne se prescrit à soi-même que des actions vertueuses, on doit aimer ceux qui nous portent à la vertu.

Pour vous inspirer encore davantage le goût des choses honnêtes, songez qu'il n'existe de vrais plaisirs que ceux qu'elles procurent. Dans l'état d'une molle indolence, & dans une entière satisfaction des sens, la peine suit de près le plaisir; on commence par l'un, & l'on finit par l'autre. Au lieu que les efforts & les sacrifices que demandent la pratique de la vertu & l'attention à régler sagement sa vie, sont toujours récompensés par une volupté solide & pure : le plaisir vient après la peine. Or, en toutes choses, le souvenir du passé est beaucoup moins vif que le sentiment du présent; & d'ordinaire, quand on se porte à une action, c'est moins pour l'action

même , que pour ce qui doit en résulter.

Songez encore que les hommes sans principes ont le droit de faire tout ce qu'ils veulent ; c'est sur ce ton qu'ils se sont annoncés dans le monde : mais ceux qui se piquent de régularité, ne sauroient, sans mériter les reproches du public, se négliger dans la pratique de la vertu. Non, on ne voit pas de si mauvais œil un méchant décidé, que ces hommes qui, affectant les meilleurs principes, ne se conduisent pas mieux que les autres. Et certes on a raison ; car si l'on ne peut souffrir ceux qui en imposent par de simples paroles, quel mépris n'aura-t-on point pour ceux qui démentent par toutes les actions de leur vie les grandes maximes dont ils prennent soin de se parer ? Ne seroit-ce pas se manquer à soi-même & trahir son heureux destin ? Le sort leur (1) avoit donné des amis, un nom, des richesses ; & ils se rendent indignes de tous ces avantages.

S'il étoit permis à un mortel de pénétrer jusques dans le secret des dieux, je dirois que, par la conduite qu'ils ont tenue à l'égard des hommes issus de leur sang, ils vouloient annoncer les récompenses qu'ils destinent aux gens de bien,

(1) Tout ce qu'Isocrate dit ici en général doit s'appliquer à Démonique. S'il parle en tierce personne, c'est pour adoucir des leçons qui auroient pu paroître trop dures s'il les lui eût adressées directement. Il y a toute apparence que le jeune Démonique s'étoit annoncé dans le monde comme un philosophe & un sage, comme un homme qui a des principes. L'orateur voudroit donc l'affermir dans la route où il est entré, en lui faisant voir combien il lui seroit honteux de se démentir, & d'abandonner le parti de la vertu, lorsque tout l'engage à y être fidele.

& les punitions qu'ils réservent aux méchans. Jupiter, pere d'Hercule & de Tantale, comme le dit la fable, & comme nous le croyons tous, récompensa la vertu de l'un par l'immortalité, & punit les crimes de l'autre par d'éternels tourmens.

Ces exemples, Démonique, doivent enflammer votre zele pour les actions honnêtes. Ne vous en tenez pas aux préceptes que nous avons recueillis pour votre instruction ; ajoutez-y les plus belles maximes que vous trouverez éparfes dans les écrits des poëtes & des philosophes. Comme on voit l'abeille s'arrêter sur chaque fleur pour en exprimer le suc le plus pur ; de même celui qui veut s'instruire, sans rien dédaigner, doit rassembler de toutes parts ce qui est le plus capable de le former à la vertu. Quelque soin qu'il ait pris, il lui en coûtera trop encore pour surmonter les mauvais penchans de la nature.



S O M M A I R E
POUR LA HARANGUE
INTITULÉE
A R C H I D A M E.

LES harangues politiques d'Isocrate sont , sans contredit , les plus beaux de ses discours , ceux qui offrent de plus grandes vérités , des pensées & des sentimens plus relevés , un style plus grave & plus noble , ceux enfin qui le rapprochent le plus de Démosthène. La première de ces harangues , & la plus fameuse , est le Panégyrique. Quoique ce soit un vrai discours politique , comme je le prouverai par la suite , je l'ai rejeté dans le second tome , dans le tome des éloges , parcequ'il roule en grande partie sur l'éloge d'Athènes. Je mets à la tête la harangue intitulée Archidame.

Voici quelle fut l'occasion de ce discours. Je rapporterai les faits d'après Isocrate , qui n'est pas toujours d'accord avec l'histoire. Les Thébains étoient en guerre avec Lacédémone , & avoient acquis , par la victoire qu'ils remportèrent à Leuctres , une si grande supériorité , que les Lacédémoniens avoient été obligés d'implorer le secours d'Athènes. Les Athéniens leur envoyèrent quelque cavalerie ; & Archidame , fils d'Agéfilas , un des rois de Sparte , remporta sur les Thébains un avantage léger , à la vérité , mais qui tira son parti de l'abattement où l'avoient jetté les succès continuels de ses ennemis. Les Lacédémoniens , dans ces circonstances , crurent pouvoir traiter avanta-

geusement de la paix. Les Thébains consentoient de la leur accorder, mais à condition qu'ils renonceroient à la ville de Messene. Les alliés de Lacédémone demandoient qu'elle fît cette renonciation; Archidame, fils d'Agéfilas roi de Lacédémone, s'y oppose dans le conseil de Sparte.

Il tire l'exorde de sa grande jeunesse; il fait voir que les jeunes gens peuvent donner leur avis aussi bien que les vieillards, sur-tout dans des affaires aussi importantes. Il annonce que, pour sa part, il aimeroit mieux mourir que de se soumettre à la loi que les Thébains veulent imposer à sa patrie, & déclare nettement que les Lacédémoniens ne doivent pas renoncer à la ville de Messene, malgré les instances de leurs alliés. Voici les raisons d'après lesquelles ils doivent se décider.

1°. Ils ont autant de droit sur Messene que sur Lacédémone, & ils ne doivent pas plus renoncer à l'une qu'à l'autre. Archidame leur rappelle comment ils ont acquis la propriété de ces deux villes.

2°. On regarde généralement comme un patrimoine légitime, les propriétés publiques & particulières qui sont confirmées par une longue possession: or, les Lacédémoniens possèdent Messene depuis plus de quatre siècles.

3°. Quoique dans les tems qui précèdent, Lacédémone se soit vue quelquefois obligée de conclure la paix lorsque la fortune lui étoit contraire, on ne lui a jamais contesté la possession de Messene, on n'a jamais prétendu qu'elle l'eût usurpée.

4°. L'oracle de Delphes a prononcé, dans deux grandes occasions, que Messene appartenait aux Lacédémoniens.

Mais, dira-t-on, il est de la sagesse de prendre un parti selon qu'on est heureux ou malheureux; il faut se prêter aux conjonctures, & régler ses sentimens sur ses forces;

enfin il est des cas où l'on doit considérer ce qui est utile, plutôt que ce qui est juste.

A cela Archidame répond :

1°. Qu'on ne doit jamais sacrifier le juste à l'utile ; ce qu'il prouve en peu de mots ; après quoi il fait voir qu'en abandonnant ce qui est juste, les Lacédémoniens ne sont pas encore sûrs de trouver ce qui est utile.

2°. Quoiqu'ils aient été vaincus, ils ne doivent pas perdre courage, mais penser qu'ils peuvent se relever de leur défaite, & se couvrir de gloire. Il leur propose l'exemple des Athéniens, de Denys, tyran de Sicile, d'Amyntas, roi de Macédoine, & des Thébains eux-mêmes, qui, d'un état d'abaissement & de foiblesse, se sont élevés au comble de la grandeur & de la puissance.

Il est des gens qui déclament contre la guerre, & qui insistent sur l'incertitude des événemens ; il en est qui exagèrent la foiblesse de Lacédémone & la puissance de ses ennemis.

Pour répondre aux premiers, Archidame montre qu'il n'est rien dans la nature qui soit bon ou mauvais absolument ; qu'il est des circonstances où la guerre pourroit être avantageuse, qu'on doit la rechercher dans le malheur loin de la craindre, comme on doit désirer la paix dans le bonheur. Il excite les Lacédémoniens à défendre tous ensemble leur patrie avec la même ardeur que de simples particuliers parmi eux ont défendu seuls des villes étrangères, & à ne pas s'exposer aux reproches qu'ils auroient à essuyer s'ils cédoient trop aisément à leurs ennemis.

Pour répondre aux seconds, il détaille les secours & les moyens qu'aura Lacédémone pour continuer la guerre, la justice de sa cause, l'excellence de son gouvernement, la

ville d'Athenes , le roi d'Egypte , les villes inférieures du Péloponèse , &c.

Mais quand tous les secours & toutes les espérances manqueroient , plutôt que de souscrire aux loix de l'ennemi , il propose un parti extraordinaire , d'abandonner la ville , de distribuer les femmes & les enfans chez différens peuples , de réunir tous ceux qui sont en état de combattre , & de former un corps redoutable qui se porte aisément par-tout. Il expose tous les avantages qu'aura une pareille armée , & les raisons qui doivent la rendre invincible.

Il rassemble tous les motifs les plus capables de déterminer ses compatriotes à ne pas accorder ce qu'on leur demande , la crainte de démentir leur gloire passée & les sentimens dans lesquels ils ont été nourris , le souvenir de leurs exploits , l'exemple d'autres peuples , les reproches qu'ils auroient à essuyer de la part de leurs esclaves devenus leurs égaux ; enfin , il leur élève l'ame , & leur fait desirer de mourir plutôt que de rien faire d'indigne d'eux.

Il paroît que cette harangue n'a pas été réellement écrite pour Archidame , & prononcée par lui ; mais qu'Isocrate l'avoit composée pour fournir un modele d'éloquence dans un nouveau genre. Ce qui me détermine pour cette dernière opinion , c'est que l'orateur se montre trop peu scrupuleux à suivre l'histoire , & qu'il s'en écarte trop visiblement dans quelques endroits. Par exemple , l'histoire ne dit pas qu'on ait tenu à Lacédémone une assemblée pour savoir si l'on consentiroit au rétablissement de Messene. Elle dit au contraire que les Thébains , après leur victoire de Leuctres , se transporterent dans le Péloponèse , ravagerent la Laconie , & enleverent la Messénie aux Lacédémoniens ; que les anciens habitans , qui étoient dis-

persés dans différentes régions , accoururent tous , avec une joie incroyable , au premier signal qui leur fut donné ; qu'on leur bâtit une ville qui , du nom de l'ancienne , fut appelée Messene ; & que parmi les tristes événemens de cette guerre , ce fut celui qui causa aux Lacédémoniens la plus vive douleur , parceque , de tems immémorial , il y avoit toujours eu entre Sparte & Messene une haine irréconciliable. Je ne me dissimule pas néanmoins qu'on pourroit attaquer la raison dont je m'appuie , & dire qu'Isocrate , auteur contemporain , mérite plus de créance que l'histoire. Mais il n'est guere probable que l'histoire se soit trompée sur un fait aussi visible ; au lieu qu'il est très possible qu'Isocrate , composant un discours , non pour être prononcé par lui ou par d'autres , mais pour servir de modele à ses disciples , ait supposé un fait non arrivé ; supposition qui de son tems ne pouvoit tromper personne.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit ailleurs du rapport sous lequel doivent être considérées les diverses harangues de cet écrivain célèbre ; je ferai seulement une remarque qui doit être appliquée à tous ses autres discours. Jusqu'à lui , les rhéteurs & sophistes avoient loué ou fait parler les plus anciens personnages , Ulysse , Palamede , Achille , &c. ; ils avoient agité des questions frivoles , plus capables de gâter l'esprit que de le former. C'étoient là les sujets sur lesquels ils s'exerçoient pour faire briller leurs talens , ou pour fournir des modeles de style. Isocrate , réduit à enseigner l'éloquence qu'il ne pouvoit exercer dans les assemblées , s'appliqua du moins à traiter des sujets qui pussent non-seulement diriger ses élèves , mais instruire ses compatriotes , remplir leur esprit & leur cœur de grands principes & de grands sentimens. Il fit l'éloge de princes

contemporains , écrivit sur la morale & sur la politique , fit parler des hommes de son siècle sur des événemens arrivés sous les yeux de ses lecteurs ; de sorte que ceux mêmes de ses discours qu'il paroît avoir composés sur-tout pour fournir des modeles d'éloquence , ne doivent pas être regardés comme de vaines déclamations , mais comme des ouvrages intéressans , propres à élever l'ame , à lui donner une plus grande idée d'elle-même , propres à faire connoître à ses contemporains & à la postérité , les hommes & les événemens de son siècle.

Quoi qu'il en soit , la harangue intitulée *Archidame* , est un des discours de notre orateur , qui ait reçu les plus grands éloges. Philostrate paroît le préférer à tous les autres , non-seulement pour l'élégance du style , mais pour la magnificence de la composition. Cette harangue , dit Denys d'Halicarnasse , est bien plus capable que tous les traités des philosophes , d'inspirer les plus nobles sentimens de courage & de fermeté. Par les événemens qui y donnerent occasion , on peut juger qu'elle fut écrite vers l'an 370 avant Jesus-Christ. Isocrate avoit alors soixante-six ans. Le feu qui y regne ne permet guere de croire qu'elle ait été composée plus tard. Comme il faisoit parler un Lacédémonien , il paroît avoir un peu plus ménagé les paroles que dans ses autres discours , & s'être attaché à y mettre plus de précision. Cicéron me semble avoir transporté dans ses Philippiques plusieurs des idées grandes , des sentimens nobles , & des tours frappans qu'offre l'*Archidame*.

Isocrate parle souvent dans ce discours de l'excellence du gouvernement de Lacédémone. Je n'en ai point parlé dans mes notes : il est bon de lire sur cet article M. Rollin , T. IV , p. 461 & suiv.



H A R A N G U E

I N T I T U L É E

A R C H I D A M E.

ON pourra s'étonner qu'un jeune homme, qui jusqu'ici a toujours observé les usages de sa république plus fidèlement peut-être que nul autre de son âge, paroisse aujourd'hui oublier son ancienne retenue, & vienne vous donner des conseils sur un objet dont les vieillards eux-mêmes craignent de vous parler.

Sans doute, je n'aurois osé prendre la parole, si les citoyens en possession de diriger vos démarches, eussent ouvert un avis digne de nous : mais, comme je les vois ou favoriser les propositions de nos ennemis, ou les attaquer avec mollesse, ou les autoriser par leur silence, je viens vous exposer mon sentiment, persuadé qu'il seroit honteux de souffrir, par un faux respect pour mes principes, que ma patrie ne ménageât son salut qu'aux dépens de sa gloire.

S'il est des affaires où la jeunesse puisse porter son jugement, c'est sur-tout quand il est question de conseiller la guerre, ou d'en détourner, puisque le fardeau des combats doit tomber en grande partie sur elle, & que d'ailleurs il n'est personne qui ne puisse ouvrir un avis utile. S'il étoit reconnu que les vieillards ne se trompent jamais

& que les jeunes gens se trompent toujours, on feroit fondé à nous éloigner des délibérations : mais puisque c'est l'esprit & la réflexion, plutôt que les années, qui donnent les lumières & la prudence, ne doit-on pas consulter également les deux âges, afin qu'entre tous les conseils qui viennent de l'une & l'autre part, on puisse choisir le meilleur ? Quoi ! l'on nous confie des commandemens de flottes & d'armées, où la plus légère faute peut entraîner les suites les plus fâcheuses ; & dans des affaires où, quoi que nous disions, vous ferez toujours seuls les arbitres, on voudroit nous ôter le droit de vous dire ce que nous pensons, encore que si nous ouvrons un bon avis, le public en profite, & que si nous nous trompons, il n'y ait que notre réputation qui en souffre !

Ce n'est ni l'envie de discourir, ni le dessein de m'écarter de mon plan de conduite, qui me dicte ces réflexions ; mais je voudrois vous engager à chercher parmi les hommes de tout âge, quelqu'un capable de vous bien conseiller dans la circonstance actuelle.

Non, je ne crois pas que depuis que nous habitons Lacedémone, nous ayons jamais soutenu de guerre, ni livré de combat pour des objets aussi importants que ceux qui nous occupent. Jusqu'ici nous avons combattu pour commander, aujourd'hui nous combattons pour ne pas obéir, c'est-à-dire pour ne pas perdre la liberté ; la liberté que toute ame courageuse, & sur-tout un Spartiate, doit défendre jusqu'au dernier soupir. Pour moi, si je puis parler en mon nom, j'aime-rois mieux mourir sur le champ avec la gloire de

n'avoir pas souscrit à des ordres étrangers , que de vivre au-delà du terme ordinaire , en me soumettant à la loi que les Thébains nous imposent. Descendant d'Hercule , fils de roi , destiné moi-même à l'être , je rougirois de consentir pour ma part à livrer entre les mains de nos esclaves un pays que nous avons reçu de nos ancêtres. Tels sont mes sentimens : ce sont ceux que vous devez adopter ; d'autant plus , que jusqu'à présent on peut dire , qu'en combattant contre les Thébains , nous n'avons été que malheureux , & que si , par la faute de nos généraux (1) , nos corps ont succombé , nos ames sont restées invincibles. Mais si , effrayés par les dangers qui nous menacent , nous cédon aujourd'hui quelque partie de nos possessions , nous enhardirons l'insolence de Thebes , & nous érigerons contre nous-mêmes un trophée bien plus éclatant , bien plus propre à nourrir son orgueil , que celui qu'elle a érigé dans les campagnes de Leuctres. L'un est le crime de la fortune , l'autre feroit un monument de lâcheté. Rejetez donc un conseil qui tend à couvrir d'opprobre Lacédémone.

Vos alliés cependant vous pressent d'abandonner Messene , & d'acheter la paix à ce prix. Ils méritent bien plus votre haine que ceux qui d'abord ont trahi votre cause & renoncé à votre amitié. Ces derniers , en s'éloignant de vous (2) ,

(1) Ce fut Cléombrote , un des rois de Lacédémone , qui engagea imprudemment la bataille de Leuctres. Les Lacédémoniens y essuyèrent une défaite qui leur porta un coup dont ils ne se releverent jamais.

(2) La plupart des peuples du Péloponèse , qui s'étoient

ont perdu leurs propres villes par les séditions , les meurtres , le bouleversement de l'état : les autres viennent chez vous pour vous nuire à vous mêmes. Cette gloire , l'ouvrage de plus de sept siècles , le fruit des travaux de nos ancêtres , & des combats qu'ils ont livrés , ils vous conseillent de la détruire en un instant. Pouvoient-ils rien imaginer de plus indigne en soi même , de plus outrageant pour notre ville ? Telle est leur injustice , telle est l'idée qu'ils ont conçue de notre foiblesse ; ils nous ont demandé plus d'une fois de combattre pour leur pays , & ils croient que nous ne devons pas nous exposer pour Messene ! Ils veulent nous persuader que , pour assurer leurs possessions , nous devons céder les nôtres à nos ennemis ; ils vont même jusqu'à nous menacer , si nous n'accédons à leur sentiment , de faire la paix sans nous. Moi , je pense que le péril que nous courrons sans eux , ne sera pas aussi terrible qu'il sera honorable , & propre à nous illustrer dans l'univers. Entreprendre de nous sauver par nous-mêmes sans aucun secours étranger , & de triompher seuls de nos ennemis , c'est une action digne de tout ce qu'a fait notre république. Quoique je n'aie jamais ambitionné le talent de la parole , & que j'aie toujours cru qu'un homme qui s'étudie à bien dire , en étoit moins disposé à bien faire , je serois jaloux en ce moment de pouvoir m'expliquer comme je pen-

séparés de Lacédémone , parceque réellement elle les gouvernoit avec trop de dureté , furent encore plus malheureux que sous l'empire des Lacédémoniens ; ils se perdirent eux mêmes par leurs divisions intestines.

se , & par-là de servir utilement ma patrie dans sa situation présente.

Il faut d'abord que je vous rappelle de quelle maniere nous avons acquis la propriété de Messene , & comment , originaires de la Doride (1) , vous vous trouvez habitans du Péloponèse. Je reprendrai les choses d'un peu loin pour vous faire connoître qu'on cherche à nous dépouiller d'un pays sur lequel nous avons autant de droit que sur le territoire même de Lacédémone.

Lorsqu'Hercule eut terminé ses jours , & que , pour prix de sa vertu , il fut élevé au rang des immortels , ses enfans , persécutés par leurs ennemis , errerent dans la Grece. Après la mort d'Eurysthée , ils se fixerent chez les Doriens ; & à la troisieme génération (2) , ils vinrent à Del-

(1) Les premiers Doriens , ainsi nommés de Dorus , un des fils d'Hellen , s'établirent en Grece près du Parnasse. De là , quelques-uns passerent en Crete : le plus grand nombre alla s'établir dans cette partie de l'Asie Mineure , qui de leur nom a été appelée Doride. Ce furent des Doriens , voisins du Parnasse , que les Héraclides conduisirent avec eux dans le Péloponèse.

(2) Selon Hérodote & Pausanias , c'étoit à la quatrieme génération : Hyllus étoit fils d'Hercule ; Cléodée , fils d'Hyllus ; Aristomaque , fils de Cléodée ; Aristodeme , fils d'Aristomaque ; lequel Aristodeme , avec ses deux freres , Témene & Cresphonte , s'empara du Péloponèse. Argos échut à Témene , la Messénie à Cresphonte , la Laconie à Eurysthene & Proclès , les deux fils d'Aristodeme qui mourut avant la fin de l'expédition. = Persée , dont il est parlé ensuite , étoit fils de Danaé , & devoit régner dans Argos ; mais ayant tué son aïeul Acrise , il passa à Mycene , où il établit le siege de son royaume. Hercule & Eurysthée descendoient de Persée ; Eurysthée étant mort

phes consulter l'oracle. Le dieu, sans leur répondre sur l'objet de leur demande, leur ordonna de retourner dans le pays de leurs ayeux. Réfléchissant sur cette réponse, ils trouverent qu'Argos étoit leur patrimoine ; qu'Eurysthée étant mort, ils étoient les seuls qui restoient de la famille de Persée ; que pour Lacédémone & Messene, elles leur appartenoient, l'une à titre de donation, l'autre par droit de conquête. En effet, lorsque Castor & Pollux eurent disparu de dessus la terre (1), Tyndare, qui avoit été détrôné, donna à Hercule, qui l'avoit rétabli dans ses états, le sol de Lacédémone, & par reconnaissance des services qu'il en avoit reçus, & parcequ'il étoit parent de ses deux fils. Quant à Messene, Nélée & ses enfans, excepté Nestor, ayant enlevé au même Hercule les taureaux qu'il avoit amenés d'Erythée, ce héros la prit de force, fit mourir les coupables, & confia le gouvernement de la ville à Nestor, augurant bien de sa sagesse, parcequ'étant le plus jeune, il n'avoit pas trempé dans la faute de ses freres. Ce fut ainsi que les Héraclides interpreterent l'oracle.

sans enfans, les Héraclides, qui restoient seuls de la famille de Persée, prétendoient que la ville d'Argos étoit leur patrimoine.

(1) L'orateur dit, *eurent disparu de dessus la terre*, parceque la fable ne parloit point de la mort de Castor & de Pollux, mais de leur métamorphose en astres. = *Parcequ'il étoit parent de ses deux fils*. Castor & Pollux étoient fils de Jupiter par Leda, comme Hercule par Alcmené. = Quant à Hercule, personne n'ignore ce qu'en dit la fable. Les taureaux qu'il amenoit d'Erythée, isle d'Espagne, étoient ceux de Géryon, roi de ces contrées.

Ils

Ils prirent donc avec eux vos ancêtres , rassemblèrent une armée , convinrent de partager un terrain qui leur appartenoit , entre tous les guerriers de leur suite , & reçurent de ceux-ci la souveraine puissance pour apanage de leur famille. Lorsqu'on eut ratifié par des sermens ces conventions mutuelles , ils entreprirent l'expédition. Qu'est-il besoin de décrire tous les obstacles qu'ils eurent à vaincre dans leur marche , & de m'étendre sur des événemens étrangers à mon sujet ? Lorsqu'ils eurent subjugué les habitans des pays que je viens de nommer , ils formerent trois royaumes qu'ils se partagerent. Jusqu'à ce jour vous êtes restés fideles aux sermens qui vous lierent avec mes ancêtres. Aussi , par le passé , vous avez joui d'une plus grande prospérité que les autres , & il faut espérer que , si vous êtes toujours les mêmes , votre situation présente ne tardera pas à devenir meilleure. Les Messéniens en vinrent à cet excès d'impiété , de tuer en trahison Cresphonte , descendant d'Hercule , propriétaire du pays , fondateur de leur ville , & leur chef. Echappés au trépas , les fils de ce héros vinrent se réfugier à Lacédémone , & , vous abandonnant leur vrai domaine , ils vous supplioient de venger la mort de leur pere. Vous consultez l'oracle , & sur l'ordre d'accepter ce qu'on vous offre , & de poursuivre l'injure faite à des Héraclides , vous marchez contre Messene , vous prenez la ville (1) , & vous vous emparez du territoire.

(1) On croiroit d'après le récit d'Isocrate , que les Lacédémoniens s'emparèrent sur le champ & sans aucune difficulté , de la ville de Messene & de son territoire. Mais

Je ne me suis pas étendu sur la discussion de nos anciens droits ; la circonstance ne me permet pas de fouiller dans nos fastes antiques ; & je devois ici avoir plus d'égard à la précision qu'à l'exactitude : je crois néanmoins avoir prouvé suffisamment , dans mon récit abrégé , que le pays qui est reconnu pour être à nous , nous ne le possédons pas à d'autres titres que celui qui nous est contesté. Nous habitons l'un , parceque les Héraclides nous l'ont donné , que l'oracle de Delphes nous l'avoit désigné , & que nos armes ont vaincu ceux qui en étoient les maîtres. Nous avons reçu l'autre des mêmes Héraclides , nous l'avons acquis de même par les armes , & sur les réponses du même oracle. Si donc nous sommes dans la disposition d'acquiescer à nos ennemis quand ils nous ordonneroient d'abandonner même Lacédémone , il est inutile de parler de Messene. Mais s'il n'est aucun de vous qui pût se résoudre à vivre hors de sa patrie , vous devez être dans les mêmes sentimens pour le pays qu'on nous dispute , puisque nous y avons les mêmes droits , & que nous pouvons les faire valoir par les mêmes raisons.

Vous n'ignorez pas non plus qu'on regarde

qu'on lise M. Rollin , histoire ancienne , tome III , p. 33 & suiv. on verra qu'il y eut une autre cause de la guerre entre Sparte & Messene , que celle que rapporte l'orateur , & que ce ne fut qu'après deux guerres violentes , dont les événemens furent très variés , que les Lacédémoniens se rendirent enfin maîtres de Messene. Sans doute , Isocrate , quoiqu'il n'en avertisse pas , tranche ici sur une multitude de faits intermédiaires : car il dira lui-même par la suite , que la guerre tiroit en longueur.

généralement comme un patrimoine légitime, les propriétés publiques & particulières qui sont confirmées par une longue possession : or, les Perses n'avoient pas encore conquis leur royaume ni subjugué l'Asie, & plusieurs villes Grecques n'avoient pas encore été fondées, lorsque nous avions déjà pris Messene. Cependant les Thébains ont abandonné l'Asie, comme son vrai patrimoine, au Barbare qui y regne depuis moins de deux cents ans ; & une ville que nous possédons depuis (1) plus de quatre siècles, ils veulent nous l'arracher ! Ils viennent de renverser Platée & Thespies ; & après trois cents ans ils rétablissent Messene, par-là doublement infracteurs des traités & des sermens ! S'ils ramenoient dans la ville les vrais Messéniens, ce seroit un procédé injuste, qu'on pourroit néanmoins couvrir d'une raison apparente. Mais ce sont des (2) Hilotes qu'ils nous donnent pour voisins ; & ce qu'il y a pour nous de plus dur, ce n'est pas tant

(1) L'histoire ne compte que trois cents ans, & Isocrate, quelques lignes après, parle de ce même nombre d'années. Il se contrediroit donc lui-même, à moins qu'il ne date la possession de Messene par les Lacédémoniens, du tems où elle leur fut abandonnée par les enfans de Cresphonte, & confirmée par l'oracle, & qu'il suppose, sans l'avoir dit, qu'il s'écoula près d'un siècle depuis ce tems jusqu'à celui où les Spartiates se rendirent absolument maîtres de Messene & de son territoire.

(2) Les Hilotes habitoient d'abord un petit bourg de la Laconie, nommé Hélos, qui fut pris par les Spartiates. Ceux-ci détruisirent le bourg, asservirent les habitans, en firent leurs esclaves, & les traitèrent avec une dureté qui les jeta souvent dans la révolte.

d'être dépouillés de nos possessions , que de les voir dans les mains de nos esclaves.

Ce qui suit montrera encore plus clairement , qu'on fait aujourd'hui une injustice à notre ville , & qu'elle a d'anciens droits sur Messene. Dans un grand nombre de guerres qu'elle a eu à soutenir , elle fut quelquefois obligée de faire la paix lorsque la fortune lui étoit contraire : cependant quoique les traités fussent conclus dans des circonstances peu favorables , & que l'on lui contestât plus d'un objet , ni le roi de Perse , ni les Thébains , ne lui reprocherent jamais d'avoir usurpé Messene. Mais , je vous le demande , pourroit-on citer une décision plus formelle , que le jugement de nos ennemis prononcé dans le tems même de nos disgraces ?

Ajoutez que ce n'est pas seulement lorsqu'il nous ordonna d'accepter la ville qui nous étoit offerte par les enfans de Cresphonte , & de marcher au secours des offensés , que l'oracle , de l'aveu de tout le monde , le plus ancien , le plus consulté , le plus digne de foi , a déclaré que Messene appartenoit aux Lacédémoniens : mais comme la guerre tiroit en longueur , & que les Messéniens avoient envoyé à Delphes consulter le Dieu sur les mesures qu'ils devoient prendre pour sauver leur ville , & nous sur la voie la plus prompte pour nous en saisir ; l'oracle trouva la demande de nos ennemis trop injuste pour leur répondre : quant à nos compatriotes , il leur déclara les sacrifices qu'ils devoient faire , & les peuples chez lesquels ils devoient chercher des secours (1).

(1) La premiere guerre des Messéniens avoit duré vingt

Mais peut-on fournir des preuves plus fortes & plus évidentes ? D'abord , nous avons reçu Messene de ceux qui en étoient les possesseurs légitimes ; ensuite (car rien n'empêche de rappeler toutes nos raisons en peu de mots), nous la possédons encore par droit de conquête, droit sur lequel est fondé l'établissement de la plupart des villes Grecques ; nous en avons chassé des hommes qui , coupables des plus noirs attentats envers les descendans d'Hercule , auroient mérité d'être bannis de toute la terre ; enfin notre possession est confirmée par la durée du tems , par la décision de nos ennemis , par les réponses de l'oracle. Chacune de ces preuves suffit pour détruire les calomnies de ceux qui nous accusent de refuser à présent de faire la paix par attachement à nos intérêts propres , ou d'avoir fait alors la

années , après lesquelles les Lacédémoniens vainqueurs laisserent aux vaincus leur ville & leur territoire , & se contenterent d'exiger d'eux qu'ils portassent à Lacédémone la moitié des grains qu'ils auroient recueillis dans la moisson. Après quarante ans , les Messéniens , ne pouvant supporter le joug de Sparte , qui s'appesantissoit sur eux de plus en plus , recommencerent la guerre. Les Lacédémoniens , ayant essuyé une défaite considérable , envoyèrent consulter l'oracle de Delphes sur les moyens de réussir dans cette guerre. L'oracle leur ordonna de faire venir d'Athènes un chef pour leur donner conseil , & les conduire. Les Athéniens leur envoyèrent Tyrtée , poète de profession , qui avoit quelque chose d'original dans l'esprit , & de choquant dans le corps , car il étoit boiteux. Les Lacédémoniens , battus trois fois consécutivement , étoient découragés , & vouloient se retirer. Tyrtée les ranima par ses vers ; ils revinrent à la charge , & remporterent plusieurs victoires. Les Messéniens finirent par être entièrement défaits , chassés de leur ville , & de tout le pays.

guerre aux Messéniens afin d'envahir les possessions d'autrui. Je pourrois peut-être parler plus au long de nos droits sur Messene ; mais il me semble que je les ai suffisamment justifiés.

Ceux qui nous conseillent de conclure la paix, nous disent qu'il est sage de prendre un parti selon qu'on est heureux ou malheureux, qu'il faut se prêter aux événemens, s'accommoder aux circonstances, & régler ses sentimens sur ses forces ; qu'enfin, dans ces sortes d'occasions, on doit considérer ce qui est utile plutôt que ce qui est juste.

Je pourrai convenir du reste ; mais quoi qu'on dise, jamais on ne me persuadera qu'il faille sacrifier le juste à l'utile. Je vois, en effet, que c'est pour maintenir la justice, qu'on a porté des loix ; que les plus grands hommes se piquent d'y être fideles ; que les états les plus florissans & les mieux gouvernés y sont sur-tout attachés ; que c'est moins la force que la justice, qui a terminé toutes les guerres précédentes ; & qu'en général la société se dissout par le vice & se soutient par la vertu. C'est donc beaucoup moins à ceux qui s'exposent pour défendre un parti juste à se laisser abattre, qu'à ceux qui, enorgueillis par la prospérité, ne savent pas en user avec modération. Remarquons encore que nous pensons tous de même sur la justice, & que nous ne sommes partagés de sentimens que sur l'utilité. Or, de deux biens qui se présentent, dont l'un est certain & l'autre douteux, seroit-il raisonnable de préférer celui sur lequel on conteste ; sur-tout lorsqu'entre les partis à choisir il y a une si grande différence ? D'après le conseil que je donne, Lacédémone

n'abandonne rien de ce qui est à elle , elle ne se couvre d'aucun déshonneur , & elle a lieu d'espérer qu'en combattant pour la justice , elle l'emportera sur ses adversaires : d'après l'avis que je réfute , elle renonce sur le champ à Messene , & quand elle se fera fait ce tort à elle-même , peut-être manquera-t-elle le juste & l'utile , & tous les avantages qu'on lui fait espérer. Non, sans doute, après avoir souscrit aux ordres de nos ennemis , nous ne sommes pas sûrs encore de jouir de la paix ; & vous n'ignorez pas qu'ordinairement on est disposé à ménager ceux qui sont prêts à se défendre ; au lieu qu'on exige d'autant plus, qu'on trouve moins de résistance aux loix qu'on impose. Aussi n'est-il pas rare , quand on se montre décidé à faire la guerre , d'obtenir une paix plus avantageuse , que quand on accepte trop aisément les conditions du vainqueur.

Mais j'abandonne ces réflexions sur lesquelles je ne veux point trop appuyer , & je m'arrête au raisonnement le plus simple. S'il est vrai qu'après une défaite on n'a jamais repris courage & vaincu ses ennemis , nous ne devons pas espérer de vaincre en continuant la guerre. Mais si plus d'une fois des ennemis foibles ont triomphé d'ennemis puissans ; si les assiégeans ont été défaits par les assiégés ; pourquoi ne pourrions nous pas espérer nous-mêmes quelque heureuse révolution ?

Je ne citerai pas ici Lacédémone , parceque dans les tems passés , des ennemis supérieurs ne firent jamais irruption sur nos campagnes : mais les autres républiques nous fournissent beaucoup d'exemples , & principalement celle d'Athenes.

Les Athéniens , qui se sont attiré la haine des Grecs lorsqu'ils ont fait sentir la dureté de leur commandement , ont mérité les éloges de toute la terre lorsqu'ils ont repoussé des agresseurs injustes. Si je rapportois les combats (1) qu'ils soutinrent jadis contre les Amazones , contre les Thraces , contre les Péloponésiens qui s'étoient jettés dans leur pays avec Eurysthée , on croiroit peut-être que je remonte trop haut , & que je cite des faits trop éloignés. Dans les guerres des Perses , qui ne fait de quel abîme de maux ils sont sortis , & à quel comble de prospérité ils sont parvenus ? Un déluge de barbares venoit inonder la Grece , ils ne pouvoient l'arrêter ; cependant seuls des peuples qui habitent hors le Péloponèse , ils ne délibérèrent pas même sur les loix qu'on leur imposoit ; ils prirent sur le champ la résolution de laisser détruire leur ville plutôt que de la voir dans l'esclavage. Abandonnant leurs murs & leurs campagnes , ne connoissant de patrie que la liberté , ils partagerent les dangers avec nous ; & par l'effet d'un changement heureux , pour avoir su se priver de leur pays pendant quelques jours , ils devinrent

(1) Il est parlé dans plusieurs discours d'Isocrate de ces anciennes guerres soutenues par la ville d'Athènes. On y voit que les Amazones accompagnées des Scythes , Eumolpe suivi des Thraces , & Eurysthée à la tête des troupes du Péloponèse , vinrent attaquer les Athéniens , & furent entièrement défaits par eux. — Quant aux guerres que les mêmes Athéniens eurent à soutenir contre les Perses , personne n'ignore le courage qu'ils y signalèrent , & sur tout la résolution généreuse qu'ils prirent d'abandonner leur ville , & de se renfermer dans leurs vaisseaux.

pendant près d'un siècle les arbitres de toute la Grece.

Mais ce n'est point seulement l'exemple d'Athenes qui prouve combien il est avantageux de résister courageusement à ses adversaires : Denys le tyran (1), assiégé par les Carthaginois, dépourvu de toute ressource, ferré de près par les ennemis, détesté de ses sujets, étoit résolu à s'enfuir de ses états. Un de ses favoris, ayant osé lui dire que le titre de souverain étoit un titre à laisser sur son tombeau, il rougit de son premier dessein, & prenant le parti de courir de nouveaux hasards, il tailla en pieces les troupes innombrables de Carthage, affermit sa domination dans la Sicile, & augmenta considérablement ses forces. Il finit ses jours revêtu du pouvoir suprême, & laissa son fils héritier de sa puissance & de sa couronne.

Amyntas, roi de Macédoine, agit & réussit à peu près de même. Vaincu dans un combat par des barbares ses voisins, dépouillé de toute la Macédoine, il pensoit à quitter son royaume & à sauver sa personne. Sur ce qu'un de ses courtisans lui cita avec éloge la parole adressée à De-

(1) Denys étoit d'une condition obscure ; mais par sa hardiesse & sa résolution, il vint à bout de s'emparer de l'autorité souveraine à Syracuse, de se rendre maître des plus grandes villes de Sicile, & d'éloigner les ennemis qui étoient venus attaquer son pays avec des armées formidables de terre & de mer. — Amyntas, dont il est parlé ensuite, étoit pere de Philippe. Il est fait mention dans le Panégyrique des secours qu'il obtint de Lacédémone. Les historiens disent qu'il ne régna pas long-tems, quoi- que notre orateur prétende le contraire.

nys , il changea de dessein à l'exemple de ce prince ; il s'empara d'un fort , & ayant obtenu des secours de notre république , il reprit toute la Macédoine en moins de trois mois , régna paisiblement le reste de sa vie , & la termina dans une heureuse vieillesse.

Il me feroit aussi fatigant de décrire qu'à vous d'entendre tous les événemens de cette espece. L'exemple des Thébains réveillera peut-être nos douleurs passées ; mais il nous fera concevoir un avenir plus heureux. C'est parceque ces Thébains ont soutenu , sans s'effrayer , nos menaces & nos attaques , que leurs affaires ont changé entièrement de face , & qu'auparavant , toujours assujettis à notre puissance , ils prétendent aujourd'hui nous imposer des loix.

Admettre comme certaines ces révolutions , & nier qu'elles puissent se reproduire en notre faveur , ce feroit une folie. Supportons le présent avec courage , espérons bien de l'avenir , & soyons convaincus que des malheurs tels que les nôtres , peuvent se réparer par une sage administration de l'état , & par une expérience consommée dans la guerre. Or , personne ne peut disconvenir que nous ne soyons plus habiles que d'autres dans le métier des armes , les seuls dont le gouvernement soit parfait : & dès-lors il est impossible que nous ne l'emportions enfin sur des peuples qui ne furent jamais très jaloux de l'un ni l'autre de ces avantages.

Il est des gens qui déclament contre la guerre , & qui exagerent l'incertitude des événemens. S'appuyant de mille exemples , & sur-tout du nôtre , ils s'étonnent qu'on veuille se plonger de

nouveau dans les périls & dans les embarras.

Pour moi, je pourrois citer plusieurs peuples à qui la guerre a procuré une prospérité brillante, & plusieurs qui se sont vus privés de leurs avantages par la paix. Non, il n'est rien dans la nature qui soit bon ou mauvais absolument: c'est de l'usage des choses & de celui des circonstances, que résulte le bien ou le mal. Dans le bonheur, il faut desirer la paix, parcequ'un état de tranquillité est plus propre à nous assurer la jouissance des biens que nous avons acquis: il faut songer à la guerre dans le malheur, parceque c'est au milieu du trouble & du tumulte, & par la hardiesse des entreprises, qu'on pourra voir la fortune changer. Il me semble que nous tenons une conduite toute opposée à ces principes. Lorsque nous pouvions nous reposer & jouir, nous étions trop inquiets & trop avides de combats; & lorsque nous nous trouvons dans la nécessité de courir des hasards, nous desirons le repos & cherchons un état tranquille. Cependant, quand on veut être libre, il faut rejeter les loix que veut imposer le vainqueur, & qui different peu de la servitude: on ne doit traiter avec l'ennemi que lorsqu'on l'a vaincu, ou qu'on se voit des forces égales aux siennes: car c'est le dernier état de la guerre qui décide des conditions de la paix.

Pénétrés de ces vérités, ne nous engageons pas légèrement dans des conventions déshonorantes, & n'agissons pas pour notre patrie plus foiblement que nous ne faisons pour les autres villes. Rappelez-vous que, par le passé, lorsqu'un seul de nos citoyens venoit au secours d'une ville alliée, personne ne contestoit que

c'étoit à lui qu'elle devoit son salut. Vous avez dû entendre nommer à nos vieillards plusieurs de ces hommes ; moi , je ne vous citerai que les plus célèbres. Pédarète passa dans l'isle de Chio, & la sauva (1). Entré dans Amphipolis, Brasidas, avec un petit nombre des assiégés dont il avoit formé un corps, vainquit dans un combat les assiégeans qui étoient en grand nombre. Gylippe, envoyé au secours des Syracusains, ne se borna pas à les sauver, il réduisit même en leur pouvoir les armées formidables qui les pressoient par terre & par mer. Mais ne seroit-il pas honteux que, chacun de nous en particulier ayant alors pu défendre des villes étrangères, tous ensemble nous ne tentassions pas même aujourd'hui de sauver notre propre ville ? Après que nous avons rempli de trophées l'Europe & l'Asie en combattant pour les autres, ne nous verroit-on faire aucun effort généreux pour notre patrie si manifestement outragée ? Ne voudrions-nous supporter aucun travail pour nous garantir de la honte de trahir nous-mêmes nos droits, lorsque

(1) Pédarète, ou Pédarite, sauva réellement l'isle de Chio; mais il périt lui-même quelque tems après dans une sortie faite contre les Athéniens qui assiégeoient l'isle = Brasidas, un des plus fameux capitaines de Sparte; il joignoit à toutes les qualités d'un bon général, un grand amour de la justice, qui le fit respecter & adorer des peuples. On lui rendit les honneurs divins après sa mort. = Ce fut par les conseils d'Alcibiade, irrité contre sa patrie qui l'avoit exilé, que les Lacédémoniens envoyèrent au secours de Syracuse Gylippe, qui changea absolument la face des choses, & dont la sagesse courageuse opéra la défaite entière des Athéniens.

d'autres villes ont soutenu les sieges les plus rudes pour nous conserver la prééminence ? Et nous , qui nourrissons à grands frais des attelages de chevaux pour les fêtes & pour les jeux , ferions-nous une paix honteuse comme si nous étions réduits à la dernière extrémité , comme si nous manquions des choses les plus nécessaires ?

Mais ce qui deviendrait le comble du malheur & de l'infamie , ce seroit qu'on nous vît commettre cette lâcheté, nous qui passons pour le peuple de toute la Grece qui a le plus de constance & de courage. Comment échapperions nous aux reproches que nous attireroit une telle conduite , & qui viendroient nous assaillir de toutes parts ? « Eh quoi ! diroit-on ; à la première attaque de « l'ennemi , & pour une seule défaite , ils su-
« bissent toutes les conditions qu'on veut leur
« imposer ! Que refuseroient-ils donc s'ils étoient
« pressés par une longue suite de disgraces ? » Qui ne s'indigneroit, ô Lacédémoniens, de voir qu'un pays , que les Messéniens ont défendu pendant vingt années de combats (1) , nous le livrions en un instant sans respect pour la mémoire de nos ancêtres ; & qu'une ville que ceux-ci nous ont acquise par tant de périls & de travaux , nous la cédions lâchement à la première demande qui nous en est faite ?

Peu touchés de ces considérations , les yeux

(1) Isocrate ne parle ici que de la première guerre contre les Messéniens , qui dura réellement vingt années. Il y eut un intervalle de quarante années entre la fin de la première, & le commencement de la seconde qui dura quatorze ans.

fermés sur toute espèce de déshonneur, quelques-uns nous donnent des conseils qui tendent à nous couvrir d'opprobre ; & dans la chaleur qu'ils mettent à nous persuader de livrer Messene, ils exagèrent notre foiblesse & la force de nos ennemis. Ils demandent à ceux qui combattent leur opinion, quels sont nos moyens pour continuer la guerre. Les voici.

Premièrement, la justice de notre cause, que je regarde comme le secours le plus puissant & le plus assuré ; & si l'on doit juger de l'avenir par le passé, il est probable que le ciel favorisera nos desseins. En second lieu, la sagesse & l'excellence de notre gouvernement, une volonté ferme de combattre nos ennemis jusqu'à la mort, & de ne redouter que les reproches de nos concitoyens. Ces ressources se trouvent à Lacédémone plus que par-tout ailleurs, & je compterois plus sur elles, pour soutenir une guerre, que sur des milliers de soldats, moi qui fais que ce n'est point par le nombre que nos ancêtres, venus dans ce pays, ont triomphé de tous les obstacles, mais par les vertus dont je parle. Loin de craindre la multitude de nos ennemis, nous devons donc plutôt être remplis de confiance, en nous rappelant avec quelle fermeté nous supportâmes toujours les rigueurs du sort, inviolablement attachés à notre ancienne discipline & à nos premiers usages ; au lieu que nos ennemis, incapables de soutenir les faveurs de la fortune, ne sont pas d'accord entre eux. Ceux-ci, secondés par les alliés, s'emparent des villes ; ceux-là les traversent dans cette usurpation ; les autres sont plus occupés de disputer pour les limites avec

leurs voisins, que de marcher contre nous. Ainsi je m'étonne que l'on ne voie pas d'assez grandes ressources dans les fautes que commettent nos adversaires. Voilà sur quoi nous pouvons compter.

S'il faut parler aussi des secours que nous pouvons espérer des étrangers, je pense que la plupart des peuples seront portés à nous défendre. D'abord, en supposant qu'Athènes ne soit pas parfaitement bien disposée pour notre république, elle fera tout, du moins, pour se garantir elle-même. Quant aux autres villes, il en est plusieurs qui s'occuperont de nos intérêts comme des leurs propres. Denys le tyran (1), le roi d'Egypte, tous les potentats de l'Asie, nous secourront avec tout le zèle dont ils sont capables. Enfin, les hommes les plus riches & les plus distingués de la Grece, qui desirent sincèrement son bonheur, sont portés pour nous d'inclination, quoiqu'ils ne se soient pas encore déclarés. Tel est le fondement de nos espérances pour l'avenir.

Que dirai-je de cette multitude de villes (2) inférieures, qui forment comme la dernière

(1) Syracuse étoit une colonie de Lacédémoniens; & Denys le tyran avoit reçu des secours de Lacédémone dans des conjonctures importantes. Quant au prince qui régnoit actuellement en Egypte, c'étoit Agésilas, roi de Lacédémone, qui l'avoit placé sur le trône.

(2) Outre les villes principales, il y avoit dans le Péloponèse un grand nombre de villes moins considérables, qui étoient toutes dépendantes de Lacédémone. Nous avons déjà observé plus haut que les peuples de ces villes, qui s'étoient séparés de Lacédémone, dont ils ne pouvoient

classe des villes du Péloponèse ? Je crois que si, par le passé, elles ont donné peu d'attention aux affaires, elles s'en occuperont davantage, aujourd'hui qu'elles reconnoissent que, séparées de nous, rien n'a réussi selon leur attente. Elles espéroient la liberté ; & en se privant de leurs meilleurs citoyens, & se soumettant aux plus pervers, elles ont trouvé la servitude. Elles vouloient se gouverner par leurs propres loix, & elles sont tombées dans la plus affreuse anarchie. Ces peuples, qui de tout tems marchaient avec nous contre les autres, voient aujourd'hui les autres marcher contre eux. Auparavant ils entendoient parler de séditions dans les villes étrangères ; maintenant ils en voient naître au sein des leurs presque tous les jours. Accablés de disgraces, ils ne peuvent distinguer lesquels d'entre eux sont plus misérables. Il n'en est aucun qui n'ait à souffrir de ses propres dissensions, aucun qui ne soit tourmenté par ses voisins. Aussi voit-on les campagnes ravagées, les villes pillées, les maisons particulières ruinées, les gouvernemens bouleversés, les loix détruites, ces loix dont la sagesse faisoit envier leur bonheur à tous les Grecs. Mal disposés les uns pour les autres, remplis de défiances réciproques, ils craignent plus leurs concitoyens même que les ennemis. Cette union qui régnoit parmi eux sous notre empire, & qui leur procuroit une heureuse abon-

supporter le joug, furent encore plus malheureux que sous l'empire de cette république, & qu'ils se perdirent eux-mêmes par leurs divisions intestines.

dance,

dance, est remplacée par la discorde la plus déplorable. Les riches jetteroient leur or dans la mer, plutôt que d'en soulager l'indigence de leurs compatriotes; les indigens aimeroient mieux le ravir aux légitimes possesseurs, que de le devoir au hasard qui l'offriroit à leur rencontre. Les sacrifices sont abolis; & au lieu de victimes, ils s'égorgent mutuellement au pied des autels. Enfin, il sort maintenant plus d'exilés d'une seule ville, qu'il n'en sortoit auparavant de tout le Péloponèse. Malgré la description étendue que j'ai faite de leurs miseres, j'en ai beaucoup plus omis que je n'en ai rapporté. Non, on ne peut imaginer de calamités & de disgraces, qui ne se soient réunies sur cette contrée malheureuse. Les uns sont déjà fatigués des maux qui les accablent, les autres ne tarderont pas à l'être, & chercheront quelque moyen de s'en affranchir. Car ne pensez pas qu'ils restent tranquillement dans leur état actuel: ils se sont lassés de la prospérité, pourroient-ils long-tems supporter l'infortune? Ainsi, quand nous ne remporterions pas la victoire les armes à la main, quand nous ne ferions que les attendre dans l'inaction, vous les verrez tous revenir à de meilleurs sentimens, & recourir à notre alliance comme à leur unique refuge. Telles sont les espérances que j'ai conçues.

Au reste, je suis si éloigné de recevoir les loix qu'on veut nous imposer, que, quand aucune de ces espérances ne se réaliseroit, quand nous ne trouverions des secours nulle part, quand tous les Grecs nous attaqueroient ou nous abandonneroient, je ne changerois pas encore d'avis, & je

Tome I.

G

braverois tous les périls de la guerre, plutôt que de me soumettre au déshonneur d'un pareil traité. Je rougirois également, & d'imputer à nos ancêtres d'avoir enlevé un pays qui ne leur appartenoit pas; ou, s'ils l'ont acquis avec justice, de le céder, quoique nous y ayons des droits réels. Evitons l'un & l'autre; disposons-nous à combattre avec un courage digne de notre patrie, & loin de démentir les partisans & les admirateurs de Sparte, montrons nous tels, que leurs éloges paroissent au-dessous de nos vertus.

Je crois que notre état présent ne peut devenir plus fâcheux, & que, par leur conduite, nos ennemis travailleront eux-mêmes à rétablir nos affaires: mais dussions-nous être trompés dans notre espoir, investis de toutes parts, & hors d'état de défendre Lacédémone; ce qui suit est un peu dur à entendre, je le dirai toutefois avec assurance: car le conseil que je vais donner est plus noble, plus propre à être publié dans la Grece, & plus conforme à nos principes, que celui que certaines gens nous donnent.

Mon avis seroit donc de faire sortir de la ville nos parens, nos femmes, nos enfans, tous ceux enfin qui ne peuvent porter les armes; nous distribuerons toute cette multitude dans la Sicile, dans l'Italie, à Cyrene (1), & dans l'Asie. Les peuples de ces contrées les recevront avec empressement, ils leur céderont du terrain, & fourniront amplement à leur subsistance, les uns pour reconnoître les services qu'ils ont reçus de

(1) Cyrene étoit une colonie de Lacédémoniens, fondée par Battus.

notre république, les autres dans l'espérance d'un juste retour. Ensuite, ceux d'entre nous qui veulent & qui peuvent combattre, abandonneront eux mêmes la ville, & tout ce qu'ils possèdent, ne prenant que ce qu'ils pourront emporter avec eux. Nous nous emparerons alors de quelque place forte, la plus commode pour la guerre, que nous pourrions trouver; & de-là nous inquiéterons nos ennemis par terre & par mer, jusqu'à ce qu'ils cessent de nous contester ce qui nous appartient. Portez-vous sans balancer à cette démarche hardie, & vous verrez les peuples qui veulent maintenant vous imposer des loix, venir vous supplier de reprendre Messene, & de conclure la paix.

Quelle ville, en effet, dans le Péloponèse pourroit soutenir une guerre telle que nous pouvons la faire, si nous le voulons? Qui ne redoutera une armée d'hommes capables d'un parti aussi vigoureux, déterminés à mourir, & justement irrités contre ceux qui les auront réduits à cette extrémité; une armée composée de gens dont la seule occupation, dont l'unique exercice sera celui des armes, pareille en cela à une troupe de mercenaires; mais qui, par les sentimens & le courage, formera un corps tel qu'aucune nation n'en aura jamais levé de semblable; une armée enfin qui, n'étant pas renfermée dans des murs, mais passant les jours sous des tentes, & se portant par-tout à son gré, choisira pour voisins ceux qu'elle voudra, & regardera comme sa patrie les lieux les plus propres à la guerre? Pour moi, je pense que l'idée seule de ce projet, publiée dans la Grece, jettera l'épouvante & le trouble parmi

nos ennemis , à plus forte raison s'ils nous contraignent de l'effectuer. Dans quelles dispositions croyez-vous qu'ils soient, si nous leur nuisons sans qu'ils puissent nous nuire ? s'ils voient leurs villes assiégées , & la nôtre à l'abri désormais des rigueurs d'un siege ? s'ils voient que nous subsistons facilement des provisions que nous aurons faites , & de celles que nous procurera la guerre , tandis qu'ils auront peine à subsister ; parceque , sans doute , il est beaucoup moins facile d'entretenir une armée telle que sera la nôtre , que de nourrir une multitude dans les villes ? si enfin ils apprennent , & ce sera pour eux la nouvelle la plus triste , que nos soldats sont aguerris & vivent dans l'abondance ; tandis qu'ils verront les leurs manquer des choses les plus nécessaires à la vie , sans qu'ils puissent adoucir leurs maux ; tandis qu'ils se verront eux-mêmes exposés , ou à perdre les grains qu'ils auront semés , s'ils labourent leurs campagnes , ou à ne pouvoir fournir à leur propre subsistance , s'ils les laissent incultes ?

Mais peut-être ils se rassembleront , & , réunissant leurs forces , ils entreprendront de nous poursuivre & d'empêcher nos ravages. Eh ! qu'y auroit-il pour nous de plus heureux , que de pouvoir les combattre de près & en bataille rangée ; que de voir campée en notre présence & réduite à la même extrémité que nous , une troupe mal disciplinée , composée d'hommes ramassés dans plusieurs villes & commandés par plusieurs chefs ? Non , il ne nous faudra pas beaucoup d'art & de soin pour les obliger de combattre dans les rems & dans les lieux qui nous seront les plus favorables.

Un jour entier ne pourroit me suffire pour détailler tous nos avantages. C'est une chose constante, que nous l'emportons sur les Grecs moins par l'étendue de notre ville, ou par la multitude de ses habitans, que par l'excellence de notre constitution, & parceque Lacédémone ressemble à un camp où regne une discipline exacte, & une prompte obéissance. Si donc de la simple ressemblance qui nous fut si utile, nous passons à la réalité, n'est-il pas hors de doute que nous aurons l'avantage sur nos ennemis ?

Nous savons que nos ancêtres firent la conquête de Sparte, & qu'entrés dans le Péloponèse avec des troupes peu nombreuses, ils vainquirent de grandes armées : faisons nous gloire de marcher sur leurs traces ; & puisque la fortune a trompé nos efforts, recommençons l'ouvrage de notre grandeur, travaillons à recouvrer notre première dignité. Quoi ! les Athéniens ont abandonné leur pays pour la liberté des autres Grecs ; & nous n'aurions pas la force de quitter notre ville pour notre propre salut ! & nous balancerions à imiter leurs résolutions généreuses, nous qui devrions donner aux autres de pareils exemples ! mais ce qu'il y auroit encore de plus révoltant, c'est que tandis que des Phocéens (1), pour se soustraire au joug du grand roi, ont quitté l'Asie, & ont été s'établir à Marseille, des Lacédémoniens

(1) *Phocéens*, non les habitans de la Phocide, voisins du temple de Delphes ; mais les habitans de Phocée en Asie, qui, pour se soustraire à la domination du roi de Perse, abandonnerent leur ville, & allèrent fonder une colonie à Marseille.

eussent la bêtise d'obéir à ceux auxquels ils commanderaient toujours.

N'envisageons pas le moment où il faudra éloigner de nous les personnes qui nous sont les plus chères ; perçons dans l'avenir , considérons le tems où , après avoir vaincu nos ennemis , nous rétablirons notre ville , nous rappellerons nos proches , & apprendrons à l'univers que nous ne méritons point les malheurs qui nous oppriment , que nous étions dignes de la prééminence dont nous fûmes toujours si jaloux. D'ailleurs , si j'ai proposé ce parti , ce n'est pas qu'il faille le suivre sans délai , ou qu'il soit la seule ressource qui reste aux Lacédémoniens ; mais j'ai voulu préparer vos esprits , & vous faire sentir que Sparte doit se résoudre à ces extrémités , & à de plus grandes encore , plutôt que de souscrire , en abandonnant Messene , au traité qu'on lui propose.

Au reste , je ne vous exhorterois pas à la guerre avec tant d'ardeur , si je ne voyois que , d'après le parti que je vous conseille , la paix dont nous jouirons sera aussi honorable que solide ; & que , d'après l'avis que quelques-uns nous donnent , elle seroit aussi honteuse que peu durable. En effet , si nous avons près de nous une ville ennemie devenue puissante , qui ne voit que nous ferons continuellement dans le trouble & dans les alarmes ? Ceux donc qui nous font espérer la tranquillité & le repos , ne font pas attention qu'en nous procurant une paix de quelques jours , ils nous préparent une guerre éternelle.

Pour moi , je leur demanderois volontiers quelles sont les circonstances dans lesquelles nous

devons combattre jusqu'à la mort ? N'est-ce pas quand les ennemis nous imposent des loix iniques , quand ils nous enlèvent une partie de notre territoire , quand ils mettent nos esclaves en liberté , quand ils les établissent dans un pays que nous ont laissé nos ancêtres , & que , peu contents de nous ravir nos possessions , ils veulent nous couvrir d'infamie ? C'est , sans doute , alors que nous devons courir les hasards de la guerre , je dis même subir l'exil & la mort. Eh ! ne nous est-il pas plus avantageux de mourir avec toute notre gloire , que de vivre dans l'opprobre , en souscrivant aux loix qu'on nous impose ? Je le dirai sans détour , il vaut mieux ne plus exister que d'être le jouet de nos ennemis. Les sentimens dans lesquels nous avons été nourris , le rang que nous avons toujours tenu parmi les Grecs , nous font une nécessité de primer dans la Grece , ou de périr plutôt que de rien faire qui nous dégrade.

Pleins de ces idées , méprisant la vie , & rougissant de suivre l'opinion de ces alliés que nous prétendions autrefois conduire , examinons les choses par nous-mêmes , & , sans considérer ce qui seroit expédient pour eux , prenons un parti digne des vertus de Lacédémone & de ses exploits. Tous ne doivent pas agir de même dans les mêmes circonstances ; chacun doit se régler sur les principes qu'il a adoptés d'abord. Par exemple , personne ne fait un crime aux Phliasiens (1) , aux Epidauriens , aux Corinthiens , de

(1) Phliasiens , Epidauriens , Corinthiens , peuples du

préférer à tout le reste le soin de conserver & de prolonger leurs jours. Mais pour des Spartiates, tout moyen de pourvoir à leur salut ne convient pas; & s'ils ne peuvent se sauver avec honneur, ils n'ont d'autre choix que la mort. Oui, les hommes qui se piquent de courage, doivent craindre surtout de se déshonorer par quelque action lâche. La lâcheté d'un peuple ne se montre pas moins dans les délibérations où il s'agit d'entreprendre la guerre, que dans l'intrépidité avec laquelle on la fait. La fortune a la plus grande part aux événemens des combats: les résolutions d'une république dénoncent ses vrais sentimens. Nous devons donc être aussi jaloux des desseins pris dans nos assemblées, que de la valeur dans un jour d'action.

Je suis surpris que des hommes, souvent prêts à mourir pour défendre leurs propriétés, ne soient pas disposés de même pour conserver celles de l'état. C'est pour celles-ci néanmoins que nous devons nous exposer à tout, &, ne nous permettant rien d'indigne de Lacédémone, empêcher que notre patrie ne descende du rang honorable où l'ont élevée nos peres. Entre tous les malheurs dont il faut nous garantir, prenons surtout garde de rien faire qui nous avilisse, de rien céder à nos ennemis contre nos droits. Eh! ne feroit-ce pas une honte qu'on nous vît recevoir la loi, nous qui prétendons être les arbitres de la

Péloponèse, qui n'étoient pas dépourvus de puissance, sur-tout les Corinthiens, mais qui n'étoient pas fort estimés pour les sentimens, & qui n'auroient pas balancé à préférer leur conservation à la gloire.

Grece ; & que , bien différens de nos ancêtres qui bravoient le trépas pour l'honneur de commander aux autres , nous eussions peur d'affronter les dangers pour nous soustraire aux ordres d'autrui ?

Rappelions - nous encore les jeux Olympiques (1) , & toutes les grandes assemblées de la nation , où chacun de nous n'étoit ni moins admiré , ni moins honoré que l'athlete vainqueur. Oferons-nous paroître dans ces assemblées célebres , où nous serons aussi méprisés que nous étions respectés , aussi remarqués pour notre lâcheté que nous étions distingués pour notre courage ; où nous verrons nos esclaves apporter sur les autels de riches offrandes qu'ils auront prises dans le pays que nous avoient laissé nos peres ; où nous entendrons leurs reproches outrageans , tels qu'en peuvent faire des hommes qui ont rampé dans la servitude , & qui se verront tout à coup les égaux de leurs maîtres. Est-il possible d'imaginer l'arrogance avec laquelle ils se prévaudront d'un traité ignominieux ? C'est là sur quoi nous avons à délibérer. N'attendons pas , pour témoigner notre indignation , que nos plaintes deviennent inutiles ; mais prenons dès aujourd'hui les mesures convenables pour ne

(1) On fait que les jeux Olympiques étoient un des quatre jeux solennels de la Grece , ainsi appelés de la ville Olympie , autrement dite Pise , auprès de laquelle ils se célébroient. C'étoit là que toute la Grece assemblée annonçoit par des témoignages éclatans ce qu'elle pensoit des peuples & des particuliers ; c'étoit là que , par des marques extérieures d'estime , elle honoroit les grandes actions , les talens & les vertus.

rien éprouver de pareil. Car ce feroit le comble du déshonneur que , n'ayant jamais pu souffrir la trop grande familiarité des personnes nées libres , on nous vît maintenant endurer l'insolence de nos esclaves. Nous paroîtrions n'avoir songé par le passé qu'à faire parade de vertu , & , sans valoir mieux que les autres , n'avoir affiché qu'un faux orgueil & une grandeur d'ame empruntée. Evitons de donner prise à la malignité de l'envie , & tâchons de la confondre , en ne démentant pas les exploits de nos ancêtres.

Souvenez-vous de ces illustres Spartiates qui soutinrent les efforts des Arcadiens (1), & qui , dit-on , n'étant qu'une poignée d'hommes , défirent plusieurs milliers de combattans ; de ces

(1) Les histoires qui nous restent ne parlent pas de ce premier fait cité par Isocrate. Le second est rapporté dans Hérodote autrement que dans l'orateur. L'historien dit que trois cents guerriers d'Argos combattirent contre trois cents de Lacédémone ; que les deux seuls Argiens qui demeurèrent , & qui croyoient que tous les Lacédémoniens avoient été tués , s'en retournerent chez eux comme ayant remporté la victoire : mais que le seul Lacédémonien qui restoit de tous ses compagnons , dépouilla pendant la nuit les Argiens morts , & érigea un trophée. Quant aux guerriers qui combattirent aux Thermopyles , Léonidas étoit à la tête d'un corps d'environ quatre mille Grecs, dont trois cents étoient Spartiates. Xerxès n'auroit peut-être jamais réussi à forcer le passage , si un Grec , nommé Epialte , ne lui eût montré un chemin par où il gagna les hauteurs , & domina l'armée ennemie. Léonidas , voyant que les autres Grecs étoient effrayés , les engagea à se retirer. Il resta avec ses trois cents Spartiates , & mourut courageusement avec eux , plutôt que d'abandonner son poste. Isocrate compte mille guerriers contre le témoignage de l'histoire.

trois cents qui , à Tyrée , vainquirent dans une bataille tous les Argiens réunis ; & de ces mille guerriers qui , marchant à la rencontre de l'armée des Perses , ayant en tête 700000 Barbares , ne prirent pas la fuite , mais expirèrent dans leur poste avec une intrépidité supérieure à tout l'art de l'éloquence qui a voulu la célébrer. Animés par le souvenir de ces hauts faits , entreprenons vigoureusement la guerre , sans attendre que d'autres remédient à nos maux ; & puisque les malheurs nous sont propres , n'ayons recours qu'à nous-mêmes pour nous en affranchir. C'est dans de telles circonstances que des ames nobles & généreuses doivent se faire connoître. La prospérité couvre le vice des cœurs lâches & pusillanimes ; l'adversité montre les hommes à découvert. L'infortune ne doit donc être pour vous qu'une occasion de justifier les soins qu'on a pris pour vous former à la vertu.

Eh ! pourquoi désespérer que , du sein même de nos disgraces , il ne naisse quelque bonheur inattendu ? Vous n'ignorez pas , sans doute , que tels événemens , regardés d'abord comme tristes & déplorables , ont été reconnus depuis pour avoir été la source de la prospérité des peuples qui les avoient éprouvés. Faut-il aller chercher loin des exemples ? Est-ce par la paix que deux de nos principales républiques , je veux dire Athenes & Thebes , sont parvenues au faîte de la grandeur ? N'est-ce point par les malheurs de la guerre que , se relevant enfin de leur chute , l'une a obtenu la prééminence sur les Grecs , & l'autre jouit maintenant d'une puissance que jamais on n'eût imaginée. Ce n'est pas le repos qui donne la gloire

& la célébrité, mais les combats. Loin de les fuir, courons-y avec ardeur; n'épargnons ni nos biens ni nos personnes, en un mot, rien de ce qui est à nous. Si la fortune seconde nos efforts, si nous rétablissons notre république dans l'état d'où elle est déchue, nous mériterons plus d'éloges que nos peres; nos enfans ne pourront surpasser notre courage, & nos panégyristes seront embarrassés pour célébrer nos louanges. Tous les peuples sont attentifs à l'événement de cette assemblée, & à la résolution que nous y aurons prise. Ainsi, que chacun de nous se persuade qu'il est placé comme sur le théâtre de toute la Grece, pour donner une juste idée de lui-même.

En deux mots, voici ce qui doit nous décider. En ne craignant pas de mourir pour soutenir nos droits, nous acquérons de la gloire, & nous assurons notre repos; en redoutant les périls, nous nous jettons dans le trouble & dans l'inquiétude. Exhortons-nous donc mutuellement à payer à la patrie le prix de notre éducation; rougissons de laisser traiter Lacédémone avec outrage, de frustrer de leurs espérances nos zélés partisans, & de trahir, par un trop grand amour de la vie, la haute opinion qu'a conçue de nous toute la terre. Croyons qu'il est beau d'échanger une existence périssable contre une gloire immortelle, & d'acheter, aux dépens de quelques années, un nom qui subsiste dans tous les siècles à venir. Oui, sans doute, il vaut mieux saisir cette grande occasion de nous procurer, par quelques travaux, un honneur de longue durée, que de nous couvrir en un instant d'infamie & d'opprobre.

Mais le motif le plus capable de vous émou-

voir , & de vous exciter à prendre courageusement les armes , c'est de vous figurer vos parens & vos enfans présens : voyez les uns qui vous conjurent de ne pas déshonorer le nom de Sparte, les expéditions guerrières qu'ils ont terminées, les sages institutions dans lesquelles nous avons été élevés; voyez les autres qui vous redemandent le pays que nous ont laissé nos ancêtres, le commandement parmi les Grecs, & cette prééminence que nos peres nous ont remise entre les mains : eh ! dites-moi, qu'aurez-vous à leur répondre ?

Je ne vois pas qu'il soit besoin d'en dire davantage ; je n'ajoute qu'un mot. Dans toutes les guerres qu'a soutenues notre république, dans dans tous les combats qu'elle a livrés, les ennemis n'ont jamais remporté de victoire sur les Lacédémoniens commandés par un roi de ma race (1). Aujourd'hui donc que vous délibérez sur la guerre, il est de votre prudence de préférer les avis de ceux sous la conduite desquels vos armes ont toujours prospéré.

(1) Il y avoit ordinairement deux rois à Lacédémone, mais qui descendoient de deux branches différentes, l'un d'Eurysthene, l'autre de Proclès, les deux fils d'Aristodeme qui régnerent les premiers à Sparte. Archidame descendoit de Proclès ; il prétend que les Lacédémoniens n'avoient essuyé de défaite sous la conduite d'aucun des rois de sa branche.



S O M M A I R E
D E L A H A R A N G U E
I N T I T U L É E
L'ARÉOPAGITIQUE.

Pourquoi cette harangue est-elle ainsi intitulée? Est-ce, selon quelques-uns, parcequ'elle est supposée avoir été prononcée dans l'Aréopage; ou, selon d'autres, parcequ'on y trouve un magnifique éloge de l'ancien Aréopage? Il ne paroît pas qu'elle ait pu être prononcée dans ce sénat. On n'y voit rien qui annonce qu'Isocrate adresse la parole aux sénateurs, & il y dit des choses qu'il ne pouvoit guere leur dire en face, comme étant trop dures. D'un autre côté, je n'ai vu nulle part qu'un simple particulier pût demander une assemblée du peuple, comme Isocrate suppose l'avoir demandée. Quoi qu'il en soit du lieu où l'orateur puisse être supposé avoir parlé, le but de son discours est évident. Il voudroit engager les Athéniens à réformer leur gouvernement actuel, & à y substituer l'ancienne démocratie dont il fait un éloge fort étendu.

Avant que d'entrer dans son sujet, il reproche aux Athéniens leur sécurité & leur confiance, comme s'ils étoient à l'abri de tout péril. Il montre qu'on réussit souvent mieux dans l'état de pauvreté & de détresse, que lorsqu'on est puissant & riche. Il prouve l'un & l'autre par l'exemple d'Athènes & de Lacédémone, qu'une vigilance attentive dans le malheur a élevées au comble de la prof-

périté, & que l'orgueil ensuite a plongées dans un abîme de maux. Il fait voir qu'il s'en faut beaucoup que les Athéniens soient dans une situation heureuse & favorable, que leurs embarras actuels viennent de ce qu'ils sont mal gouvernés, qu'une bonne administration peut seule procurer à une république un bonheur constant, qu'enfin le seul moyen, pour Athenes, de se garantir des maux qui la menacent, & de s'affranchir de ceux qu'elle éprouve, c'est de faire revivre le gouvernement démocratique tel qu'il avoit été établi par Solon, & rétabli par Clisthene. Il se propose de donner un parallèle de l'administration présente & du gouvernement ancien. Il trace ce parallèle en opposant continuellement les principes & la conduite des hommes de son tems aux principes & à la conduite de leurs ancêtres & de leurs peres. Idée d'une véritable démocratie, élection des magistrats, gestion des charges, égards réciproques des citoyens, attention à régler le culte religieux, à surveiller les citoyens dans la jeunesse, & dans un âge plus avancé, éloge de l'Aréopage chargé particulièrement de l'inspection des mœurs; tous ces objets, & beaucoup d'autres non moins essentiels, sont traités dans Isocrate de la manière la plus noble, la plus intéressante & la plus instructive. L'éloge qu'il a fait de la constitution ancienne qu'il voudroit rétablir, pourroit faire croire qu'ennemi du peuple & déclaré contre le gouvernement actuel, il voudroit innover & jeter la république dans l'oligarchie. Pour se défendre de ce reproche, il s'annonce comme zélé partisan de la démocratie, mais d'une démocratie bien réglée. Il loue la démocratie en général, & prétend que celle même qu'il blâme, telle qu'elle existe actuellement à Athenes, est infiniment préférable, avec tous ses défauts, à l'oligarchie sous le gouvernement des

Trente. Ce qu'il prouve , en montrant , d'une part , les injustices & les cruautés des oppresseurs du peuple , & de l'autre , l'équité & la générosité de ce même peuple lorsqu'il fut redevenu le maître. Si donc il blâme la constitution présente , c'est qu'il voit avec peine que les Athéniens , qui , par la trempe de leur ame & l'excellence de leur naturel , sont faits pour se distinguer par les plus grandes vertus & les plus belles actions , se contentent d'être moins pervers que des tyrans odieux. Après cette digression , il revient à son sujet , qui est de comparer les deux gouvernemens ; il expose les avantages que l'ancien a procurés , les inconvéniens qui résultent du nouveau , & conclut en exhortant ses compatriotes à imiter la conduite de leurs ancêtres , s'ils veulent s'affranchir des maux qu'ils souffrent , & rétablir leur ville dans sa première splendeur.

Denys d'Halicarnasse fait , avec raison , un grand éloge de cette harangue , dont il loue le but & donne le sommaire. Il me semble qu'on doit en reculer l'époque jusqu'à la prise d'Olynthe par Philippe , parcequ'Isocrate y parle de la perte des villes de Thrace , & que ce fut après avoir pris Olynthe , que Philippe fit des conquêtes en Thrace sur les colonies Athéniennes. Le discours a donc dû être composé vers l'an 348 avant Jésus-Christ , dans la quarante-huitième année de l'âge d'Isocrate. Mais deux choses m'embarrassent en le plaçant à cette époque. Pourquoi n'y est-il pas dit un mot de Philippe qui jouoit déjà un rôle dans la Grece , & qui avoit déjà été plusieurs fois aux prises avec les Athéniens ? ou pourquoi , si notre orateur n'a publié sa harangue qu'à quatre-vingt-huit ans , n'y parle-t-il pas de son grand âge , ou du moins ne l'annonce-t-il pas par quelques-unes de ces digressions qu'on se permet dans la vieillesse ? Voilà mes difficultés : mais je ne
fais

fais quelle autre époque choisir. Au reste, il importe peu à l'éclaircissement du discours de savoir précisément en quelle année il a été composé.

Comme il y est beaucoup parlé de l'Aréopage, il est bon de lire ce que nous avons dit de ce tribunal dans le précis historique qui est à la tête de ce volume; article du gouvernement d'Athenes.

Avant que de passer au discours, je vais faire connoître en peu de mots les différentes sortes de gouvernemens dont il est fait mention dans les écrivains Grecs.

La monarchie étoit l'autorité d'un seul qui, choisi par la loi, commandoit par la loi. Avant que la démocratie fût établie à Athenes, cette ville avoit été gouvernée par des monarques, par des souverains légitimes, qui étoient les premiers sujets de la loi, ainsi que les rois de Lacédémone. La tyrannie étoit l'autorité d'un seul, ou qui, nommé par la loi, vouloit s'élever au-dessus de la loi, & mettre à la place sa volonté & son caprice; ou qui avoit usurpé le pouvoir suprême contre le vœu de tous & de la loi. Quoique Pisistrate gouvernât avec beaucoup de douceur, il étoit regardé comme tyran d'Athenes, parcequ'il la gouvernoit malgré elle, & que son ambition seule l'avoit placé sur le trône.

L'aristocratie étoit le gouvernement des principaux, des plus distingués par leurs talens & par leur sagesse, choisis par tous comme les plus capables de commander. L'oligarchie étoit le gouvernement d'un petit nombre d'ambitieux qui avoient usurpé la puissance souveraine, & qui l'exerçoient contre la volonté de tous.

Dans la démocratie, le peuple étoit le souverain; c'étoit lui qui portoit les loix, & qui choisissoit les magistrats auxquels il étoit soumis. Arbitre des peines & des récom-

penſes , il faisoit rendre compte à ceux qui avoient occupé les places & rempli les fonctions publiques , & les punissoit ou les récompensoit selon qu'ils l'avoient mérité. La démocratie auroit dégénéré en anarchie , si chacun , refusant de se soumettre aux loix , eût prétendu être maître , & eût voulu régler l'état selon son caprice.

Le gouvernement de Lacédémone étoit mixte , c'est-à-dire , partie monarchique , partie aristocratique , partie démocratique. L'autorité du monarque étoit balancée par celle des éphores , & toutes deux étoient quelquefois soumises à l'autorité du peuple. D'ailleurs l'égalité la plus parfaite régnoit entre tous les citoyens.

Suivant Isocrate , une démocratie régulière , telle qu'elle existoit dans les beaux tems de la république d'Athenes , est celle qui est mêlée d'aristocratie , c'est-à-dire , celle où les plus riches & les plus vertueux gouvernent , choisis par le peuple & sous son bon plaisir , obligés de rendre compte entre ses mains , & recevant de lui leur punition ou leur récompense.





H A R A N G U E

I N T I T U L É E

L'ARÉOPAGITIQUE.

SANS doute, Athéniens, vous vous demandez avec surprise dans quelle intention j'ai fait convoquer une assemblée afin qu'on prenne des mesures pour la sûreté d'Athenes, comme si cette ville se trouvoit dans une situation critique, ou qu'elle eût à soutenir quelque guerre importante; tandis qu'elle a dans ses ports plus de deux cents vaisseaux, que tout est paisible dans ses campagnes, qu'elle commande sur la mer, qu'elle compte beaucoup d'alliés, dont plusieurs sont toujours prêts à la secourir, & dont un plus grand nombre encore sont aussi exacts à lui payer des tributs, que fideles à exécuter ses ordres. Avec de pareils avantages, à l'abri du danger, ne sembleriez vous pas devoir être tranquilles; & ne seroit-ce pas plutôt à nos ennemis de craindre, & de prendre eux-mêmes des mesures pour leur sûreté propre?

Oui, je le fais, fiers de votre puissance, vous méprisez mes alarmes, vous vous croyez déjà les maîtres de la Grece. Pour moi, c'est cette puissance même qui me fait trembler, parcequ'il n'est que trop ordinaire d'accumuler les fautes lorsqu'on se croit au comble de la prospérité, &

de se précipiter dans les plus grands périls par un excès de confiance. En voici la cause, vous la sentirez aisément. Les biens & les maux n'arrivent jamais seuls aux hommes. Les richesses & le pouvoir traînent toujours à leur suite l'imprudence & la licence; au lieu que la sagesse & la modération accompagnent l'indigence & la faiblesse: de sorte qu'il n'est pas facile de décider lequel de ces deux états un pere sage devrait choisir pour ses enfans. Dans la pauvreté que tout le monde redoute, on voit souvent les affaires prospérer & s'améliorer de jour en jour; dans l'opulence, qui fait l'objet de nos desirs, on les voit ordinairement décliner & se détériorer peu à peu. Les fortunes des particuliers, sujettes à de plus fréquentes révolutions, nous offrent une infinité d'exemples; j'en pourrois citer plusieurs; mais je m'arrête à ceux que nous fournissent les républiques d'Athènes & de Lacédémone, comme étant plus frappans & plus sensibles.

Lorsque notre ville (1) fut détruite par les Barbares, de sages précautions & une vigilance attentive nous rendirent bientôt les chefs de la Grece. Au contraire, si-tôt que nous nous persua-

(1) La ville d'Athènes fut détruite & brûlée par Xerxès, roi des Perses, & par Mardonius son général. Les Athéniens rétablirent leur ville, & devinrent les chefs des Grecs. Ils soutinrent plusieurs guerres contre des peuples de la Grece, entre autres celle du Péloponèse contre les Lacédémoniens. Ceux-ci furent vainqueurs, & se contentèrent de soumettre à leur domination une république qu'ils auroient pu détruire. Les Athéniens se mirent en liberté, &, instruits par leurs malheurs, se conduisirent un peu plus sagement.

dâmes que rien ne pouvoit résister à nos forces, nous fûmes à la veille d'être entièrement ruinés. Quant aux Lacédémoniens (1), partis anciennement de villes obscures & peu considérables, ils s'emparèrent du Péloponèse, grace à leur vie sage & à leur exacte discipline. Depuis ce tems, la fierté que leur inspira l'empire sur terre & la domination sur mer, ne tarda pas à les jeter dans les mêmes extrémités que nous. Lorsqu'on se rappelle de semblables vicissitudes, & qu'on voit les plus puissans états si subitement déchus de leur grandeur, compter sur ses avantages présents, n'est-ce pas une folie ? Pour moi, je la trouve d'autant plus marquée chez nous, que nos affaires ne sont pas aujourd'hui dans une situation aussi favorable qu'elles étoient alors, & que nous voyons renaître de nos jours cette haine des Grecs, & cette inimitié du roi de Perse, qui, par le passé, nous ont été si fatales.

Dirai-je que vous ne prenez aucun soin de la république, ou, qu'occupés de ses intérêts, vous êtes assez aveugles pour ne pas appercevoir le désordre de ses affaires ? Il me semble que nous sommes dans l'une ou l'autre de ces dispositions,

(1) Les Héraclides, ou descendans d'Hercule, s'étoient réfugiés dans des villes Dorides. Ayant pris avec eux tous ceux du pays qui voulurent les accompagner, ils vinrent s'établir dans le Péloponèse, & s'emparèrent entre autres de la ville de Lacédémone. Les Lacédémoniens, abusant de leur puissance après la guerre du Péloponèse, opprimèrent le Thébains, qui, ayant secoué le joug, attaquèrent leurs oppresseurs, remportèrent sur eux plusieurs victoires, & leur portèrent des coups dont ils ne purent jamais se relever entièrement.

nous qui , après avoir perdu toutes les villes que nous possédions dans la Thrace (1), & dépensé sans fruit plus de mille talens pour des troupes étrangères , nous qui décriés dans l'esprit des Grecs , devenus ennemis du grand roi , abandonnés de plusieurs de nos alliés , forcés de défendre les amis des Thébains ; nous , dis-je , qui , pour de tels événemens , avons déjà rendu deux fois aux dieux des actions de grace solennelles , & qui , dans nos assemblées , traitons les affaires avec plus de négligence que si nous eussions obtenu les plus brillans succès. Au reste , on ne doit pas être surpris que nous réussissions aussi peu quand nous agissons aussi mal. Il n'est pas possible qu'une république mal gouvernée jouisse d'un bonheur constant. Supposé que , par la faveur de la fortune , ou par la valeur d'un général , elle réussisse dans quelques conjonctures , c'est pour retomber bientôt après dans les mêmes embarras. Athenes en fournit une preuve convaincante.

Après la bataille navale de Conon (2) & les exploits de Timothée , toute la Grece nous fut

(1) J'ai parlé , dans le sommaire , de ces villes de Thrace , & j'ai dit que ce fut après avoir pris Olynthe , que Philippe fit des conquêtes en Thrace sur les colonies Athéniennes. = *Du grand roi* , c'est-à-dire , du roi de Perse , que les Grecs appelloient le grand roi. = *Les amis des Thébains* , Isocrate veut probablement parler des Mégalo-politains pour lesquels nous avons un discours dans Démosthène. On sait d'ailleurs qu'il y avoit une inimitié très vive entre les Athéniens & les Thébains.

(2) Conon & Timothée son fils , tous deux illustres capitaines Athéniens , qui servirent leur patrie avec autant de zèle que de succès.

soumise ; mais notre prospérité ne fut pas de longue durée , & nous ne tardâmes pas à la ruiner & à la détruire de nos propres mains. Nous n'avons pas , en effet , une forme d'administration qui nous fasse profiter de tous nos avantages ; nous ne cherchons pas même à nous la procurer. On fait néanmoins que ce qui rend & maintient florissant un état , ce n'est ni la force ou la beauté des murailles , ni une grande multitude d'hommes rassemblés dans la même enceinte , mais l'excellence & la sagesse du gouvernement. Le gouvernement est pour une république ce que la raison est pour l'homme. Il en est l'ame : lui seul fait trouver des ressources dans toutes les affaires , éloigne les disgrâces & fixe le bonheur. Citoyens , ministres , loix , tout se forme sur lui ; & la félicité des peuples dépend de la bonté du régime politique. Peu touchés du triste état de notre administration actuelle , nous ne prenons aucune mesure pour la rétablir. Dans les assemblées , il est vrai , nous nous élevons contre la constitution présente , nous disons que notre démocratie ne fut jamais aussi mal réglée ; mais au fond & dans l'usage , nous la préférons au gouvernement que nous avoient transmis nos ancêtres. C'est de ce gouvernement que je dois vous parler aujourd'hui , & c'est la raison pour laquelle j'ai requis cette assemblée.

Le seul moyen , je pense , de nous affranchir des maux qui nous oppriment , & de nous garantir de ceux qui nous menacent , c'est de nous déterminer à faire revivre le gouvernement

démocratique, tel qu'il fut établi par Solon (1); le plus zélé partisan de la démocratie, & rétabli par Clisthène qui a chassé les tyrans & ramené les citoyens exilés. Nous n'en trouverons pas qui soit & plus favorable au peuple & plus utile à la république. En voici la preuve la moins équivoque. Sous l'ancien gouvernement, nos ayeux se signalèrent par une foule d'exploits; honorés de l'estime de toute la terre, ils virent les Grecs leur déférer d'eux-mêmes l'empire. Le gouvernement actuel auquel nous sommes si attachés, nous a fait encourir la haine de toute la Grèce, effuyer une infinité de maux, & tomber presque dans les derniers malheurs. Mais devons-nous aimer, pouvons-nous vanter une forme d'administration qui nous a déjà fait tant de mal, & qui nous cause encore chaque année quelque préjudice? N'est il pas à craindre qu'en avançant toujours vers notre perte, nous ne finissions par nous précipiter dans le plus profond abîme.

Mais pour ne pas traiter trop légèrement les choses, il faut vous instruire par des détails qui vous mettent en état de faire un choix & d'asseoir un jugement. Ne perdez rien de ce que je

(1) Personne n'ignore que Solon fut le principal législateur d'Athènes, qu'il réforma les loix de Dracon, & en établit de nouvelles. = Clisthène, de la famille des Alcéméonides, un des principaux citoyens d'Athènes. Il fut chassé par les Pisistratides; mais après l'expulsion des tyrans, à laquelle il avoit beaucoup contribué, il rentra avec d'autres citoyens, & fut l'auteur de plusieurs réglemens utiles. = Au sujet de l'ancienne démocratie établie à Athènes, voyez le sommaire de ce discours, p. 113 & 114.

vais vous dire , & suivez-moi dans le parallele que je vais vous tracer le plus brièvement qu'il me fera possible.

Les grands hommes qui dans les premiers tems ont regi notre ville , ne cherchoient pas à couvrir d'un nom doux & agréable un gouvernement dur & fâcheux dans la réalité. Ils n'accoutumoient pas les citoyens à placer le bonheur dans la licence , à confondre la petulance avec la démocratie , l'audace avec la liberté , l'impudence avec l'égalité ; mais se déclarant les ennemis des esprits remuans & inquiets , ils s'occupoient à rendre tous les citoyens plus retenus & plus honnêtes. Ce qui contribuoit le plus à les rendre heureux , c'est qu'ils ne confondoient pas l'égalité qui accorde à tous les mêmes privilèges , avec celle qui donne à chacun ce qui lui appartient. Sachant distinguer quelle étoit la plus utile , ils rejettoient comme injuste celle qui traite sans distinction les bons & les méchans , & adoptoient celle qui punit & recompense chacun selon son mérite. D'après cette regle , ce n'étoit pas par le sort qu'ils éliisoient les magistrats , ils ne les prenoient pas indistinctement parmi tous les citoyens ; mais ils choisissoient pour chaque emploi les hommes les plus propres à le remplir , persuadés que les autres citoyens chercheroient à imiter ceux qu'ils verroient à la tête de l'administration. Cette forme de gouvernement leur paroissoit plus populaire que celle où la voie du sort est en usage. En effet , s'ils eussent mis les élections au pouvoir de la fortune , ils auroient craint que les charges ne vinssent à tomber sur les fauteurs de l'état oligarchique ; au lieu qu'en se

faisant une loi de préférer le mérite & la vertu, le peuple étoit maître de ne choisir que les plus zélés partisans de la constitution établie.

Ce qui faisoit goûter cet excellent régime à tout le corps des citoyens, & ce qui empêchoit qu'ils ne se disputassent les charges, c'est qu'exercés au travail & à une sage économie, ils ne négligeoient pas leurs biens propres pour chercher à envahir ceux des autres. Loin d'établir leur fortune aux dépens de l'état, ils aidoient l'état dans l'occasion, chacun suivant leurs facultés, & n'avoient pas une connoissance plus exacte de tous les émolumens d'une magistrature, que du produit de leurs fonds. Ils se montroient si peu avides des deniers du trésor, que dans ces heureux tems il étoit plus difficile de rencontrer des hommes qui voulussent posséder les charges, que d'en trouver aujourd'hui qui puissent s'en passer. Le service de la patrie étoit pour eux, non un commerce où ils eussent à gagner, mais un ministère où ils payoient de leurs personnes. Leur premier soin, lorsqu'ils entroient en exercice, étoit d'examiner, non si leurs prédécesseurs avoient négligé quelque profit, mais si quelque objet essentiel avoit échappé à leur vigilance. En un mot, tels étoient leurs principes : ils pensoient que c'est au peuple à régler en souverain l'élection de ses magistrats, la punition des coupables, & la décision des points contestés ; ils croyoient qu'il est du devoir de ceux qui ont des revenus suffisans, & qui n'ont pas besoin de leur travail pour vivre, d'administrer les biens publics comme leurs biens propres ; que s'ils se sont conduits avec intégrité, ils ont droit à des

éloges qui doivent être le seul prix de leur vertu ; & que s'ils ont prévariqué , ils doivent s'attendre aux traitemens les plus rigoureux , & aux châtimens les plus sévères. Mais peut-on imaginer une démocratie plus solide & plus raisonnable , que celle qui met les riches à la tête de l'administration , & les soumet eux-mêmes à l'autorité du peuple ?

Voilà donc quel étoit du tems de nos ancêtres le système du gouvernement. On en peut aisément conclure qu'ils ne montroient pas moins de sagesse & de régularité dans le détail de leur conduite : car les principes généraux influent nécessairement sur les actions particulières.

Et pour commencer , comme il convient , par ce qui regarde les dieux , nos ancêtres suivoient des regles , & mettoient de l'ordre dans le culte & les cérémonies religieuses. On ne les voyoit pas , selon leur caprice , immoler une multitude de victimes , & renoncer ensuite pour le moindre sujet , aux sacrifices usités du tems de leurs peres. On ne les voyoit pas encore célébrer avec magnificence les fêtes étrangères (1) accompagnées de festins , & dans les temples les plus augustes , sacrifier à peine avec le simple revenu des autels. Leur unique soin étoit de ne rien retrancher des rites antiques , & de n'y rien ajouter de nouveau. Selon eux , la piété ne consistoit pas dans de vaines profusions , mais dans un attachement inviolable aux plus anciens usages. Aussi les dieux

(1) *Les fêtes étrangères* , c'est-à-dire , les fêtes empruntées des étrangers , & qui n'étoient pas d'ancienne institution.

irrités ne troubloient point le cours de la nature ; & ne dérangoient point les saisons ; mais ils leur accordoient des tems favorables & pour la culture des terres & pour la récolte des fruits.

Les mêmes principes leur servoient pour se gouverner entr'eux. Parfaitement d'accord sur les affaires publiques , on les voyoit , même dans la vie commune , avoir ces égards mutuels que se doivent des hommes raisonnables qui ont la même patrie. Les citoyens indigens , loin de porter envie aux riches étoient aussi zélés pour les intérêts des maisons opulentes que pour les leurs propres , persuadés que la prospérité de ces maisons étoit pour eux une ressource toujours ouverte. Les citoyens fortunés , sans mépris pour l'indigence , regardoient comme une honte pour eux la pauvreté de leurs compatriotes , & les secouroient dans leurs besoins. Ils leur donnoient des fermes , à un prix modique , les associoient à leur commerce , ou leur avançoient des fonds pour les faire valoir à leur gré. Aussi tranquilles sur l'argent qu'ils prêtoient que sur celui qu'ils gardoient dans leurs mains , ils ne craignoient pas d'être exposés à perdre le tout , ou à n'en retirer qu'avec peine une partie. Car on ne voyoit pas alors les juges user pour les débiteurs d'une fausse indulgence , ni craindre de suivre la rigueur des loix ; on ne les voyoit pas , dans les procès d'autrui se menager à eux-mêmes le droit de violer leurs engagements : mais plus irrités contre la fraude que les personnes même lésées , ils étoient convaincus que la mauvaise foi dans les emprunts , faisoit beaucoup plus de tort aux pauvres qu'aux riches ; & que si les uns en cessant

de mettre leurs deniers à intérêt, étoient privés d'un léger profit, les autres ne trouvant plus de secours ne pouvoient éviter une misère extrême. Rassurés par ces réflexions, les particuliers, loin de receler leurs fonds, les plaçoient librement dans le commerce. Ils voyoient avec plus de plaisir celui qui avoit besoin de leur emprunter que celui qui venoit leur rendre; & recueillant le double avantage que peut desirer tout homme sensé, ils aidèrent à la fois leurs concitoyens, & tiroient de leur argent un intérêt légitime. En un mot, & c'étoit le principe de leur union mutuelle, les fonds étoient assurés à leurs propriétaires, les fruits étoient communs & partagés avec les citoyens pauvres.

On me reprochera peut-être d'exalter la conduite des Atheniens dans ces tems éloignés, sans expliquer pourquoi ils se comportoient si noblement entre eux, & gouvernoient si sagement leur république. Je croyois l'avoir déjà dit, cependant je vais en parler encore, & entrer dans un plus grand détail.

Au sortir des mains de tous ces maîtres qui avoient formé leur première jeunesse, ils n'étoient pas abandonnés à la fougue de leurs passions; mais parvenus à l'âge viril, ils étoient surveillés avec plus d'attention encore qu'ils ne l'avoient été dans leur enfance. Par respect pour les mœurs, & pour en maintenir la pureté, nos ancêtres chargerent l'Aréopage de cette inspection, & voulurent que dans ce sénat il ne pût être admis que des hommes d'une naissance honnête, d'une sagesse reconnue, & d'une vertu à toute épreuve.

Aussi ne vit on point dans toute la Grece de tribunal plus recommandable ni plus respecté.

On peut juger de ce qu'il étoit anciennement par ce qui s'y passe encore de nos jours. A présent même, tous ceux qui en deviennent membres, quelle que ait été leur conduite & quel que soit leur caractère, n'y sont point plutôt entrés, que rougissant de se livrer à leurs mauvaises inclinations, ils les sacrifient à l'esprit du corps. Tant nos peres furent inspirer de crainte aux méchans, & imprimer dans le lieu de leurs assemblées un souvenir ineffaçable de leur vertu & de leur sagesse !

Ce tribunal étoit donc celui des mœurs. Croire qu'il y aura de meilleurs citoyens ou il y aura de meilleures loix, c'étoit une erreur, selon nos ancêtres. Car dans cette supposition, rien n'empêcheroit que tous les Grecs ne fussent également vertueux, chaque peuple pouvant emprunter des autres leurs réglemens. Mais ce ne sont pas ces réglemens, c'est une régularité constante qui fait croître & qui fortifie la vertu. La plupart des hommes se conduisent selon les principes dans lesquels ils ont été nourris. Quant à la précision des loix & à leur multitude, elles ne font qu'annoncer la décadence d'un état : ce sont autant de digues qu'il a fallu opposer aux crimes à mesure qu'ils se multiplioient. Aussi des citoyens sages, au lieu de couvrir de loix (1) les murs de leurs portiques, s'occupent à graver dans leurs cœurs

(1) Les loix à Athenes étoient gravées sur des tables de bois ou d'airain, & suspendues sous les portiques des principaux édifices, pour que tout le monde pût les lire.

des principes de justice. Non, ce n'est point par des décrets, c'est par les mœurs, qu'une république est bien gouvernée. Celui qui a contracté l'habitude du vice, ne craindra pas d'enfreindre les plus beaux réglemens : celui au contraire qui a pris de fortes impressions de vertu, se conformera volontiers aux ordonnances utiles. Pénétrés de ces verités, nos ancêtres cherchoient moins à punir les désordres qu'à prévenir tout sujet de punition. Ils croyoient que c'étoit là leur office, & que le soin des châtimens devoit être abandonné à des ennemis.

Leur attention s'étendoit sur tous les membres de l'état, mais principalement sur la jeunesse. Ils voyoient que cet âge, dominé par une activité inquiète, & tyrannisé par une foule de passions violentes, a sur-tout besoin qu'on tourne ses penchans du côté de la vertu, & qu'on l'occupe de travaux qui lui plaisent; que pour être ferme dans de bons principes, il faut avoir reçu une éducation honnête, & avoir été imbu de sentimens généreux. Les facultés étant différentes, il n'étoit pas possible de prescrire à tous les mêmes exercices : ils se régloient donc sur les biens de chacun. Ceux qui avoient une fortune modique, ils les tournoient du côté de l'agriculture & du commerce, convaincus par une multitude d'exemples, que la paresse fait naître les besoins, & que les besoins engendrent le crime. Ainsi en retranchant le principe des vices, ils pensoient avoir supprimé toutes les fautes qu'ils produisent. Les plus riches, ils les occupoient des exercices du cheval, de la chasse & du gymnase, & les appliquoient à l'étude des

sciences & des lettres ; assurés que par-là ils deviendroient des hommes distingués , ou que du moins ils éviteroient tous les désordres de leur âge.

Après les avoir surveillés dans l'adolescence , ils ne les perdoient pas de vue le reste du tems. Divisant les campagnes en bourgs & la ville en tribus , ils avoient l'œil sur la conduite de chaque particulier. Ceux dont la vie n'étoit pas régulière , étoient cités devant l'Aréopage qui avertissoit les uns , menaçoit les autres , ou les punissoit selon qu'ils l'avoient mérité. Ils favoient qu'il est deux moyens de porter au crime , ou d'en détourner ; que chez les peuples où l'on ne songe ni à le prévenir , ni à le punir , où les tribunaux pechent par trop d'indulgence , les meilleurs naturels se pervertissent ; mais que par tout où il est aussi difficile aux coupables de rester cachés , que d'obtenir grace quand ils sont découverts , le vice disparoit & les mœurs s'épurent. D'après ces réflexions , ils contenoient les citoyens , & par les châtimens , & par une sage vigilance. Ceux qui avoient commis des fautes , ne pouvoient échapper à leurs regards ; ils prévenoient ceux même qui pourroient en commettre. Aussi les jeunes gens ne passaient pas leur vie dans des assemblées de jeux , avec des musiciennes , dans toutes ces sociétés peu honnêtes qu'ils fréquentent maintenant ; mais ils se livroient à la pratique des vertus auxquelles ils avoient été formés. Pleins d'admiration pour les citoyens les plus vertueux dont ils recherchoient la compagnie , on les voyoit éviter avec soin la place publique , & ne la tra-

verser

verser , si le hasard les y conduisoit , qu'avec modestie & retenue. Contredire les vieillards ou les outrager de paroles , c'eût été , à leurs yeux , un plus grand crime que ce ne seroit aujourd'hui d'offenser ses parens. Un esclave même , pour peu qu'il fût honnête , eût rougi de boire ou de manger dans une taverne. Ils se piquoient de gravité , non de bouffonnerie , & regardoient avec pitié ces plaisans & ces railleurs dont nous admirons le talent.

Et qu'on n'aille pas croire que je veuille censurer notre jeunesse. Non , je ne lui attribue pas les désordres actuels , & j'en connois plusieurs parmi ceux de cet âge , qui sont très éloignés d'approuver un gouvernement qui tolere de pareils excès. Ainsi nous aurions tort de nous en prendre à nos jeunes Athéniens , ce seroit avec bien plus de raison que nous nous plaindrions de ceux qui un peu avant nous ont gouverné la république. Ce sont eux qui ont ouvert la porte à la licence , en détruisant le pouvoir de l'Aréopage.

Lorsque l'autorité de ce tribunal étoit en vigueur , la ville n'étoit pas remplie de plaintes & de procès , d'exactions & de besoins , de troubles & de dissensions. Parfaitement unis & tranquilles , les Athéniens vivoient en paix avec tous les autres peuples , & inspiroient autant de confiance aux Grecs que de terreur aux Barbares. Ils avoient sauvé les uns , & tiré des autres une vengeance qui les tenoit en respect , trop heureux que nous n'eussions pas la volonté de leur nuire. Dans la pleine sécurité où l'on vivoit alors , les édifices

étoient plus beaux & plus magnifiques , & les fêtes célébrées avec plus de pompe , dans les campagnes , que dans l'enceinte des murs. Nombre de citoyens dédaignoient de venir aux fêtes de la ville , préférant les plaisirs qu'ils trouvoient dans le sein de leur famille (1) , aux spectacles publics ; spectacles qu'on célébroit néanmoins avec une dépense modérée & non avec un faste excessif. On jugeoit du bonheur , non par cette vaine magnificence & ce frivole appareil , où les particuliers chargés de fournir aux frais des jeux , s'efforcent à l'envi de se surpasser , mais par une vie sage & régulière , & par une abondance utile , qui ne laissoit personne exposé au besoin (2). C'est-là ce qui constitue la différence d'une prospérité solide , avec ce vain éclat d'un luxe qui ne fait qu'éblouir les yeux. Quel esprit raisonnable ne seroit affligé des abus dont il est le témoin , quand il voit devant les tribunaux des

(1) Sans examiner la question s'il faut des spectacles dans les grandes villes , on peut dire en général que ce qui fait le bonheur des habitans d'une ville , ce ne sont point ces plaisirs préparés à grands frais , qui , après avoir ébloui un instant les yeux , portent bientôt dans l'ame le dégoût , l'ennui & la tristesse ; mais ces plaisirs simples , nés au milieu de la joie , inventés par le citoyen lui-même , & dont il jouit naturellement après ses travaux. Quoi qu'il en soit , il y avoit à Athenes des fêtes pour la ville & pour la campagne. Par exemple , les Bacchanales , ou fêtes de Bacchus , se célébroient au printems dans la ville , & en automne dans la campagne.

(2) Oui , sans doute , un état est florissant , non lorsqu'un petit nombre de riches insultent par leur faste à la misère publique , mais lorsque tous les particuliers qui le composent , jouissent d'une honnête aisance.

citoyens attendre du sort le nécessaire dont ils manquent (1), & prétendre cependant entretenir des Grecs pour ramer dans leurs navires; quand il les voit danser sur le théâtre avec des habits tout brillans d'or, & passer l'hyver dans des lieux que je n'oserois nommer; quand il apperçoit enfin dans le gouvernement ces contradictions, & mille autres, qui font la honte de la patrie?

Lorsque le sénat de l'Aréopage jouissoit de tout son pouvoir, aucun de ces abus ne subsistoit. Il soulageoit les besoins des pauvres par les bienfaits & les secours des riches, & réprimoit la cupidité des magistrats par des peines sévères & par une exacte recherche des coupables; il détournoit les jeunes gens du désordre, par son attention extrême à veiller sur leurs mœurs, & par les exercices honnêtes dont il favoit les occuper; en même tems qu'il empêchoit les vieillards de s'abandonner à l'oïveté, par les emplois honorables qu'il leur réservoir, & par les égards qu'il inspiroit pour eux à la jeunesse. Eh! pourroit-il y avoir une république mieux gouvernée que celle qui veilloit à tout avec tant de soin?

Telle étoit l'ancienne discipline: j'ai démontré le plus grand nombre de ses avantages; ceux que j'ai rapportés feront juger de ceux que j'ai omis.

Quelques personnes qui ont vu le tableau que j'en ai tracé, m'ont donné les plus grands éloges, & ont vanté le bonheur d'Athènes sous l'ad-

(1) Certaines charges étoient tirées au sort, & rapportoient quelques émolumens: les citoyens pauvres desiroient donc que le sort les favorisât, parcequ'ils regardoient ces charges comme une ressource dans leur misère.

ministration sage de nos ancêtres : elles prétendoient néanmoins que vous ne vous détermineriez pas à suivre leur exemple ; qu'esclaves de l'habitude , vous aimeriez mieux souffrir dans la constitution présente , que de mener une vie plus heureuse sous un gouvernement plus parfait. Elles ajoutoient même qu'en donnant les meilleurs conseils , je courrois risque de paroître ennemi du peuple , & disposé à jeter la république dans l'oligarchie.

Sans doute , si parlant de choses inconnues & nouvelles , je voulois vous porter à établir un conseil (1) tel que celui qui autrefois détruisit le gouvernement populaire , le reproche seroit fondé. Mais je n'ai rien dit de semblable ; j'ai décrit une administration qui n'est pas ignorée , qui n'est ni cachée , ni secrète ; une administration qui fut celle de vos ayeux , qui a procuré une foule d'avantages à la ville d'Athenes & à toute la Grece , qui enfin a été établie & réglée par des hommes , de votre aveu même , les plus amis du peuple. Ce seroit donc me faire injure , de croire que je cherche à innover , parceque je conseille un régime aussi admirable. Il est aisé d'ailleurs de connoître mes vrais sentimens par mes autres discours. On verra que dans la plupart je proscriis l'oligarchie & toute domination tyrannique , que j'approuve au contraire l'égalité & la liberté , non indifféremment & en toute

(1) Isocrate parle du conseil établi par Pisandre ; conseil composé d'assesseurs & de greffiers , qui détruisit la démocratie pour y substituer le gouvernement connu sous le nom des Quatre-Cents.

occasion, mais pourvu qu'elles se maintiennent dans un juste milieu ; non au hasard & sans examen, mais avec réflexion & avec connoissance. Je fais que sous les loix de la démocratie, nos ancêtres l'ont emporté de beaucoup sur les autres peuples, & que ce qui fait la perfection du régime de Lacédémone, c'est qu'elle suit en tout les maximes démocratiques. Nous voyons, en effet, que soit pour l'élection des magistrats, soit dans les usages de la vie commune, enfin dans tous les exercices, l'égalité parfaite est plus en vigueur chez elle que par tout ailleurs : avantage qui ne sauroit subsister dans l'oligarchie, & qui ne se rencontre que dans une démocratie régulière (1).

On se convaincra, pour peu qu'on examine les républiques les plus illustres & les plus puissantes, que la démocratie leur est plus avantageuse que l'oligarchie. Si même on compare notre gouvernement actuel que tout le monde blâme, je ne dis pas avec celui dont j'ai fait l'éloge, mais avec celui des Trente (2), il paroîtra l'ouvrage & le plus grand bienfait des dieux.

Qu'on dise, si l'on veut, que je m'écarte de mon sujet, j'entrerai néanmoins dans quelque détail, pour montrer la différence de

(1) Voyez pour tout cet endroit les réflexions sur les différentes sortes de gouvernemens, pages 113 & 114.

(2) Les Lacédémoniens vainqueurs & maîtres d'Athènes, choisirent parmi tous ses citoyens, pour la gouverner avec un pouvoir absolu, trente hommes connus sous le nom des trente tyrans, ou des Trente.

l'un & de l'autre : car il ne faut pas que l'on s'imagine qu'en haine du peuple , je m'étudie à relever ses fautes , & que j'affecte de passer sous silence ses plus beaux traits de générosité & de sagesse. Ce que je vais dire ne fera pas trop long , & pourra être utile à ceux qui m'écoutent.

Après qu'Athenes eut perdu ses vaisseaux dans la défaite de l'Hellespont , & qu'elle eut essuyé les plus cruelles disgraces (1) , qui de nos anciens ignore que les partisans de la démocratie étoient disposés à tout souffrir , plutôt que de recevoir la loi , & qu'ils trouvoient indigne qu'une république qui avoit commandé aux Grecs , fût assujettie à une domination étrangère ? Voilà ce qu'ils pensoient & ce qu'ils disoient ,

(1) Les Athéniens , après l'entière défaite qu'ils avoient essuyée dans l'Hellespont , tinrent une assemblée pour savoir si on accepteroit les conditions dures qu'imposeroient les Lacédémoniens. Les uns vouloient qu'on les acceptât , les autres s'y opposoient de toutes leurs forces. Les premiers , soutenus de toute la puissance de Lacédémone , l'emportèrent. Athenes obligée d'abattre ses murailles , & de livrer ce qui lui restoit de vaisseaux , subit le joug. Plusieurs citoyens révoltés de la seule idée de servitude , quitterent la ville : les excès des Trente en firent partir un plus grand nombre encore , qui , sous la conduite de Thrasybude , s'emparèrent d'abord de Phyle & ensuite du Pirée. Après plusieurs combats , ils entrèrent vainqueurs dans Athenes ; mais n'abusant pas de leur victoire , ils se contentèrent de la punition des plus coupables , & conclurent avec les autres un traité solennel , où il fut marqué qu'on oublieroit absolument le passé. Il fut même décidé dans une assemblée , qu'on rendroit en commun une somme de cent talens , que les citoyens qui étoient restés dans la ville avoient empruntée aux Lacédémoniens pour assiéger ceux qui s'étoient saisis de Pirée.

au risque d'être exclus du traité, comme ils le furent. Quant aux fauteurs de l'oligarchie, ils consentoient lâchement à la destruction de nos murailles, & acceptoient le joug de la servitude. Ne fait-on pas que lorsque le peuple avoit l'autorité, nos soldats occupoient les citadelles des autres villes; & que sous la domination des Trente, les ennemis s'étoient emparés de la nôtre? Ne fait-on pas que les Lacédémoniens étoient alors nos maîtres; & qu'après que les exilés, de retour dans leurs patrie, eurent combattu pour la liberté, & que Conon eut remporté une victoire navale, ces mêmes Lacédémoniens envoyèrent des députés à Athenes (1) pour nous céder le commandement sur mer? Qui de mes contemporains ne se rappelle que, sous le gouvernement démocratique, la ville étoit ornée de si beaux édifices sacrés & profanes, qu'à présent même les étrangers qu'elle attire, la jugent digne de commander, non seulement aux Grecs, mais à tous les peuples de la terre; tandis que les tyrans, parmi ces édifices, ont négligé les uns, dépouillé les autres, & vendu pour trois talens la démolition des arsenaux de la marine qui en avoient coûté mille à construire? Poursuivons le parallele. Pourroit-on avancer que le gouvernement des Trente, fût plus doux que la démocratie? Après s'être emparés de la république en vertu d'un décret, les Trente firent mourir sans les juger 1500 citoyens, & en forcerent plus

(1) Je n'ai pas vu dans l'histoire cette particularité, qui pouvoit être connue du tems d'Isocrate, mais dont les historiens ne nous ont pas conservé le souvenir.

de 5000 à se retirer au Pirée. Ceux-ci, après avoir vaincu les tyrans & reconquis leur patrie, se contenterent du châtiment des plus coupables ; & agissant avec les autres dans un esprit de douceur & d'équité, ils associerent à tous leurs droits ceux même par qui ils s'étoient vus bannis.

Mais voici la plus belle & la plus forte preuve de la modération du peuple. Les citoyens de la ville avoient emprunté cent talens aux Lacédémoniens pour assiéger les exilés qui s'étoient saisis du Pirée ; on tint une assemblée pour savoir si l'on rendroit l'argent ; plusieurs disoient que c'étoit à ceux qui avoient emprunté, & non à ceux qui avoient été assiégés, à rembourser la somme : le peuple décida qu'on paieroit en commun. Cette décision ramena la concorde parmi nous, & fit tellement prospérer la république, que les Lacédémoniens qui, durant notre oligarchie, nous imposoient presque tous les jours des loix, vinrent eux-mêmes, sous l'empire de la démocratie, nous supplier de ne pas les abandonner à la merci des Thébains (1). En un mot, voici en quoi différoient les partisans des deux constitutions : les uns vouloient commander à leurs concitoyens & obéir aux ennemis ; les autres désiroient commander aux ennemis, & n'être que les égaux de leurs concitoyens.

Au reste, si je suis entré dans ces détails, c'est afin de prouver premièrement que, loin de fa-

(1) Ce fut après la défaite de Leuctres, que les Lacédémoniens, vivement pressés par les Thébains vainqueurs, vinrent implorer le secours d'Athènes.

voriser l'oligarchie & tout esprit de domination, je ne tenois que pour le bon ordre & la justice; en second lieu, que la démocratie, même la plus imparfaite, entraînoit avec elle moins d'inconvéniens, & que celle qui suivoit les vrais principes, étoit de toutes les formes d'administration, la plus juste, la plus douce, & celle où les citoyens se trouvoient les plus heureux.

Mais pourquoi, dira-t-on, si ce gouvernement a produit de si grands avantages, nous conseillez-vous de le changer, & d'où vient qu'après avoir donné les plus grands éloges à la démocratie, vous venez tout à coup & sans motif, décrier la constitution présente?

A cela je répons: Quand un simple particulier fait par hasard quelque bien, & se permet encore plus de mal, je me borne à le blâmer & je lui refuse mon estime; mais quand le fils d'un sage & vertueux citoyen, dégénérant des vertus de son pere, se contente de n'être pas au nombre des scélérats, je lui fais les plus sanglans reproches, & je l'exhorte à reprendre des sentimens plus dignes de lui. Appliquant ce principe au corps entier de l'état, je dis que nous ne devons pas nous enorgueillir & nous féliciter de n'être qu'un peu moins insensés que les plus furieux, mais rougir, mais gémir d'être si loin de nos ancêtres. C'est au même degré de vertu que nous devons nous efforcer d'atteindre, sans nous borner à n'être pas aussi méchans que les oppresseurs de notre république; sur-tout si nous considérons que c'est un devoir pour les Athéniens de se distinguer entre tous les peuples de la terre.

Et voilà pourquoi je ne craindrai pas de ré-

péter ici ce que j'ai dit en d'autres occasions (1), & dans de grandes assemblées. Je remarquois que dans les pays divers, on voit des fruits, des arbres, des animaux de toute espèce, fort supérieurs aux nôtres; mais que notre sol avoit cet avantage unique de produire & de former des hommes également propres aux arts & aux affaires, remplis de bravoure, & capables des plus grandes vertus. On peut en juger par les guerres que les Athéniens soutinrent jadis contre les Amazones, contre les Thraces, contre tout le Péloponèse (2), & par les combats mémorables qu'ils livrerent depuis aux Perses, combats dans lesquels, sur terre comme sur mer, seuls ou réunis aux Péloponésiens, ils triomphèrent des Barbares, & méritèrent le prix de la valeur: témoignage non suspect de la supériorité qu'ils ont sur les autres par la force de leur caractère.

Et n'allons pas nous flatter que tant de gloire réjaillisse sur les Athéniens de nos jours qui paroissent si peu faits pour elle. Les exploits des ancêtres peuvent faire honneur à ceux de leurs descendans, qui s'efforcent de marcher sur leurs traces, mais ils couvrent de honte ceux qui par leur mollesse & par leurs désordres déshonorent une aussi noble origine. C'est là cependant ce que

(1) On ignore dans quelle circonstance Isocrate fit les réflexions qui suivent; on ne les retrouve dans aucun des discours qui nous sont restés de cet orateur.

(2) On verra dans le Panégyrique ce que dit Isocrate des combats que les Athéniens eurent à soutenir contre les Amazones, contre les Thraces, contre les habitans du Péloponèse, & de ceux qu'ils livrerent aux Perses en différentes rencontres.

nous faisons tous ; il faut en convenir. Loin de cultiver en nous des vertus héréditaires , nous nous jettons dans mille démarches imprudentes , nous nous abandonnons à toute la fougue de nos penchans. Mais je craindrois qu'à force de m'étendre sur les vices & les abus de l'administration actuelle , on ne me reprochât de m'écarter trop de mon sujet.

J'ai déjà parlé de ces abus , & j'en parlerai encore si je ne vous vois pas enfin suivre un autre plan de conduite. Je vais reprendre maintenant l'objet sur lequel j'ai annoncé que rouleroit ce discours ; & après quelques courtes réflexions , je céderai la tribune aux orateurs qui voudront vous donner des avis sur la même matière.

Si nous persistons dans le même système politique , il arrivera inmanquablement que nous nous verrons entraînés de rechef dans les mêmes fautes & dans les mêmes guerres , pressés par les mêmes besoins , réduits à faire & à souffrir les mêmes maux. Au contraire , si nous réformons notre gouvernement , nous retrouverons le bonheur & la prospérité de nos ancêtres , la même administration devant nécessairement produire les mêmes avantages.

Comparons les principaux effets du gouvernement de nos ayeux & de notre constitution présente , & voyons lequel des deux états mérite d'être préféré. Il faut examiner avant tout comment les Grecs & les Barbares étoient disposés pour l'ancienne république , & comment ils le sont aujourd'hui pour la nouvelle : car ils contribuent les uns & les autres à notre félicité ,

suivant les dispositions où ils se trouvent à notre égard.

Les Grecs avoient alors tant de confiance dans nos ministres , que la plupart se livroient d'eux-mêmes aux Athéniens. Les Barbares étoient si éloignés de se mêler des affaires de la Grece , que n'osant approcher de Phasélis avec des vaisseaux de haut bord , & craignant de passer le fleuve Halys avec leurs troupes , ils ne faisoient aucun mouvement (1). Mais aujourd'hui tel est l'état des choses ; les Grecs nous haïssent , & les Barbares nous méprisent. Vous avez entendu les généraux eux-mêmes s'expliquer sur l'aversion des Grecs pour la république d'Athenes : le roi de Perse nous déclare assez par sa lettre (2) ce qu'il pense de nous.

J'ajoute qu'autrefois le bon ordre qui régnoit dans l'état , accoutumoit les citoyens à la vertu , de façon qu'ils ne se persécutoient pas entre eux , & qu'ils triomphoient , les armes à la main , de quiconque venoit attaquer leur pays. Nous , au contraire , nous ne passons aucun jour sans nous nuire réciproquement. Peu jaloux de porter les armes pour la république , nous vendons nos services (3) , & ne voulons nous mettre en cam-

(1) Ce fut avec Artaxerxès que les Athéniens conclurent le traité par lequel ce prince s'engageoit à ne passer ni la ville de Phasélis avec un vaisseau de haut bord , ni le fleuve Halys avec des troupes de terre.

(2) J'ignore de quelle lettre veut ici parler Isocrate , à quelle occasion elle fut écrite , & ce qu'elle contenoit.

(3) Originellement les citoyens servoient chacun à leur tour sans rien recevoir de l'état : du tems d'Isocrate , l'usage s'étoit introduit de donner une solde même aux citoyens qui servoient dans les armées.

pagne que quand on nous paie. Autrefois, & c'est ce qu'il y a d'essentiel à remarquer, on ne voyoit aucun citoyen manquer du nécessaire, & par une honteuse mendicité déshonorer sa patrie. Aujourd'hui il est plus de particuliers dans le besoin que dans l'aisance. Trop occupés des moyens de pourvoir à leur subsistance journaliere, on doit leur pardonner, sans doute, de négliger les affaires publiques.

Ainsi, Athéniens, si j'ai requis cette assemblée, & si je vous ai adressé ce discours, c'est que je suis convaincu qu'en imitant la conduite de nos ancêtres, nous serons affranchis de tous ces maux, & que nous rétablirons dans leur première splendeur non seulement notre ville, mais encore toute la Grece. C'est à vous d'y réfléchir, & de prendre le parti qui vous paroîtra le plus utile pour la république.



S O M M A I R E

D E L A H A R A N G U E

S U R L A P A I X.

LES villes de Chio, de Cos, de Rhodes & de Byzance, se souleverent contre Athenes dont elles dépendoient auparavant, & soutinrent contre elle une guerre appelée *la guerre des Alliés*. Ce fut dans ces circonstances qu'Isocrate composa un discours fort éloquent pour faire sentir à ses compatriotes la nécessité de faire la paix avec ces villes.

Dans son exorde, l'orateur expose l'importance de l'objet dont il va parler ; il reproche aux Athéniens de n'accueillir que les orateurs qui cherchent à flatter leurs goûts ; il annonce qu'il leur parlera avec franchise & sans leur rien déguiser. Le discours est divisé en deux parties, la nécessité de faire la paix, & les moyens de la rendre solide.

Dans la premiere partie, Isocrate passe rapidement sur la paix avec les peuples de Chio, de Cos, de Rhodes & de Byzance. Après avoir montré qu'il est de l'intérêt d'Athenes de terminer la guerre, il s'élève (& c'est ce qui forme la seconde partie) contre le desir de dominer parmi les Grecs, fait sentir tous les inconvéniens de l'empire maritime, & montre qu'il ne differe du pouvoir tyrannique, ni par les excès, ni par les malheurs où il entraîne les hommes ; il rappelle les maux qu'il a causés aux Athéniens, aux Lacédémoniens, à tous les peuples. Après ces observations, il déplore les infortunes de la Grece, &

excite ses compatriotes à la tirer de cet état misérable. Il finit par les exhorter à suivre le parti de la justice, les reprenant de leurs fautes passées, & leur donnant des conseils pour l'avenir.

Cette analyse courte & rapide est copiée mot à mot d'Isocrate lui-même dans son discours sur l'Echange.

Selon Denys d'Halicarnasse, il n'est guere possible de trouver nulle part un plus grand fond de politique, de sagesse & de vertu que dans la harangue sur la paix. C'est, sans contredit, une des plus belles d'Isocrate. Il y parle aux Athéniens avec une force & une liberté dignes d'un excellent patriote & d'une ame vraiment grande. Ce discours présente par-tout la vraie morale des états, & les idées les plus sublimes sur la justice. On y voit un parallele frappant des ancêtres & des hommes actuels, un tableau vif & animé des disgraces que l'esprit de domination a causées aux républiques d'Athenes & de Lacédémone. La péroraison offre la récapitulation des moyens par lesquels les Athéniens pourront s'affranchir de tous leurs maux, & une description touchante du bonheur dont ils jouiront, s'ils sont fideles aux principes de justice qui viennent de leur être tracés.

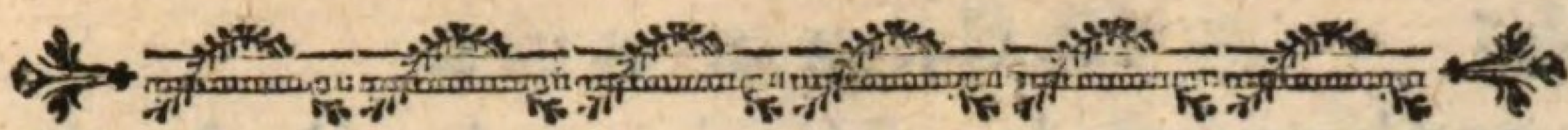
Il n'est pas difficile de fixer l'époque de ce discours, parcequ'on sait l'année où commença la guerre des alliés & celle où elle finit. Il fut donc probablement composé 337 ans avant Jésus-Christ, dans la soixante-dix-neuvieme année d'Isocrate. La paix suivit de près le discours, & l'on a même prétendu qu'elle en avoit été le fruit.

M. l'abbé Goujet, dans sa bibliothèque françoise, se trompe en disant qu'il a été traduit dans notre langue par Louis le Roi. Cet écrivain a traduit trois discours d'Isocrate, deux adressés, l'un à Démonique, & l'autre à

Nicoclès, & celui qui est ordinairement intitulé *Nicoclès*, & que le Roi a intitulé *le Symmachique*, titre que l'on trouve dans quelques manuscrits, & qui a induit en erreur M. l'abbé Goujet.



HARANGUE



H A R A N G U E

S U R L A P A I X ;

O U

LE SYMMACHIQUE.

Tous les orateurs qui montent à cette tribune, ont coutume d'annoncer comme très-importans pour la république, les objets sur lesquels ils se proposent de donner des conseils. Mais si jamais on a dû employer ce début, il me semble que c'est dans la conjoncture présente. Nous avons à délibérer lequel est plus avantageux de faire la paix ou de continuer la guerre ; & sans doute, tout ce qui a rapport à la guerre ou à la paix fut toujours d'une extrême importance, puisque toutes deux influent nécessairement sur le bonheur des peuples. Tel est le grand objet qui nous rassemble. Mais, Athéniens, vous n'êtes pas également bien disposés pour tous ceux qui entreprennent de vous conseiller. Vous accordez aux uns toute votre attention, lorsque vous ne daignez pas même écouter les autres. Rien de plus commun chez vous que cette injustice. Vous rebutez les orateurs sincères, & vous n'accueillez que ceux qui cherchent à flatter vos goûts. Conduite d'autant plus blamable, que vous qui savez que la flatterie a renversé les plus grandes fortunes, qui détestez les flatteurs dans le cours ordinaire de la vie, & méprisez ceux qui se plaisent à les

entendre , vous leur témoignez dans le gouvernement de l'état , une confiance toute particulière. C'est donc à vous-mêmes qu'il faut s'en prendre , si les orateurs s'étudient à trouver des discours agréables plutôt que des conseils utiles ; comme fait encore aujourd'hui la foule de ceux qui vous gouvernent. On ne fait que trop , en effet , que vous écoutez plus volontiers les ministres qui vous excitent à la guerre , que ceux qui vous exhortent à la paix. Les uns nous font espérer que nous reprendrons dans la Grece nos anciennes possessions , & que nous recouvrerons la puissance dont nous avons joui. Les autres, sans nous flatter d'aucun espoir semblable , nous disent qu'il n'est rien de préférable à la tranquillité , qu'il faut se contenter de ce qu'on possède , & ne pas chercher à s'agrandir aux dépens de la justice. Mais la modération coûte trop à la plupart des hommes. Ils aiment tant à se repaître de vaines espérances , & sont si avides de tout gain même injuste , que les plus riches toujours mécontents de leur fortune , & desirant d'avoir ce qu'ils n'ont pas , s'exposent à perdre ce qu'ils ont. Je crains donc que nous ne tombions nous-mêmes aujourd'hui dans un pareil aveuglement, plusieurs parmi vous paroissant se porter à la guerre, comme s'ils étoient assurés d'un avantage complet & d'un triomphe facile , comme s'ils en avoient pour garans , non les hommes qui méritent le moins leur confiance , mais les dieux mêmes.

Le sage ne perd pas le tems à délibérer sur ce qu'il fait déjà ; il agit d'après ses propres lumieres. Lorsqu'il délibere , loin de se regarder comme éclairé sur l'avenir, il se persuade qu'on ne peut

rien savoir que par conjectures, & que la fortune seule peut décider de l'événement. Vous, Athéniens, vous ne faites ni l'un ni l'autre, & votre conduite ne peut être moins d'accord avec elle-même. Vous paroissez n'être assemblés que pour choisir parmi tous les avis qui vous seront proposés & pour adopter le meilleur; cependant, comme si vous aviez déjà déterminé le parti qu'il faut prendre, vous ne voulez écouter que les ministres qui flattent vos vœux. Mais si vous aviez à cœur les intérêts de l'état, vous devriez plutôt écouter ceux qui contredisent vos opinions, que ceux qui craignent de les combattre. Un orateur qui se prête à vos goûts, parvient d'autant plus aisément à vous induire en erreur, que le plaisir qui naît de ses discours est comme un voile qui vous dérobe la vérité. Vous n'avez rien de semblable à craindre de celui qui se pique de franchise: comme il ne cherche pas à vous séduire, ce n'est qu'en vous éclairant sur vos vrais intérêts qu'il vous fera changer de sentiment. Ajoutez qu'on ne peut ni juger du passé, ni délibérer sur l'avenir, si l'on ne compare les différens avis, & si on ne les a écoutés tous sans aucune espèce de prévention.

Je suis surpris encore que nos vieillards aient oublié, ou que nos jeunes gens n'aient pas entendu dire, que jamais les malheurs ne nous sont venus des ministres qui nous ont conseillé la paix; mais que nous sommes tombés dans des abîmes de maux par la faute de ceux qui nous portent témérairement à la guerre. Les yeux fermés sur nos disgrâces passées, & tranquilles sur l'avenir, nous équipons des flottes, nous levons des con-

tributions , nous portons du secours ou déclarons la guerre au hazard , comme si la ville que nous exposons n'étoit pas la nôtre. La cause de ce dérèglement , c'est que vous montrez autant d'indifférence pour les affaires publiques , que vous avez d'attention pour vos affaires particulières. Quand vous consultez sur ce qui vous regarde , vous vous adressez aux citoyens les plus éclairés. S'agit-il de délibérer sur les intérêts de l'état ; vous regardez ces mêmes citoyens comme suspects , & vous leur portez envie. Parmi ceux qui montent à la tribune , ce sont les plus pervers qui obtiennent vos suffrages : vous préférez comme plus amis du peuple , des débauchés à des hommes tempérans , des insensés à des sages , ceux qui partagent entre eux les deniers du trésor à ceux qui sacrifient une partie de leur fortune pour fournir aux charges publiques. Il est bien étrange que l'on fonde sur de tels conseillers la prospérité du gouvernement.

Je n'ignore pas , sans doute , qu'il est dangereux de vous contredire ; & je fais trop que chez vous , dans un état démocratique , il n'y a liberté de parler que pour les orateurs les moins sensés , les moins occupés de vos intérêts , & pour des (1) comédiens méprisables. Et ce qu'il y a de plus étonnant , c'est que vous savez autant de gré à

(1) On fait quelle étoit la licence de la comédie sur le théâtre d'Athènes. Elle n'épargnoit ni ceux qui étoient à la tête du gouvernement , ni le gouvernement lui-même. Les personnages les plus distingués par leurs vertus , par leurs talens ou leur politique , n'étoient pas à l'abri de ses censures amères.

des hommes qui divulguent vos fautes , que s'ils vous rendoient d'importans services ; tandis que ceux qui vous font d'utiles reproches & vous donnent des avis sages , vous les maltraitez comme s'il vous portoient des coups mortels. Malgré ces abus , je n'ai pas renoncé à mon dessein ; je viens , non pour favoriser vos penchans , ni pour briguer vos suffrages , mais pour exposer mes vrais sentimens , d'abord sur les objets que les prytanes (1) ont mis en délibération , & ensuite sur les autres points qui intéressent la république. Car inutilement aurons-nous décidé la paix , si nous ne prenons sur le reste un parti raisonnable.

Je dis donc qu'il faut faire la paix , non-seulement avec les peuples de Chio , de Rhodes , de Byfance & de Cos , mais encore avec tous les peuples de la Grece. Je dis qu'il faut rédiger le traité , non comme on vient de le faire , mais comme celui qui a été conclu avec le roi de Perse & les Lacédémoniens (2) , & qui porte que les Grecs seront libres , qu'on retirera les garnisons des villes étrangères , que chaque peuple restera possesseur de ce qui lui appartient légitimement.

(1) Prytanes , présidens du Sénat , chargés de faire au peuple le rapport de ce qui devoit être le sujet des délibérations.

(2) L'orateur parle ici de la paix appelée d'*Antalcide* , parcequ'*Antalcide* , Lacédémonien , avoit conclu avec le roi de Perse , au nom de la république , un traité qui n'étoit pas fort honorable pour les Grecs , & contre lequel *Isocrate* lui-même s'élève avec force dans son *Panégistique*. Il en réclame ici l'exécution comme d'un traité juste & utile , parcequ'il étoit propre à maintenir la paix dans la Grece.

Pourroit-on trouver des conditions plus justes ; je dis même plus utiles pour nous ? Je fais que si me bornant à ce que je viens de dire , je finissois-là mon discours , on ne manqueroit pas de me reprocher que je parle contre les intérêts de la république. En effet , les Thébains garderoient Thespies , Platée, les autres villes dont ils se sont emparés au mépris des sermens ; & nous , sans raison & sans nécessité , nous rendrions celles dont nous sommes possesseurs paisibles. Mais je me flatte que si vous avez la patience de m'entendre , vous conviendrez avec moi que c'est une folie de s'imaginer que l'injustice puisse procurer de vrais biens ; & le comble de l'extravagance de s'emparer par force des villes sur lesquelles on n'a aucun droit , sans songer aux malheurs que ces usurpations entraînent après elles. C'est-là ce que je me propose de vous prouver dans tout ce discours.

Raisonnons d'abord sur la paix & voyons ce qui nous sembleroit le plus desirable dans la conjoncture présente. Ce point une fois déterminé , formera un principe d'où nous partirons pour nous décider sur tout le reste.

Que pourrions-nous desirer, sinon de jouir dans nos murs d'une entière sûreté & d'une heureuse abondance, de voir la concorde regner entre nous, & tous les Grecs penser favorablement de notre justice. Il me semble qu'alors nous verrions notre patrie reprendre sa première splendeur. La guerre nous a privés de tous ces avantages ; c'est elle qui a épuisé nos fortunes, elle est la cause du décri où nous sommes parmi les Grecs , elle nous a exposés à une foule de dangers , & précipités dans

un abîme de malheurs. Si nous faisons la paix , si nous suivons en tout les traités communs à toute la Grece , nous jouirons d'une sûreté parfaite dans l'enceinte de nos murs : affranchis de toute guerre & de tout péril , délivrés de toutes nos divisions intestines , n'ayant plus de contributions à fournir , de vaisseaux à équiper , de charges onéreuses à remplir , cultivant paisiblement nos terres , parcourant les mers avec sécurité , reprenant toutes les parties du commerce dont la guerre avoit interrompu le cours , nous verrons de jour en jour nos fortunes s'accroître ; Athenes verra multiplier ses revenus ; & cette ville aujourd'hui déserte , bientôt remplie de commerçans , d'étrangers qui viendront s'y établir ou la visiter , ne tardera pas à devenir florissante. Et ce qui nous importe plus encore, nous verrons tous les Grecs rechercher l'alliance de notre république, & , comme de vrais alliés & des amis fideles , ne pas se contenter des'attacher à nous dans la prospérité à cause de notre puissance , mais être prêts à nous secourir même dans l'adversité. Enfin , ce que nous ne pouvons obtenir aujourd'hui à force d'argent & par la voie des armes , une simple ambassade nous l'obtiendra sans peine. Car ne croyez pas que quand Cersoblepte (1) & Philippe nous verront regarder sans envie les possessions d'autrui , ils

(1) Cersoblepte , roi de Thrace , qui disputoit aux Athéniens les possessions qu'ils avoient dans la Querfonèse de Thrace. = Amphipolis , ville de Thrace , sur les confins de la Macédoine , que Philippe avoit prise , qu'il retenoit comme étant à lui , & que les Athéniens ne cessoient de revendiquer comme leur appartenant.

nous disputent la Quersonèse ou Amphipolis. Maintenant ils craignent, & avec quelque sujet, de nous avoir pour voisins, parcequ'ils voient que peu contens de notre puissance, nous cherchons sans cesse à l'augmenter. Mais si changeant de conduite nous leur donnons d'Athenes une idée plus favorable, loin de chercher à s'emparer de ce qui est à nous, ils nous céderont d'eux-mêmes une partie de ce qu'ils possèdent, leur véritable intérêt étant de ménager notre république pour la sûreté de leurs états. Qui pourroit alors nous empêcher d'acquérir dans la Thrace une étendue de pays assez considérable, & pour nous faire vivre nous mêmes dans l'abondance, & pour fournir dequoi subsister à ces Grecs indigens que le besoin fait errer de pays en pays ? Si Athénodore (1) & Callistrate, l'un simple particulier & l'autre exilé, ont bien pu fonder des villes, il ne dépendra que de nous, sans doute, de former en plusieurs endroits de pareils établissemens. Ce sont là des projets dignes d'un peuple qui prétend commander dans la Grece. Voilà les expéditions qu'il doit entreprendre, & non faire marcher contre les Grecs des soldats mercenaires, comme nous faisons aujourd'hui.

Je ne dirai rien de plus, sur ce qui concerne le

(1) Il paroît que c'est ici le même Athénodore dont il est parlé dans la harangue de Démosthene contre Aristocrate, qui étoit Athénien d'origine, & fort puissant dans la Thrace. = Callistrate, orateur d'Athenes, dont le discours éloquent sur la ville d'Orope fit prendre à Démosthene la résolution de se donner tout entier à l'éloquence.

rapport des députés (1) ; & quoique peut-être on pût y ajouter quelque chose , ce que j'ai dit me paroît suffisant.

Mais ne nous bornons pas à décider la paix avant de quitter l'assemblée , délibérons encore sur les moyens de la rendre solide ; & sans nous exposer, selon notre coutume, à retomber dans les mêmes troubles après quelques momens de tranquillité , travaillons non simplement à suspendre nos maux , mais à les faire cesser entièrement. Vous ne pourrez y réussir , si vous n'êtes persuadés avant tout qu'il est plus avantageux de vivre dans le repos que de se livrer aux inquiétudes de l'ambition , de suivre les règles de l'équité que de commettre des injustices , de gouverner ses propres biens que d'usurper ceux des autres. Personne n'a encore osé vous entretenir sur ces objets importants ; j'entreprends de les développer aujourd'hui , assuré que par-là nous nous procurerons un bonheur trop étranger à notre conduite présente. Quiconque s'écarte du système ordinaire , & se propose de changer vos opinions , doit nécessairement employer tous les moyens les plus efficaces , & donner à ses discours une juste étendue. Il doit rappeler le passé , blâmer , louer , conseiller ; & malgré ces efforts divers , encore ne réussit-il pas toujours à vous inspirer de meilleurs desseins.

Ce qui rend , selon moi , la chose si difficile ,

(1) Quels étoient ces députés ? étoit-ce des députés de villes étrangères qui s'étoient rendus à Athenes ; ou des députés envoyés d'Athenes dans des villes Grecques , & qui en étoient revenus ? L'orateur ne s'explique pas.

c'est que bien que tous les hommes aspirent au plus grand bonheur possible, tous ne savent pas ce qui peut les conduire au terme ; & chacun a sa maniere de voir. Il en est qui envisagent comme il faut le but qu'ils se proposent, & qui se mettent en état d'y parvenir ; d'autres prennent une route toute opposée & le manquent absolument. Ce qu'éprouvent ces derniers, nous l'avons éprouvé nous-mêmes. Parcourir la mer avec un grand nombre de vaisseaux, forcer les villes à nous payer des tributs & à nous envoyer des députés ; c'est-là, à nos yeux, un brillant avantage. Mais en cela même nous sommes dans l'erreur, & nos espérances se sont entièrement évanouies. Car de-là ces inimitiés, ces guerres, ces épuisemens du trésor ; suites inévitables d'une ambition qui nous a déjà réduits aux extrémités les plus cruelles. Au contraire, lorsque, par un esprit de justice, nous nous faisons une loi de secourir les opprimés, & de ne pas envier les possessions d'autrui, les Grecs nous accorderent d'eux-mêmes le droit de les commander ; ces Grecs pour lesquels nous affectons depuis long-tems un mépris si déplacé & si peu raisonnable.

Il est des hommes qui ont eu le front de dire que l'injustice, quoique généralement abhorrée, étoit profitable dans la plupart des circonstances ; que l'équité, au contraire, quoique estimée & respectée, étoit nuisible à nos intérêts, & moins avantageuse pour nous-mêmes que pour ceux avec qui nous avons à vivre. Ils se trompent, sans doute, & ils ne voient pas que rien n'est plus propre à nous obtenir de vrais avantages, de vrais succès, la vraie gloire, le vrai bonheur en un

mot , que la pratique de toutes les vertus. En effet , ce sont les qualités de l'ame qui nous assurent la possession des biens que nous pouvons désirer ; ainsi négliger de perfectionner son ame , c'est négliger , sans le savoir , le moyen le plus convenable pour se rendre & plus éclairé & plus heureux que les autres. Pourroit-on , d'ailleurs , se figurer que les personnes les plus fidèles au respect que nous devons aux dieux , & à la justice due aux hommes , prêtes à tout faire & à tout souffrir pour ne s'en écarter jamais , feront moins favorisées que les pervers , & ne jouiront d'aucun privilège ni auprès des dieux ni auprès des hommes ? Quant à moi , je suis persuadé qu'elles seules peuvent se procurer des avantages solides , & que les succès des méchans sont toujours funestes. Ces hommes injustes qui cherchent à envahir les possessions d'autrui , & qui regardent cette usurpation comme un grand bien , semblables à ces animaux voraces qui se laissent prendre à des appats grossiers , saisissent avidement leur proie , mais bientôt après tombent dans l'excès du malheur. Au lieu que les ames justes & religieuses jouissent pour le présent d'un état sûr & tranquille , & peuvent se promettre encore pour le reste de leur vie un bonheur solide & durable. S'il est des exemples contraires , du moins sont-ils fort rares. Or puisqu'il ne nous est pas donné de percer dans l'avenir , & d'y lire avec certitude ce qui doit nous arriver d'heureux , il est de la prudence de choisir ce qui est le plus communément utile. Enfin , ne feroit-ce pas une contradiction visible de croire que l'équité est une disposition de l'ame plus agréable aux dieux que l'injustice , & de

penfer que les hommes justes meneront une vie plus misérable que les méchans ?

Je voudrois qu'il ne fût pas moins facile de porter à la vertu ceux qui m'écoutent, qu'il est aisé d'en faire l'éloge ; mais je crains de parler fans fruit. Il y a long-tems que nous sommes corrompus par des orateurs qui ne favent que nous séduire. Telle est leur audace, tel est le mépris qu'ils font de vous ; font-ils soudoyés pour faire déclarer la guerre à quelques peuples ; c'est alors qu'ils s'écrient dans vos assemblées : Imitons nos ancêtres ; ne souffrons pas qu'on se joue de notre république ; maitres de la mer, ne la laissons libre qu'aux Grecs qui nous paieront les tributs.

Je leur demanderois volontiers quels sont les Athéniens nos prédécesseurs qu'ils nous engagent à prendre pour modèles. Seroit-ce ceux qui ont combattu anciennement contre les Perses, ou ceux qui nous ont gouvernés à la fin de la guerre du (1) Peloponèse ? Si ce sont ces derniers, ils nous conseillent donc de nous exposer de nouveau à une ruine totale. Si ce sont les vain-

(1) Ceux qui sont un peu versés dans l'histoire de la Grece, savent que la guerre du Péloponèse, soutenue par la république d'Athenes contre les Lacédémoniens, chefs du Péloponèse, dura vingt-sept ans ; qu'elle se termina malheureusement pour les Athéniens ; que ceux-ci furent entièrement défaits, & que leurs ennemis furent maitres de leur ville. Dans une assemblée que tinrent les confédérés, on délibéra si on la laisseroit subsister, ou si on la détruiroit. Plusieurs étoient d'avis de la ruiner de fond en comble ; mais les Lacédémoniens, plus généreux, s'opposèrent à ce qu'on détruisît une ville qui avoit sauvé la Grece.

queurs de Marathon , ou les peres de ces vainqueurs , à moins que d'avoir perdu toute pudeur , peuvent-ils donner des éloges à l'administration de ces grands hommes , eux qui nous portent à nous conduire d'une maniere toute opposée , & qui nous jettent dans les plus tristes écarts ? Ici , je ne fais quel parti je dois prendre. Releverai-je les abus avec ma franchise accoutumée ? ou , dans la crainte de déplaire , les passerai je sous silence ? Il me semble que je ne dois pas hésiter d'en parler. Je ne l'ignore pas , vous êtes disposés moins favorablement envers ceux qui vous font d'utiles reproches , qu'à l'égard de ceux mêmes qui sont les auteurs de vos maux ; mais je rougirois de paroître plus occupé de ma considération personnelle , que du bonheur public. Mon devoir , comme celui de tout homme qui s'intéresse au bien de la patrie , est de préférer des avertissemens salutaires à des discours flatteurs. C'est à vous de vous bien pénétrer de cette idée , que si on a trouvé une infinité de remèdes pour les maladies du corps , il n'en est qu'un seul efficace pour les vices , qui sont les vraies maladies de l'ame , c'est de souffrir qu'on nous reprenne courageusement de nos fautes. En effet , ne feroit-ce pas une inconséquence bien étrange , d'endurer les opérations les plus douloureuses , le fer & le feu , pour prévenir de plus grands maux , & de commencer par rejeter des conseils avant que de savoir s'ils sont utiles ?

Ce début , sans doute , vous annonce que mon dessein est de vous parler sans nul déguisement , avec une entière liberté. Oui , si un étranger paroïssoit à l'instant parmi nous , & que sans

être encore gâté par nos usages, il fût témoin de ce qui s'y passe, il nous trouveroit bien peu raisonnables de nous glorifier des exploits de nos ancêtres, de regarder leurs actions comme un titre d'éloge pour notre république, tandis que, loin de marcher sur leurs traces, nous suivons une route tout opposée à celle qu'ils ont tenue. Nos ancêtres n'ont jamais cessé de combattre en personne contre les barbares pour l'intérêt des Grecs; & nous, ramassant dans l'Asie des brigands qui se vendent au premier qui les achete, nous les armons contre (1) les Grecs mêmes. Nos ancêtres ont mérité la prééminence pour avoir secouru les villes de la Grèce & les avoir mises en liberté; & nous qui tenons une conduite si différente, qui les réduisons en servitude, nous nous plaignons de n'être plus auprès d'elles dans le même degré d'estime; nous, dis-je, dont les actions & les sentimens font un contraste marqué avec ceux de nos peres; nous qui, enfans de ces hommes assez courageux pour abandonner leur propre patrie, afin de sauver la Grèce, afin d'atta-

(1) A Athenes tout citoyen étoit soldat, & devoit servir à son tour; mais l'abus d'employer des troupes étrangères, contre lequel Démosthene s'élève dans plusieurs de ses harangues, avoit prévalu dans la république dès les premiers tems d'Isocrate. Ces brigands que les Athéniens faisoient marcher contre les Grecs, étoient Grecs eux-mêmes pour la plupart. Ils passaient en Asie pour servir sous le roi de Perse, ou sous les Satrapes. C'étoient des misérables chassés de leurs villes, ou qui les avoient quittées d'eux-mêmes, vivant de la guerre dont ils faisoient leur profession, sans patrie, sans loix, sans mœurs, toujours prêts à vendre leurs services à quiconque leur offroit une plus forte paie.

quer sur terre & sur mer les barbares dont ils ont triomphé, ne daignons pas même combattre pour l'intérêt de notre ambition, & refusons de porter les armes quand nous prétendons commander à tous les Grecs. Nous déclarons la guerre à presque tous les peuples; & ce ne sont pas nos citoyens que nous employons à cette guerre, mais des exilés, des transfuges, des scélérats qui accourent ici en foule, & qui marcheroient bientôt contre nous, s'ils trouvoient ailleurs une plus forte paie. Nous les ménageons néanmoins jusqu'à empêcher qu'ils ne soient punis des outrages qu'ils font à nos enfans: & quoique nous soyons responsables de leurs brigandages & de tous les excès auxquels ils se livrent, loin de sévir contre eux, nous ne faisons que rire lorsqu'on nous apprend quelques traits de leur violence. Insensés que nous sommes! nous voulons entretenir des soldats étrangers, quand nous manquons des choses les plus nécessaires à la vie: nous vexons nos alliés & nous les rançonnons pour soudoyer les ennemis communs de tous les peuples. Inférieurs à ceux de nos ancêtres qui ont mérité l'estime des Grecs, nous le cédon même à ceux qui ont encouru leur haine. Ces derniers dumoins, quand ils avoient résolu la guerre, croyoient, quoique leur trésor fût plein, devoir payer de leurs personnes; tandis que nous, avec un peuple aussi nombreux & des finances aussi épuisées, nous voulons, comme le grand roi (1), nous servir

(1) Personne n'ignore que les Grecs appelloient le roi de Perse, *le roi simplement*, ou *le grand roi*.

de troupes mercenaires. Alors, si on armoit une flotte, on prenoit pour matelots des étrangers & des esclaves; les citoyens étoient soldats. Aujourd'hui nous armons des étrangers pour combattre, & nous forçons les citoyens de ramer. Ainsi quand nous faisons une descente sur les terres ennemies, on voit ces fiers républicains qui prétendent commander aux Grecs, sortir des vaisseaux la rame à la main; & des hommes tels que ceux que je viens de dépeindre, s'avancent au combat couverts de nos armes.

On dira peut-être que la bonne administration de la ville doit nous tranquilliser sur le reste. Mais c'est cette administration même qui doit révolter davantage. Nous qui nous vantons d'être nés du sol même sur lequel nous vivons (1), qui prétendons qu'Athenes est la plus ancienne ville du monde, & qui devrions donner à tous les peuples l'exemple d'un régime sage & bien entendu, nous nous gouvernons avec moins d'ordre & de sagesse, que ceux dont les villes sont nouvellement fondées. Nous sommes fiers de la pureté & de l'antiquité de notre origine; & cependant nous associons les premiers venus à la gloire de nos ancêtres, plus aisément que les Lucaniens & les Triballes (2) ne partagent avec d'autres l'obscurité de leur nom. Nous établissons sans cesse des loix, & nous n'en observons aucune.

(1) Les Athéniens se vantoient d'être *Autochtones*, d'être nés du pays même qu'ils habitoient, & de ne l'avoir jamais quitté.

(2) Lucaniens & Triballes, peuples, les uns d'Italie, les autres de la Macédoine, & très peu estimés des Grecs.

On peut juger du reste par ce seul trait. Malgré la peine de mort portée contre quiconque est convaincu de brigue, nous nommons généraux des hommes qui ont acheté ouvertement les suffrages. Ainsi celui qui a corrompu le plus grand nombre de citoyens, est chargé des affaires les plus importantes. Nous regardons la forme de notre gouvernement comme le salut de toute la république ; nous savons que la démocratie se maintient & se fortifie dans la paix & la tranquillité, qu'elle a été déjà renversée deux fois dans l'agitation des guerres : & cependant nous traitons les partisans de la paix comme des fauteurs de l'oligarchie ; tandis que nous honorons les auteurs de la guerre comme d'excellens patriotes & les soutiens de la démocratie. Nous qui avons le don de la parole & l'esprit des affaires, nous sommes si peu conséquens dans nos délibérations, que le même jour voit naître des sentimens opposés : en sorte que ce que nous avions blâmé avant de nous réunir, nous le déterminons lorsque nous sommes assemblés ; & à peine sommes nous séparés, qu'on nous voit blâmer de nouveau ce qui a été résolu dans la place publique. Nous qui nous glorifions d'être les plus sages des Grecs, nous prenons pour conseillers des hommes généralement méprisés ; nous rendons maîtres des affaires publiques des gens auxquels personne ne voudroit confier les siennes propres ; &, ce qu'il y a de plus fâcheux encore, nous nous persuadons que les méchans les plus décidés sont les plus zelés défenseurs de la constitution républicaine. Nous jugeons des étrangers par ceux qu'ils ont

choisis pour protecteurs (1) ; & nous ne pensons pas qu'on aura de nous la même opinion que de nos chefs. Nos ancêtres mettoient à la tête des troupes ceux qu'ils avoient mis à la tête de la république , persuadés que le citoyen qui donne les meilleurs conseils dans la tribune , fait aussi prendre le meilleur parti , seul & abandonné à lui-même. Bien différens de nos ancêtres , nous ne trouvons pas assez de capacité pour commander les armées , à ceux mêmes dont nous écoutons les avis dans les affaires les plus sérieuses : d'autres qu'on ne voudroit consulter ni dans les affaires de l'état ni dans les siennes , nous leur confions , loin d'Athenes , une autorité absolue , comme si l'éloignement étendoit leurs lumieres , & les rendoit capables de mieux raisonner sur la guerre & sur les intérêts généraux de la Grece , qu'ils ne font ici sur les objets particuliers de nos délibérations. Ces reproches ne s'adressent qu'à ceux qui les méritent ; & je ne finirois pas si je voulois parcourir tous les abus de notre gouvernement.

Parmi les citoyens que ces discours offensent , quelqu'un me demandera peut-être avec humeur , comment une pareille conduite n'a pas encore causé notre perte , & comment elle nous laisse aussi puissans que d'autres. Je lui répondrai que nos

(1) Tout étranger établi à Athenes , étoit obligé de se mettre sous la protection d'un citoyen , qui ne s'engageoit pas seulement à suivre ses affaires , & à le garantir de toute injustice ; mais qui observoit toutes ses démarches , & répondoit du tort qu'il auroit pu causer à l'état.

ennemis ne se comportent pas mieux que nous. Si tandis que les Athéniens ont commis les fautes que je leur reproche, les Thébains, vainqueurs de Lacédémone, se fussent tenus en repos après avoir délivré le Péloponèse (1) & rendu aux Grecs leur liberté; on ne feroit pas dans le cas de me faire une objection semblable, & nous aurions déjà senti combien les conseils de la sagesse sont préférables aux inquiétudes de l'ambition. Mais les choses en sont à ce point, que nous devons notre salut aux Thébains, comme ils nous doivent le leur. Athenes & Thèbes se servent mutuellement par le vice de leur politique: & certes, si nous entendions nos intérêts, nous nous paierions réciproquement pour tenir des assemblées, puisque celui des deux peuples qui s'assemble le plus souvent, travaille le mieux pour l'avantage de l'autre. Mais pour peu qu'on soit raisonnable, c'est moins sur les fautes de ses ennemis qu'on doit fonder ses espérances, que sur l'état de ses affaires, & sur la sagesse de ses conseils. Les succès dus à l'imprudence d'autrui sont de courte durée & sujets à de tristes retours; au lieu que ceux qu'on ne doit qu'à soi-même, ont une base solide, & sont moins exposés au changement.

Il n'est pas difficile de répondre à ces hommes

(1) Les Thébains, sous la conduite d'Epaminondas, passèrent dans le Péloponèse, pour secourir plusieurs peuples de cette contrée que les Lacédémoniens opprimoient. Ils remportèrent sur ceux-ci plusieurs avantages qui leur donnerent beaucoup d'orgueil, mais dont ils ne surent pas profiter.

qui font des objections au hafard ; mais fi quelqu'un plus fensé m'accorde que je n'ai rien dit que de vrai , fi trouvant que j'ai raifon de m'élever contre le fyftême actuel , il va plus loin , & prétend que , lorsqu'on donne des avis avec de bonnes intentions , on ne doit pas fe contenter de blâmer les fautes , mais indiquer encore les moyens qu'il faut prendre pour ne plus fe conduire par les mêmes principes , & ne plus tomber dans les mêmes erreurs ; alors je ferai embarraffé , non pour trouver une réponfe qui foit conforme à la raifon & à vos intérêts , mais pour vous en offrir une qui puiſſe vous plaire. Au reſte , puifque j'ai commencé à m'expliquer fans feinte , je continuerai à vous faire part de ce que je penſe , avec la même franchise.

Nous avons déjà parlé des principales vertus qui conduiſent au bonheur , de la piété , de la modération , & de la juſtice. Rien de plus vrai que ce qui me reſte à vous dire du ſeul moyen propre à vous rendre tels que vous devez être ; mais auſſi rien de plus contraire à l'opinion commune , & peut-être dois-je craindre de vous choquer.

Je ſuis perfuadé que notre république ſera mieux gouvernée , que nous ſerons mieux réglés nous-mêmes , & que nous verrons nos fortunes ſ'accroître avec celle de l'état , ſi nous ceſſons d'ambitionner l'empire de la mer (1) ; cet em-

(1) Ifocrate ne paroît pas ici d'accord avec Thémiftocle & Périclès , les deux plus grands politiques d'Athenes , qui avoient eu à cœur de fortifier ſur-tout la marine de leur patrie , perfuadés que rien ne contribueroit davantage à ſa puiſſance , & que quand on étoit maître de la mer , on l'étoit de la terre. Ils ne furent pas trompés dans leurs

pire qui nous jette aujourd'hui dans de si grands troubles , & qui a ruiné l'excellente démocratie à laquelle nos ancêtres ont dû toute leur prospérité ; cet empire qui est la cause de presque tous les maux que nous souffrons & faisons souffrir aux autres. Je fais qu'en s'élevant contre une puissance que tous les peuples envient & se disputent, il est difficile de trouver des auditeurs ; mais puisque vous m'avez déjà passé des vérités désagréables , je vous prie de vouloir bien m'écouter encore , & de ne pas me croire assez peu sensé pour vous donner de semblables conseils , si je n'avois rien de vrai à vous dire. Je me flatte de démontrer que l'empire de la mer dont nous sommes si jaloux , ne peut s'accorder avec la justice , qu'il nous seroit impossible de le conserver , & qu'il n'est pas de notre intérêt d'y prétendre.

Premièrement pour ce qui regarde la justice , je ne ferai que vous répéter les leçons que j'ai puisées chez vous-mêmes. Lorsque les Lacédémoniens dominoient sur mer , que n'avez-vous pas dit pour attaquer leur puissance , & pour faire

vues , & la ville d'Athènes devint réellement fort puissante , grace à sa marine. Mais l'orgueil que lui inspira la domination des mers , les fautes & les excès qu'elle lui fit commettre , la jetterent bientôt dans les derniers malheurs , & l'exposèrent à une destruction totale. Isocrate voudroit donc que , sans renoncer à ses forces navales , elle tournât ses principaux efforts du côté de la puissance sur terre , sujette à moins d'inconvéniens , & qu'en général elle n'employât ses forces , de quelque nature qu'elles fussent , que pour se défendre contre ses ennemis , pour tirer les peuples d'oppression , ou pour empêcher qu'on ne les opprimât , & non pour les dominer soi-même , & les obliger de se soumettre à son empire.

voir que les Grecs devoient être libres ? Quelles villes n'avez-vous pas excitées à former une ligue contre Lacédémone ? Quelles ambassades n'envoyâtes vous pas au roi de Perse (1) pour lui faire entendre qu'il n'étoit ni juste ni utile qu'une seule république dominât dans la Grece ? Et n'est-il pas vrai que vous n'avez mis bas les armes, & n'avez cessé de combattre sur terre & sur mer, qu'après que les Lacédémoniens eurent consenti au traité qui assuroit la liberté des Grecs ? Il n'est point juste que le fort opprime le foible, vous le pensiez alors, & la forme de votre gouvernement annonce que vous le pensez encore aujourd'hui.

Il est aisé, je crois, de prouver qu'il nous seroit impossible de posséder l'empire de la mer. Nous ne pouvions nous y maintenir avec dix mille talens dans le trésor (2), le pourrions-nous dans l'état d'épuisement où se trouvent nos finances ; sur-tout lorsque nous avons non les mœurs qui nous l'ont acquis, mais celles qui nous l'ont fait perdre ?

On verra aisément par ce qui suit, qu'il ne seroit pas de notre intérêt de l'accepter, quand

(1) On voit combien les Grecs du tems d'Isocrate avoient dégénéré de la vertu de leurs peres ; & comment ces fiers vainqueurs de toutes les forces de l'Asie, ne dédaignoient pas, dans leurs querelles, de prendre le roi de Perse pour médiateur & pour arbitre.

(2) Ces dix mille talens provenoient des contributions fournies librement par les alliés, & déposées dans le trésor d'Athènes, pour que les Athéniens s'armassent dans l'occasion pour leur défense. Mais ceux-ci les consumerent en fêtes & en spectacles, en guerres inutiles ou injustes.

même on viendroit nous l'offrir.... Mais avant que d'aller plus loin , il convient de justifier le ton que j'ai pris avec vous ; car j'ai lieu de craindre qu'en employant si souvent les reproches , on ne me taxe de m'ériger en accusateur de ma patrie.

Sans doute , si je dévoilois à d'autres les vices de votre politique , on seroit fondé à me prêter cette intention. Mais c'est à vous-mêmes que je m'adresse ; & sans nul dessein de vous déprimer dans l'esprit des peuples , n'ayant d'autre motif que de vous faire renoncer à votre conduite actuelle , je voudrois , & c'est le but de tout ce discours , établir une paix solide entre la ville d'Athenes & le reste de la Grece. Celui qui reprend & celui qui accuse emploient nécessairement à-peu-près le même langage ; mais leur intention étant bien différente , on ne doit pas juger de même de tous les deux , quoiqu'ils disent les mêmes choses. Ceux qui font des reproches par malignité , on doit les haïr comme des hommes mal intentionnés pour la république ; ceux qui reprennent par un bon motif , on doit leur savoir gré , & les regarder comme d'excellens citoyens , & dans cette dernière classe accueillir encore plus favorablement celui qui est en état de démontrer le vice de notre administration , & les inconvéniens qui en résultent. C'est le moyen le plus sûr de vous faire abandonner sans délai des systêmes peu réfléchis , & de vous en faire adopter de meilleurs. Voilà comme je me justifie sur la liberté des reproches que je vous ai déjà faits , & de ceux qui me restent à vous faire : je vais reprendre mon discours où je l'avois laissé.

Je disois donc qu'il ne seroit pas de notre intérêt d'accepter l'empire de la mer, quand même on viendroit nous l'offrir. Pour vous convaincre de cette vérité, il faut que vous considériez la maniere dont la république étoit gouvernée avant de posséder cet empire, & celle dont elle l'a été lorsqu'elle en a joui : la comparaison de ces deux états vous fera connoître quels maux nous a causé la puissance maritime.

Le gouvernement de nos ancêtres étoit aussi supérieur à celui qui l'a remplacé, qu'Aristide, Thémistocle & Miltiade (1) l'emportoient sur Hyperbolus, sur Cléophon, & sur nos ministres actuels. Quant au peuple d'alors, on ne le voyoit pas s'abandonner à l'inaction, & dépourvu de moyens, enfanter des projets chimériques ; mais il savoit vaincre les armes à la main tous ceux qui attaquoient son pays ; il méritoit le prix de la valeur dans les combats livrés pour la Grece, & se faisoit tellement chérir de la nation, que la plupart des villes lui remettoient d'elles-mêmes toute leur puissance. Que les choses sont changées ! Au lieu de ce gouvernement sage, admiré de tous les Grecs, les Athéniens, grace à l'empire de la mer, sont tombés dans des excès que tout le monde condamne. Grace à ce même empire,

(1) Aristide, Thémistocle, Miltiade, trois des plus grands hommes qu'ait produits la ville d'Athenes, & suffisamment connus pour avoir été aussi recommandables par leur sagesse que par leur courage. Hyperbolus & Cléophon vinrent quelque tems après eux : c'étoient des hommes violens & emportés, dont les folies & les fureurs dans l'administration, décrioient leur patrie & la conduisoient à sa perte.

au lieu de triompher de leurs ennemis , ils n'avoient plus le courage de sortir de leurs murs pour se présenter devant eux. Au lieu de cet attachement qu'ils trouvoient dans leurs alliés , & de cette estime dont ils jouissoient parmi les Grecs , ils ont encouru la haine universelle. Peu s'en est fallu même que leur ville n'ait été renversée de fond en comble ; & elle n'eût pu échapper à une ruine entière , si les Lacédémoniens , les ennemis de tous les tems , n'eussent été mieux intentionnés pour elle (1) que des peuples qui avoient été anciennement ses alliés. Eh ! pourroit-on faire un crime à ces peuples d'avoir été si animés contre nous ? Fatigués des maux cruels que nous leur avons fait souffrir , pouvoient-ils être bien disposés à notre égard , & n'en pas conserver de ressentiment ?

Qui auroit pu , en effet , supporter la licence de nos peres ? Ils ramassoient dans toute la Grece des hommes sans aveu & remplis de vices , les faisoient monter sur des vaisseaux , & s'en servoient pour vexer les Grecs. Dans les villes étrangères , ils chassoient les meilleurs citoyens , dont ils abandonnoient les héritages aux plus pervers de la nation. Peut-être que par un détail exact de tous les désordres de ce tems-là , je vous engagerois à vous mieux comporter à l'avenir ; mais aussi je m'exposerois à votre haine : car pour l'ordinaire vous êtes plus ennemis de celui qui vous reprend de vos fautes , que de celui qui vous les fait commettre. Cette disposition qui

(1) Voyez ce que nous avons dit plus haut , page 156 , note (1).

vous est propre, me fait craindre de me nuire à moi-même en cherchant à vous servir. Je n'abandonnerai pas néanmoins tout ce que je me proposois de vous dire ; mais , supprimant ce qui feroit trop dur & capable de vous choquer , je me bornerai aux traits qui pourront vous faire mieux connoître l'imprudence des ministres dont se servoient nos peres.

Ils sembloient ne s'occuper que de ce qui pouvoit nous rendre odieux. En vertu de leurs décrets , l'argent qui restoit des contributions des alliés , étoit divisé par talens , & distribué à chaque spectacle pendant les fêtes de Bacchus. C'étoit au milieu d'une foule de spectateurs qu'ils faisoient ces distributions , & qu'ils présentoient les enfans de nos guerriers morts dans les combats (1). Les alliés étoient témoins de ces largesses faites du plus pur de leurs biens au peuple par des orateurs mercenaires ; les autres Grecs voyoient la multitude de nos orphelins , & les malheurs causés par notre ambition. Cependant les auteurs de nos désordres vantoient notre prospérité ; le vulgaire , incapable de réfléchir & de prévoir les suites de pareils abus , trouvoit Athenes heureuse. Il contemploit avec une admiration stupide des richesses qui , entrées dans la

(1) On fait que la ville d'Athenes se chargeoit d'élever les enfans des citoyens qui étoient morts à la guerre ; que quand ils étoient parvenus à l'âge de puberté , on les revêtoit tous d'une armure complete , & qu'on les renvoyoit dans la maison paternelle. Cette cérémonie se faisoit avec beaucoup de solennité , dans les spectacles publics , dont la magnificence attiroit un grand nombre de Grecs.

ville par des voies injustes , devoient bientôt entraîner dans leur perte nos fortunes les plus légitimes. En effet , nos peres étoient si négligens à conserver leurs possessions , & si avides du bien des autres , qu'ils armoient des vaisseaux pour la Sicile dans le tems même où les armes de Lacédémone occupoient l'Attique , & où Décelée étoit déjà fortifié contre nous (1). Ils n'avoient pas honte de laisser ravager & dévaster leur patrie , pendant qu'ils envoyoit leurs troupes contre des peuples dont ils n'avoient reçu nulle injure. Ils portèrent l'extravagance au point que , n'étant pas maîtres de leurs propres fauxbourgs , ils méditoient la conquête de l'Italie , de la Sicile , de Carthage ; & plus insensés que le reste des hommes , ils ne furent pas même corrigés par le malheur qui instruit les autres & les rend plus sages. Toutefois dans quel abîme de maux ne les a pas jettés cette fatale puissance de la mer ! maux & plus affreux & plus multipliés que nous n'en essuyâmes jamais. Nous avons perdu en Egypte deux cents navires avec les équipages ; quinze cents auprès de Cypre ; dans le Pont dix mille hommes d'infanterie tant à nous qu'à nos alliés ; en Sicile quarante mille soldats , deux

(1) Décelée , canton de l'Attique , où les Lacédémoniens avoient construit un fort d'où ils incommodoient beaucoup les Athéniens. Isocrate ne s'accorde pas ici avec l'histoire qui place la construction de ce fort non avant l'expédition de Sicile , mais à la fin de cette guerre malheureuse. Quoi qu'il en soit , l'orateur , outre l'expédition de Sicile , en cite plusieurs autres faites en divers tems & en divers pays , où les Athéniens ne furent guere plus heureux.

cents quarante galeres ; dernièrement encore deux cents navires ont péri pour nous sur l'Hellepont. Qui pourroit compter d'ailleurs tout ce que nous avons perdu en détail, soit en hommes, soit en vaisseaux ? Il suffit de dire qu'éprouvant chaque année de nouvelles disgraces, nous célébrions tous les ans de nouvelles funérailles publiques. Nos voisins & les autres Grecs accouroient en foule à ces pompes funebres, moins pour partager notre douleur, que pour jouir de nos calamités. Enfin, Athenes voyoit peu à peu les tombeaux publics se remplir de ses citoyens, & leurs noms remplacés sur les registres par des noms étrangers. Ce qui prouve la multitude d'Athéniens qui périrent alors, c'est que nos familles les plus illustres & nos plus grandes maisons, qui avoient échappé à la cruauté de la tyrannie (1) & à la guerre de Perse, furent détruites & sacrifiées à cet empire maritime, l'objet de nos vœux. Et si par les familles dont je parle, on vouloit juger des autres, on verroit que nous sommes presque entièrement renouvelés.

Cependant on ne doit pas tenir pour heureuse une république qui ramasse au hasard des hommes de toute espece pour en grossir la liste de ses citoyens, mais celle qui se montre la plus attentive à conserver ses plus anciennes familles. On ne doit envier le sort ni de ces hommes superbes qui s'érigent en tyrans de leur patrie, ni de ces ambitieux qui s'arrogent une puissance énorme, mais plutôt de ces esprits modérés qui, dignes des honneurs suprêmes, se contentent de ceux

(1) C'est de la tyrannie des Pisistratides qu'il s'agit ici.

que le peuple leur déferé. Ni particulier, ni républicque, ne peuvent jouir d'une autorité plus honorable, plus solide, plus précieuse, que celle dont jouissoient les vainqueurs des Perses, nos ayeux. On ne les voyoit pas, à la maniere des brigands, tantôt nageant dans l'abondance, tantôt pressés par le besoin, investis d'ennemis, & accablés de toutes sortes de maux : mais ils mennoient la vie la plus douce & la plus heureuse, ne manquant jamais du nécessaire sans avoir de superflu, jaloux de leur équité dans le gouvernement, & des vertus qui leur concilioient l'amour des peuples. S'écartant de ce systême, leurs successeurs voulurent non gouverner, mais dominer. On confond souvent ces deux choses, qui cependant sont bien différentes. Celui qui gouverne consacre tous ses soins au bonheur de ceux qui lui obéissent ; celui qui domine, au contraire, fait servir à ses plaisirs les travaux & les peines de ceux qu'il commande. Or, quand on agit en tyran, on tombe inévitablement dans les maux qu'entraîne la tyrannie, & tôt ou tard l'on souffre ce qu'on faisoit souffrir aux autres. Athenes ne l'a que trop éprouvé. Après avoir mis des garnisons dans les citadelles des autres villes, elle a vu les ennemis maîtres de la sienne (1). Après avoir pris pour otages de jeunes enfans arrachés des

(1) J'ai déjà remarqué plus haut qu'Isocrate n'étoit pas d'accord avec l'histoire au sujet de Décelée ; l'histoire ne dit pas non plus que les Lacédémoniens aient mis une garnison dans la citadelle d'Athenes : mais Eschine, dans sa harangue sur la fausse ambassade, s'accorde entièrement avec notre orateur pour ces deux faits. Au reste, les Lacédémoniens étant maîtres de la

bras paternels ; assiégée elle-même par les ennemis qui la ferroient de près , elle a vu plusieurs de ses citoyens réduits à nourrir & à élever leurs enfans d'une manière peu convenable à leur naissance. Elle qui avoit moissonné les campagnes d'autrui , n'a pu cultiver les siennes pendant plusieurs années. Mais , je vous le demande , qui de nous consentiroit à dominer aussi peu de tems parmi les Grecs (1), aux risques de voir sa patrie exposée aux mêmes désastres ? Non , il n'est personne qui pût y consentir , à moins que d'être un scélérat décidé , un cœur insensible , indifférent pour les objets sacrés de la religion , sans tendresse pour sa famille , uniquement occupé du moment présent. Des hommes qui penseroient aussi mal , ne doivent pas être nos modèles ; ce n'est pas sur eux que nous devons régler nos sentimens , mais plutôt sur ceux qui aiment ce qu'ils doivent aimer , qui ne sont pas moins zélés pour la gloire de l'état que pour la leur propre , & qui préfèrent la médiocrité avec la justice à de grandes richesses injustement acquises. C'est en se conduisant par ces principes , que nos ancêtres ont transmis à leurs descendans une république florissante , & ont laissé un souvenir éternel de leur vertu. De tout ce que j'ai dit , Athéniens , vous pouvez

ville par leur victoire , ils l'étoient aussi de la citadelle , & par conséquent ils auroient pu y mettre des troupes s'ils avoient voulu.

(1) L'empire d'Athènes dans la Grèce ne dura que quarante-cinq années , suivant ceux qui ne comptent que depuis la défaite de Xerxès jusqu'au commencement de la guerre du Péloponèse.

conclure que notre ville peut enfanter plus d'hommes vertueux que les autres ; mais que ce qu'on appelle empire , est un malheur dans la réalité , & n'est propre qu'à corrompre tous ceux qui en jouissent.

La plus forte preuve qu'on en puisse donner , c'est que nous ne sommes pas les seuls dont il ait altéré les principes ; il a encore perverti les Lacédémoniens , de façon que les admirateurs des vertus de Sparte , ne peuvent rejeter nos fautes sur la démocratie ; & ce feroit à tort qu'ils prétendroient que les Lacédémoniens auroient fait leur bonheur & celui des autres Grecs , s'ils avoient joui de notre puissance. Ce pouvoir sans borne qui nous a été si funeste , leur a fait sentir bien plus promptement encore ses effets pernicioeux. En peu de tems il a ébranlé & presque renversé ce régime si sage , qui , pendant l'espace de sept siècles , s'étoit maintenu au milieu des périls & des alarmes. A la honte de ces institutions anciennes si admirables , il a accoutumé les particuliers à mépriser la justice & les loix , à fuir le travail , à convoiter l'or ; il a porté la république à opprimer ses alliés , à envier les possessions d'autrui , à fouler aux pieds les sermens & les traités. Les Lacédémoniens , en un mot , renchérissant sur les fautes commises par nos peres à l'égard des Grecs , ont ajouté aux excès dont je viens de parler , les meurtres & les séditions qui ont désolé les villes , & fait naître entre les citoyens des haines éternelles. Plus modérés auparavant que les autres , devenus bientôt avides de guerres & de dangers , ils n'étoient arrêtés ni par le droit des alliances , ni par le souvenir des bienfaits. Le roi de Perse

leur avoir fourni plus de 5000 talens pour soutenir la guerre contre nous ; les habitans de Chio les avoient aidés de leur marine , & les avoient secondés avec plus d'ardeur qu'aucun de leurs alliés ; les Thébains les avoient secourus d'une grande partie de leur infanterie : à peine ont-ils été en possession de l'empire , qu'ils ont médité la ruine des Thébains (1) , qu'ils ont envoyé Cléarque à la tête d'une armée contre le roi de Perse , banni les principaux citoyens de Chio , faisi & emmené avec eux les vaisseaux de ce peuple. Ce n'est pas tout : dans le même tems ils ravagerent l'Asie , insultèrent les isles , détruisirent le gouvernement démocratique dans l'Italie , dans la Sicile , & y établirent des tyrans ; enfin , ils bouleversèrent le Péloponèse , & le remplirent de troubles & de séditions. Quelle ville n'ont-ils pas attaquée ? quels peuples alliés n'ont-ils pas persécutés ? N'ont-ils pas dépouillé les Eléens d'une partie de leur territoire , saccagé les campagnes des Corinthiens , détruit Mantinée de fond en comble , emporté Phlionte de force ? N'ont ils pas fait des incursions sur les terres des Argiens ? Ont-ils cessé de tourmenter les autres

(1) Entre autres violences que les Lacédémoniens commirent envers les Thébains , ils s'emparèrent par surprise de leur citadelle , & la remplirent de troupes pour tenir la ville en respect. = Quant à Cléarque , l'histoire ne dit pas qu'il ait été envoyé par Lacédémone contre le roi de Perse. Ayant été banni de Sparte , il avoit ramassé des troupes qu'il soudoyoit de ses propres deniers. Il se mit avec ses soldats au service du jeune Cyrus. Par rapport aux faits qui suivent , comme il seroit trop long de les détailler tous dans des notes , je renvoie à l'histoire.

peuples,

peuples, & de se préparer eux-mêmes leur défaite (2) à Leuctres? Dire que cette défaite a été la cause de tous les maux de Sparte, ce n'est pas dire vrai. Non, ce n'est pas la journée de Leuctres qui leur a fait encourir la haine de leurs alliés, mais ce sont leurs excès précédens qui ont entraîné & la défaite qu'ils ont essuyée, & les périls extrêmes qui en ont été la suite. On doit imputer leurs maux non aux derniers événemens, mais aux premières fautes qui ont amené les dernières disgraces. Ainsi ce seroit parler beaucoup plus juste, de rapporter l'époque de leurs malheurs au tems où, parvenus à l'empire maritime, ils posséderent une puissance qui ne ressembloit en rien à celle dont ils avoient joui jusqu'alors. Leur bonne discipline dans le commandement sur terre, leur patience infatigable, leur habitude à supporter les travaux, leur avoient obtenu sans peine le commandement sur mer; & ce commandement, par la licence effrénée qu'il leur inspira, ne tarda pas à les dépouiller de l'autre. Infideles à leurs anciens usages, n'observant plus les loix qu'ils avoient reçues de leurs ancêtres, se croyant en droit de tout faire, ils tomberent enfin dans les plus grands désordres.

(1) Les Thébains secouerent enfin le joug de Lacédémone. Conduits par Epaminondas, ils remporterent la victoire de Leuctres sur les Lacédémoniens mal secourus par leurs alliés du Péloponèse qui n'avoient que trop sujet d'être mécontents d'eux. Profitant de leur victoire, les Thébains passerent dans le Péloponèse, où, soutenus de plusieurs peuples de cette contrée, ils remporterent de nouveaux avantages, ravagerent la Laconie, & mirent le siege devant Lacédémone, qui fut à la veille d'être prise.

Ils ne sentoient pas combien est dangereux ce pouvoir sans borne que tout homme envie ; ils ne voyoient pas qu'il ôte le sens & la raison à ceux qui s'y attachent, en un mot, qu'il peut être comparé aux courtisannes dont les charmes attirent & perdent ceux qui s'y abandonnent.

Mille exemples démontrent qu'une puissance illimitée produit ordinairement ces tristes effets. Qu'on examine les peuples qui en ont joui, on verra qu'ils ont éprouvé les extrémités les plus fâcheuses, en commençant par nous & les Lacédémoniens. Ces deux républiques, qui d'abord étoient gouvernées avec tant de sagesse, & qui jouissoient d'une gloire si bien méritée, n'ont pas subi un sort différent lorsqu'elles furent parvenues à la domination des mers. Dépravées par les mêmes passions, travaillées de la même maladie, elles ont tenu la même conduite, commis à peu près les mêmes fautes, & essuyé des calamités semblables. Nous, par exemple, détestés de nos alliés, menacés d'une ruine totale, nous n'avons dû notre salut qu'à la générosité des Lacédémoniens. A leur tour, ceux-ci, dont tous les Grecs avoient conjuré la perte, ont été forcés de recourir à nous, & auroient péri si nous n'avions entrepris de les défendre (1). Et l'on vanteroit encore une puissance dont les suites sont si pernicieuses ! Ne doit-on pas plutôt l'abhorrer & la fuir, puisqu'elle a porté aux plus grands excès les

(1) Vivement pressés par les Thébains, les Lacédémoniens eurent recours à la république d'Athènes, qui les secourut contre l'ambition de Thebes, comme elle avoit secouru les Thébains contre l'ambition de Lacédémone.

deux premières villes de la Grece , & les a jettées dans les disgraces les plus affreuses ?

Mais ne nous étonnons pas que les Grecs aient ignoré jusqu'ici que l'empire de la mer est pour ceux qui le possèdent , la source de tant de maux , & que les Lacédémoniens & nous , nous nous soyons disputé avec tant d'acharnement une domination aussi funeste. La plupart des hommes , aveugles dans leur choix , desirent avec plus d'ardeur ce qui leur est nuisible que ce qui peut leur être profitable , & travaillent pour leurs ennemis bien plus que pour eux-mêmes. On peut s'en convaincre par les plus grands exemples , & ce que je dis ne manqua jamais d'arriver. N'avons nous pas suivi un plan de conduite qui a rendu les Lacédémoniens maîtres de la Grece ? Les Lacédémoniens ensuite n'ont ils pas commandé avec si peu de modération , qu'après quelques années ayant repris nos avantages , nous sommes devenus leur unique refuge ? L'ambition des partisans d'Athenes n'a t-elle pas fait embrasser aux villes le parti des Lacédémoniens ; & l'insolence des partisans de Lacédémone ne les a-t-elle pas ramenés à notre parti ? La perversité des orateurs publics n'a-t-elle pas fait desirer au peuple lui-même la domination de Quatre cents (1) ? Les fureurs des Trente ne nous ont-

(1) Dans les troubles d'Athenes , quatre cents citoyens , sinon avec l'agrément , du moins sans une opposition marquée du peuple , furent choisis pour gouverner l'état. Ils ne tarderent pas à abuser de leur pouvoir dont ils furent dépouillés. — Lacédémone , maîtresse d'Athenes , choisit trente citoyens de cette ville pour la gouverner sous son

elles pas tous rendus plus partisans du peuple que ceux mêmes qui s'étoient emparés de Phyle ? Dans des conjonctures moins importantes , dans le cours ordinaire de la vie , ne voyons-nous pas la plupart des hommes rechercher des alimens & des exercices nuisibles à l'esprit & au corps , & regarder les plus salutaires comme pénibles & désagréables ? Il leur suffit même de persévérer dans leurs goûts pour se faire une réputation de force & de courage. Mais si les particuliers , dans les circonstances les plus communes & les plus intéressantes pour eux , choisissent aussi mal , ferons-nous encore surpris que l'on connoisse si peu & qu'on se dispute si fort l'empire maritime sur lequel on n'a jamais bien réfléchi ?

Jetez aussi les yeux sur ces citoyens accrédités qui cherchent à asservir leur patrie : voyez comme ils ambitionnent l'autorité souveraine , comme ils sont prêts à tout faire pour y parvenir. Que de peines cependant , que de périls ne leur offre-t-elle pas ! De combien de maux ne sont-ils pas investis dès qu'ils sont devenus les maîtres ! Ne sont-ils pas comme forcés de se déclarer contre tous les citoyens , de persécuter ceux qui ne leur ont fait aucun mal , de se défier de leurs meilleurs amis , de confier leurs personnes à des mercenaires qu'ils n'ont jamais vus , de ne pas craindre moins leurs propres gardes que leurs ennemis mêmes , de regarder tout le monde comme

nom. Thrasybule , à la tête d'un certain nombre d'exilés , s'empara de Phyle , bourg de l'Attique ; & sa troupe grossissant tous les jours , il parvint à détruire la puissance des Trente qui en abusoient étrangement.

suspect, & de redouter jusqu'à leurs parens les plus proches ? Ils savent, en effet, que plusieurs tyrans avant eux ont été égorgés par leurs peres, par leurs enfans, par leurs freres, par leurs épouses, & qu'enfin leur race a disparu du milieu des hommes. Cependant instruits des malheurs qui les attendent, ils s'y précipitent volontairement eux-mêmes. Mais si les chefs des républiques, qui y jouissent de la plus haute considération, se jettent avec connoissance dans de tels abîmes, faut-il s'étonner que les peuples recherchent des objets dont le danger leur est inconnu ?

Je n'ignore pas que si vous approuvez tout ce qu'on pourroit dire contre le pouvoir tyrannique, vous souffrez avec peine qu'on s'élève contre la puissance maritime. Car tel est votre aveuglement, les défauts que vous blâmez dans les autres, vous ne les appercevez pas en vous. Toutefois, la plus grande marque de raison est de peser toujours les choses dans la même balance sans égard aux personnes. Mais, je vous le demande, songeâtes-vous jamais à régler vos idées ? Vous jugez que le pouvoir tyrannique est un fardeau accablant, qui pèse sur les oppresseurs autant que sur les opprimés ; & l'empire de la mer, qui ne differe nullement de la tyrannie, qui nous porte aux mêmes excès & nous prépare les mêmes disgraces, vous vous imaginez qu'il est la source des plus grands avantages ! vous regardez la puissance des Thébains comme odieuse, parce qu'ils oppriment la Béotie ; & vous qui ne traitez pas mieux vos alliés que les Thébains ne font tous leurs voisins, vous vous croyez irréprochables !

Si donc, renonçant à une conduite peu sage, vous daignez m'écouter, vous vous rendrez plus attentifs à vos propres intérêts & à ceux de l'état : vous observerez comment Athenes & Lacédémone, qui toutes deux ont eu de si foibles commencemens, sont devenues les arbitres de la Grece ; & comment ensuite, lorsqu'elles furent parvenues au faîte de la grandeur, elles coururent les risques d'une destruction entière. Vous examinerez pourquoi les Theffaliens, peuple riche & puissant, éprouvent de si cruels embarras (1) ; tandis que les Mégariens, dont la fortune, dans le principe, étoit si médiocre & si méprisable, qui n'ont ni mines d'argent, ni ports, ni terres, qui ne cultivent qu'un sol aride, se trouvent les plus riches & les plus opulens de la Grece : pourquoi les citadelles des uns sont toujours occupées par des puissances étrangères, quoiqu'ils aient plus de 3000 hommes de cavalerie & une infanterie nombreuse ; lorsque les autres, qui ont si peu de troupes, se gouvernent par leurs propres loix ; pourquoi enfin les premiers se voient incessamment déchirés par des guerres intestines, & que ceux-ci, quoiqu'environnés du Péloponèse, des villes d'Athenes & de Thèbes, jouis-

(1) Les Theffaliens furent presque toujours opprimés par des étrangers ou par des hommes de leur pays. D'autres se servirent avec avantage de leurs forces, & sur-tout de leur excellente cavalerie, dont ils ne furent pas profiter eux-mêmes pour se garantir de l'oppression. = Les Mégariens avoient des forces peu considérables, mais une grande industrie. Voisins de peuples puissans, ils furent se maintenir dans l'indépendance.

sont d'une paix solide & durable. Une réflexion sérieuse sur tous ces faits , vous apprendra que la licence & l'orgueil sont la source de tous les maux , & que tous les biens sont les fruits de la sagesse. Vous l'estimez cette sagesse dans les particuliers ; vous pensez que ceux qui la possèdent , sont en même tems les citoyens les plus utiles , & les mortels les plus heureux ; & vous ne croyez pas que l'état doive se gouverner d'après ses conseils ! Cependant , il importe bien plus aux états qu'aux particuliers de fuir les vices & de pratiquer les vertus. L'homme impie & pervers peut mourir avant que d'avoir subi la peine de ses crimes ; au lieu que les empires qui sont en quelque sorte immortels , laissent aux dieux & aux hommes le tems de les punir.

Pénétrés de ces idées , n'écoutez pas ceux qui , indifférens sur l'avenir , ne cherchent qu'à vous flatter pour le moment , ni ceux qui en ruinant l'état se disent encore attachés au peuple. Ce furent autrefois des hommes de ce caractère , qui , maîtres de la tribune , jetterent la ville dans un égarement fatal dont tous nos malheurs furent la suite. Et ce qu'il y a de plus étrange , c'est de vous voir choisir pour vous gouverner , non des citoyens animés des mêmes sentimens que les hommes sages qui ont agrandi la république , mais des gens qui agissent & parlent comme les insensés qui l'ont perdue. Vous savez néanmoins que ce n'est pas seulement parcequ'ils ont rendu la patrie florissante , que les citoyens vertueux doivent être préférés aux pervers ; mais que sous eux la démocratie n'a éprouvé ni secousse ni révolution pendant plusieurs siècles , tandis que sous

les autres elle a été détruite deux fois dans l'espace de quelques années : vous savez que ce n'est pas aux calomniateurs , mais aux citoyens les plus déclarés contre la calomnie & les plus distingués par leur vertu , que les Athéniens exilés sous les Pisistratides ou sous les Trente , ont dû leur retour.

Quoique nous ayons devant les yeux des exemples si frappans de ce qu'a été la république sous ses différens administrateurs , nous prenons plaisir à écouter les orateurs les plus corrompus ; & malgré la conviction où nous sommes que les guerres & les troubles qu'eux-mêmes ont suscités , ont dépouillé de leur patrimoine un grand nombre de citoyens , & ont fait passer de la pauvreté à l'opulence ceux qui en ont été les auteurs, nous voyons d'un œil tranquille leur prospérité ; & loin d'en être indignés , nous souffrons qu'on reproche à notre ville de vexer la Grece par des exactions dont eux seuls recueillent le fruit ; nous souffrons qu'un peuple qui est fait , disent-ils , pour commander , soit plus malheureux que les peuples même accablés du joug oligarchique ; nous souffrons que des gens qui s'étoient vus dénués de tout , aient changé , grace à notre peu de sagesse , leur état obscur en une fortune brillante. Periclès , prédécesseur de nos ministres , qui gouvernoit dans Athenes lorsqu'elle conservoit encore quelques vestiges d'une bonne administration , quoique très-inférieure à ce qu'elle étoit avant de posséder l'empire ; Périclès (1) ,

(1) Périclès , excellent politique & bon guerrier. Par sa sagesse & par son éloquence il gouverna la république

loin de songer à s'enrichir , porta dans le trésor 8000 talens , sans compter les fonds consacrés aux dieux , & laissa moins de biens en mourant qu'il n'en avoit reçu de son pere. Trop différens de ce grand homme , ses successeurs ont le front de dire que le soin qu'ils donnent à l'administration de l'état , leur fait négliger leurs affaires domestiques. Mais cette fortune qu'ils négligent , nous la voyons accrue bien au-delà de leurs vœux. Nous autres , peuple , dont ils s'occupent , nous nous trouvons dans la situation la plus malheureuse ; nul citoyen ne mene une vie douce & tranquille ; on n'entend parmi nous que des gémissemens & des plaintes. Les uns sont réduits à dévoiler leurs besoins & leur misere , ou à gémir en secret : les autres se plaignent du grand nombre des contributions & des impôts , des charges publiques qu'ils sont obligés de remplir , & des échanges forcés (1) de leurs héritages ; ils déplorent cette multitude d'embarras & de peines , qui rendent la condition des riches plus triste que celle de l'indigence même.

Je suis surpris que vous ne puissiez comprendre , qu'il n'est pas d'espece d'hommes plus mal disposés pour le peuple que les orateurs pervers & les mauvais ministres. Sans parler du reste , ils

d'Athenes jusqu'à la fin de sa vie avec autant de douceur que de désintéressement. On lui reproche néanmoins d'avoir allumé & entretenu des guerres plutôt pour son avantage propre que pour celui de l'état.

(1) Lorsqu'un citoyen étoit obligé de remplir une charge onéreuse , s'il connoissoit un citoyen plus riche que lui , il pouvoit le forcer de remplir la charge à sa place , ou d'échanger sa fortune avec la sienne.

ne desirent rien tant que de vous voir manquer du nécessaire. Ils sentent que ceux qui peuvent vivre de leurs revenus, n'embrassent que le parti de la république & des orateurs zélés pour ses intérêts; que ceux au contraire qui ne vivent que (1) de jugemens, d'assemblées, de distributions, leur sont entièrement dévoués; que le besoin leur en fait une loi & les réduit à leur savoir gré de toutes les accusations qu'ils intentent, de toutes les persécutions qu'ils suscitent. Ainsi des ministres dont la puissance n'est fondée que sur la misère publique, verroient avec plaisir tous les citoyens misérables. La plus forte preuve de ce que je dis, c'est qu'ils cherchent moins à soulager l'indigence, qu'à rapprocher tous ceux qui ont quelque fortune de l'état des plus indigens.

Quel feroit donc le remède à nos maux actuels? J'ai détaillé presque tous les moyens d'y remédier, sans m'assujétir à un ordre exact, & me bornant à les exposer selon qu'ils se sont offerts à mes réflexions. Pour les graver dans votre mémoire, je vais tâcher de me les rappeler à moi-même, & de les remettre sous vos yeux, en faisant choix des plus frappans.

Je dis donc que parmi tous les moyens propres à rétablir & à réformer la république, le premier feroit de prendre pour conseils dans les affai-

(1) Tout citoyen devoit être instruit des loix, & pouvoit être choisi par le sort pour juger dans les tribunaux. Dans chaque jugement, il y avoit une rétribution pour les juges; ainsi, plus il y avoit de jugemens, plus ces rétributions étoient multipliées.

res de l'état ceux que chacun de nous voudroit consulter dans les siennes , & de ne plus regarder les calomniateurs comme partisans de la démocratie , ni les citoyens honnêtes comme fauteurs de l'oligarchie ; parceque , sans doute , la nature n'a pas fait les hommes pour tel gouvernement plutôt que pour tel autre , mais qu'ils sont portés à préférer celui où ils trouvent de la considération.

Le second moyen , c'est d'en user avec nos alliés comme avec des amis , de ne pas annoncer qu'ils sont libres lorsqu'en effet nous les livrons à la cupidité de nos généraux , de les gouverner en vrais alliés & non en esclaves ; convaincus que si nous sommes plus forts que chaque peuple séparé , nous sommes plus foibles que tous les peuples réunis.

Le troisieme moyen , c'est de n'avoir rien tant à cœur , après la faveur des dieux , que l'estime & la bienveillance de la nation : car c'est à ceux qui sont animés de ces sentimens , que les Grecs s'abandonnent volontiers eux-mêmes , & qu'ils s'empressent de déferer l'empire.

Si vous êtes fideles à ces principes , & si de plus vous montrez par vos préparatifs & par vos soins que vous êtes en état de faire la guerre , en même tems que vous prouverez par votre amour pour la justice , que vous aimez la paix , vous ferez par là votre bonheur & celui de tous les Grecs. Nulle autre ville n'osera les insulter ; mais toutes resteront tranquilles , lorsqu'elles verront la nôtre dans une vigilance continuelle , toujours prête à secourir les opprimés. D'ailleurs , quoi qu'il puisse arriver , notre gloire & nos in-

térêts seront à couvert. En effet , si nos principales républiques s'abstiennent de toute entreprise injuste , c'est à vous seuls qu'on en aura l'obligation : si au contraire elles se portent à attaquer les Grecs , on verra tous les peuples qui seront maltraités ou qui craindront de l'être , recourir à la ville d'Athènes , & implorant notre assistance, venir nous offrir le commandement & nous abandonner leurs personnes. Ainsi de toutes parts on s'empressera de se joindre aux Athéniens , & de les aider à réprimer les ennemis de la liberté publique. Quelles sont les villes , quels sont les princes qui ne rechercheront notre amitié & notre alliance , quand ils verront que nous sommes aussi respectables par nos vertus, que redoutables par nos forces , quand ils verront que nous voulons & pouvons sauver les peuples , sans avoir besoin pour nous de secours ? Combien Athenes ne verra-t-elle pas accroître sa félicité, lorsqu'elle trouvera dans les Grecs un aussi parfait dévouement ? Quelles richesses ne reflueront pas dans son sein , de toutes les parties de la Grece qui nous devra son salut ? De quels éloges ne comblera-t-on pas les auteurs de tant d'ineestimables biens ? Mes forces affoiblies par l'âge , ne me permettent pas de décrire tous les avantages que je conçois : je dis en un mot qu'au milieu des injustices & des égaremens de tous les peuples , il est digne de nous de revenir les premiers à des sentimens plus raisonnables , de nous déclarer les protecteurs des Grecs & les défenseurs de leur liberté, plutôt que de nous rendre leurs oppresseurs & leurs tyrans ; je dis qu'il est beau de faire admirer par-tout nos vertus , & de recou-

vrer la gloire dont jouissoient nos ancêtres.

Je finis par l'objet principal , par l'objet qui est le but de tout ce que j'ai dit , & d'après lequel nous devons juger de l'administration de la république. Voulons-nous être à l'abri de tout reproche , mettre fin à des guerres inutiles , & obtenir la prééminence pour toujours ; rappelions-nous les malheurs qu'entraîne la tyrannie , rejettons tout pouvoir despotique , & proposons-nous pour modèles les rois de Lacédémone. Moins puissans que de simples particuliers (1) pour commettre l'injustice , ils sont beaucoup plus heureux que les tyrans qui regnent par la violence. On voit les meurtriers de ceux-ci , magnifiquement récompensés par leurs compatriotes ; au lieu que tout Lacédémonien qui dans les combats craindroit de mourir pour son prince , seroit plus déshonoré qu'un lâche qui abandonne son poste & qui jette son bouclier. C'est d'une telle autorité que nous devons être jaloux. Oui , les sentimens de respect & d'amour qu'éprouvent de la part de leurs concitoyens , les rois de Lacédémone , nous pouvons les inspirer aujourd'hui à tous les peuples de la Grece , s'ils sont dans la persuasion que notre puissance a pour but de les protéger & non de les opprimer.

J'aurois encore bien d'autres choses à dire sur

(1) A Lacédémone , le pouvoir des Ephores étoit supérieur à celui des rois. Ils pouvoient leur intimer des ordres qu'ils étoient obligés de suivre ; ils pouvoient même les juger & les condamner à mort. Mais autant la puissance des rois de Lacédémone étoit bornée , autant leur personne étoit chère.

un sujet aussi important ; mais l'étendue de ce discours & le nombre de mes années , m'avertissent de finir. J'invite les jeunes gens qui ont plus de force & de vigueur , à proposer de vive voix ou par écrit des avis capables de porter à la vertu & à l'équité nos républiques les plus puissantes & les plus accoutumées à opprimer les foibles. Qu'ils se persuadent que le repos & la prospérité de la Grece ne peuvent que donner plus de crédit aux lettres , & à ceux qui les cultivent.



S O M M A I R E
D U D I S C O U R S
A D R E S S É
A P H I L I P P E.

C E discours est un des derniers ouvrages composés par Isocrate. Philippe (1) avoit commencé à exécuter le plan qu'il avoit formé pour s'assujettir la Grece. Il avoit pris Olynthe , s'étoit déclaré en faveur des Thébains contre les Phocéens , & avoit conclu avec les Athéniens , mais sans y comprendre les Phocéens , une paix qui avoit répandu beaucoup de joie dans Athenes , où l'on étoit fatigué de la guerre. Démosthene avoit tâché de faire sentir le piège caché sous cette paix dangereuse ; on ne l'avoit pas écouté. Ce fut dans ces circonstances qu'Isocrate adressa à Philippe le discours dont il s'agit ici. Il devoit avoir alors environ quatre-vingt-dix ans , puisque la paix qui donna lieu au discours , se place vers l'an 347 avant J. C.

Le but de l'orateur est d'exhorter le roi de Macédoine à profiter de la paix qu'il vient de conclure avec la république d'Athenes , pour réconcilier tous les peuples de la Grece , & porter ensuite conjointement avec eux la guerre dans les états du roi de Perse. Réunir tous les Grecs , &

(1) Si avant que de lire le discours qui lui est adressé , on veut connoître plus particulièrement Philippe , il est à propos de parcourir la vie abrégée que nous avons donnée de ce prince dans le Précis historique , à la tête de ce volume.

les faire marcher contre les Perses, ce sont les deux conseils qu'Isocrate donne à Philippe, & les deux parties qui composent son discours.

Avant que d'entrer en matière, il explique comment il a été amené à choisir un pareil sujet, & les motifs qui l'ont déterminé à le traiter, malgré son grand âge, & les difficultés qu'il offre. Après s'être concilié l'attention du prince avec beaucoup d'adresse, mais peut-être avec un peu trop d'étendue, il lui prouve que pour réunir toute la Grece, il doit travailler à rapprocher les quatre principales républiques, Athenes, Argos, Lacédémone & Thèbes. Les obligations qu'il a à ces quatre républiques, la possibilité & même la facilité de les amener à des sentimens de paix & de concorde dans l'état où elles se trouvent actuellement, & qu'il décrit, doivent l'engager à se rendre le pacificateur de la Grece. Il l'anime par les exemples d'Alcibiade, de Conon, de Denys le tyran, & de Cyrus, qui, avec beaucoup moins de ressources qu'il n'en a, ont exécuté des projets beaucoup plus difficiles. L'entreprise qu'il lui conseille le couvrira de gloire; elle est bien plus digne de lui que les desseins que lui prêtent ses ennemis & ses envieux, dont il doit détruire les discours en s'efforçant de gagner l'affection de tous les Grecs.

L'orateur passe à la seconde partie, & montre la nécessité de pacifier la Grece avant de porter la guerre chez les Perses. Il ramasse tous les motifs capables de déterminer ce prince à entreprendre cette expédition. La victoire remportée par les troupes qui avoient accompagné Cyrus, & leur retraite honorable après la mort de ce jeune prince; la foiblesse du souverain actuel de l'Asie; plusieurs peuples de sa dépendance déjà révoltés ou disposés à la révolte; le grand nom que Philippe s'est déjà fait, & qui le précédera,

déra, les forces considérables dont il sera soutenu ; l'exemple de son pere , du premier roi de sa famille , & surtout d'Hercule , chef de sa race ; la gloire que Jason s'est acquise par le simple projet d'aller attaquer les Barbares Asiatiques ; l'audace des Perses eux-mêmes qui n'ont pas craint de passer en Grece , & de venir provoquer la haine de cette nation : tous ces motifs sont développés & présentés avec plus de force & de chaleur qu'on ne pouvoit l'attendre d'un écrivain nonagénaire.

Mais pourquoi s'adresse-t-il à Philippe plutôt qu'à la patrie ? Il s'est adressé d'abord à la république d'Athenes ; mais comme elle ne l'a pas écouté , il a eu recours aux premiers hommes de la Grece , & il réclame aujourd'hui la valeur & la puissance du roi de Macédoine. L'orateur exhorte le prince avec toute l'autorité que lui donne son âge , à marcher sur les pas de ces illustres personnages qui ont consacré leur bravoure au salut & au bonheur de la Grece , & qui doivent toute leur célébrité aux services qu'ils ont rendus à leur compatriotes. Il s'efforce de lui remplir l'ame de ces sentimens généreux qui font oublier tout intérêt personnel pour ne s'occuper que du bien public. En un mot , la péroraison de cette harangue est pleine de pathétique & de noblesse.

Il y a un peu de lenteur dans les commencemens du discours ; mais il s'échauffe par degré , & quoique les glaces de la vieillesse se fassent appercevoir dans quelques endroits , on y remarque sur-tout à la fin des traits d'éloquence frappans , & dignes de la jeunesse de l'orateur. Il y regne par-tout un grand naturel , & on voit sans peine , comme Isocrate l'observe lui-même , qu'il s'étoit un peu corrigé de cette passion pour les ornemens du style que ces critiques lui reprochoient. Cependant on n'écriroit pas

aujourd'hui à un monarque avec un si grand appareil ; & dans un style aussi diffus ; mais on ne lui écriroit pas non plus avec autant de liberté & de franchise.

Il n'est pas de prince , dit Denys d'Halicarnasse , qui puisse lire cet ouvrage sans se sentir enflammé pour la vertu , & sans se porter avec ardeur aux actions généreuses. Quelques-uns ont prétendu que ce fut en lisant cette piece qu'Alexandre conçut le dessein d'une expédition qui renversa la puissance des Perses , & porta si loin la gloire de ce conquérant. D'autres ont attribué ce même effet à la lecture du Panégyrique. Mais sans rien vouloir diminuer du pouvoir de l'éloquence d'Isocrate , il y a toute apparence que ce ne fut ni l'un ni l'autre discours , mais le génie & le courage du jeune prince qui le portèrent à exécuter le projet que son pere avoit formé.

Au reste , tout annonce que , dans le discours adressé à Philippe , l'orateur parloit de bonne foi , qu'il étoit la dupe de son propre zele pour les intérêts de la Grece , & des bonnes intentions qu'il croyoit à ce monarque. Le prince qu'il exhorte à réunir les Grecs pour les faire marcher contre les Barbares , commit plusieurs hostilités contre les Athéniens au mépris de la paix qu'il leur avoit jurée , & forma plusieurs entreprises qui les obligerent enfin de recommencer la guerre pour arrêter le cours de ses usurpations. Son projet , à la vérité , étoit d'aller attaquer les Perses ; mais il vouloit auparavant soumettre tous les peuples de la Grece par la force de ses armes , & les obliger à lui déférer le titre de Généralissime des Grecs , comme il les y obligea en effet. Je ne déciderai pas si , comme le prétend Isocrate , il eût été possible à Philippe , & même facile d'amener les principales républiques à un projet de réunion ; mais il est certain que si ce n'eût pas

été un ambitieux qui ne travailloit que pour lui-même, s'il n'eût eu réellement, & s'il n'eût annoncé que des vues de paix, de justice & de bienfaisance pour la Grece, il eût pu, sans aucune violence, amener à son parti le plus grand nombre des peuples, & forcer les autres avec leur secours, de prendre des sentimens plus raisonnables, ou du moins les mettre hors d'état de traverser un projet utile.





DISCOURS

A D R E S S É

A P H I L I P P E.

NE foyez pas surpris, Philippe, qu'au lieu de traiter d'abord l'objet principal du discours que je vous adresse, je débute par vous parler d'Amphipolis (1). J'ai dû commencer ainsi pour vous convaincre, vous & d'autres, que ce n'est ni dans un délire de mon imagination, ni par un excès de confiance en mes forces, que j'ai formé le projet de cet ouvrage, mais que de justes motifs m'y ont conduit par degrés.

Comme je voyois que la guerre au sujet d'Amphipolis, étoit pour vous & pour nous une source intarissable de maux, j'entrepris de vous parler de cette ville & de son territoire, dans des vues bien différentes de vos courtisans & de nos orateurs. Leur objet étoit d'exciter les deux partis à la guerre en flattant leurs prétentions; le mien,

(1) Amphipolis, ville de Thrace, sur les confins de la Macédoine, appartenoit aux Athéniens, mais s'étoit rendue indépendante avec le secours de Sparte. Philippe prétendoit qu'elle étoit à lui, & s'en étoit emparé. Les Athéniens avoient fort à cœur de recouvrer cette ville. Isocrate prétend qu'il n'étoit de l'intérêt ni du monarque de la garder, ni de sa république de la reprendre: il paroît même qu'il avoit fait, pour le prouver, un discours dont il nous donne le précis.

sans entrer dans le fond de la dispute, étoit de me renfermer dans les motifs les plus propres à porter les esprits à la paix. Je disois que vous & ma patrie vous manquiez également votre but; qu'en soutenant cette guerre, vous combattiez pour nos intérêts comme nous pour les vôtres; qu'il n'y avoit aucun avantage pour vous à garder la place, ni pour nous à la recouvrer. Et je le démontrerois avec une telle évidence, qu'oubliant l'orateur, la justesse de ses expressions, la pureté de son langage, à quoi l'on s'attache pour l'ordinaire, ceux auxquels je lisois mon discours ne faisoient attention qu'à la solidité des preuves, & pensoient que pour mettre fin à nos querelles, il falloit absolument recourir aux moyens que j'avois imaginés. Je disois donc que pour terminer toute contestation, vous deviez tenir moins aux revenus d'Amphipolis qu'à l'amitié d'Athenes; qu'Athenes ne devoit plus songer à former des colonies dans des lieux où on les avoit déjà vues plus d'une fois si mal réussir, mais qu'elle devoit s'éloigner de voisins trop puissans, & se rapprocher des peuples affoiblis par la dépendance; comme a sagement fait Lacédémone pour sa colonie de Cyrene (1). J'ajoutois qu'en paroissant nous céder Amphipolis, vous en resteriez toujours le maître, & que de plus vous gagneriez notre af-

(1) Cyrene, ville de la Lybie, fondée par Battus, Théréen, d'autres disent Lacédémonien. Théras étoit une des isles Sporades, colonie de Lacédémone. Ainsi, de toutes façons cette république pouvoit regarder Cyrene comme une de ses colonies. Les Cyrénéens étoient voisins de l'Égypte, qui étoit sous la domination & dans la dépendance des Perses.

fection , dont vous auriez autant de garans & d'otages que nous aurions de citoyens transplantés dans les pays de votre obéissance ; qu'on ne pourroit trop persuader aux Athéniens que si nous rentrions en possession d'Amphipolis , nous serions obligés , par égard pour nos compatriotes établis dans cette ville , d'avoir pour vous les mêmes ménagemens que nous avions pour le roi Médocus (1), dans le tems où plusieurs de nous possédoient des terres dans la Quersonèse.

Frappés de ces réflexions sur l'état actuel de notre république , ceux à qui je les communiquois espéroient que si je publiois mon discours , nous renoncerions à la guerre , & que , prenant d'autres idées , nous nous déterminerions à ce qui nous feroit vraiment utile. Je ne déciderai pas si leurs conjectures étoient justes ; mais tandis que j'étois occupé de mon objet , les deux partis firent la paix avant que j'eusse achevé mon ouvrage. Et ils avoient raison : car il valoit mieux pour les uns & pour les autres faire une paix quelconque , que de souffrir les maux qu'entraîne la guerre.

Satisfait du traité qui venoit de se conclure,

(1) En grec , pour l'ancien Médocus. Harpocraton prétend qu'il faut lire Amadocus , & qu'il s'agit ici du pere , qui , au rapport du même auteur , avoit un fils portant le même nom. Xénophon , dans ses histoires grecques , & Démosthène , dans sa harangue contre Aristocrate , parlent d'un Amadocus , prince de Thrace. Diodore de Sicile le nomme Médocus comme il est nommé ici. = Possédoient des terres dans la Quersonèse. Ce fut sous la conduite de Miltiade que les Athéniens fondèrent quelques colonies dans la Quersonèse de Thrace.

& persuadé qu'il vous feroit aussi avantageux qu'à nous & au reste de la Grece, je ne pouvois renoncer encore à quelques idées qui tenoient à ce que j'avois écrit déjà ; j'examinois en moi-même quels pouvoient être les moyens de rendre la paix solide, & d'empêcher qu'Athenes, à peine sortie des embarras de la guerre, ne voulût s'y replonger. En balançant tous les partis qu'on pouvoit prendre, je crus voir que le meilleur feroit de faire cesser toute inimitié entre nos républiques principales, de les engager à porter toutes leurs forces dans l'Asie, & à tourner leur ambition contre les Barbares, au lieu de chercher à s'assujettir les villes de la Grece ; & c'est là ce que j'avois prouvé dans mon Panégyrique.

Plein de mon sujet, & n'espérant pas d'en trouver un plus noble, plus intéressant pour tous les Grecs en général, ni plus utile pour nous en particulier, je me suis déterminé à le reprendre. Non que je me flatte & cherche à m'abuser, je fais trop qu'une pareille entreprise convient peu à la foiblesse de mon âge, & qu'elle demanderoit toute la vigueur de la jeunesse réunie à tous les avantages du talent. Je fais encore qu'il n'est pas facile de se faire écouter deux fois sur le même sujet, sur-tout lorsque dès la première on a tellement réussi, que nos détracteurs nous prennent pour modeles (1), & que par-là même ils font plus pour notre gloire que tous les éloges de nos admirateurs. Ces réflexions ne

(1) Dans son Panathénaique, Isocrate se plaint amèrement de certains sophistes qui décrioient ses ouvrages, dont cependant ils faisoient leur profit.

m'ont pas découragé ; & , malgré mon grand âge , je me sens encore assez de force pour entreprendre de prouver à vos sujets comme à mes compatriotes , que venir fatiguer nos grandes assemblées , & parler à tous les Grecs qui s'y rassemblent en foule , c'est ne parler à personne (1) ; que toutes les harangues qu'on y débite , sont aussi vaines que ces loix & ces républiques imaginées par les philosophes. Ainsi , un orateur qui , peu jaloux de se consumer en déclamations frivoles , croit avoir trouvé un projet utile à toute la Grece , laissant ses rivaux haranguer de nombreux auditoires , doit faire part de ses idées à un personnage célèbre , qui ait le double talent de parler & d'agir , & qui l'écoute favorablement.

C'est par ce motif , Philippe , & non pour avoir des choses agréables à vous dire , que je vous adresse ce discours ; quelque flatté que je fusse de vous plaire , ce n'est pas là mon but. Mais j'ai observé que tout ce qu'il y a d'hommes les plus distingués dans la Grece , vit dans les républiques & sous l'empire des loix , qu'aucun d'eux n'ose agir de son chef , ni ne peut , faute de ressource , exécuter l'entreprise que je dois vous proposer ; que seul vous avez reçu de la

(1) Personne n'ignore que les poètes , les orateurs & les historiens lisoient souvent leurs ouvrages dans les jeux solennels de la Grece ; qu'Hérodote lut son histoire aux jeux Olympiques , & qu'elle y fut reçue avec les plus grands applaudissemens. = *Que ces loix & ces républiques. . .* Nous avons dans Platon un traité des loix , & un autre sur le gouvernement : ce dernier est connu sous le nom de *République de Platon*. On prétend que le sophiste Prodicus avoit traité le même sujet avant lui.

fortune un pouvoir absolu, qu'il vous est libre & facile d'envoyer des députations où vous voulez, d'en recevoir d'où vous jugez à propos, d'éclairer les peuples de la Grece sur leurs vrais intérêts; qu'enfin personne ne vous est comparable pour les richesses & pour la puissance; deux choses également nécessaires dans un projet où il faut en même tems persuader & contraindre. Car je viens vous exhorter à vous charger de la réconciliation des Grecs, & à vous mettre à la tête de l'expédition contre les Barbares. Une guerre en général ne peut que faire honneur à Philippe, une guerre contre les Barbares fera le bien de toute la Grece; c'est là le but & le précis de tout ce discours.

Je ne vous dissimulerai pas les difficultés qui m'ont été faites par mes amis, & je crois ce détail nécessaire. Lorsque je leur annonçai que je pensois à vous envoyer un discours, non pour faire parade d'éloquence, ni pour vous louer de toutes les guerres que vous avez heureusement terminées, & que d'autres loueront assez sans moi; mais pour vous proposer des entreprises plus grandes, plus utiles que celles qui vous occupent, plus dignes du sang dont vous fortez: ils craignirent que mon idée ne fût un délire de la vieillesse, &, me blâmant avec une rigueur qui ne leur étoit pas ordinaire, ils traitèrent de déraisonnable & d'absurde le projet d'envoyer des conseils à Philippe. Dans des tems moins heureux, me disoient-ils, ce prince pouvoit se défier de sa politique; mais, vu la grandeur de ses succès, il peut se croire aujourd'hui plus habile que personne. D'ailleurs, les ministres de Ma-

cédoine dont il prend les avis, moins instruits peut-être que vous ne l'êtes de ce qui leur est étranger, doivent connoître mieux que vous les intérêts de leur monarque. Vous savez enfin qu'il a auprès de lui des Grecs, gens de mérite & connus par leurs talens, avec le secours desquels il a augmenté sa puissance, & réussi au-delà de ses vœux (1). Et quels succès n'a-t-il pas obtenus? Les Theffaliens qui avoient cherché à envahir la Macédoine, n'a-t-il pas fini par se les attacher, & par leur inspirer plus de confiance qu'ils n'en ont pour aucun de leurs compatriotes? Parmi les villes qui bornent ses états, n'a-t-il pas amené les unes à son alliance par des bienfaits, & détruit les autres qui infestoient sans cesse son royaume? N'a-t-il pas réduit en son pouvoir & accoutumé à son empire, les Magnetes, les Perrhébiens, les Péoniens, poussé la conquête de l'Illyrie jusqu'aux bords de la mer Adriatique, & donné aux peuples de la Thrace les rois qu'il a voulu? Croyez-vous qu'un prince qui a exécuté

(1) Entre autres Grecs qui s'étoient attachés au roi de Macédoine, on connoît Python le Byzantin, dont l'éloquence le servit utilement dans plusieurs rencontres. Par rapport aux guerres & aux conquêtes de Philippe, je renvoie à Diodore de Sicile, à Plutarque & à Démosthène, qui en ont parlé, & à l'abrégé de la vie de ce prince que j'ai donné dans le précis historique, à la tête de ce volume. Les Theffaliens, les Magnetes, les Perrhébiens, les Péoniens, les Illyriens, tous peuples qui confinoient à la Macédoine. Il est inutile de remarquer qu'avant d'entrer en matière, l'orateur cherche à détruire quelques préventions que pourroit avoir le prince, & qu'il le dispose avec adresse à l'écouter favorablement.

de si grandes entreprises, ne traite point d'extravagante l'idée de lui adresser un discours, qu'il ne juge point que c'est méconnoître également l'insuffisance d'un simple écrit, & les dispositions de celui à qui on le destine?

Je ne vous dirai pas combien je fus troublé d'abord par ces difficultés que m'avoient faites des amis que j'estime, & comment, revenu à moi-même, je fus leur répondre; je craindrois de paroître trop vain de la manière dont je me défendis. Cependant, comme je pouvois avoir choqué par mes réponses, des amis qui m'avoient peu ménagé dans leurs attaques, je leur donnai parole de ne communiquer mon discours qu'à eux seuls, & de ne rien faire sans les consulter. Là dessus ils me quitterent; j'ignore dans quelles dispositions: mais peu de jours après, ayant achevé mon ouvrage, & le leur ayant lu, je les trouvai bien changés. Confus de la hardiesse avec laquelle ils s'étoient élevés contre mon dessein, ils rétractoient tout ce qu'ils avoient pu dire, & convenoient que jamais ils ne s'étoient aussi grossièrement trompés. Ils me pressoient eux-mêmes de vous envoyer le discours, en m'assurant qu'il pourroit vous plaire, & que ma patrie & toute la nation m'en fauroient gré.

Je suis entré dans ces détails, afin que si mon projet, au premier coup d'œil, vous paroît chimérique, impraticable, ou contraire à vos vues, vous ne vous laissiez pas prévenir à l'exemple de mes amis, mais que, suspendant votre jugement, vous écoutiez jusqu'à la fin sans impatience: & je me flatte de ne rien dire qui ne soit juste en même tems & utile pour vous.

Je n'ignore pas quel est le pouvoir d'un discours prononcé , & combien on l'écoute plus favorablement que celui qui n'est qu'écrit : je fais qu'on regarde l'un comme inspiré par le besoin & les affaires ; l'autre comme dicté par l'intérêt ou par l'orgueil. Et cette manière de penser n'a rien qui m'étonne. Lorsqu'un discours n'est pas soutenu par la considération dont jouit l'orateur , par le ton de sa voix , par les gestes qui ajoutent tant à la parole , que , séparé du mérite des circonstances & de l'intérêt du moment , il n'a rien de ce qui peut en augmenter l'effet & contribuer à la persuasion ; que , dépouillé de tous ces avantages , il est encore lu sans ame , d'une voix monotone & languissante : je sens qu'un tel discours doit déplaire & n'inspirer que le dégoût. Et c'est ce que j'ai à craindre pour l'ouvrage que je mets sous vos yeux. Si du moins il étoit écrit avec cette variété de nombres & de figures dont jadis je connoissois l'usage , & que j'enseignois à mes disciples en leur montrant les secrets de mon art ! Mais à mon âge on ne retrouve plus ces tours , on manque de ces ressources : ainsi je me borne à rendre simplement mes idées ; & vous devez vous-même , à ce que je pense , considérer moins les graces qui manquent à mon ouvrage , que les vérités qu'il renferme. Le moyen le plus sûr pour juger sainement des conseils que je vous donne , c'est de déposer les préventions que vous pourriez avoir contre les sophistes , & contre les discours écrits pour être lus ; c'est de recueillir toutes mes raisons , & d'en peser la force , sans précipitation comme sans négligence , avec toute la réflexion & toute la sagesse que personne ne

vous refuse. Ainsi, en voyant les choses dans la vérité, & non avec les préjugés du vulgaire, vous ferez plus en état de vous bien décider dans la circonstance. Voilà ce que j'avois à vous dire avant que de commencer : maintenant j'entre dans le sujet.

Je dis d'abord que, sans négliger vos intérêts, vous devez vous occuper de réconcilier entre elles les républiques d'Athenes, d'Argos, de Lacédémone & de Thebes (1). Si vous parvenez à les réunir, les autres ne tarderont pas à suivre leur exemple. Elles sont toutes dans la dépendance de celles-ci ; & au moindre danger, on les voit recourir à la première d'entre elles qui veut bien les défendre ; de sorte qu'en inspirant des vues pacifiques à ces quatre villes principales, vous assurez la paix & le bonheur de toute la Grece. Et pour vous convaincre que vous ne sauriez sans injustice être indifférent sur ce qui les regarde, il ne faut que jeter les yeux sur leur conduite en remontant jusqu'à vos premiers an-

(1) Toute la Grece ne formoit qu'une nation composée de plusieurs républiques indépendantes les unes des autres. Un intérêt commun réunissoit tous les Grecs ; leur liberté qu'ils avoient à défendre contre les rois de Perse qui vouloient les asservir : un intérêt particulier les divisoit ; la prééminence ou primauté que les principales villes desiroient avoir sur toutes les autres, c'est-à-dire, le droit ou de régler les affaires les plus importantes de chaque ville en particulier, & de la nation en général, ou de commander les armées pour la défense commune. Trois villes se disputèrent la prééminence, Lacédémone, Athenes & Thebes. Quoiqu'Argos ne fût qu'une république du second ordre, elle jouoit un rôle considérable dans la Grece, & pouvoit être d'un grand poids dans la balance générale.

cêtres ; par-là vous verrez que chacune leur étoit dévouée , & leur a prouvé son attachement par des services essentiels.

Argos est votre berceau (1) , & vous devez cherir cette ville comme vous chérissiez les parens dont vous tenez le jour. Les Thébains adorent le héros , chef de votre race ; ils lui adressent plus de vœux & lui font plus de sacrifices qu'à aucun autre dieu. Les Lacédémoniens ont remis pour toujours à sa postérité le sceptre & la puissance. Si l'on en croit nos annales les plus dignes de foi , Hercule doit l'immortalité à notre ville ; je n'entrerai pas dans le détail de cet événement , ce n'est pas ici le lieu , & il vous fera facile de vous en instruire. Au rapport des mêmes annales , ses enfans nous durent leur salut. Athenes , prenant sur elle le poids de toute la guerre , & bravant la puissance d'Eurysthée , reprima son insolence , & délivra les Héraclides de leurs continuelles alarmes. Si nous avions droit à la reconnoissance des ancêtres , nous n'en avons pas moins à celle de

(1) Caranus , premier roi de Macédoine , étoit d'Argos , & partit de cette ville pour aller régner sur les Macédoniens qui n'étoient pas Grecs. = Les Thébains rendoient un culte particulier à Hercule , dont Caranus étoit descendant. = C'étoient des Héraclides , ou descendans d'Hercule , qui s'étoient emparés de Lacédémone , & qui avoient obtenu le sceptre pour eux & pour leurs enfans. = *Hercule doit l'immortalité à notre ville.* Je n'ai vu nulle part ce fait qu'Isocrate indique en passant. Par rapport au secours donné par les Athéniens aux Héraclides contre Eurysthée , plusieurs auteurs parlent de ce fait , & Isocrate le cite plus au long dans son Panégyrique & dans son Panathénaïque.

leurs derniers neveux. L'air qu'ils respirent, les biens dont ils jouissent, sont en quelque sorte notre ouvrage, puisque les enfans n'existeroient pas, si nous n'avions sauvé les peres.

Redevable, comme vous l'êtes, à toutes ces républiques, vous n'auriez jamais dû avoir de démêlé avec aucune d'elles. Mais comme un funeste penchant nous porte plutôt à oublier qu'à reconnoître les bienfaits, regardons le passé comme une suite de la foiblesse humaine, pourvu qu'à l'avenir vous soyez plus en garde contre vous-même, & que par des services dignes d'elles & de vous, vous fassiez éclater votre gratitude pour ceux qu'en ont reçus vos ancêtres. L'occasion est favorable. Ces républiques ayant perdu le souvenir de faits aussi anciens, croiront que vous leur donnez ce que vous ne ferez que leur rendre. Vous aurez la gloire de paroître le bienfaiteur de nos villes principales, & en ménageant leurs intérêts, vous n'aurez pas négligé les vôtres. D'ailleurs, si vous leur aviez donné quelque sujet de plainte, tous vos torts se trouveront effacés par-là. Les égards actuels couvriront les offenses passées; & tout le monde convient que les services qu'on oublie le moins, sont ceux qu'on reçoit dans la détresse. Voyez en quel état les Grecs sont réduits par les maux de la guerre (1) : ils ressem-

(1) En général, les peuples de la Grece n'étoient pas heureux : ils se déchiroient par des guerres continuelles ; & on ne peut trop louer Isocrate, de les avoir excités dans ses discours à mettre fin à leurs querelles, & s'ils ne pouvoient souffrir le repos, à se réunir du moins pour marcher contre l'ennemi commun.

blent à deux hommes qui , s'étant pris de querelle , en feroient venus aux coups. Si dans le fort de la colere on entreprend de les appaiser , la chose est impossible ; mais quand tous deux se sont fait assez de mal , ils se quittent sans attendre qu'on les sépare. Craignez que nos républiques ne fassent de même , & que si vous n'usez de diligence , elles ne se réconcilient sans votre entremise.

Peut être que pour décrier mon projet , on dira que je ne vous propose qu'une chimere ; que jamais vous ne verrez Argos devenir amie de Lacédémone , ni Lacédémone de Thebes ; que des villes qui de tout tems combattent pour la prééminence , ne sauroient consentir à l'égalité.

Je veux croire que lorsqu'Athenes ou Lacédémone dominoient dans la Grece , il n'eût guere été possible d'exécuter un projet de réunion qu'elles eussent traversé sans peine. Mais aujourd'hui je pense bien différemment ; & je me persuade que , rapprochées par le malheur , toutes les villes préféreroient volontiers les avantages d'une paix solide à ceux qu'elles ont pu trouver dans leurs querelles passées. De plus , en convenant que nul autre ne parviendrait à les réunir , il me semble que ce ne feroit pas pour Philippe une chose si difficile. Après vous être signalé par des actions surprenantes & presque incroyables , feroit-il étonnant que vous fissiez aujourd'hui ce que personne ne sauroit faire ? Une ame aussi grande & aussi élevée que la vôtre , doit moins s'attacher à ces entreprises ordinaires dont tout homme est capable , qu'à celles qui pourroient effrayer

effrayer un prince qui n'auroit point votre génie & votre puissance.

Je ne puis concevoir que ceux à qui mon projet paroît impraticable, ignorent que plus d'une fois, après une guerre sanglante, des ennemis qui paroïssent irréconciliables, ont fait la paix, & ont fini par se rendre les plus signalés services? Vit-on jamais une haine plus vive que celle des Grecs pour Xerxès? On sait néanmoins qu'Athenes & Lacédémone (1) ont préféré son amitié à celle des peuples qui les avoient aidés tour à tour à obtenir l'empire. Mais pourquoi tirer de si loin des exemples, & parmi des Barbares? Qu'on jette les yeux sur les malheurs qu'ont éprouvés les autres peuples, on verra qu'ils n'approchent pas des maux que nous ont faits les Thébains & les Lacédémoniens. Cependant, lorsque ceux-ci marcherent contre Thebes avec le projet de dévaster la Béotie, & d'en détruire les villes, nous volâmes au secours de cette république, & nous fîmes échouer les desseins de Sparte. Depuis, la fortune ayant changé, & les Thébains ayant conjuré, avec les peuples du Péloponèse, la ruine de Lacédémone, seuls d'entre les Grecs nous nous rangeâmes du côté des plus foibles, & nous les sauvâmes d'une ruine totale. Il y auroit donc de la folie, quand on voit les peuples de la Grece

(1) Nous ne voyons nulle part dans l'histoire grecque que les républiques d'Athenes & de Lacédémone aient jamais fait amitié avec Xerxès, mais bien avec quelques rois ses successeurs. Les deux autres faits du secours donné aux Thébains contre les Lacédémoniens, & à ceux-ci contre la puissance de Thebes, sont confirmés par l'histoire grecque.

passer si promptement d'un parti à un autre, les villes déposer leurs haines, oublier leurs sermens, ne considérer que leur intérêt propre auquel elles rapportent leurs vues & leurs démarches; il y auroit, dis-je, de la folie à croire qu'elles ne feront pas dans les mêmes dispositions, aujourd'hui que vous travaillerez à les réunir, que leur intérêt les y portera, & qu'elles y seront forcées par leurs maux actuels. Je pense donc que, vu ce concours de circonstances, vous ne pouvez manquer de réussir.

Mais pour vous faire encore mieux connoître si les républiques dont je parle sont disposées à vivre entre elles en paix ou en guerre, je vais, sans trop me resserrer comme sans trop m'étendre, vous mettre sous les yeux les principaux traits de leur situation actuelle.

Commençons par les Lacédémoniens (1). Ce peuple qui commandoit, il n'y a pas long-tems, sur terre & sur mer, déchu de sa grandeur par sa défaite à Leuctres, a perdu avec la prééminence dont il jouissoit, l'élite de ses guerriers, qui ont

(1) Les Lacédémoniens étoient les chefs du Péloponèse: le plus grand nombre des peuples de ce pays étoient leurs alliés, & les accompagnoient dans les différentes guerres qu'ils avoient à soutenir. Ils eurent lieu d'être mécontents de Lacédémone; les Thébains ayant secoué le joug de cette république qui les opprimoit, & qui s'étoit emparée de leur citadelle, profitèrent de ce mécontentement; ils s'unirent à plusieurs d'entre eux, passèrent dans la Laconie, & sous la conduite d'Epaminondas, remportèrent sur les Lacédémoniens plusieurs victoires qui leur portèrent un coup dont ils ne se releverent jamais. Après la mort d'Epaminondas, les Thébains revinrent chez eux, & soutinrent une longue guerre contre les Phocéens.

mieux aimé mourir que de vivre dans la dépendance de ceux dont ils avoient été les maîtres. Ces mêmes Lacédémoniens qui, traînant à leur suite tous les habitans du Péloponèse, les faisoient marcher contre l'ennemi qu'ils leur désignoient, les ont vus, réunis avec les Thébains, venir fondre sur eux, les forcer de combattre non en rase campagne, pour sauver quelques moissons, mais dans l'enceinte de leurs murs, pour la défense de leurs femmes & de leurs enfans, aux risques d'une ruine absolue s'ils avoient succombé, & sans qu'ils se trouvent plus heureux, quoiqu'ils soient sortis du péril. Toujours en guerre avec leurs voisins, suspects à tous les peuples du Péloponèse, détestés de la plupart des Grecs, pillés nuit & jour par leurs propres esclaves (1), ils se voient à chaque instant obligés d'attaquer ou de se défendre. Pour comble de disgrâce, ils sont dans une appréhension continuelle que les Thébains, faisant la paix avec les Phocéens, ne reparoissent une seconde fois, & ne leur fassent encore plus de mal que la première. Seroit-il donc possible que dans de telles circonstances ils ne vissent avec joie à la tête du projet de la paix, le prince le plus capable de le faire réussir, en même tems que le plus en état de les garantir des guerres qui les menacent ?

Quant aux Argiens (2), aussi malheureux que

(1) Comme les Lacédémoniens traitoient fort durement les Hilotes, leurs esclaves, ils en éprouverent plusieurs révoltes en divers tems.

(2) Les Argiens, un des principaux peuples du Péloponèse, furent presque toujours en guerre ou avec les

les Lacédémoniens à certains égards, ils sont encore plus à plaindre sous d'autres rapports. Comme eux, depuis qu'ils sont établis, ils sont en guerre avec leurs voisins; la seule différence, c'est que les premiers ont affaire à des ennemis inférieurs en forces, & que les autres sont attaqués par des ennemis supérieurs. Aussi, combattant avec ce désavantage, ils ont la douleur de voir presque tous les ans leurs moissons enlevées & leur pays dévasté. Et pour dernier trait d'infortune, si la guerre leur donne quelque relâche, ils tournent leurs armes contre les plus riches & les plus distingués d'entre eux, les immolent à leur rage, & paroissent plus fiers du meurtre d'un concitoyen que d'autres ne le sont de la défaite d'un ennemi. L'unique cause des troubles qui les agitent, c'est la guerre; en la faisant cesser, vous mettrez fin à leurs maux présents, & leur ferez prendre à l'avenir des sentimens plus raisonnables.

Pour ce qui est des Thébains, vous ne pouvez ignorer ce qui les regarde. Vainqueurs dans ce combat célèbre (1) qui les couvrit de gloire,

Lacédémoniens, ou avec leurs voisins. Il y eut dans Argos une sédition violente, où le peuple, animé contre les grands, en massacra un grand nombre. Cette sédition fut appelée dans la Grece le *Scytalisme*, de l'instrument (*scytale*) avec lequel les citoyens effrénés s'attaquoient & se tuoient les uns les autres.

(1) Combat de Leuctres, où les Thébains furent vainqueurs des Lacédémoniens. Leurs avantages dont ils ne furent pas profiter, leur avoient donné de grandes prétentions. Ils vouloient primer & dominer dans la Grece; mais ils épuisèrent leurs forces dans la guerre de Phocide qu'ils

mais n'ayant pas su profiter de leurs avantages, leur sort n'est pas moins triste que celui des vaincus. A peine ont-ils eu triomphé de Lacédémone, qu'enivrés de leurs succès, ils ont inquiété les villes du Péloponèse, assujetti les Thessaliens, menacé Mégares, ville voisine, dépouillé les Athéniens d'une partie de leur territoire, ravagé l'Eubée, envoyé des vaisseaux à Byzance comme s'ils eussent prétendu à l'empire de la terre & de la mer. Enfin, ils ont porté leurs armes dans la Phocide, se flattant d'en soumettre bientôt les villes, de s'emparer de toute la contrée, & de triompher avec leurs ressources modiques, de toutes les richesses renfermées dans le trésor de Delphes. Mais rien n'a réussi selon leurs espérances. Loin de prendre les villes des Phocéens, ils ont perdu les leurs; en se jettant sur le pays ennemi, ils y font moins de dégât qu'ils ne se sont fait de mal à eux-mêmes avant de le quitter. En effet, ils entrent dans la Phocide, tuent aux

entreprirent pour la défense du temple de Delphes. Voici quelle fut l'occasion de cette guerre. Les Phocéens avoient profané, en les cultivant, des terres consacrées à Apollon. Plusieurs peuples de la Grece, les Thessaliens sur-tout & les Thébains, s'armerent pour venger cette profanation. Cette guerre, qui fut fort longue, fut appelée *guerre de Phocide*, ou *guerre sacrée*. Personne n'ignore que le temple de Delphes, où l'on apportoit des offrandes de presque tous les pays du monde, étoit fort riche. Les Phocéens qui en étoient voisins, s'en rendirent maîtres, & prirent une partie des trésors qu'il renfermoit, pour fournir aux frais de la guerre. Les Thébains eurent plus de désavantages que de succès dans la guerre de Phocide, & ne pouvant la terminer par eux-mêmes, ils furent obligés de recourir à Philippe pour qu'il leur rendît ce service.

Phocéens quelques mercenaires pour qui la vie n'étoit pas un bien ; & en se retirant ils immolent à leur haine leurs citoyens (1) les plus distingués, les plus disposés à mourir pour la patrie. En un mot, des hommes qui comptoient voir à leurs pieds tous les peuples de la Grece, sont maintenant réduits à recourir à vous comme à leur unique ressource. Je ne saurois donc croire qu'ils refusent de se prêter à vos vues.

Il me resteroit à vous parler de notre république (2), si, plus sage que les autres, elle n'eût déjà fait la paix. Mais je puis vous répondre qu'elle secondera vos desseins, loin de les traverser, sur-tout quand elle verra que vos démarches n'ont d'autre objet qu'une expédition contre les Barbares.

Je crois avoir assez parlé du projet de réunion, & vous avoir prouvé qu'il est possible ; je veux encore, par des exemples, vous convaincre qu'il est même facile. Car si je montre que d'autres avant vous ont formé des projets qui n'étoient ni plus nobles ni plus justes, & qu'ils sont parvenus à les réaliser, quoiqu'ils fussent d'une exécution plus difficile ; pourra-t-on nier que vous n'ayez moins de peine à réussir dans une entreprise qui offre moins de difficultés ?

(1) Apparemment qu'il s'élevoit quelques divisions dans les troupes de Thebes lorsqu'elles quittoient la Phocide, & que plusieurs citoyens distingués en furent les victimes. L'histoire ne dit rien de ce fait.

(2) Isocrate fort adroitement tranche sur l'article de sa patrie, & n'en dit que quelques mots qui sont à sa louange.

Prenons d'abord l'exemple d'Alcibiade (1). Banni d'Athenes, & voyant qu'avant lui, étonnés de la puissance de leur ville, les exilés n'avoient su que plier sous le coup, il n'eut garde de les prendre pour modele; mais persuadé qu'il devoit rentrer de force dans sa patrie, il se détermina à lui faire la guerre. Je ne parcourrai pas en détail les événemens de ce tems là; la chose ne seroit pas aisée, & peut-être n'est-ce pas ici le lieu. Il suffit de savoir que n'ayant que trop réussi à exciter des troubles dans Athenes, dans Lacédémone, chez tous les peuples de la Grece, il plongea notre république dans les malheurs que personne n'ignore; que par la guerre qu'il fut allumer, il fit aux autres villes des maux dont le souvenir n'est pas encore effacé; que les Lacédémoniens, qui étoient au comble de la prospérité, sont tombés dans l'abaissement où nous les voyons, & qu'Alcibiade est la cause de leur chute. Déterminés par ses conseils à s'emparer de la domination sur mer, ils perdirent même le commandement qu'ils avoient sur terre; & on pourroit avancer sans crainte d'être démenti, que l'empire maritime a été le principe de leur

(1) Alcibiade, accusé d'avoir mutilé les Hermès, ou statues de Mercure, qui étoient en grand nombre dans Athenes, fut condamné à l'exil. S'étant retiré à Lacédémone, il donna aux Lacédémoniens, ennemis & rivaux de sa république, des conseils qui ruinerent sa puissance. Après avoir excité de grands mouvemens dans toute la Grece, fait beaucoup de mal & de bien à sa patrie, il fut enfin rappelé par le peuple qui l'avoit exilé, & rentra triomphant dans la ville dont il avoit été banni.

décadence. Après avoir causé tous ces maux, Alcibiade rentra dans sa patrie avec l'éclat d'un grand nom, quoique tout le monde n'applaudît pas à son triomphe.

Conon (1), peu d'années après, montra le même courage dans une circonstance bien différente. Honteux de la défaite qu'il avoit essuyée, par la faute de ses collègues, dans le combat naval de l'Hellepont, il ne put se résoudre à reparôître dans Athenes; il se retira dans l'isle de Cypre, & y resta quelque tems occupé de ses propres affaires. Mais apprenant qu'Agésilas étoit passé en Asie, & qu'avec une puissante armée il en ravageoit le territoire, sa fierté se réveille; seul, sans autre ressource que son courage & son génie, il forme le projet d'abaisser la puissance des Lacédémoniens qui commandoient à tous les Grecs sur terre & sur mer. Il envoie son projet aux généraux du roi de Perse, & se charge de l'exécution. En un mot, il rassemble une flotte près de Cnide, défait les Lacédémoniens, les dépouille de l'empire, met la Grece en liberté,

(1) Conon, aussi grand homme que bon patriote, après la défaite de l'Hellepont, se retira auprès d'Evagoras, à Salamine, dans l'isle de Cypre. Là, sans être secouru d'aucun des Grecs, ni même d'Athenes sa patrie, il forma le projet d'abattre la puissance des Lacédémoniens, & de rétablir les Athéniens dans leur première splendeur. Il se joignit aux généraux du roi de Perse, & avec leur secours, il remporta près de Cnide, ville maritime de l'Asie mineure, une victoire qui le mit en état d'exécuter son projet, & entre autres choses, de relever les murs d'Athenes, que le Lacédémonien Lyfandre, devenu maître de cette ville, avoit fait renverser.

& de retour dans sa patrie , relève ses murs , & la rétablit dans le degré de splendeur dont elle étoit déchue. Cependant , qui jamais eût imaginé qu'un homme seul, aussi foible, eût pu transformer l'état des villes, abaisser les unes, relever les autres, changer la face de toute la Grece ?

Et Denys (1) , tyran de Syracuse : car je veux vous montrer par plusieurs exemples , que l'entreprise à laquelle je vous exhorte est facile : Denys , qui n'étoit distingué de ses concitoyens ni par la naissance , ni par la considération , ni par rien de ce qui pouvoit le faire valoir , forma le projet absurde & chimérique d'envahir l'autorité souveraine ; mais ayant tout osé pour arriver à son but , il s'empara de Syracuse , se soumit toutes les villes grecques de la Sicile , & par ses armées & ses flottes se forma une puissance la plus formidable qu'on eût vue avant lui.

Pour faire aussi mention des Barbares , Cyrus (2) , exposé par sa mere , & nourri par une femme du commun, s'éleva de cet état abject à la domination suprême de toute l'Asie.

Mais si Alcibiade exilé , Conon vaincu, Denys

(1) Denys l'ancien , d'une basse condition , s'étoit élevé au plus haut rang ; il transmit à son fils l'autorité souveraine qu'il avoit envahie , & possédée pendant une longue suite d'années. Il avoit de plus grandes qualités politiques & militaires , que ne lui en donne Isocrate , qui diminue son mérite pour exagérer ses succès.

(2) Isocrate suit Hérodote , qui raconte que Cyrus , exposé en naissant , fut élevé par une femme du peuple. On fait que Xénophon n'est pas d'accord avec Hérodote pour la naissance & l'éducation de ce prince, pour plusieurs circonstances de sa vie , comme pour celles de sa mort.

perdu dans la foule, Cyrus abandonné & délaissé dès sa naissance, se sont élevés à ce point de grandeur, & ont exécuté des choses si surprenantes, pourquoi un prince, issu d'un sang aussi auguste, roi de Macédoine, & souverain de tant de peuples, n'exécuteiroit-il pas aisément le projet que je lui présente?

— Considérez d'ailleurs, Philippe, combien il est avantageux de vous mettre à la tête d'une entreprise dont le succès portera votre gloire à son comble, & qui vous assurera, quand même elle ne réussiroit pas, l'affection des Grecs, dont il vous est plus honorable de gagner les cœurs que de forcer les villes. Les conquêtes entraînent toujours après elles les plaintes, les reproches, la haine & l'envie. Ici, vous n'avez rien à craindre de semblable; & si les dieux vous donnoient le choix des travaux & des soins qui doivent remplir vos jours, & que vous voulussiez vous en rapporter à moi, je ne vous en proposerois pas d'autres, assuré qu'en vous tenant à ceux-là, l'univers applaudira à vos desseins, & que vous aurez lieu de vous en applaudir vous-même. Voir les hommes les plus distingués de nos principales républiques, venir en ambassade dans votre cour, délibérer avec vous sur l'intérêt commun dont ils vous trouveront & mieux instruit, & plus occupé qu'aucun des autres Grecs; voir toute la Grece en suspens fixer les yeux sur l'entreprise & sur le chef qui la conduit; voir enfin tous les peuples attentifs à ce que vous aurez décidé, les uns s'enquérir de ce qui les regarde, les autres faire des vœux pour le succès de votre expédition, ou craindre qu'un malheur ne vous arrête au milieu

de vos projets : que pourriez-vous imaginer de plus flatteur ? Dans ce concours de circonstances, comment se défendre d'un noble orgueil ? Comment des jours consacrés au bonheur des peuples, ne seroient-ils pas heureux ? Quel homme, pour peu qu'il eût de raison, ne vous presseroit de vous charger d'une entreprise qui, pour prix de vos travaux, vous promet à la fois & les plaisirs les plus touchans, & les honneurs les plus solides ?

Ici finiroit cette partie de mon discours, si, par une sorte de réserve, plutôt que par oubli, je n'avois omis quelques réflexions dont je dois vous faire part, puisqu'il est également de votre intérêt de m'écouter avec patience, & dans mon caractère de vous parler avec franchise.

Je fais qu'il est dans la Grece des hommes qui s'occupent à décrier vos entreprises, des hommes jaloux de votre gloire, qui se plaisent à troubler leur patrie, & qui, ennemis de la paix, où les autres voient le bien général, croient trouver dans la guerre leur avantage particulier. Détracteurs assidus de votre puissance, ils disent que ce n'est pas pour le bien de la nation, mais à son préjudice que vous vous agrandissez ; que depuis long-tems vous formez de mauvais (1) desseins contre les Grecs ; que, paroissant vous disposer à secourir Messene dès que vous aurez réglé les affaires de la Phocide, nous ne pensez en effet qu'à vous assujettir le Péloponèse. Les Thesla-

(1) Les hommes dont parle Isocrate, pouvoient avoir de mauvaises intentions ; mais ils ne se trompoient pas sur les desseins de Philippe, qui réellement avoit formé le projet d'assujettir la Grece.

liens, selon eux, les Thébains, & tous les peuples qui participent au droit amphictyonique (1), sont prêts à vous suivre; les Argiens, les Messéniens, les Mégalopolitains, & plusieurs autres, se joindront à vous pour détruire la puissance de Sparte: ces premiers succès, disent-ils, vous feront triompher aisément du reste de la Grece. A les entendre, ils pénètrent dans tous vos secrets; & leurs vains discours vous gratifiant de conquêtes faciles, ils entraînent dans leur opinion presque tous ceux qui les écoutent. D'abord ils persuadent, & sans beaucoup de peine, ceux qui desirent les mêmes troubles; ensuite ils séduisent ces gens simples qui, faute de jugement, ne pouvant raisonner sur les affaires publiques, savent gré à des hommes qui affectent de s'alarmer pour eux: enfin, il s'en trouve d'autres qui croient que ce n'est pas une honte de passer pour former des entreprises contre les Grecs, & que prêter de tels desseins à un roi de Macédoine, c'est faire son éloge. Ils sont assez dépourvus de sens pour ignorer que le même propos peut flatter les uns & offenser les autres. Par exemple, dire du roi de Perse qu'il en veut aux Grecs, & qu'il se dispose à les attaquer, ce ne seroit pas en penser mal, ce seroit annoncer au contraire qu'on a une haute idée de son génie & de son courage. Mais

(1) *Au droit amphictyonique*, c'est-à-dire, au droit d'envoyer des députés à l'assemblée des Amphictyons; assemblée qui étoit comme les états généraux de la Grece. = Thessaliens, peuples de la Grece, voisins de la Macédoine, dont l'excellente cavalerie contribua beaucoup aux conquêtes de Philippe. = Argiens, Messéniens, Mégalopolitains, peuples du Péloponèse, ennemis de Sparte.

pour un prince qui descend de ce héros célèbre, le bienfaiteur de la Grece entiere, ce seroit un vrai reproche, & un reproche diffamant. Pourroit-on, en effet, voir d'un œil tranquille & sans indignation, qu'un descendant d'Hercule s'armât contre ceux mêmes pour qui le chef de sa race s'est exposé à mille dangers; qu'il fût peu jaloux de conserver pour les Grecs une bienveillance transmise en héritage par ce demi-dieu à sa postérité; & que, rejetant un projet digne de ses grandes actions, il se portât à des démarches aussi criminelles que déshonorantes?

Songez-y bien, Philippe; gardez-vous de laisser fortifier des bruits peu favorables que vos ennemis se plaisent à répandre, & que vos amis s'empressent de détruire. C'est par les dispositions des uns & des autres que vous pourrez connoître la vérité, & vous instruire de vos vrais intérêts.

Mais peut-être croyez-vous que n'ayant rien à vous reprocher, ce seroit une foiblesse de faire attention aux discours de calomniateurs également vils & téméraires, & à la crédulité de ceux qui les écoutent. Oui; mais ce n'est pas une chose à dédaigner que l'estime générale & l'opinion des peuples; & vous devez penser que vous n'aurez acquis une gloire brillante & solide, une gloire digne de vous & de vos ancêtres, digne de leurs exploits & des vôtres, que lorsque les Grecs seront disposés à votre égard comme le sont les Lacédémoniens à l'égard de leurs rois, & comme vos amis le sont pour vous-même. Il est un moyen facile de vous concilier toute la Grece, c'est de témoigner à tous les peuples la même affection,

c'est de ne plus vous déclarer l'ami de certaines villes, tandis que vous agirez en ennemi avec d'autres, c'est enfin de former des projets qui, en vous gagnant la confiance des Grecs, vous rendront la terreur des Barbares.

Et ne foyez pas surpris, comme je le disois à Denys (1) le tyran, si, n'étant ni général ni orateur, & n'ayant aucune autorité dans ma ville, je vous parle avec une franchise & une liberté peu communes. J'étois le moins propre des citoyens pour gouverner la république, je n'avois ni assez de voix ni assez de hardiesse pour paroître devant le peuple, & pour faire assaut d'invectives avec ces orateurs qui assiegent la tribune: mais s'il est question de disputer de droiture, de raison & de vertu, dussé-je me voir taxer d'orgueil, j'ose entrer en lice, & je ne crois pas être des derniers. Je tâche, selon mes facultés & mes forces, de conseiller ma patrie, les autres Grecs, & les princes les plus célèbres.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur ce qui me regarde personnellement, & sur la conduite que vous devez tenir envers la nation.

Quant à l'expédition d'Asie, c'est lorsque les peuples que je vous ai conseillé de réunir, seront parfaitement d'accord, que je pourrai les exhorter à faire la guerre aux Barbares: c'est à vous que je m'adresse en ce jour, & je pense bien au-

(1) Denys l'ancien, dont nous avons parlé plus haut, auquel Isocrate avoit adressé une lettre ou un discours qui ne sont point parvenus jusqu'à nous: car je ne crois pas que la prétendue lettre d'Isocrate à Denys soit réellement de cet orateur.

trement que dans ma jeunesse où je parlai de cette même entreprise. Je permettois alors à ceux qui devoient me lire, de me prodiguer (1) les traits de la censure la plus amère, si le discours ne répondoit pas à la dignité du sujet, à la réputation que je m'étois acquise, & au tems que j'avois consacré à l'étude de l'éloquence: aujourd'hui je crains de rester infiniment au-dessous de moi-même; car, sans parler du reste, le Panégyrique, source abondante où puissent nos écrivains politiques, embarrasse aujourd'hui son auteur. J'apprehende de me répéter, & je ne puis trouver des idées neuves. Je n'abandonnerai pourtant pas mon dessein; je dirai, sur l'objet dont je vais vous entretenir, ce qui s'offrira à mon esprit, & ce qui fera le plus propre à vous déterminer. Si le style ne se soutient pas également par-tout, si je ne puis atteindre au ton de mes premiers discours, je me flatte du moins de fournir les premiers traits à ceux qui sont en état d'achever un ouvrage, & de lui donner toute la perfection dont il est susceptible.

Je crois avoir posé, dans ce qui précède, la base de ce qui va suivre; car lorsqu'on exhorte à une expédition en Asie, on doit commencer avant tout par disposer les Grecs, ou à partager, ou à favoriser le projet. Agésilas (2), le plus

(1) Ce sont les propres termes par lesquels Isocrate termine l'exorde de son Panégyrique, de ce discours dans lequel il conseille à tous les Grecs de se réunir pour marcher contre les Perses.

(2) Agésilas, comme on peut le voir dans son éloge par Xénophon, étoit passé en Asie avec des troupes, avoit

sage des Lacédémoniens, négligea de prendre ces mesures, moins par défaut de lumières que par excès d'ambition. Il avoit formé deux projets très beaux, à la vérité, mais qui, contraires l'un à l'autre, ne pouvoient s'exécuter en même tems. Il vouloit, & faire la guerre au roi de Perse, & rétablissant dans leurs villes les amis de Lacédémone, les mettre à la tête des affaires. Les mouvemens qu'il se donna pour ce dernier objet, allumerent dans la Grece le feu de la discorde; & les troubles excités parmi les Grecs, lui ôtèrent la facilité & les moyens de combattre les Barbares. La faute qui fut commise alors, prouve donc évidemment que, pour réussir, on ne doit porter la guerre chez le roi de Perse qu'après avoir réuni les peuples de la Grece, qu'après avoir éteint l'ardeur funeste qui les transporte; & c'est-là l'objet du conseil que je viens de vous donner.

Il n'est point d'homme raisonnable qui puisse attaquer ce principe; quant au motif le plus propre pour vous exciter à marcher en Asie, d'autres pourroient vous dire que tous ceux qui ont fait la guerre au monarque, d'inconnus qu'ils étoient d'abord, sont devenus illustres, de l'extrême misere ont passé à la plus grande opulence, & d'un état de foiblesse à l'empire de plusieurs

remporté plusieurs avantages, & commençoit à faire trembler sur son trône le souverain de ce vaste royaume; mais les troubles survenus dans la Grece, fomentés & entretenus par l'or que le monarque Persan y répandit à propos, obligèrent les Ephores de rappeler le roi de Lacédémone, qui revint sans avoir pu exécuter son projet.

villes,

villes, & d'une vaste étendue de pays. Moi, pour vous porter à cette expédition, je ne vous propose pas l'exemple de ces derniers, mais de ceux qu'on regarde comme ayant échoué dans leur entreprise; je parle des Grecs qui ont accompagné Cyrus & Cléarque (1). Il est constant qu'ils vainquirent en bataille rangée toutes les troupes du roi, comme s'ils n'eussent eu affaire qu'à des femmes; & qu'ils étoient déjà victorieux lorsque, par sa témérité, Cyrus leur arracha des mains la victoire, Cyrus qui, emporté hors des rangs dans la poursuite des fuyards, fut tué au milieu des ennemis. Quoique délivré de son adversaire, le monarque qui comptoit peu sur la multitude de ses troupes, fit venir Cléarque & les autres chefs pour leur faire des propositions. Il promit de leur accorder de grandes récompenses, de donner aux soldats une paie entière, & de les renvoyer dans leur pays. Après ces magnifiques promesses, qu'il confirma par le serment qui devoit être pour lui le plus inviolable, il se saisit de leurs personnes, les fit mourir, & fut assez lâche pour aimer mieux outrager les dieux que de combattre

(1) Cléarque, Lacédémonien, avoit accompagné Cyrus dans l'expédition que ce prince avoit entreprise contre Artaxerxès Mnémon son frere. Cyrus fut tué dans le combat même où les Grecs furent vainqueurs des troupes qui leur étoient opposées. Cléarque périt avec les principaux officiers, dans une entrevue où les avoit amenés non le roi de Perse lui-même, mais Tissapherne, un de ses généraux. Les Grecs commandés par les officiers qui restoient, & sur-tout par Xénophon qui les avoit suivis, firent cette fameuse retraite, connue sous le nom de *retraite des dix mille*.

des troupes dépourvues de toutes ressources.

Mais peut-on imaginer un motif & plus noble & plus puissant pour vous engager à attaquer le roi de Perse ? Il est certain que nos Grecs , sans l'imprudence de Cyrus , se feroient rendus maîtres de tout son royaume. Vous pouvez aisément vous garantir d'un pareil malheur , & il vous est facile de lever une armée bien plus formidable que celle qui a triomphé de toutes les forces de l'Asie. Assuré de ces deux avantages , ne devez-vous pas entreprendre avec confiance l'expédition à laquelle je vous invite ?

Je ne me dissimule pas que j'ai déjà parlé de ces objets , & à peu près dans les mêmes termes. Sans doute on me reprocheroit (1) avec justice de me répéter moi-même , si j'avois voulu composer un discours seulement pour briller. Avec un pareil dessein , j'aurois évité de revenir sur ce que j'ai déjà dit : mais comme j'ai pour but de vous offrir des conseils , il y auroit de la folie à moi d'être plus occupé des agrémens du style , que de la solidité des raisons. Pourquoi d'ailleurs, voyant les autres se parer de mes pensées, ferois-je le seul qui craindrois de m'en servir ? Je pourrai quelquefois user de mon bien , quand le tems me pressera , & que les bienfécances l'exigeront ; je me garderai toujours , d'après mon ancienne méthode , d'usurper le bien d'autrui. Mais revenons à notre sujet , & comparons toutes vos ressources

(1) C'est ici un de ces endroits qu'on a peine à pardonner à Isocrate , malgré son grand âge , parcequ'il y manifeste trop visiblement ses prétentions de rhéteur.

avec celles des guerriers qui ont accompagné Cyrus.

Les Grecs , ce qui est essentiel , seront bien disposés pour vous , si vous êtes fidele à suivre le plan que je viens de vous tracer. Le Décemvirat (1) , établi par les Lacédémoniens dans les villes , avoit indisposé les peuples de la Grece contre les troupes de Cyrus. Ils étoient persuadés que la victoire de ce prince & de Cléarque ne feroit qu'appesantir leurs chaînes , & que si le roi étoit vainqueur , ils feroient délivrés des maux qui les accabloient , comme l'événement l'a justifié. Ajoutez que vous aurez à vos ordres le nombre de soldats que vous desirerez , attendu que dans l'état actuel de la Grece , il est plus aisé de former de grandes armées de gens errans (2) que de citoyens domiciliés. Du tems de Cyrus , nulles troupes étrangères subsistantes : on étoit obligé de lever des soldats dans les villes ; & les présens faits aux Grecs , montoient plus haut que la solde des étrangers. Pousserons-nous plus loin le parallele ? Comparons Philippe qui doit prendre le commandement de l'armée , & diriger toutes les opérations , avec Cléarque qui étoit pour lors à la tête des troupes Grecques. Jusques-là ce général

(1) Les Lacédémoniens , devenus les maîtres & les arbitres de la Grece , abusèrent de leur pouvoir en établissant dans la plupart des villes dix hommes pour les gouverner.

(2) Du tems d'Isocrate , il y avoit des corps de troupes mercenaires qui , errant dans la Grece , sans être attachés à aucune ville , ni à aucun pays , vendoient leurs services à ceux qui vouloient les acheter.

n'avoit commandé ni sur terre ni sur mer ; il n'est connu que par ses malheurs en Asie ; au lieu que mille exploits éclatans ont signalé vos armes. Si je parlois à d'autres, je pourrois les rapporter en détail ; parlant à vous même, je serois regardé à juste titre comme un orateur indiscret, qui se répand en discours inutiles, si je vous fatiguois du récit de vos propres actions.

Mais il faut comparer les deux princes, celui que nous vous conseillons d'attaquer, & celui chez lequel Cléarque a porté la guerre ; il faut faire connoître les sentimens & la puissance de l'un & de l'autre. Le pere du monarque (1) actuel a triomphé quelquefois d'Athenes & de Lacédémone ; son fils n'a remporté aucune victoire sur les armées qui ont ravagé son pays. L'un, dans les traités, a reçu des Grecs toute la Grece Asiatique ; loin de commander aux Grecs, l'autre n'a pu même retenir sous sa domination les villes qu'on lui a livrées ; & ce ne seroit pas une chose

(1) Ce monarque étoit Artaxerxès Ochus, fils d'Artaxerxès Mnémon dont nous avons parlé plus haut. Ochus étoit un prince cruel, & qui avoit peu de mérite. Cependant Isocrate, à son sujet, n'est pas entièrement d'accord avec l'histoire. Nous y voyons que le roi de Perse, après avoir soumis l'isle de Cypre, la Phénicie & la Cilicie, qui s'étoient révoltées, marcha contre l'Egypte, qu'il fit rentrer également dans l'obéissance. Comme notre orateur vivoit dans le tems même de ces événemens, peut-être se contenta-t-il de rapporter les bruits qui en couroient alors, sans se donner la peine de les approfondir. Au reste, Artaxerxès Mnémon, pere d'Ochus, vint à bout de vaincre, & les Athéniens par les Lacédémoniens auxquels il fournit de grandes sommes d'argent, & les Lacédémoniens par les Athéniens qu'il aida pareillement de ses finances.

embarrassante , que de juger s'il les a abandonnées par foiblesse , ou si elles ont bravé la puissance des Barbares.

En apprenant ce qui se passe dans son royaume , qui ne seroit tenté de l'aller attaquer ? L'Egypte s'étoit révoltée il y avoit long-tems ; mais les Egyptiens craignoient toujours que le prince ne marchât en personne , qu'il ne vînt s'emparer des passages difficiles du fleuve , & leur ôter toutes les autres ressources : il les a affranchis de cette crainte. Après avoir marché contre eux avec l'armée la plus formidable , il s'est vu contraint de se retirer vaincu , que dis-je , méprisé , & jugé aussi peu digne de commander des troupes , que de gouverner un royaume. L'isle de Cypre , la Phénicie , la Cilicie , & toutes ces provinces qui fournissoient des flottes aux rois de Perse , étoient auparavant attachées au monarque ; elles sont aujourd'hui révoltées , ou occupées par des divisions qui les lui rendent inutiles , & qui vous y feront trouver des secours , si vous voulez lui faire la guerre.

Pour Idriée (1) , ce riche potentat de l'Asie , il doit être plus ennemi de la puissance du roi que les rebelles les plus déclarés. Oui , il seroit le plus méprisable des hommes , s'il ne desiroit pas la ruine d'un monarque qui a fait périr son frere dans les supplices , qui lui a fait sentir à lui-même la force de ses armes , qui de tout tems a

(1) Idriée , prince de Carie , fils d'Hécatomnus , frere de Mausole & d'Artemise. Suivant Diodore de Sicile , Ochus l'employa pour soumettre l'isle de Cypre. L'histoire ne dit rien des autres particularités dont parle Isocrate.

cherché les occasions de le perdre, & qui maintenant encore en veut à sa personne & à ses trésors. Dans la crainte d'en être accablé, il est obligé de lui faire des soumissions, & de lui envoyer chaque année de forts tributs. Si vous passez en Asie, il vous verra avec joie comme un prince qui vient le secourir. Parmi les autres Satrapes (1), vous gagnerez le plus grand nombre, en leur promettant la liberté, en semant dans tous les états de la Perse la terreur d'un nom qui vous a soumis la Grece, & a dépouillé du commandement Athenes & Lacédémone.

Je pourrois m'étendre sur le plan qu'il faudroit suivre pour combattre le roi Barbare, & pour triompher au plutôt de sa puissance; mais peut-être feroit-on choqué qu'un orateur sans expérience dans le métier des armes, se mêlât de donner des avis à un prince belliqueux qui s'est distingué par une foule d'exploits. Je me tairai donc sur le plan de l'expédition, dont il me feroit mal de rien dire.

Pour achever de vous convaincre, il me suffit de vous citer l'exemple de votre pere (2), du premier roi de votre famille, & du héros, chef de votre race. Si l'un vouloit, si les deux autres pouvoient parler, je ne craindrois pas qu'ils me démentissent: j'en ai pour garant la conduite qu'ils

(1) *Satrapes.* Personne n'ignore que c'étoit le nom donné aux gouverneurs que le roi de Perse envoyoit dans les différentes provinces de son empire.

(2) *De votre pere,* d'Amyntas. *Du premier roi de votre famille,* de Caranus. *Du héros, chef de votre race,* d'Hercule.

ont tenue. En commençant par l'auteur de vos jours, il aima constamment les républiques pour lesquelles je cherche à vous intéresser. Celui à qui vous devez l'empire, se sentant l'ame trop grande pour vivre dans une condition privée, aspirant au pouvoir suprême, ne voulut pas y arriver par la voie que d'autres lui avoient frayée. Ceux-ci, pour s'élever, n'avoient connu que le trouble, les meurtres, le bouleversement de leur patrie : mais lui, respectant les contrées de la Grece, porta ses vues ailleurs, & alla régner en Macédoine. Il savoit que les Grecs ne sont pas accoutumés à l'autorité d'un maître, & que les autres peuples ont besoin d'un pareil joug : avec de tels principes, il monta sur le trône, & s'y maintint avec un bonheur qui lui fut propre. De tous les Grecs parvenus à la souveraine puissance, il fut le seul qui ne voulut pas régner sur des Grecs ; aussi fut-il le seul qui ne succomba pas aux périls du rang suprême. On a vu les autres finir par des chûtes éclatantes, leur race disparoître de dessus la terre ; tandis que le premier monarque de votre maison, après le regne le plus heureux, a transmis à sa postérité le sceptre & la couronne.

Pour ce qui est d'Hercule (1), les poëtes & les orateurs, occupés sans cesse à célébrer son cou-

(1) On ne peut rien assurer sur plusieurs des détails de la vie d'Hercule ; mais il y avoit, dans différens pays, trop de traces des actions de ce personnage célèbre, trop de monumens de sa sagesse & de son courage, pour qu'on puisse douter de son existence. Tant de choses merveilleuses débitées à son sujet, ne font que prouver que c'étoit un homme extraordinaire.

rage & à chanter ses victoires, ne penserent jamais à parler de ses autres vertus. Moi j'y trouve un sujet absolument neuf, aussi intéressant que fécond, mais qui par-là même qu'il offre une foule d'actions glorieuses, & un vaste champ pour les louanges, demanderoit un écrivain en état de le traiter dignement. Si cette idée me fût venue dans la jeunesse, j'aurois montré sans peine que le dieu, votre ancêtre, l'emportoit sur tous ses prédécesseurs moins par la force du corps, que par sa sagesse, sa prudence & son esprit d'équité. A l'âge où je suis, & avec une matière aussi riche, je sens qu'une pareille entreprise seroit au dessus de mes forces, & je conçois qu'il faudroit passer les bornes ordinaires d'un discours. Ces motifs m'ont déterminé à choisir un seul fait parmi tous les autres; un fait qui, en même tems qu'il convient au sujet que je traite, n'exige pas une trop grande étendue.

Hercule voyoit la Grece déchirée par des guerres, par des dissensions, & accablée de tous les maux qu'elles entraînent; pour dissiper ces maux, & ramener la concorde dans les villes, il désigna à ses descendans les peuples avec lesquels ils devoient s'unir, & ceux contre lesquels ils devoient marcher. Incapable de languir dans le repos, il attaqua la ville de Troie qui étoit alors la plus puissante de l'Asie; & bien supérieur aux guerriers qui l'attaquerent depuis, tandis que ceux-ci, avec toutes les forces de la Grece, ne purent s'en emparer qu'après un siege de dix ans, lui, en moins de jours qu'ils ne mirent d'années, & avec un petit nombre de troupes, s'en rendit aisément le maître. Ensuite il fit périr tous les souverains

des côtes Afiatiques ; ce qui prouve qu'il avoit subjugué leurs peuples & défait leurs armées. Enfin , pour couronner ses exploits , il pofa ces fameufes colonnes (1) , qui devoient être le trophée de la défaite des Barbares , un monument de fon courage & de fes combats , & la dernière limite de la Grece. Je vous retrace ces faits , afin que vous fachiez que vos ancêtres ont préféré fagement à toutes les autres expéditions , celles que je propofe aujourd'hui à votre courage.

Quiconque a des fentimens élevés , doit fe choifir les plus grands modeles , & tâcher de les fuivre. Vous , prince , vous le devez plus qu'un autre ; & puifque vous n'avez pas befoin de recourir à des exemples étrangers , puifque vous trouvez des modeles chez vos ancêtres , pourriez-vous ne point vous piquer d'une noble émulation , ne point vous efforcer de refsembler au héros à qui ils doivent leur plus grand luftre ? Non que je prétende que vous puiffiez reproduire les hauts faits d'Hercule (parmi les dieux mêmes , combien ne pourroient y atteindre !) ; mais du moins vous pouvez prendre fes fentimens , faire revivre les difpofitions de fon cœur , fon amour pour les hommes , & fon affection pour les Grecs. Vous pouvez , en fuivant mes confeils , acquérir

(1) Hercule , au rapport de la fable , fépara les deux montagnes Calpé & Abyla , & joignit par ce moyen l'Océan avec la Méditerranée. Croyant que c'étoit là le bout du monde , il y planta deux colonnes , qu'on appella depuis colonnes d'Hercule , & fur lesquelles on dit qu'il grava une infcription dont le fens eft , *non plus ultra*. Ifocrate prétend que ces colonnes étoient les bornes de la Grece.

une gloire immortelle ; & il vous est plus facile du point où vous êtes de parvenir à la plus haute renommée , qu'il ne l'étoit de vous élever de votre état primitif à votre grandeur présente. Considérez enfin que je vous engage , non à vous unir avec les Barbares contre les peuples que vous devez ménager , mais à marcher avec les Grecs contre ceux que doivent combattre les descendants d'Hercule.

Et ne vous étonnez pas que dans tout mon discours je vous exhorte à vous montrer le bienfaiteur des Grecs , à paroître un prince doux & humain. La rudesse du caractère nous est aussi nuisible à nous-mêmes qu'à ceux qui nous approchent : au lieu que la douceur se fait aimer non seulement dans les hommes , dans les animaux & dans tous les êtres , mais encore dans les dieux. Nous appellons habitans de l'Olympe, les divinités bienfaisantes ; nous donnons des noms plus tristes (1) à celles qui président aux calamités & aux châtimens. Les particuliers & les villes élèvent des temples & des autels pour les unes , tandis que l'on se contente d'appaiser les autres par des cérémonies lugubres , sans les honorer

(1) Ces noms étoient *aliterioi* , *alastores* , *nuisibles* , *pernicieux*. Les divinités qui présidoient aux châtimens , étoient les Furies , & autres. Quoique les Furies eussent un autel à Athenes dans l'Aréopage , afin de rappeler le jugement que ce tribunal avoit rendu contre elles en faveur d'Oreste ; pour l'ordinaire on n'élevoit point d'autel à ces sortes de divinités , & on ne leur faisoit point de sacrifices ; on cherchoit seulement à les appaiser par des cérémonies appelées *apopompai* , cérémonies qui tendoient à détourner le mal qu'elles auroient pu faire.

ni dans les prieres ni dans les sacrifices. Pénétré de ces idées , employez tous vos soins , & faites de nouveaux efforts pour donner une haute opinion de vous-même à tous les peuples. Quiconque aspire à la gloire , ne doit pas être effrayé de la grandeur des projets dès qu'ils sont possibles , mais se porter à l'exécution selon que les circonstances le lui permettent.

Bien des motifs doivent vous faire entrer dans la carrière que je vous ouvre ; un des plus forts , est l'exemple d'un prince de Thessalie. Jason (1), sans s'être distingué par des exploits tels que les vôtres , s'est couvert de gloire moins par ses actions que par ses paroles : il avoit simplement parlé de passer en Asie , & de faire la guerre au roi de Perse. Mais si Jason s'est fait tant d'honneur par de simples projets ; quelle idée n'aura-t-on pas d'un monarque qui , exécutant ce que Jason n'avoit fait que projeter , entreprendra de détruire l'empire des Perses , ou du moins d'en démembrer une portion considérable , & , comme le disent quelques uns , de faire une province Grecque de cette partie de l'Asie qui s'étend depuis la Cilicie jusqu'à Sinope (2). Que ne pense-

(1) Jason , tyran de Phères en Thessalie , homme d'un grand mérite & d'un grand courage , étoit parvenu à se faire nommer généralissime des Thessaliens. Nous voyons ici qu'il avoit formé le projet d'aller attaquer le roi de Perse dans ses états.

(2) Sinope , ville du Pont , patrie de Diogene le Cynique , étoit la première ville grecque en venant d'Asie. Toute la Cilicie jusqu'à Sinope , appartenoit au roi de Perse. Plusieurs auroient désiré que du moins on conquît pour la Grece cette étendue de pays.

ra-t-on pas d'un monarque qui travaillera à fonder des cités dans ses nouvelles conquêtes , pour y fixer ces troupes vagabondes qui traînent leur indigence de pays en pays (1) , & portent partout le ravage ? Oui , si nous n'empêchons ces malheureux de s'attrouper en leur procurant l'aïfance dont ils manquent , nous verrons insensiblement leur nombre s'accroître au point qu'ils se rendront aussi redoutables aux Grecs qu'aux Barbares. Nous ne songeons pas à réprimer ces défordres , & nous ignorons qu'ils nous préparent à tous des périls & des alarmes. Un grand homme , un prince ami des Grecs , qui se pique d'avoir des vues plus étendues que les autres , doit se servir contre les Barbares de ces soldats mercenaires , conquérir pour eux de vastes contrées , & les délivrant des maux qu'ils souffrent & font souffrir , les réunir dans des cités qui puissent défendre toute la Grece , & la couvrir d'un rempart insurmontable. Ainsi vous ne ferez point seulement le bonheur de ces misérables , vous établirez encore la sureté parmi nos différens peuples : & quand votre expédition ne produiroit pas tous ces avantages , vous réussirez du moins à mettre en liberté nos villes Asiatiques (2).

(1) C'étoient ces corps de troupes mercenaires dont nous avons parlé plus haut , qui vendoient leurs services , & qui ordinairement ne vivoient que de pillages & de rapines. Ces troupes commençoient à se multiplier considérablement , & devenoient fort à charge à la Grece.

(2) On fait que les Grecs avoient fondé en Asie un grand nombre de colonies. Les villes étoient appelées *villes Grecques Asiatiques* , & les habitans , *Grecs Asia-*

L'exécution de ce projet , & même l'entreprise seule doit vous rendre d'autant plus célèbre , que vous y ferez porté de vous-même , & que vous y aurez déterminé les Grecs.

Eh ! peut-on sans surprise , sans avoir droit de nous mépriser , rapprocher notre conduite de celle des Barbares ? Quoi ! parmi ces Barbares que nous traitons d'efféminés , que nous regardons comme des gens peu aguerris & énervés par les délices , on a vu paroître des hommes qui ont prétendu assujettir la Grece à leur puissance ; tandis qu'aucun Grec n'a eu assez de force d'ame pour entreprendre de soumettre l'Asie à nos loix ! Pleins de courage , les Perses n'ont pas craint d'attaquer les Grecs (1) & de provoquer leur haine ; & nous , cœurs timides & lâches , nous n'osons venger les maux qu'ils nous ont faits ! Oui , quoique dans toutes les occasions ils se

riques. Ces villes furent tour à tour libres ou esclaves , suivant que les Grecs leurs fondateurs , ou les rois de Perse leurs voisins , qui les trouvoient à leur bienfaisance , avoient l'avantage.

(1) Personne n'ignore que d'abord Darius , par ses généraux seulement , & ensuite Xerxès son fils , soit en personne , soit par ses généraux , vinrent attaquer les Grecs chez eux , & leur firent des maux cruels , quoique les Perses , honteusement repoussés dans les derniers combats , n'aient plus osé reparoître. Au tems d'Isocrate , il n'y avoit qu'Agésilas qui eut eu la hardiesse d'aller attaquer dans ses états le souverain de l'Asie. Au reste , instruits par leur expérience , & ayant appris à leurs dépens quel étoit le courage & l'habileté des Grecs , les rois de Perse employoient leur or pour lever des soldats dans la Grece , & pour attacher à leur service d'habiles capitaines de cette nation.

plaignent de n'avoir ni capitaines ni soldats, d'être dépourvus de toutes les choses nécessaires à la guerre, & qu'ils viennent chercher en Grece ce qu'ils ne sauroient trouver chez eux; nous, emportés par le desir insensé de nous nuire les uns aux autres, nous nous occupons à nous déchirer pour des sujets frivoles, quand nous pourrions, sans péril, enlever toutes leurs richesses. Je dis plus; nous nous unissons au roi de Perse pour faire rentrer dans le devoir ses sujets révoltés; quelquefois même, sans y prendre garde, ligüés avec les ennemis de nos peres, nous travaillons à ruiner des peuples qui partagent notre origine (1).

Au milieu de cette lâcheté universelle, il est de votre honneur, Philippe, de vous mettre à la tête d'une expédition utile. Les autres descendants d'Hercule qui sont assujettis à des loix, & comme circonscrits dans des murs, doivent chérir uniquement la ville où ils sont nés; mais vous qui êtes libre, qui ne tenez (2), pour ainsi dire, à aucun pays, vous devez, à l'exemple du chef de votre race, voir votre patrie dans toute la Grece, & combattre pour elle comme vous feriez pour les objets les plus chers.

(1) Isocrate veut parler ici probablement des Lacédémoniens & des Athéniens qui, aveuglés par leur haine mutuelle, s'étoient quelquefois ligüés avec le roi de Perse pour l'aider à soumettre ses sujets révoltés, ou pour combattre des Grecs Asiatiques.

(2) *Qui ne tenez, pour ainsi dire, à aucun pays.* Il faut se rappeler que la Macédoine étoit hors de la Grece, & que le royaume n'étoit pas Grec, quoique les rois prétendissent descendre d'Hercule par Caranus.

Il est des hommes qui, n'ayant d'autre talent que celui de critiquer, me blâmeront peut-être de m'être adressé à vous plutôt qu'à ma patrie, pour vous exhorter à vous charger d'une expédition contre les Barbares, & à prendre en main les intérêts des Grecs.

Sans doute, si j'avois conseillé à d'autres ce grand projet, avant de le proposer à la ville d'Athenes, qui a eu la gloire de délivrer les Grecs deux fois de l'invasion des Barbares (1), & une troisième fois de la domination des Lacédémoniens, je me croirois répréhensible : mais on fait que j'ai excité d'abord mes concitoyens à cette noble entreprise avec toute l'ardeur dont je suis capable. Comme je voyois qu'ils prêtoient moins d'attention à mes avis qu'aux déclamations de la tribune, j'ai renoncé à leur communiquer mes idées sans abandonner mon dessein. Ainsi je crois mériter des éloges pour avoir fait continuellement la guerre aux Barbares avec les seules forces qui soient en ma disposition, pour m'être élevé sans relâche contre ceux qui ne pensent pas comme moi, enfin pour avoir animé sans cesse les hommes les plus puissans, les plus capables de servir les peuples de la Grece, & de ruiner la prospérité des Barbares. C'est donc à vous que j'adresse maintenant mes conseils, n'ignorant pas que plusieurs n'entendront mes discours qu'avec des sentimens

(1) Deux fois de l'invasion des Barbares, à Marathon & à Salamine. Et une fois de la domination des Lacédémoniens, dans le combat de Cnide, où Conon vainqueur humilia leur puissance, & tira du joug la Grece qu'ils opprimoient.

d'envie, mais que tous applaudiront à votre entreprise. Personne ne partage avec un écrivain les productions de son génie; au lieu que chacun des Grecs se flattera d'avoir part aux fruits de vos victoires.

Voyez combien il est honteux de souffrir que l'Asie soit plus florissante que l'Europe, que les Barbares surpassent les Grecs en opulence, que des hommes qui ont reçu leur royaume d'un Cyrus exposé en naissant par sa mere, soient nommés les grands rois; & que les descendants d'Hercule, de ce héros, fils de Jupiter, mis au rang des dieux pour sa vertu rare, soient décorés de titres moins honorables.

Ne laissez subsister aucun de ces abus, changez tout, réformez tout; & sachez que je ne vous conseillerois pas cette expédition, s'il ne devoit vous en revenir que de la puissance & des richesses. Vous avez assez & même trop de ces frêles avantages; & il faudroit être dévoré d'une cupidité insatiable pour vouloir les acquérir au péril même de ses jours. Aussi n'est-ce pas dans ces vues que je vous engage à marcher contre l'ennemi commun, mais dans la persuasion que vous retirerez de cette entreprise une gloire aussi brillante que solide & durable. Souvenez-vous que si nous n'avons tous qu'un corps mortel, les éloges prodigués à la vertu, & la durée d'un nom célèbre, nous font participer à l'immortalité, dont le desir doit soutenir notre patience & enflammer notre courage. Les particuliers, même les plus modérés, qui ne voudroient exposer leur vie pour nul autre motif, sont prêts, pour acquérir de l'honneur, à la sacrifier dans les combats.

combats. Et en général, on comble de louanges ceux qui brûlent d'augmenter sans cesse le trésor de gloire qu'ils possèdent ; tandis que ces hommes, fortement attachés aux objets qu'admire le vulgaire, ne sont regardés que comme des âmes viles & intéressées. J'ajoute, & c'est ce qui doit vous toucher le plus, que nos richesses & notre puissance tombent souvent au pouvoir de nos ennemis ; au lieu que nos enfans seuls peuvent hériter de l'affection de nos compatriotes, & des autres avantages que je viens de décrire. Je rougirois donc de vous avoir excité par d'autres motifs, à courir les hasards de la guerre dans une expédition contre les Perses.

Rien de plus propre à vous décider dans la conjoncture, que de joindre au zèle de l'orateur le souvenir de vos ancêtres, la valeur de vos pères, le courage de ces héros que leur expédition contre les Barbares a rendus célèbres, & a fait regarder comme des demi-dieux ; & surtout l'avantage de la circonstance présente, où vous jouissez d'une puissance supérieure à celle de tous les potentats de l'Europe, & où le prince chez qui vous porterez vos armes, est plus haï, plus méprisé que ne le fut jamais aucun monarque ?

Pour donner plus d'autorité à mon discours, je voudrois pouvoir rassembler tous les motifs dont j'ai fait usage : parmi tous ceux que je vous ai présentés, recueillez & pesez les plus propres à vous faire entreprendre la guerre que je vous conseille.

Je n'ignore pas que bien des Grecs sont persuadés que le roi de Perse est invincible. S'ima-

ginent ils donc qu'une puissance établie & formée sous les auspices de la servitude, par un Barbare élevé au sein de la mollesse, ne puisse pas être détruite par un Grec exercé dans les travaux militaires & combattant pour la liberté? Peuvent-ils ignorer d'ailleurs qu'une puissance quelconque est aussi facile à détruire que difficile à établir?

Songez encore qu'on a la plus haute estime pour ceux qui savent à la fois gouverner les états & commander les armées. Or, si on vante le mérite des citoyens qui dans une seule ville se distinguent par un génie également propre aux affaires & aux combats, quels éloges ne s'empressera-t-on pas de vous donner, lorsqu'on vous verra conduire tous les Grecs par vos bienfaits, & subjuguier les Barbares par vos armes? Pour moi, il me semble que par-là vous arriverez au faite de la gloire, & que les races futures ne pourront rien produire de plus grand que ce que vous aurez exécuté. En effet, il n'y eut jamais parmi les Grecs d'entreprise plus importante que d'amener à la concorde tous les peuples de la Grece qu'il paroïssoit impossible de réunir; & il n'est pas probable que si vous détruisez aujourd'hui la puissance des Barbares, il s'en forme par la suite une pareille. Aucun de ceux qui vous suivront, ne pourra donc égaler vos exploits, quelle que soit la supériorité de son génie: quant à ceux qui vous ont précédé, ne pourrois-je pas dire avec vérité & sans flatterie, que vous les effacez dès à présent? Et puisque vous avez soumis plus de nations qu'aucun Grec n'a jamais pris de villes, en vous comparant à nos anciens

héros, je montrerois fans peine que vous vous êtes signalé par des faits plus éclatans. Mais dans ce discours je me suis interdit les louanges, & parceque beaucoup d'orateurs en abusent, & parceque je ne veux pas relever les héros de mon siècle aux dépens des demi-dieux.

Considérez aussi, en remontant aux âges les plus reculés, que ni poëte ni orateur, ne voudroient prodiguer ses éloges, ni aux richesses de Tantale, ni au vaste empire de Pélops, ni à la puissance d'Eurysthée. Mais après Hercule & Thésée, qui se sont illustrés par une vertu rare & par un courage sublime, tous s'empresseroient de louer les guerriers de Troie, & ceux qui leur ressembtent. Les plus fameux de ces héros n'ont régné que dans des villes modiques & dans des isles étroites; & cependant ils ont rempli toute la terre de la célébrité de leur nom (1). Car, fans doute, ce ne sont pas ceux d'entre eux qui se sont acquis à eux-mêmes une grande puissance, que l'on chérit davantage, mais ceux qui ont rendu à la Grece les plus signalés services.

Et ce n'est pas seulement pour les héros de Troie qu'on est ainsi disposé, mais pour tous les Grecs qui ont marché sur leurs traces. Par exemple, si on vante notre république, ce n'est point pour avoir acquis l'empire des mers, enrichi son trésor des contributions des alliés, détruit,

(1) Témoin Ulysse, dont le nom a été porté si loin, quoiqu'il ne régnât que sur la petite isle d'Ithaque; cette isle, dit Cicéron, qui, placée sur la pointe d'un rocher, ne paroissoit dans l'éloignement que comme un simple nid.

agrandi , ou gouverné à son gré les peuples de sa domination ; ces avantages dont nous avons joui autrefois , ne nous ont attiré que des reproches. Mais ce que toute la terre admire en nous , ce sont les batailles de Marathon & de Salamine , & principalement le généreux abandon que nous avons fait de notre ville pour le salut de la Grece (1). C'est d'après la même règle qu'on juge les Lacédémoniens. Leur défaite aux Thermopyles est plus célébrée que toutes leurs victoires : on contemple avec un sentiment d'admiration & d'amour le trophée érigé contre eux par les Barbares : tandis que ceux qu'ils ont érigés eux-mêmes contre les Grecs , on ne peut les voir sans gémir. L'un est pour nous le témoignage de la valeur , les autres ne sont qu'un monument d'ambition.

Voilà , Philippe , les réflexions que j'avois à vous communiquer : examinez - les toutes en vous même , & pesez sur chacune d'elles. Si vous trouvez dans ce discours quelque endroit foible & languissant , ayez égard à mon âge qui réclame l'indulgence. Si vous y voyez des traits dignes de mes autres écrits , ne pensez pas qu'ils soient la production de ma vieillesse , mais plutôt l'inspiration d'une divinité moins jalouse de ma gloire que du bonheur de la Grece , d'une divinité qui voudroit nous affranchir des maux sous lesquels nous gémissons , & porter votre re-

(1) Les Athéniens , pour sauver la Grece , abandonnerent deux fois leur ville , qui fut deux fois brûlée & ravagée ; la première fois par Xerxès , & la seconde par Mardonius son général.

nommée à son comble. Vous n'ignorez pas, sans doute, comment les dieux gouvernent les choses humaines. Ils ne viennent pas converser avec les hommes, nous apporter eux-mêmes les biens ou les maux ; mais ils font naître dans nos cœurs ces projets & ces desirs utiles ou funestes, par lesquels nous opérons réciproquement notre bonheur ou notre infortune. Ce n'est pas sans dessein, peut-être, que dans la conjoncture actuelle ils vous ont départi à vous le talent de gouverner, à moi celui d'écrire : ils savent que vous conduirez les affaires avec gloire, & que mon discours pourra ne pas déplaire. Oui, je l'affure, vous n'auriez jamais eu par le passé des succès aussi brillans, si vous n'eussiez été favorisé dans vos conquêtes par quelque dieu, non pour vous borner à combattre les Barbares de l'Europe, mais afin qu'exercé contre de tels ennemis, secondé de l'expérience, & jouissant d'un grand nom, vous entrepreniez plus facilement l'expédition à laquelle je vous engage. Quelle honte feroit-ce pour vous de résister à la fortune qui vous entraîne sur ses pas, & d'hésiter devant la carrière glorieuse qu'elle ouvre à votre ardeur ?

Honorez tous les panégyristes de vos actions ; mais soyez persuadé que vous croire un génie capable des plus grandes choses, & fait pour les entreprises auxquelles je vous exhorte, c'est vous donner les plus beaux éloges : estimez moins ceux qui vous adressent des discours flatteurs pour le moment, que ceux qui vous offrent les moyens de vous rendre plus illustre qu'aucun de vos prédécesseurs. Je voudrois m'étendre davantage, mais

je ne le puis , & j'en ai assez dit la raison (1).

Il ne me reste qu'à recueillir les principaux traits de mon discours , & à vous présenter en peu de mots le précis des conseils que je vous ai adressés. je dis donc que vous devez vous rendre le bienfaiteur de la Grece, régner en roi , non en tyran , sur la Macédoine , & vous assujettir un grand nombre de Barbares. Ainsi , les Grecs seront sensibles à vos bienfaits ; les Macédoniens à la douceur avec laquelle vous gouvernerez votre empire ; les autres peuples à l'affranchissement des Barbares , & à notre protection que vous leur aurez procurée. C'est de vous-même qu'il faut que j'apprenne si mon discours étoit fait pour réussir , & s'il est propre au sujet que je traite : mais je puis assurer que personne ne vous donnera jamais des avis plus utiles , & qui conviennent davantage aux circonstances présentes.

(1) Cette raison , c'est son grand âge.



RÉFLEXIONS PRÉLIMINAIRES

S U R

LES LETTRES

D'ISOCRATE.

JE place les lettres d'Isocrate immédiatement après le discours adressé à Philippe, parceque près de la moitié étant écrites à ce prince, ne peuvent guere être séparées du discours. J'ai observé dans les réflexions préliminaires sur les lettres de Démosthène & d'Eschine, qu'il nous étoit resté fort peu de lettres des anciens Grecs, & que parmi le peu que nous en avons, il n'y avoit que celles d'Eschine qui fussent vraiment dans le style épistolaire. J'ai dit en particulier de celles d'Isocrate, que c'étoient les compositions d'un rhéteur qui donne des avis à des monarques & à des princes. J'ajoute ici que ces avis il les donne avec un ton de liberté & de franchise qui doit nous paroître extraordinaire, mais qui étoit naturel à des républicains accoutumés à se regarder presque comme les égaux des rois. Comme toutes les lettres d'Isocrate roulent sur

des matieres sérieuses , & qu'elles sont adressées à des personnages importants , le style en est toujours sérieux , & presque aussi soutenu que celui de ses discours.



PREMIERE LETTRE.

LES trois premières lettres écrites à Philippe doivent être à peu près de la même date que le discours adressé à ce prince. Celle-ci en est comme l'envoi. Isocrate se plaint de son extrême vieillesse qui l'empêche de faire un voyage en Macédoine , & d'aller présenter lui-même son discours. Il engage Philippe à le lire avec attention. L'objet en est important , & le prince auquel il l'adresse est assez docile & assez éclairé pour recevoir & goûter un bon avis ; la circonstance est favorable , c'est le moment d'agir ; l'auteur de l'ouvrage mérite d'être écouté : telle est en peu de mots la substance de la première lettre.

ISOCRATE A PHILIPPE,

ROI DE MACÉDOINE,

S A L U T.

Si j'étois plus jeune , au lieu de vous écrire , j'aurois été vous demander moi-même un entretien : mais puisque mon grand âge & le peu de forces qui me restent , m'empêchent de faire ce que demanderoit la circonstance , je vais essayer de vous communiquer mes sentimens , par le seul moyen que ma situation actuelle me permet.

Je fais qu'il est bien différent , lorsqu'on veut donner des conseils, de s'expliquer par lettre ou de vive voix ; je fais qu'on lit un discours écrit comme une pure fiction , au lieu qu'on écoute

un discours prononcé, comme quelque chose de sérieux. Il y a encore cet avantage à parler aux personnes, que si elles ont peine à comprendre quelque raisonnement ou à croire quelque fait, celui qui a composé l'ouvrage s'explique lui-même, & remédie à tout. Au contraire, si le lecteur est arrêté dans les écrits qu'on ne lui présente pas soi-même, il n'y a point de remède, l'auteur n'étant point à portée d'éclaircir & de dissiper les nuages. Mais puisque c'est vous, Philippe, qui devez juger du discours que je mets sous vos yeux, je crois pouvoir dire que vous n'y trouverez rien que de juste, parceque, sans doute, vous déposerez tout préjugé, & que vous ne ferez attentif qu'au fond des choses.

Cependant, quelques-uns de ceux qui ont fréquenté votre cour, ont voulu m'effrayer : ils m'ont dit que vous aimez autant l'adulation que vous goûtez peu les conseils. Si j'avois ajouté foi à leur rapport, j'aurois pris le parti du silence : mais je ne me persuaderai jamais qu'un prince puisse être aussi supérieur aux autres par ses exploits & par ses lumières, sans qu'il se soit mis sous la discipline des plus habiles maîtres, sans qu'il ait prodigué pour s'instruire & les soins & l'argent, enfin sans qu'il ait recueilli de toutes parts de grandes maximes & des leçons utiles. Voilà les motifs qui m'ont porté à vous écrire.

Comme je vous parle d'objets importants & dignes de toute votre attention, je dois vous engager, autant qu'il m'est possible, à lire le discours que je vous envoie. Je n'ai point prétendu composer une pièce d'éloquence ; je ne suis pas avide de cette gloire, & vous devez être

raffasié de pareils ouvrages (1). On fait d'ailleurs que les écrivains, jaloux de paroître, cherchent les grandes assemblées de la Grece, où ils peuvent faire briller leurs talens devant un peuple nombreux. Mais lorsqu'on a en vue quelque projet solide, il faut s'en expliquer avec celui qui peut mettre promptement à exécution ce qu'on a pris soin de développer. Si je n'avois à conseiller qu'une seule république, je m'adresserois aux chefs : mais puisque l'avis que je dois vous exposer, intéresse tous les Grecs, à qui aurai-je plutôt recours qu'à un prince le plus puissant de toute la Grece, & qui y tient le premier rang ?

Le tems où je vous parle est fort propre aux conseils que je vous donne. Lorsque les Lacédémoniens jouissoient de la prééminence, il ne vous eût pas été facile de les contredire, & de vous occuper des intérêts de la nation. Mais dans leur situation présente, ils doivent s'estimer trop heureux de pouvoir conserver leur pays. Quant à notre république, elle se joindra volontiers à vous, si elle vous voit agir pour le bien

(1) Philippe étoit devenu un prince puissant ; il étoit fort instruit, parloit très bien, aimoit les sciences & les lettres, & autant par goût que par politique témoignoit la plus grande considération aux beaux esprits de la Grece ; il devoit donc recevoir de toutes parts beaucoup d'ouvrages en vers & en prose, comme un hommage rendu à ses lumieres & à sa puissance. = *Les grandes assemblées de la Grece.* Les jeux Olympiques, par exemple, où les écrivains lisoient ou faisoient lire les discours, les poëmes, les histoires qu'ils avoient composées. Personne n'ignore que l'histoire d'Hérodote fut lue dans ces jeux.

commun. Pourriez-vous donc trouver une occasion plus favorable ?

Au reste , ne soyez pas surpris si , sans être ministre , ni général , ni un homme puissant , j'entreprends de parler pour la Grece , & de vous donner des conseils , deux choses également importantes & difficiles. Il est vrai que je me suis toujours éloigné de l'administration publique , il seroit trop long d'en dire les motifs ; mais du moins j'ai cultivé mon esprit par l'étude , & par une étude qui fait dédaigner les petits objets , en s'efforçant d'atteindre aux plus grandes choses. Il ne faudroit donc pas s'étonner de me voir saisir le point essentiel des affaires mieux que nos ministres & nos politiques les plus habiles. Une simple lecture du discours vous mettra en état d'apprécier le mérite de l'auteur.



SECONDE LETTRE.

CETTE lettre est une des plus longues. Philippe, après la paix conclue avec les Athéniens, incapable de rester oisif, faisoit une guerre en Thrace où il courut les plus grands risques pour ses jours. Isocrate lui conseille de ménager sa personne. Il lui prouve par plusieurs raisons & par plusieurs exemples, qu'il ne doit pas s'exposer témérairement. Il l'exhorte à tourner ses armes contre les Barbares d'Asie, & à marcher contre le roi de Perse. Il lui parle de sa république, lui conseille de contracter avec elle une amitié solide, & lui expose tout l'avantage qu'il peut tirer de cette amitié. Il finit en lui disant un mot de lui-même, & lui montrant qu'il ne doit pas être suspect quand il parle pour sa patrie.

ISOCRATE A PHILIPPE,

S A L U T.

Je fais qu'on écoute plus volontiers les éloges que les conseils, sur-tout lorsque les conseils n'ont pas été demandés. Si je ne vous avois déjà exhorté avec le plus grand zele à des entreprises que je croyois dignes de votre génie, peut-être n'oserois-je pas m'ouvrir présentement à vous de ce qui vous importe davantage. Mais puisque l'intérêt que je prends à ma patrie & à toute la Grece, est la regle de celui que je dois prendre à votre personne, je rougirois si, vous ayant donné des avis sur des articles moins essentiels, je ne vous parlois pas aujourd'hui d'objets plus pressans. Il ne s'agissoit alors que de votre gloire, il s'agit main-

tenant de votre conservation que vous avez trop négligée au jugement de tous ceux qui ont entendu les reproches qu'on vous fait.

Il n'est personne qui ne vous accuse de vous exposer avec une témérité peu digne d'un monarque, & de chercher plus à être loué pour votre courage qu'à vous occuper de l'intérêt commun. Or, à mon avis, il ne feroit pas plus honteux pour vous de manquer de bravoure lorsque vous êtes attaqué, que de vous jeter imprudemment dans des combats où vous courez risque de ne rien gagner par la victoire, & de tout perdre par une défaite. La mort au milieu des armes n'est pas toujours glorieuse : il n'est beau de mourir à la guerre que pour ses parens, pour ses enfans, pour sa patrie : mais lorsqu'en mourant on ne feroit que causer leur ruine, flétrir sa gloire, & anéantir le fruit des succès passés, le trépas n'est qu'une ignominie.

Votre intérêt, Philippe, exige que vous imitez les précautions que prennent les républiques avant de s'engager dans une guerre. Lorsqu'elles envoient une armée, leur premier soin est de mettre en sûreté le trésor & le conseil de l'état. Ainsi une seule défaite ne détruit pas leur puissance ; elles peuvent en supporter plusieurs, & se relever de leurs pertes. D'après cette politique, vous devez sur-tout veiller à votre conservation, afin de tirer parti de vos victoires. Voyez les Lacédémoniens : attentifs à conserver leur roi, ils lui donnent pour gardes les principaux de l'état, & ceux-ci rougiroient plus encore de le laisser périr dans une bataille que de jeter leurs boucliers. Pourriez-vous ignorer quel a été

le sort de Xerxès qui vouloit asservir les Grecs (1), & celui de Cyrus qui disputoit la couronne à son frere ? Le premier avoit éprouvé les plus cruels revers & les plus sanglantes défaites ; mais grace au soin qu'il eut de ménager ses jours , il resta possesseur du trône , transmit le sceptre à ses enfans , & continua de gouverner l'Asie sans qu'elle fût moins redoutable que par le passé. Cyrus vainqueur de toutes les troupes d'un puissant monarque , presque maître du champ de bataille , non seulement se priva lui-même du trône par sa témérité , mais encore exposa aux derniers malheurs les guerriers qui l'avoient suivi. Je pourrois citer une infinité de chefs de grandes armées, dont la mort a entraîné celle de plusieurs milliers d'hommes.

Que de tels exemples vous apprennent à mépriser une bravoure téméraire qui n'a pour guide qu'une vanité déplacée ; & lorsque par leur constitution les monarchies sont déjà exposées à tant de vicissitudes (2) , n'allez pas affronter , au milieu

(1) L'expédition de Xerxès dans la Grece ayant eu le plus mauvais succès , ce prince retourna dans son royaume dont il ne sortit plus , content de gouverner ses peuples avec sagesse , & de contenir les Grecs par sa politique. = Le jeune Cyrus avoit entrepris de ravir le sceptre à son frere Artaxerxès , & de régner à sa place. Dans le combat qui devoit terminer cette fameuse querelle , ses troupes avoient l'avantage , mais s'étant exposé témérairement , il périt ; & sa mort fit manquer l'entreprise.

(2) L'esprit de liberté & d'indépendance qui animoit toute la Grece , faisoit que l'autorité des monarques de cette contrée & des pays voisins , étoit peu sûre , & les peuples toujours prêts à secouer le joug de la puissance souveraine même la plus légitime.

des armes, des périls dont vous ne tireriez aucun honneur, ni disputer de témérité avec ces soldats mercenaires qui cherchent à se délivrer d'une vie malheureuse, ou qui, pour une solde plus considérable, bravent follement les dangers. N'ambitionnez pas une réputation commune qu'obtient le vulgaire des Grecs & les Barbares mêmes; mais aspirez à une gloire digne de vous, à une gloire que vous seul pouvez acquérir. Montrez-vous jaloux de posséder non les qualités qui peuvent s'allier avec le vice, mais celles qui ne sauroient appartenir qu'à la vertu. Craignez de vous jeter dans des guerres aussi difficiles que peu honorables, lorsque vous en pouvez entreprendre d'aussi utiles que glorieuses; évitez les combats qui feroient pour vos amis & pour vos proches une source de peines & d'inquiétudes, & pour vos ennemis un sujet d'espoir & de triomphe. Les Barbares chez lesquels vous avez porté vos armes, il vous suffit de les réduire au point qu'ils respectent vos états: il faut marcher contre ce monarque qui se fait appeller le grand roi (1), il faut vous hâter de le renverser de son trône pour relever l'éclat de votre nom, & montrer aux Grecs l'ennemi qu'ils ont à combattre.

Je voudrois vous avoir écrit avant votre expédition: alors ou vous m'auriez écouté, & n'auriez pas recherché de tels périls; ou si vous aviez négligé mes avis, au lieu de paroître venir aujourd'hui vous conseiller d'après l'événement,

(1) C'est-à-dire, le roi de Perse, qu'on appelloit ordinairement le roi sans aucune addition, ou le grand roi.

l'événement même qu'auroient précédé mes conseils, eût prouvé combien ils étoient solides.

J'aurois encore beaucoup à dire dans une matière aussi abondante ; mais je m'arrête. Vous suppléerez sans peine, vous & les sages de votre royaume, à ce que j'aurai omis. Je crains d'ailleurs les trop longs détails : car insensiblement j'ai passé les bornes, & croyant ne faire qu'une lettre, j'ai fait un discours.

Je ne dois pas néanmoins oublier notre république ; il faut que je vous engage à contracter avec elle une amitié étroite & solide. Il est des hommes qui, peu contents de vous rapporter ce qu'on dit ici à votre désavantage, chargent encore le tableau. Vous ne devez pas les écouter ; & ce seroit en vous une incon séquence de reprocher au peuple d'Athènes sa trop grande facilité à ajouter foi aux calomniateurs, tandis que vous-même vous croiriez trop aisément ceux qui ont le malheureux talent de calomnier. Vous savez encore que plus ils soutiendront qu'Athènes se laisse conduire par les premiers qui se présentent, plus ils prouveront qu'elle peut vous être utile. En effet, si des gens incapables de nous procurer aucun bien réel, font de nous tout ce qu'ils veulent avec de simples paroles ; à plus forte raison un prince qui peut nous rendre d'importans services, obtiendra-t-il de nous tout ce qu'il desire.

S'il est des hommes qui décrient notre république avec aigreur, il en est d'autres qui la vantent avec excès, & qui prétendent qu'elle ne s'est jamais écartée de la justice. Pour moi, je ne

dirai rien de semblable ; & lorsqu'on pense généralement que les dieux mêmes ne sont pas infaillibles , je rougirois d'avancer que nous n'avons fait aucune faute. Mais je puis dire avec assurance de notre république , que vous n'en trouverez aucune qui puisse vous être aussi utile à vous & à toute la Grece. Oui , elle vous offriroit de grands avantages en s'unissant à la Macédoine , & même en se bornant à vous témoigner de l'attachement. Vous aurez plus de facilité à contenir les peuples qui sont déjà sous votre domination , s'ils ne voient pas dans la Grece de puissance à laquelle ils puissent avoir recours ; & il vous en coûtera moins pour soumettre les Barbares que vous aurez occasion de combattre. Avec quelle ardeur ne devez-vous donc pas desirer une amitié qui peut vous procurer des moyens sûrs & faciles pour affermir ou même pour étendre votre empire ? Je m'étonne que les principaux états de l'Europe qui foudoient à grands frais des troupes mercenaires plus souvent funestes qu'utiles à ceux qui s'en servent , ne travaillent pas plutôt à ménager une république aussi puissante que la nôtre , une république qui plus d'une fois a sauvé des villes grecques & la Grece elle-même. Faites attention qu'on admire votre sagesse de vous être attaché les Thessaliens (1) en les traitant

(1) On fait par l'histoire que Philippe travailla surtout à s'attacher les Thessaliens , qui étoient voisins de ses états , & que lui & son fils Alexandre tirèrent les plus grands secours , pour leurs conquêtes , de l'excellente cavalerie de ce peuple.

avec justice , & en ménageant leurs intérêts , quoique ce soient des hommes fiers , inquiets & difficiles. Comportez - vous de même à notre égard , & croyez que l'égalité de puissance doit vous rapprocher de nous comme la nature a rapproché la Thessalie de vos états. Ne négligez donc rien pour vous assurer l'amitié d'Athènes. Il est bien plus beau de gagner l'affection des villes que de forcer des places. Les conquêtes font toujours des ennemis , & c'est aux soldats qu'on en attribue la gloire : au lieu que si vous vous conciliez la bienveillance & l'amitié des peuples , on applaudira par-tout à votre politique.

Vous devez d'autant plus ajouter foi à ce que je vous ai dit en faveur de ma patrie , que , loin de la flatter dans mes discours , je l'ai reprise de ses fautes avec plus de franchise qu'aucun de mes compatriotes. D'ailleurs , je ne suis en crédit ni auprès du peuple , ni auprès des citoyens qui se laissent aisément prévenir ; on me connoît peu , & je suis , comme vous , en butte à l'envie : avec cette différence néanmoins qu'on porte envie à votre puissance & à votre prospérité , & que la plupart ne sont jaloux de moi que parcequ'ils sentent que j'ai sur eux quelque supériorité de raison , & qu'ils voient qu'on me recherche. Je desirerois qu'il nous fût également facile à tous deux de détruire les impressions fâcheuses que l'on a prises contre nous. Vous , Philippe , vous y parviendrez sans peine. Pour moi , vu mon grand âge , & bien d'autres circonstances , il faut que je m'accom-

mode des choses telles qu'elles sont. Je ne vous en dirai pas davantage ; j'observerai seulement que vous pouvez , à l'abri de la fortune & de la bienveillance des Grecs , assurer votre bonheur & celui de votre royaume.



TROISIEME LETTRE.

ELLE renferme quelques réflexions sur les mêmes objets dont il s'agit dans le discours. Les peuples de la Grece étant disposés à se réunir & à marcher contre les Perses, Philippe doit profiter de la circonstance, & commencer sans délai une expédition qui sera aussi utile aux Grecs qu'elle lui sera honorable. Il l'anime par le sentiment de la gloire, & par la facilité de l'entreprise.

ISOCRATE A PHILIPPE,

S A L U T.

JE crois m'être suffisamment expliqué avec Antipater (1) sur nos intérêts & sur les vôtres; mon dessein à présent est de vous dire ce que vous avez à faire après la paix. C'est l'objet que j'ai traité dans mon discours, & dont je vais vous parler ici en peu de mots.

Je vous ai conseillé de réunir tous les Grecs en rapprochant les unes des autres nos quatre républiques principales, Athenes, Lacédémone, Argos & Thebes, dans la persuasion où j'étois que si vous ameniez ces villes à des sentimens d'union, les autres suivroient bientôt leur exemple. Les circonstances sont changées. Il n'est plus nécessaire de persuader les peuples; le com-

(1) Antipater, un des principaux de Macédoine, pour lequel Philippe avoit beaucoup de considération. Il étoit un des députés envoyés à Athenes pour conclure la paix. C'est le même qu'Alexandre laissa en Macédoine pendant son absence, avec la qualité de vice-roi.

bat (1) qu'on vient de livrer les met dans la nécessité d'être sages : ils desirent à présent d'eux-mêmes ce que , sans doute , vous aviez dessein de leur inspirer , de renoncer à leur fureur mutuelle , & à leur folle ambition dans leur pays , pour porter la guerre chez le roi de Perse.

On me demande si je vous ai conseillé une expédition contre les Barbares , ou si je n'ai fait que vous confirmer dans le projet que vous en aviez conçu. Je réponds que n'ayant pas eu avec vous d'entretien , je ne suis pas assuré de vos sentimens ; mais que je ne doute pas que vous n'ayez eu cette idée de vous-même , & que moi je n'aie fait que me prêter à vos desirs. D'après ma réponse , on me presse de vous exhorter à ne pas changer d'avis ; il ne peut y avoir , dit-on , d'entreprise plus belle ni plus utile aux Grecs , & la circonstance ne peut être plus favorable.

Si j'avois encore la vigueur de la jeunesse, si le grand âge n'avoit épuisé mes forces , je ne m'en tiendrois pas à vous entretenir par lettres , j'irois moi-même vous animer , j'irois vous exciter à cette noble entreprise. Mais du moins je fais ce qui est en moi , je vous exhorte d'où je suis à ne pas abandonner votre projet avant l'entière exécution. En général , tout genre d'avidité est blâmable , & c'est une vertu pour le commun des hommes de se tenir dans de certaines bornes.

(1) J'ignore quel est le combat dont parle Isocrate : ce n'est certainement pas celui de Chéronée auquel cet orateur ne survécut que de quelques jours. Voudroit-il parler de celui qui mit fin à la guerre de Phocide ?

Mais les personnages célèbres, comme vous, ne peuvent trop ambitionner une gloire brillante & légitime, ils doivent en être avides & insatiables. Or, soyez convaincu que vous n'aurez acquis une gloire suprême & digne de vos grandes actions, qu'après avoir asservi aux Grecs tous les Barbares, excepté ceux qui combattront sous vos enseignes, qu'après avoir triomphé du monarque qui se fait appeller le grand roi. Il vous est beaucoup plus facile d'exécuter cette entreprise dans votre situation actuelle, qu'il ne vous l'étoit de parvenir à la puissance & à la célébrité dont vous jouissez maintenant avec les forces que vous aviez d'abord. Vainqueur du roi de Perse, il ne vous restera plus que d'obtenir les honneurs divins. La seule obligation que j'aie à la vieillesse, c'est d'avoir prolongé mes jours jusqu'au tems où je vois que vous exécutez déjà par vos exploits, & où j'espère que vous consommerez bientôt les projets que j'avois imaginés dans ma jeunesse, & que renferment mon discours & mon Panégyrique.



QUATRIEME LETTRE.

L'EXORDE de la lettre annonce qu'elle a été composée un peu avant la bataille de Chéronée, lorsque Philippe étoit en guerre avec les Athéniens. Isocrate lui recommande Diodote, un de ses anciens disciples, dont il vante les bonnes qualités, & sur-tout une franchise honnête, qui ne lui avoit pas réussi auprès de quelques princes auxquels il s'étoit attaché, mais qui, sans doute, le fera chérir davantage d'un monarque tel que Philippe. Le fils de Diodote balançoit s'il se rendroit en Macédoine auprès de son pere; supposé qu'il prenne ce parti, Isocrate le recommande au prince, en le conjurant de prendre sous sa protection le pere & le fils.

ISOCRATE A PHILIPPE,

S A L U T.

Je ne me dissimule pas qu'il y a des risques pour un Athénien à écrire en Macédoine, non seulement à présent que nous sommes en guerre, mais même en tems de paix; je me hasarde néanmoins à vous écrire en faveur de Diodote. Si je dois m'intéresser vivement pour tous ceux de mes disciples qui m'ont fait honneur, l'amitié de celui-ci & toutes ses bonnes qualités, m'en font un devoir & une loi. Je voudrois être le premier qui vous l'eût recommandé; mais puisque d'autres lui ont offert les moyens d'approcher de votre personne, il ne me reste qu'à rendre de lui un témoignage favorable qui lui assure la bienveillance dont vous l'honorez.

J'ai eu bien des disciples, & de toutes les
 sortes (1). Quelques-uns tenoient les premiers
 rangs dans la Grece : parmi les autres, il en est
 qui se sont distingués ou par le talent de la pa-
 role, ou par la prudence & l'habileté dans l'ad-
 ministration ; d'autres, peu propres aux affaires,
 sont agréables dans les sociétés & sages dans leur
 conduite. Doué d'un naturel plus heureux, Dio-
 dote réunit tous ces avantages. Je ne lui donne-
 rois pas cet éloge, si je ne l'avois mis à l'épreuve,
 & si je ne croyois que vous ne tarderez pas à le
 connoître, soit en l'employant vous-même, soit
 en apprenant par d'autres ce qu'il vaut. Quicon-
 que n'est pas dominé par l'envie, est obligé de
 convenir que pour la parole ou pour le conseil,
 Diodote ne le cede à personne, que c'est l'homme
 le plus juste, le plus tempérant, le plus désinté-
 ressé, & du commerce le plus agréable. Il joint à
 toutes ces qualités une grande franchise, non
 cette franchise qui se fait craindre, mais celle
 qui est la marque la plus certaine d'affection pour
 ses amis ; celle que les souverains vraiment dignes
 de leur rang, estiment comme leur étant avan-
 tageuse ; & que les princes inférieurs à leur con-
 dition, redoutent comme si elle leur faisoit vio-
 lence. Ils ne sentent pas que c'est sur-tout en les
 contredisant pour leur intérêt avec une noble
 hardiesse, qu'on leur assure la liberté de faire ce
 qu'ils veulent. Celui qui s'étudie à ne leur dire
 que des choses agréables, loin de pouvoir affer-

(1) On fait qu'Isocrate, entre autres disciples, avoit
 eu des rois, des princes, des généraux, des ministres,
 des orateurs & des historiens fameux.

mir les trônes (1) que mille dangers environnent, ne peut même servir les républiques dont la constitution est plus solide. Il n'y a que ceux qui s'expriment librement pour le bien, qui puissent maintenir les états même les plus exposés à de tristes révolutions. Les monarques doivent donc accorder plus de considération à l'ami sincère qui leur dit la vérité, qu'à celui qui ne leur parle que pour les flatter & non pour les servir.

Il est des princes qui ont plus d'égards pour les flatteurs que pour les hommes véridiques : Diodote ne l'a que trop éprouvé auprès de quelques potentats de l'Asie. Dans toutes les occasions, il les avoit servis par ses conseils, par les mouvemens qu'il s'étoit donnés pour eux, par les dangers auxquels il s'étoit exposé ; cependant, pour s'être expliqué avec franchise sur ce qu'il croyoit être de leur intérêt, il s'est vu déchu de toutes ses espérances, privé des honneurs qu'il auroit pu obtenir dans sa patrie : les adulations de gens méprisables l'emportèrent sur ses services. Aussi, quoiqu'il ait toujours désiré d'être admis à votre cour, il hésitoit d'en prendre les moyens. Non qu'il crût que tous les Grands se ressembtent, mais ayant eu beaucoup à souffrir de plusieurs d'entre eux, il craignoit de s'abandonner à vous, comme ces voyageurs qui, battus une fois de la tempête, craignent la mer, quoiqu'assurés qu'on ne fait pas toujours naufrage. Mais puisque Diodote vous a été recommandé,

(1) Voyez l'observation que nous avons faite plus haut ; page 255, n. (2).

je trouve qu'il a agi sagement. Non, je ne puis croire qu'il ait jamais à se repentir de sa démarche, sur-tout quand je pense à la réputation de douceur dont vous jouissez, & quand je vois que vous connoissez tout l'avantage de gagner par vos bienfaits des amis utiles & fideles, & d'obliger en leurs personnes un grand nombre d'autres. Tout homme qui a du mérite fait gré à ceux qui le recherchent par-tout où il se trouve, & croit avoir reçu le bien qu'il voit faire.

Diodote, sans doute, saura mériter votre bienveillance par lui-même. Je conseille à son fils de s'attacher à votre fortune, & s'abandonnant à vous comme un disciple à son maître, de ne rien négliger pour s'avancer à votre cour. Il me répond qu'il ne demanderoit pas mieux; mais qu'il regarde la faveur auprès de vous comme les prix dans nos jeux solennels; qu'il desireroit d'obtenir ces prix, & que cependant il ne les dispute point, ne se sentant ni la force ni l'adresse qu'exigent de pareils combats: que de même il ne souhaitoit rien tant que de vous plaire, mais qu'il ne se flattoit pas d'y réussir, qu'il redoutoit son inexpérience des cours, & sur-tout le brillant de la vôtre; que d'ailleurs il sentoît le désavantage de sa taille & le peu d'agrément de sa personne, dont il prévoyoit tous les inconvéniens.

Le jeune homme fera ce qu'il jugera le plus utile pour lui. Soit qu'il se rende dans vos états, soit qu'il reste dans ce pays, & qu'il se borne à une vie tranquille, je me flatte que vous voudrez bien pourvoir à tous ses besoins, & principalement veiller à sa sûreté & à celle de son pere. Vous regarderez, sans doute, le pere & le fils

comme un dépôt que vous ont confié, & ma vieillesse qui réclame des égards, & la réputation que je me suis acquise, si toutefois elle mérite quelque considération; enfin l'attachement que je vous ai témoigné dans tous les tems. Ne soyez pas surpris de la longueur de ma lettre; croyez que si je me suis trop arrêté à certains objets, si j'ai usé des privileges de l'âge, c'est que, négligeant tout autre soin, j'ai voulu montrer l'intérêt que je prends à des amis qui me sont chers.



CINQUIEME LETTRE.

COMME Alexandre, auquel cette lettre est écrite, étoit fort jeune, je croirois qu'elle lui a été envoyée avec une des trois premières adressées à Philippe, & qu'elle est de même date. Isocrate y félicite le jeune prince de son amour pour l'étude en général, & sur-tout de ce qu'il s'applique particulièrement à l'étude de l'éloquence, qui suppose celle de la morale & de la politique. Cette lettre, qui est la plus courte, est peut-être la plus intéressante. On y voit avec quel art Isocrate donne des leçons au jeune prince en lui donnant des louanges, avec quelle adresse en même tems & quelle noblesse il l'engage à préférer l'étude de l'éloquence à celle de la dialectique. Il faut se rappeler qu'Aristote, précepteur d'Alexandre, étoit grand partisan de cette dernière science, qu'il y excelloit, & qu'il la préféroit à toute autre.

ISOCRATE A ALEXANDRE,

S A L U T.

EN écrivant au roi votre pere, il seroit, sans doute, peu honnête de vous oublier : je ne dois pas manquer cette occasion de vous écrire, & d'apprendre à ceux qui l'ignorent, que la vieillesse ne m'a point tout-à-fait ôté le sens & la raison, que ce qui me reste n'est pas indigne de ce qu'on a vu en moi dans mon jeune âge. J'entends dire à tout le monde que vous avez un caractère doux, que vous cultivez les sciences avec toute l'ardeur de quelqu'un qui en sent le prix, que vous aimez la ville d'Athenes, que parmi

nos citoyens (1) vous goûtez non ceux qui ont négligé de se faire des principes, & qui ont des inclinations perverses, mais ceux que vous ne vous repentirez jamais d'avoir fréquentés, que vous pouvez sans risque entretenir de vos affaires, en un mot, auxquels doit s'attacher un homme raisonnable. On me rapporte encore que vous ne dédaignez aucune partie des sciences, pas même la dialectique, quoique vous pensiez qu'elle n'est faite que pour les disputes de l'école, & qu'elle ne convient ni à un chef de république ni à un monarque. En effet, lorsqu'on est au-dessus du reste des hommes, il n'est ni décent ni utile de disputer avec eux, ou de leur permettre de disputer contre nous. Aussi vous préférez, dit-on, à toute autre étude, celle de l'éloquence, qui sert en même tems à régler les affaires particulières, & à délibérer sur les intérêts publics. Il me semble donc déjà vous voir diriger (2) la conduite des peuples par des principes sûrs & invariables, distinguer avec un jugement droit ce qui est juste & honnête, & ce qui ne l'est pas, distribuer avec équité les punitions & les récompenses. Non,

(1) Les Athéniens étoient fort considérés pour leur esprit & pour leurs lumières. Les princes & les monarques recherchoient leur société & ambitionnoient leur estime. On fait le mot du même Alexandre au milieu de ses expéditions : *ô Athéniens, qu'il m'en coûte pour me faire estimer de vous !*

(2) L'étude de la morale & de la politique tenoit à celle de l'éloquence ; on ne pouvoit se rendre habile dans l'une sans acquérir des connoissances dans les autres, comme le dit le même Isocrate dans son discours contre les sophistes.

vous ne pouviez rien faire de mieux que de vous livrer à une pareille étude. Par-là vous faites espérer au monde, ainsi qu'au roi votre pere, que si en avançant en âge vous persistez dans ces goûts, vous surpasserez les autres hommes en sagesse autant qu'il les surpasse en puissance.



ISOCRATE AUX FILS DE JASON.

S A L U T.

Un de nos héritiers reviens de chez vous m'a dit que vous l'avez pris à part, & lui avez demandé si je me déterminois à faire le voyage de Thessalie.

SIXIEME LETTRE.

JASON, prince de Thessalie, homme d'un grand mérite & d'un grand courage, s'étoit emparé à Phères de l'autorité souveraine, & avoit porté, en périssant, la peine de son usurpation. Ses fils, héritiers de sa puissance, auxquels cette lettre est adressée, avoient été probablement disciples d'Isocrate. Ils le pressoient de faire le voyage de Thessalie pour venir les voir. Il s'en excuse par son grand âge, & par quelques autres raisons. Après quoi il entreprend de leur donner des conseils sur leur situation présente. Il établit un principe dont il fait une application qui pouvoit ne leur pas être agréable; il leur fait entendre, sans le dire clairement, que pour être heureux, ils devoient renoncer à l'autorité souveraine, & vivre simples particuliers. Cette lettre m'a paru la moins agréable à lire. Elle révolte par une vanité de rhéteur qui s'annonce sans aucune réserve; elle ennuie par les lenteurs d'un vieillard glacé qui s'épuise en réflexions préliminaires, & qui, parlant toujours de lui, n'en vient jamais à ce qu'il se propose de dire.

Elle doit avoir été écrite vers l'an 368 avant J. C., Jason ayant été nommé généralissime des Thessaliens l'an 370, & ayant été tué l'année suivante.

ISOCRATE AUX FILS DE JASON.

S A L U T.

U N de nos députés revenus de chez vous m'a dit que vous l'aviez pris à part, & lui aviez demandé si je me déterminois à faire le voyage de
Thessalie

Theſſalie pour vous aller voir. Je le ferois d'autant plus volontiers que j'étois lié anciennement avec Jaſon & (1) Polyax, & que d'ailleurs cette entrevue pourroit nous être utile à tous; mais pluſieurs raiſons me retiennent. La principale eſt mon grand âge, qui ne me permet plus d'entreprendre de longs voyages. Ajoutez que tous ceux qui apprendroient mon départ, auroient droit de me condamner. Et, ſans doute, il ſeroit étonnant que ne m'étant jamais permis de voyager au loin, j'entrepriffe de le faire dans la vieillesſe, dans un tems où, quand j'aurois paſſé une partie de mes jours chez les étrangers, ma fin prochaine m'avertiroit de revenir au plutôt dans mon pays. De plus, car il ne faut pas le diſſimuler, je crains notre république. Les traités d'alliance faits avec elle ne ſont pas de longue durée : or ſ'il arrivoit quelque inconvéniement ſemblable, il me ſeroit bien difficile d'éviter les reproches, & de ne pas courir de riſques. Je rougirois alors de paroître, ou vous oublier à cauſe de ma patrie, ou négliger ma patrie à cauſe de vous. Les intérêts n'étant plus les mêmes, il ne me ſeroit pas poſſible de plaire aux uns & aux autres. Voilà les motifs qui m'empêchent de ſatisfaire mon deſir.

Au reſte, je ne veux pas vous parler de moi, ſans m'occuper de ce qui vous regarde. Je vais eſſayer de vous dire par lettre ce que je vous au-

(1) Le nom de Jaſon eſt connu dans l'hiſtoire ; mais je n'y ai pas vu celui de Polyax. Cicéron nous apprend qu'Ifocrate reçut les leçons de Gorgias en Theſſalie ; ce fut, ſans doute, alors qu'il fit amitié avec Jaſon & Polyax.

rois dit de vive voix. Ne vous imaginez point que je vous écrive pour faire parade d'éloquence, & non par un sentiment d'amitié. Aurois je assez peu de jugement pour ne pas voir que n'étant plus dans la vigueur de l'âge, je ne puis rien produire qui soit au-dessus des écrits que j'ai déjà publiés, & que je me ferois tort à moi-même si je restois au-dessous? D'ailleurs, si je voulois montrer mon éloquence, & non le vif intérêt que je prends à vos personnes, au lieu de choisir un sujet dans lequel il n'est pas facile de déployer son talent, j'en aurois cherché d'autres & plus féconds & plus beaux. Mais loin d'être curieux de briller dans ce genre, je préférerai toujours de m'exercer sur des questions d'une morale sublime. Ce n'est donc pas dans l'intention de plaire, que j'ai choisi l'objet dont j'ai résolu de vous entretenir : mon dessein est de vous faire part de mes sentimens sur les affaires sérieuses où je vous vois engagés. Je suis maintenant dans l'âge de donner des conseils : l'expérience qui instruit les vieillards, les met en état de mieux voir que les autres. Mais il ne me conviendrait plus de rechercher les graces, l'élégance & l'harmonie du style ; je dois me contenter de ne pas écrire d'une manière foible & languissante.

Ne soyez pas surpris de m'entendre répéter quelques idées qui vous sont déjà connues : il en est peut être qui me reviendront malgré moi ; j'en rappellerai quelques-unes parceque je croirai qu'elles peuvent avoir ici leur place. Car ce seroit une sottise, si, lorsque je vois les autres se servir de mon bien, j'étois le seul qui craignisse d'en faire usage. Ce qui me fait parler de la sorte,

c'est que le principe d'après lequel je vais raisonner, est devenu fort commun. Je dis à ceux qui étudient l'éloquence & qui prennent mes leçons, qu'il faut avant tout examiner le sujet qu'on doit traiter, & considérer toutes les parties qu'il renferme; qu'ensuite, lorsqu'on a trouvé & déterminé ce qu'on a à dire, il faut s'occuper des pensées & du style qui donnent à un ouvrage sa forme & sa perfection. Ce que je dis des discours, est applicable à tout le reste, & particulièrement à votre situation présente. Pour vous conduire avec sagesse, il faut d'abord bien examiner ce que vous avez à faire, quel plan vous devez suivre, quelle gloire vous devez rechercher, de quels hommages vous devez être jaloux, si vous devez ambitionner ceux qui sont accordés librement, ou ceux qui sont obtenus par force. Ces objets une fois déterminés, il est à propos de prendre les mesures convenables pour rapporter chacune de vos actions à la fin que vous vous serez proposée. Cette attention vous fera fixer votre but des yeux de l'esprit, & vous en atteindrez mieux le vrai point utile. Mais si vous agissez au hasard & sans dessein formé, vous vous écarterez nécessairement de votre objet, & vous tomberez dans beaucoup de méprises.

Quelques-uns de ces hommes qui vivent sans loi & sans règle, attaqueront peut-être ces principes tout évidens qu'ils sont; ils exigeront que je m'explique sur l'application qu'on en peut faire. Il faut donc vous déclarer sans crainte mes vrais sentimens.

La vie des particuliers me paroît moins orageuse & plus propre au bonheur que celle des

monarques; je regarde les hommages qu'on obtient d'une ame libre & fiere comme plus satisfaisans que ceux qu'on arrache à un esclave: & c'est sur quoi j'entreprends de vous dire quelques mots. Je n'ignore pas néanmoins que je trouverai des contradicteurs particulièrement dans les hommes qui se sont attachés à votre fortune, & qui, sans doute, vous sollicitent & vous pressent de retenir la souveraine puissance. S'abusant eux-mêmes, & n'envifageant pas la chose sous toutes ses faces, ils ne voient que l'autorité, les richesses, les plaisirs, qu'ils s'attendent à partager avec vous; mais ils ferment les yeux sur les troubles, les alarmes, les disgraces, auxquelles sont exposés les souverains & leurs courtisans: semblables à ces vils criminels qui n'ignorant pas eux-mêmes les périls auxquels leurs méchantes actions les exposent, se flattent d'éviter les suites affreuses qu'elles ont pour l'ordinaire, & de ne recueillir que les avantages. J'envie la sécurité de ceux qui affrontent tranquillement le péril; mais puisque je me suis chargé de donner des avis, je ne pourrois, sans rougir, oublier les intérêts des personnes que je conseille pour ne m'occuper que des miens; je ne pourrois me résoudre à ne pas leur dire ce qui me semble le meilleur, sans égard à mon utilité propre, & sans autre but que de les obliger. Croyez que c'est dans ces sentiments que je vous parle & que je vous écris.



SEPTIEME LETTRE.

CETTE lettre est adressée à Timothée, non au fils de Conon, mais à Timothée, fils de Cléarque, & tyran d'Héraclée. Isocrate le loue sur la douceur avec laquelle il gouverne; en quoi il est d'autant plus louable, qu'il succede à un pere dur & cruel. Il lui donne quelques regles d'un bon gouvernement, & lui propose l'exemple de Cléommis qui regne à Méthymne. Après lui avoir recommandé Autocrator, porteur de la lettre, il lui dit la raison pour laquelle il lui écrit si librement, n'ayant jamais rien demandé à Cléarque son pere. Timothée succeda à Cléarque en 357 avant J. C., & régna jusqu'à 337, depuis la quatre-vingt-neuvième année de l'âge d'Isocrate jusqu'à la dernière. C'est dans cet intervalle qu'on doit placer la date de la lettre dont il est question.

ISOCRATE A TIMOTHÉE,

S A L U T.

Vous savez, sans doute, combien Cléarque & moi nous étions unis. Je vous félicite en apprenant que vous usiez de l'autorité souveraine avec plus de sagesse & de modération que votre pere, & que vous aimez mieux acquérir de la gloire que d'accumuler des trésors. De tels principes sont les plus sûrs garans de votre vertu. Si vous persistez dans les sentimens que la renommée vous donne, vous entendrez de toutes parts faire l'éloge de votre conduite. L'opinion qu'on a de votre pere, n'est pas, je crois, ce qui contribue le moins à donner de vous l'idée la plus

avantageuse. Pour l'ordinaire, on ne vante & on n'estime pas autant les fils qui font revivre des peres estimables, que ceux, par exemple, qui, nés de peres durs & cruels, montrent des inclinations tout opposées. Et en général, on est plus satisfait d'un bien inespéré, que d'un avantage auquel on avoit droit de s'attendre.

D'après ces réflexions, je vous exhorte à mettre toute votre étude pour découvrir par quels moyens & avec quels secours vous pourrez remédier aux maux de votre royaume. Examinez de quelle manière vous pourrez porter vos sujets à la pratique de la vertu, & leur inspirer du zele pour l'état; comment vous leur procurerez une vie plus agréable & plus tranquille que par le passé: car tels sont les devoirs d'un excellent monarque. Il en est qui méprisant ces devoirs, n'ont d'autre desir que de vivre dans une extrême licence, de persécuter & de dépouiller les citoyens les plus éclairés & les plus vertueux. Ils ne voient pas qu'un prince sage, au lieu de se procurer des plaisirs par les peines d'autrui, n'épargne pas ses peines pour opérer le bonheur de ses sujets. Egalement éloigné de traiter son peuple avec une dureté révoltante, & de négliger sa propre conservation, il gouverne avec tant de douceur & d'équité, que personne n'ose attenter à ses jours; & cependant il veille à la sûreté de sa personne avec la même précaution que si tout le monde étoit armé contre sa vie. En se conduisant par ces principes, les souverains feroient à l'abri des périls, & ils mériteroient l'estime de tous les Grecs; avantage le plus précieux qu'il soit possible d'imaginer. Lorsque je vous écrivois, j'ai pensé

combien la fortune vous avoit traité favorablement. Il faut qu'un prince ait des sommes amassées. Votre pere vous en a laissé qu'il a acquises par la violence & au prix de la haine publique ; il dépend de vous d'en faire un bon usage, & de les employer pour le bonheur de votre peuple : c'est à quoi vous devez être sur-tout attentif.

Tel est mon sentiment. Au reste, si vous n'ambitionnez qu'un pouvoir sans bornes & d'immenses richesses, si vous aimez les dangers par lesquels on les achète, consultez-en d'autres que moi. Si au contraire, vous trouvant assez puissant & assez riche, vous n'avez d'autres desirs que la vertu, une gloire légitime & l'amour de vos sujets, écoutez mes conseils ; digne émule des princes qui gouvernent sagement, piquez-vous de l'emporter sur eux.

J'apprends que Cléommis (1), qui regne à Méthymne, montre dans toutes ses actions beaucoup de prudence & de vertu ; que loin d'ôter la vie à ses sujets, de les bannir, de confisquer leurs biens, ou de les inquiéter en quelque façon que ce puisse être, il les affranchit de toute crainte, il rappelle les exilés, les rétablit dans leurs possessions, & en paie le prix aux acquéreurs. On ajoute encore qu'il leur met à tous les armes à la main, comme s'il étoit assuré qu'ils ne se souleveront jamais contre lui ; il croit que si quelqu'un d'eux se portoit à quelque démarche, il lui est plus avantageux de mourir en montrant cette noble confiance, que de vivre en multipliant les victimes de ses soupçons.

(1) L'histoire ne dit rien de ce Cléommis.

Peut-être aurois-je étendu davantage mes réflexions , & aurois-je plus soigné ma lettre , si je n'étois obligé d'écrire à la hâte. Je pourrai par la suite vous donner encore quelques conseils , si mes forces me le permettent ; pour le présent , je vais vous parler d'objets qui m'intéressent.

Autocrator , porteur de cette lettre , est mon ami : il s'est livré aux mêmes études que nous , & a exercé la même profession ; enfin , je lui ai souvent conseillé de se rendre auprès de votre personne. Ces différens motifs me feroient desirer qu'il obtînt votre amitié , qu'il fût lié avec vous d'une manière utile pour lui & pour moi ; en un mot , que vous fissiez voir que ma recommandation ne lui a pas été inutile.

Ne soyez pas surpris que je vous écrive si librement , n'ayant jamais rien demandé à Cléarque. Presque tous ceux qui reviennent d'auprès de vous , rapportent que vous ressemblez aux plus vertueux de mes anciens élèves. Pour Cléarque , lorsqu'il étoit à Athenes , il suffisoit de lui avoir parlé pour convenir que c'étoit le plus honnête & le plus doux de mes disciples. A peine fut-il parvenu à la souveraine puissance , qu'il changea entièrement. Voilà ce qui m'a indisposé contre Cléarque. Vous , Timothée , je vous estime , & je serois flatté d'avoir votre amitié. Je verrai bientôt si vos sentimens répondent aux miens : j'en jugerai par les égards que vous aurez pour Autocrator , & par la réponse que vous me ferez pour renouveler d'anciennes liaisons de famille. Je vous recommande aux dieux ; si je puis vous être utile en quelque chose , n'hésitez pas de mettre mon zèle à l'épreuve,

HUITIEME LETTRE.

ELLLE est adressée aux magistrats de Mitylene , & a pour objet de leur demander le rappel du musicien Agenor , de son pere & de ses freres. Ce sont les pressantes sollicitations des fils d'Apharée , ses petits-fils , qui ont déterminé Isocrate à écrire cette lettre. Après avoir loué les magistrats de Mitylene de ce qu'ils rappellent plusieurs autres exilés , il montre qu'ils doivent rappeler ceux pour lesquels il les sollicite , par égard pour eux-mêmes , par égard pour Agenor & ses parens , par égard pour lui Isocrate , qui demande la grace.

L'auteur de la lettre devoit être fort vieux lorsqu'il l'écrivit , puisqu'il étoit déjà assez avancé en âge lorsqu'il adopta Apharée.

Mitylene étoit la capitale de l'isle de Lesbos. L'histoire ne parle pas des troubles survenus dans cette ville , qui avoient forcé les magistrats d'exiler un grand nombre de citoyens. Nous savons seulement qu'elle étoit sous la dépendance des Athéniens , qu'elle se révolta , mais qu'ils la firent rentrer dans le devoir , & que depuis ce tems elle leur resta fidelle.

ISOCRATE AUX MAGISTRATS DE MITYLENE.

LES fils d'Apharée (1), mes petits-fils , qui ont

(1) Isocrate étant déjà fort vieux , avoit épousé Plathana , sœur de l'orateur Hippias , dont il n'eut pas d'enfans. Plathana avoit eu trois fils d'un premier mari : Isocrate adopta le plus jeune , nommé Apharée , qui avoit de l'esprit & du savoir , & qui composa quelques harangues politiques , quelques plaidoyers , & beaucoup de tragédies dont il ne nous reste rien.

eu pour maître le musicien Agenor, m'ont prié de vous écrire pour vous engager à le rappeler, lui, son pere & ses freres, puisque vous aviez déjà fait revenir quelques autres exilés. Je n'ai pas manqué de leur répondre que j'avois lieu de craindre qu'on ne me trouvât indiscret de demander une grace aussi importante à des hommes avec qui je n'avois aucune liaison, auxquels même je n'avois jamais parlé. Mais plus je me suis défendu, plus ils m'ont fait d'instance. Offensés que je ne me rendisse pas à leurs desirs, ils témoignent ouvertement la peine qu'ils ressentoient de mon refus. Ainsi, comme je les voyois sérieusement fâchés, je promis enfin d'écrire, & de vous adresser ma lettre. J'ai cru vous devoir ces détails, dans la crainte de passer auprès de vous pour vous faire des demandes à contre-tems.

Vous avez fait sagement, à mon avis, de ramener la concorde dans votre ville, de travailler à diminuer le nombre des exilés & à augmenter celui des citoyens, enfin d'imiter la conduite que nous avons tenue dans nos dissensions (1). On doit vous louer sur-tout de rendre les biens aux exilés qui reviennent. Vous montrez par-là & vous annoncez publiquement que c'est pour la sûreté de l'état, & non par un esprit de cupidité, que vous les aviez bannis.

(1) Personne n'ignore comment, dans les troubles d'Athenes, les exilés, vainqueurs des trente tyrans & des citoyens de la ville, se contenterent de la punition des plus coupables, firent la paix avec les autres, & conclurent un traité scellé du serment, en vertu duquel on oublieroit absolument le passé.

Mais quand vous n'auriez pris aucune de ces résolutions, quand vous ne rappelleriez aucun exilé, il est, sans doute, de votre intérêt de rappeler ceux pour lesquels je vous sollicite. Oui, ce feroit une honte pour vous, étant à la tête d'une ville dont le goût pour la musique est connu, & qui a produit les gens les plus célèbres dans cet art, de laisser en exil le plus renommé de vos musiciens. Ce feroit une honte de souffrir que des citoyens de Mitylene, admirés par-tout pour leurs talens, fussent relégués dans des villes étrangères; tandis que les autres Grecs accordent le titre de citoyens à des étrangers qui n'ont auprès d'eux d'autre titre que de se distinguer dans quelque art estimable. En général, je m'étonne toujours de voir les peuples de la Grece accorder aux vainqueurs dans les combats de la course & de la lutte, de plus grandes récompenses qu'à ces génies rares qui sont parvenus à éclairer le monde par quelque découverte utile. Je m'étonne qu'ils ne s'apperçoivent pas que la force & la vitesse périssent avec l'homme, au lieu que les sciences & les arts lui survivent, & subsistent toujours pour l'avantage du genre humain. D'après ces réflexions, les gens sensés doivent estimer sur tout les citoyens justes & sages qui les gouvernent; & après eux des compatriotes qui les honorent par leurs talens. Les hommes distingués en tout genre rendent leur patrie célèbre, & par eux seuls on juge de tout un peuple.

Mais, dira-t-on peut-être, celui qui sollicite une grâce, ne doit pas seulement montrer qu'il est juste & honnête de l'accorder, il doit encore prouver que par lui même il mérite d'obtenir ce

qu'il demande. Je vais donc dire un mot de ma personne.

Il est vrai que le défaut de hardiesse & de voix m'a éloigné de la tribune & du gouvernement de la république ; cependant je ne suis pas resté absolument oisif. Cherchant à me rendre utile, j'ai conseillé & secondé ceux qui se font un devoir de parler pour vous & pour les autres alliés ; j'ai composé plus de discours pour la liberté & l'indépendance des Grecs, que tous les orateurs qui fréquentent la tribune. Ainsi vous devez me faire quelque gré, puisque le système que j'ai embrassé fut toujours le vôtre. Je pense que si Timothée & Conon (1) vivoient encore, & que si Diophante revenoit d'Asie, ils m'appuieroient auprès de vous de tout leur crédit, & vous demanderoient pour moi ce qu'ils auroient été jaloux d'obtenir pour eux-mêmes. Il n'est pas besoin de parler fort au long de ces illustres personnages : aucun de vous n'ignore, aucun n'a oublié leurs services importants.

Ce qui doit donc vous déterminer dans la circonstance, c'est de considérer quel est celui qui demande, & pour qui il demande. Celui qui vous sollicite, fut étroitement lié avec les hom-

(1) Conon, & Timothée son fils, sont fort connus dans l'histoire d'Athènes. Conon avoit défendu, avec autant de courage que de succès, Mitylene assiégée par le Lacédémonien Callicratide. J'ignore quel étoit le Diophante dont il est parlé ensuite. Isocrate étoit lié, sans doute, avec lui, comme il l'avoit été avec les deux autres quand ils vivoient. Nous savons qu'il avoit accompagné Timothée dans une de ses expéditions.

mes qui n'ont été occupés qu'à faire votre bien & celui des autres peuples : ceux pour lesquels je m'intéresse , n'offenseront jamais les vieillards & les chefs de votre république ; ils inspirent à vos jeunes gens le goût d'une science agréable , utile , qui convient à leur âge.

Et ne vous étonnez pas que je me porte si facilement à vous écrire sur beaucoup d'objets , & pour des personnes qui me sont chères. Je veux obliger mes petits-fils , & en même tems leur faire connoître que , sans haranguer le peuple , en suivant les mêmes principes que moi , ils ne seront pas privés de toute considération. Il ne me reste plus qu'une prière à vous faire : si vous m'accordez ma demande , faites en sorte qu'Agenor & ses freres sachent qu'ils me sont redevables en partie de la grace qu'ils sollicitent avec ardeur.



NEUVIEME LETTRE.

ISOCRATE, dans son discours adressé à Philippe, annonce qu'il avoit excité les hommes les plus puissans de la Grece à marcher contre les Barbares. Archidame, fils & successeur d'Agésilas, roi de Lacédémone, étoit, sans doute, un des hommes dont il parle. La lettre qu'il lui écrit dans sa quatre-vingtieme année, comme il le marque lui-même, a pour but de l'engager à entreprendre une expédition contre les Perses. Il pourroit louer sa famille & sa patrie; mais il laisse à d'autres un sujet trop facile. Il en fait cependant par préterition un magnifique éloge; il vante le courage & le zele d'Archidame pour la défense de sa ville. Il le dispose à l'entreprise qui est le but de la lettre qu'il lui écrit; & pour le déterminer à l'exécuter, il lui fait une peinture de l'état malheureux de la Grece, & lui propose l'exemple de son pere Agésilas en l'avertissant d'éviter la faute qui l'a empêché de réussir. Quoique dans une extrême vieillesse, il se sent encore assez de forces pour s'occuper de grandes choses, & pour inspirer aux autres de grands projets. Il anime le roi de Lacédémone, il s'anime lui-même par le sentiment de la gloire.

Au reste, cette lettre ne se trouve dans aucune des éditions de notre orateur. Je l'ai lue dans la bibliotheque grecque de Photius, & la croyant vraiment d'Isocrate, je l'ai traduite. Hœschélius, éditeur de la bibliotheque

grecque, dit dans ses notes que la lettre avoit été apportée d'Italie par Andréas Schottus, & que lui Hœschélius l'a inférée dans son Photius, croyant faire plaisir aux amateurs de l'éloquence d'Isocrate.

ISOCRATE A ARCHIDAME,

ROI DE LACÉDÉMONE.

JE fais, Archidame, que beaucoup d'orateurs entreprennent de célébrer vos louanges, celles de votre pere & de toute votre race; mais laissant à d'autres un sujet qui me paroît trop facile, mon dessein est de vous exhorter à des expéditions entièrement différentes de celles de nos jours, à des expéditions propres à faire le bien de votre patrie & celui de toute la Grece. J'ai voulu vous écrire sur cet objet; non que j'ignore ce qui feroit le plus aisé à traiter; mais je fais que ce qu'il y a de plus difficile & de plus beau, est de vous proposer de grandes & d'utiles entreprises. Quant à votre famille, je pourrois la louer d'autant plus aisément, qu'il ne feroit pas besoin de chercher en moi-même ce que j'aurois à dire: sa splendeur & ses exploits fournissent une matiere assez abondante, pour que les louanges données à d'autres, ne soient rien en comparaison de celles qui vous sont dues.

Pourroit-on, en effet, rien imaginer qui surpasse, ou l'avantage d'être issu d'Hercule & de Jupiter, descendance qui n'appartient qu'à vous incontestablement; ou le courage de vos ancêtres

qui ont établi (1) dans le Péloponèse des colonies Doriennes, & qui ont conquis le pays que vous possédez aujourd'hui ; ou enfin le grand nombre de combats livrés & de trophées érigés sous les ordres & sous les auspices des vos ayeux ? Fut-on jamais embarrassé lorsqu'on se proposa de vanter la bravoure & la retenue de tous vos citoyens, & l'excellence du gouvernement de Lacédémone ? Manqueroit-on d'expressions si on vouloit décrire la prudence de votre pere (2), sa fermeté dans les malheurs de la patrie, cette sagesse qui a tout disposé pour le combat dans l'enceinte des murs : combat où vous-même, Archidame, commandiez ; combat où, opposant un petit nombre de guerriers à une multitude d'ennemis, vous vous couvrîtes de gloire en même tems que vous sauvâtes votre ville. Non, on ne pourroit citer un exploit plus glorieux. Prendre des places, défaire de nombreuses armées, est moins grand & moins illustre, que d'arracher aux plus inminens périls une patrie aussi célèbre que la vôtre, & dont les citoyens sont aussi distingués par leur vertu. Quand on présenteroit de telles actions

(1) Au sujet de l'établissement des Héraclides & des Doriens dans le Péloponèse, voyez le discours d'Archidame, p. 79 & suiv.

(2) On verra par la suite ce que Xénophon dit d'Agésilas dans l'éloge qu'il fait de ce prince. — *Le combat dans l'enceinte des murs.* Combat soutenu contre les Thébains qui, après la victoire remportée à Leuctres, passèrent dans le Péloponèse, & vinrent attaquer les Lacédémoniens jusques dans leur ville qui n'étoit pas fortifiée. Les Lacédémoniens se défendirent avec courage, & obligèrent les Thébains de se retirer.

dans le récit le plus simple & sans nul apprêt de style, ne seroit-on pas sûr d'être écouté & applaudi?

Je sens que moi-même je pourrois les raconter d'une manière satisfaisante, & je fais aussi qu'il est plus facile de discourir éloquemment sur le passé, que de parler sensément sur l'avenir, qu'on écoute plus volontiers les éloges que les conseils, qu'on reçoit les uns comme des marques d'affection, & que les autres fatiguent, à moins qu'on ne les demande. Quoique convaincu de ces vérités, je me suis interdit tout langage qui ne pourroit que plaire, & je veux vous entretenir d'objets que nul autre n'oseroit vous mettre sous les yeux. Des hommes qui se piquent d'avoir de la vertu & des connoissances, doivent, sans doute, choisir non les sujets les plus aisés, mais les plus difficiles; ils doivent employer non les discours les plus agréables à ceux qui les entendent, mais des discours qui les porteront à servir leur patrie, & toute la Grece, dont les intérêts m'occupent, & dont la situation me touche.

Je suis étonné que ceux de nos Grecs qui ont le talent de la parole ou des affaires, n'aient jamais réfléchi sur les intérêts de tous les peuples, & qu'ils soient insensibles aux malheurs de la nation, dont l'état présent est des plus fâcheux & des plus déplorables. Est-il une partie de nos contrées qui n'offre le triste spectacle de guerres, de séditions, de meurtres, de toutes les calamités humaines? Le plus grand nombre de ces maux tombent sur les Grecs Asiatiques, que nous avons livrés, dans nos traités, non seulement aux Barbares, mais à ces hommes qui, barbares par ca-

ractere , n'ont de grec que le langage. Si nous étions raisonnables , nous ne laisserions pas les hommes dont je parle , s'attrouper & se mettre sous la conduite des premiers venus ; nous ne souffririons pas que l'on vît se former de gens errans des armées plus considérables (1) que de citoyens domiciliés. Ils ne ravagent que quelques terres du roi de Perse , tandis qu'ils ruinent de fond en comble toutes les villes grecques qu'ils trouvent sur leur passage , égorgeant les uns , chassant les autres , pillant les biens , outrageant les jeunes enfans , insultant les femmes , déshonorant la beauté , les dépouillant toutes sans pudeur ; de sorte qu'après les avoir vues riches & superbement parées , on les voit maintenant presque nues , réduites à emprunter les vêtemens de la misere , & à périr de besoin.

Aucune des républiques Grecques qui prétendent à la gloire de nous commander , ne s'indigne à la vue de ces maux qui ne sont que trop anciens ; aucun des principaux personnages de la Grece , n'a été touché de ces infortunes , hormis votre pere. Oui , de tous ceux que nous connoissons , Agésilas est le seul qui sans cesse ait été jaloux de mettre les Grecs en liberté , & de porter la guerre chez les Barbares. Il est cependant un point sur lequel ce grand homme s'est mépris. Et ne soyez pas étonné , Archidame , si ,

(1) Nous avons déjà observé que , du tems d'Isocrate , il y avoit des corps de troupes mercenaires , qui , errant dans la Grece , sans être attachés à aucune ville ni à aucun pays , vendoient leurs services à ceux qui vouloient les acheter.

en vous écrivant à vous-même , je vous rappelle une faute de votre pere. Je me suis toujours fait une loi de parler avec franchise ; & j'aimerois mieux encourir la haine de quelqu'un pour de justes reproches , que de gagner ses bonnes graces par de fausses louanges. Tel est mon caractère. Au reste , Agésilas supérieur en tout , recommandable par son désintéressement , par son esprit de justice & son génie politique , avoit formé deux projets (1) très beaux , à la vérité , chacun pris à part , mais qui , contraires l'un à l'autre , ne pouvoient s'exécuter en même tems. Il vouloit faire la guerre au roi de Perse , & rétablissant dans leurs villes les amis de Lacédémone , les mettre à la tête des affaires. Les mouvemens qu'il se donna pour ce dernier objet , allumerent dans la Grece le feu de la discorde ; & les troubles excités parmi les Grecs , lui ôterent la facilité & les moyens de combattre les Barbares. La faute qui fut commise alors est donc une preuve évidente que , pour réussir , on ne doit porter la guerre chez le roi de Perse qu'après avoir réuni les peuples de la Grece , & avoir éteint l'ardeur funeste qui les transporte. C'est une réflexion que j'ai déjà faite plus d'une fois , & que je répète aujourd'hui.

Quelques-uns de ces hommes qui , sans être instruits eux-mêmes , font profession d'instruire les autres , & qui critiquent le plus mes ouvrages qu'ils cherchent à imiter , me trouveront peut-

(1) Tout ce morceau est répété du discours adressé à Philippe. Voyez page 224 , l. 3 & suiv.

être peu sensé de discourir sur les calamités de la Grece, comme si mes paroles pouvoient influencer sur les affaires générales.

On pourroit avec justice leur reprocher qu'ils ont de lâches sentimens. Ils s'annoncent pour être philosophes ; & ils mettent leur gloire dans des objets méprisables ! & ils ne cessent de porter envie aux hommes qui peuvent donner des conseils sur les affaires les plus importantes ! Mais c'est peut-être pour couvrir leur lâcheté & leur foiblesse, qu'ils parlent ainsi. Pour moi, quoiqu'agé de quatre-vingts ans, & privé de toutes mes forces, j'ai encore la confiance de croire que je puis m'occuper des plus grands objets, que j'ai raison de vous proposer mes avis, & qu'il pourra en résulter quelque bien si vous les suivez. Il me semble que si les autres Grecs avoient à choisir entre tous l'orateur le plus capable d'exhorter les Grecs à une expédition contre les Barbares, & le général le plus en état d'exécuter promptement une entreprise aussi avantageuse, ils n'en prendroient pas d'autres que vous & moi. Mais ne seroit-ce pas une honte de nous refuser au choix honorable que l'on feroit de nous deux ? Ma partie est la moins importante ; car il n'est pas très difficile d'expliquer son sentiment. C'est à vous de peser mes paroles, & d'examiner si avec une naissance telle que la vôtre, avec le titre de chef & de roi des Lacédémoniens, & l'avantage de jouir d'un grand nom dans la Grece, vous pouvez négliger les affaires générales ; ou si, vous élevant au-dessus de votre siècle, vous ne devriez pas former de plus grandes entreprises que celles dont nous sommes les témoins.

Pour moi, je pense qu'il est de votre honneur de renoncer à tout le reste, de travailler à faire cesser parmi les Grecs les guerres & tous les maux qui les affligent, à réprimer les Barbares, & à diminuer cette prospérité qui les rend insolens. Quant à savoir si le projet est possible, s'il doit vous être utile à vous, à votre république, & à toute la Grece, c'est à moi de vous le prouver.



DIXIEME LETTRE.

ELLE se trouve dans les éditions de Volfius & d'Etienne, & dans celle d'Alde, 1534; mais je ne la crois pas d'Isocrate. Le style de la lettre est celui que bien des gens aiment & admirent, mais non celui que goûtoient les anciens, & en particulier Isocrate, dont la diction est douce & naturelle, tandis que celle de la lettre est dure & forcée. Il est probable qu'elle a été écrite par quelque rhéteur ou sophiste du siècle suivant, & adressée, ou supposée adressée à un prince, ou à un homme élevé à quelque grande place. L'auteur, quel qu'il soit, reproche au prince auquel il écrit, de s'être laissé enivrer par l'orgueil, & d'avoir oublié dans son élévation qu'il étoit mortel. Il l'avertit de craindre les revers de la fortune.

ISOCRATE A DENYS.

LE nombre des gardes, la pompe du cortège, la sublimité du rang, la splendeur du trône, ne font qu'un nuage épais placé devant la sagesse, un mur de séparation entre vous & la vertu. Vous n'avez pas changé de nature en changeant de fortune. Né mortel comme le reste des hommes, vous êtes toujours revêtu de cette enveloppe périssable que vous apportâtes en naissant. Pourquoi donc souffler dans une méprisable argille, & l'enfler, comme une outre, du vent d'une gloire frivole? Hélas! votre folie & votre aveuglement vous font méconnoître votre nature. Placé trop haut & dans une agitation continuelle, vous éprouvez des vertiges qui vous em-

pêchent de contempler la vérité avec cet enthousiasme vertueux & sage que vous sentiez jadis pour elle. La médiocrité fit autrefois votre grandeur ; l'élevation fait aujourd'hui votre bassesse. renoncez donc à une prospérité fausse , & fuyez une fortune toujours prête à vous fuir. En prévenant les coups que sa perfidie vous prépare, vous ferez plus ferme quand elle viendra vous attaquer.



S O M M A I R E

DU DISCOURS

CONTRE LES SOPHISTES.

LES deux discours qui suivent n'étant ni des discours de morale, ni des harangues politiques, ni des éloges, & pouvant être placés indifféremment par-tout, je les ai rejettés à la fin de ce volume. Le premier, qui est d'Isocrate, est une critique des sophistes de son siècle; le second, attribué à Alcidamas, est une déclamation contre les discours écrits.

Le nom de sophiste ne fut pas d'abord un nom odieux, mais plutôt un nom honorable. Il désignoit des hommes sages, qui avoient cultivé leur esprit, l'avoient enrichi de connoissances utiles, & joignoient à l'instruction le talent de s'exprimer avec intérêt, soit en vers, soit en prose, l'art d'embellir leurs idées des charmes du langage pour les faire goûter aux autres. Car il faut remarquer que chez les Grecs la philosophie n'étoit pas séparée, comme chez nous, de l'éloquence, qu'on n'avoit pas tiré, pour ainsi dire, une ligne de division entre la connoissance des choses & le talent de la parole. Tout poète & tout orateur étoit philosophe; tout philosophe étoit orateur ou poète. En effet, si ce n'est pas pour nous seuls que nous acquérons des lumières, si nous devons être empressés de les répandre, ne devons-nous pas être jaloux de joindre à la science l'art de parler & d'écrire? Ne devons-nous pas nous convaincre de bonne heure que l'homme savant sans éloquence, ainsi que l'homme éloquent

sans science , ne peut jamais faire qu'un esprit imparfait ? Les sophistes avoient donc raison de ne pas séparer l'éloquence de la philosophie , d'enseigner l'une & l'autre en même tems. Ce qui les a rendus méprisables , c'est la vanité , la présomption & la cupidité. Ils s'annonçoient pour savoir tout , & pour être en état de parler sur tout. Ils se glorifioient de soutenir également le pour & le contre , de donner au faux les couleurs du vrai , & au vrai les couleurs du faux. Ils trafiquoient de leur prétendue science , & vendoient bien cher leurs leçons dont ils vantoient le fruit. Ils trouverent des ennemis redoutables dans Socrate , & dans Isocrate & Platon ses disciples. Les sophistes du tems d'Isocrate s'étant apperçus que l'esprit d'intérêt avoit fait tort à leurs prédécesseurs , affectoient un grand mépris pour les richesses , & faisant des promesses non moins magnifiques , n'exigeoient qu'un modique salaire.

Trois sortes de sophistes sont attaqués dans le discours de notre orateur ; ceux qui faisoient profession d'enseigner la dialectique avec la morale ; ceux qui se donnoient pour maîtres d'éloquence politique ; enfin ceux qui se bornoient à apprendre l'art de plaider.

Il attaque les premiers sur ce qu'ils prétendoient connoître l'avenir , sur l'excellence des choses qu'ils faisoient profession d'apprendre , opposée à la modicité du salaire qu'ils exigeoient , sur leur prétendu mépris des richesses , sur les précautions qu'ils prenoient vis-à-vis de leurs disciples , sur les contradictions dans lesquelles ils tomboient.

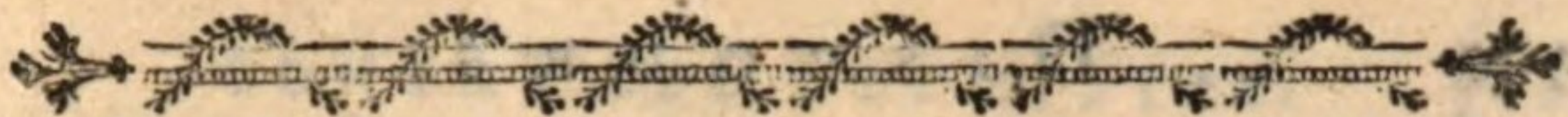
Il reproche aux seconds les magnifiques promesses par lesquelles ils tâchoient d'attirer des disciples , leurs erreurs sur la maniere d'enseigner l'éloquence ; & à ce sujet il établit avec beaucoup de justesse les qualités requises dans

le disciple qui étudie l'art de la parole, & dans le maître qui l'enseigne.

Enfin il reproche aux troisiemes de borner à la science de la chicane l'étude de l'éloquence, qui renferme dans son étendue tous les genres de discours, & qui peut conduire ceux qui s'en occupent à la force, à la justice & à la sagesse.

L'orateur annonce qu'il va prouver que l'étude de l'éloquence est l'exercice le plus propre pour nous disposer & nous former à toutes les vertus. Cependant il ne le prouve pas ; ce qui me feroit croire que ce discours est imparfait ; & je suis surpris que cette observation ait échappé à tous ceux qui en ont parlé, à Volfius lui-même qui l'a commenté & traduit.





DISCOURS

CONTRE

LES SOPHISTES.

Si tous ceux qui se mêlent d'instruire les autres vouloient s'attacher à la vérité, & ne point promettre plus qu'ils ne peuvent tenir, ils ne seroient pas si décriés dans le monde : mais leur arrogance & leur présomption, font que les particuliers qui restent oisifs, paroissent plus sages que ceux qui s'appliquent aux sciences & aux lettres.

Pourroit-on ne pas concevoir & de la haine & du mépris, d'abord pour les sophistes qui s'occupent des vaines disputes de la dialectique (1) ? Ils s'annoncent pour chercher la vérité ; ils font de belles promesses ; & la première de ces promesses est une imposture. En effet, ils se vantent de lire dans l'avenir, comme s'il étoit donné aux mortels d'en percer les secrets. Nous sommes si peu capables de le connoître avec certitude, qu'Homère, qui a la plus grande réputation de sagesse, représente quelquefois les dieux délibérant sur ce qui doit arriver. Non que ce poëte prétendît avoir assisté à leurs conseils, mais il vouloit nous apprendre que la connoissance des choses futures est au-dessus de la portée humaine.

(1) On voit que les sophistes qui faisoient profession d'enseigner la dialectique, y joignoient l'étude de la morale, & d'autres objets encore.

Les mêmes sophistes, par un excès d'audace, s'efforcent de persuader aux jeunes gens que s'ils se rendent leurs disciples, ils apprendront à se conduire, & que par cette science ils deviendront heureux. Et des hommes qui paroissent tenir en leurs mains & dispenser à leur gré de pareils avantages, ne rougissent pas de demander pour salaire quatre ou cinq mines. S'ils vendent ainsi au rabais quelque autre bien, ils ne pourroient disconvenir eux-mêmes de leur folie; & lorsqu'ils vendent à si bas prix le bonheur & la vertu, ils s'imaginent avoir beaucoup de sens, & être en état d'enseigner les autres. A les entendre, ils n'ont besoin de rien, les richesses ne sont qu'un objet vil à leurs yeux; & cependant c'est pour se procurer un gain modique qu'ils s'engagent presque à rendre leurs disciples immortels. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'ils se défient de ceux dont ils se font payer, de ceux, dis-je, auxquels ils doivent inspirer l'amour de la justice; tandis qu'ils exigent pour cautions de leurs élèves, des hommes dont ils n'ont jamais été les maîtres. Si c'est agir prudemment pour leur sûreté, c'est déshonorer leur profession. Quand on enseigne quelque science profane, on peut prendre toutes les mesures pour mettre à couvert ses intérêts; d'autant plus, que des gens devenus habiles en certains points, peuvent manquer de bonne foi dans les engagements. Mais quand on se pique de donner la vertu & la sagesse, est-il raisonnable de ne pas se fier principalement à ses disciples? Pleins d'honneur à l'égard des autres, pourront-ils manquer aux maîtres qui les auront rendus vertueux?

Lorsque ceux qui ne prétendent pas à la science, faisant ces remarques, voient que des hommes qui se proposent d'enseigner la sagesse & de procurer le bonheur, se trouvent eux-mêmes dans le besoin, & n'ont pas honte d'exiger de leurs disciples un modique salaire; lorsqu'ils les voient éviter de se contredire dans des questions frivoles, & se montrer peu conséquens dans leurs actions; se vanter de connoître l'avenir, & ne pouvoir rien dire sur les objets présens, ni rien conseiller qui soit à propos; lorsqu'ils voient ceux qui s'en tiennent à des opinions probables, être plus d'accord avec eux-mêmes & réussir plus que d'autres qui se flattent d'avoir pour eux l'évidence: ils sont fondés, je crois, à mépriser les sophistes dont nous parlons, & à se persuader que tous leurs enseignemens ne sont que de vaines paroles, un amusement puéril incapable de conduire à la vertu.

Les sophistes qui font profession d'enseigner l'éloquence politique, ne méritent pas moins nos reproches. S'embarrassant peu de la vérité, ils mettent tout leur art à s'attirer le plus de disciples qu'ils peuvent par la modicité du salaire, & par la grandeur des promesses, enfin à mettre à contribution ceux qu'ils abusent. Dépourvus de raison, & se persuadant que les autres n'en ont pas davantage, ils s'engagent, eux qui écrivent plus mal que quelques-uns ne parlent sur-le-champ, à rendre leurs élèves assez habiles orateurs pour ne rien omettre de ce qu'il y a d'essentiel dans les affaires. Ni le génie ni l'exercice ne leur paroissent nécessaires; ils se font fort d'enseigner l'art de parler comme on enseigne l'art de tracer

des lettres , fans examiner en quoi ces deux arts different, & croyant d'ailleurs que leurs promesses magnifiques donneront plus d'importance à leurs leçons & plus de considération à leurs personnes. C'est se tromper , fans doute , c'est ignorer que ce ne sont point ceux qui se glorifient le plus de connoître l'art , qui en étendent les limites ; mais ceux qui savent en tirer tout ce qu'il peut produire. Pour moi , je voudrois bien que l'étude eût tout le pouvoir qu'ils lui prêtent , je ne serois pas celui qui en recueilleroit le moins de fruit , & peut-être ne me verrois-je pas des derniers dans l'art de la parole. Comme il en est autrement qu'ils ne s'imaginent , je voudrois du moins leur imposer silence. Car je vois que ces vains discoureurs ne sont pas les seuls décriés ; mais qu'on enveloppe dans le même décri quiconque se livre à la même profession.

Au reste , je m'étonne qu'on puisse charger d'enseigner l'éloquence à la jeunesse , des hommes qui ne sentent pas combien ils sont inconséquens de comparer leur art à un art mécanique circonscrit dans toutes ses opérations. Qui ne fait, en effet , excepté eux, que l'écriture ne varie point , que ses regles sont les mêmes en tout tems & pour tout le monde , en sorte que pour former les mêmes mots , on se sert toujours des mêmes traits ? C'est tout le contraire pour les discours. Ce qui a été dit par quelqu'un , ne conviendrait pas également dans la bouche d'un autre qui viendrait après lui ; & la perfection de l'art consiste à traiter dignement une matiere , sans jamais s'assujettir à copier ceux qui l'ont déjà traitée. Mais ce qui prouve le mieux combien l'art de l'éloquence

est différent de celui de l'écriture, c'est qu'il est impossible que les discours plaisent s'ils ne sont adaptés aux circonstances diverses, & conformes à toutes les bienféances; attentions inutiles lorsqu'il ne s'agit que de tracer des lettres. Ceux donc qui apportent de pareils exemples, devroient plutôt payer qu'exiger un salaire, puisqu'ayant eux mêmes besoin d'instructions, ils se mêlent d'instruire les autres.

Mais si, non content de critiquer, je dois dire ce que je pense, toutes les personnes sensées conviendront avec moi, que beaucoup d'hommes qui se sont livrés à l'étude, sont demeurés dans l'obscurité; tandis que d'autres qui n'ont étudié sous aucun sophiste, sont devenus orateurs habiles & grands politiques. Car le talent de l'éloquence, ainsi que tous les autres, est donné par la nature (1) & mis en œuvre par l'exercice. L'instruction ajoute l'art dans ceux qui ont le talent, & les rendant plus propres à parler ou à écrire suivant l'occasion, elle leur apprend à tirer comme d'un trésor toujours ouvert, ce qu'ils disoient d'abord ou écrivoient au hasard & sans règle. Ceux qui manquent de génie, l'éducation n'en fera jamais de grands orateurs ou d'excellens écrivains; elle pourra seulement les élever au-dessus d'eux-mêmes, & les rendre plus habiles en beaucoup de choses.

(1) Dans toutes les sciences il faut distinguer trois choses, le génie ou la nature qui produit, l'art qui prescrit des règles pour diriger & assurer les productions, l'exercice qui augmente la facilité de produire & d'appliquer les règles.

Puisque je me suis avancé jusques-là, je vais m'expliquer encore plus clairement sur ces objets. Je dis que la connoissance des différens styles qui entrent dans toutes les sortes de discours, n'est point très difficile à acquérir, si on se livre à des maîtres solidement instruits, & non à ces ignorans présomptueux, prodigues de belles promesses. Bien choisir les styles selon chaque matiere, les fondre avec art, & les placer à propos; saisir toutes les convenances; orner le discours de pensées nées du sujet, y mettre du nombre & de l'harmonie: voilà ce qui demande un travail sérieux, un génie élevé & un esprit juste. Il faut que le disciple ait reçu de la nature les dispositions nécessaires, qu'il y ajoute l'étude des divers genres de discours, qu'il s'en instruisse par des préceptes, & plus encore par la pratique. Il faut que le maître en explique les différences avec tout le soin possible, sans rien omettre de ce qu'on peut dire. Ajoutant l'exemple au précepte, il doit se proposer lui-même pour modele, en sorte que ces imitateurs fidelles se fassent aussitôt reconnoître par les graces & la politesse du langage. Les maîtres de l'éloquence seront parfaits s'ils réunissent toutes les qualités dont je parle: suivant qu'ils manqueront de quelques-unes, leurs disciples seront moins accomplis.

Quoi qu'il en soit, mes reproches s'adressent à toute cette foule de sophistes qu'on a vus s'élever de nos jours, & s'annoncer sur le ton d'une vanité choquante.

Restent ceux qui parurent avant nous, qui n'eurent pas honte d'écrire sur l'art de la chicane, & qui méritent également d'être repris. Ils se chargeoient

chargeoient d'enseigner à plaider, choisissant le mot le plus odieux qu'auroient dû choisir les ennemis de l'éloquence, & non des hommes qui se donnoient pour maîtres d'un art qui renferme dans son étendue tous les autres genres de discours aussi bien que les plaidoyers. Ils étoient bien plus blâmables que les sophistes qui s'occupent des vaines disputes de la dialectique. Car enfin, lorsque ceux ci proposent leurs questions misérables, questions qui ne tarderoient pas à gâter l'esprit & le cœur, si les principes qu'on emploie pour les résoudre, étoient suivis dans la pratique, ils pensent du moins & ils annoncent qu'elles sont de nature à faire naître la vertu & la sagesse. Les autres, au contraire, qui vantoient l'étude de l'éloquence, négligeant les vrais avantages attachés à cette étude, s'arrêtoient à l'esprit de chicane qu'ils se faisoient gloire d'enseigner. Ils auroient pu néanmoins porter à bien agir plutôt qu'à bien parler, des disciples disposés à suivre les préceptes utiles qu'on peut recueillir en étudiant l'art de persuader les hommes. Non que je croie que la justice soit une science qui puisse être enseignée; mais quoique je sache qu'en général il est impossible d'inspirer à des sujets naturellement vicieux, la sagesse, la justice ou la force; cependant je suis persuadé que l'étude de l'éloquence est l'exercice le plus propre pour nous disposer & nous former à toutes les vertus.

Mais dans la crainte qu'on ne me reproche de vanter moi-même les choses outre mesure, lorsque j'accuse les autres d'en imposer par de magnifiques promesses; je vais expliquer les raisons

qui m'ont fait embrasser ce sentiment, & je me flatte de le faire adopter sans peine à ceux qui m'écoutent (1).

(1) Cette dernière phrase fait voir clairement, comme je l'ai dit dans le sommaire, que le discours est imparfait, & que l'orateur s'arrête après s'être annoncé comme allant prouver une question qu'il ne prouve pas.



S O M M A I R E
D U D I S C O U R S
D'ALCIDAMAS
CONTRE LES DISCOURS ÉCRITS.

IL ne nous est resté que deux discours sous le nom d'Alcidamas, celui que je donne ici, & un autre intitulé *Discours d'Ulyffe contre Palamede*, qu'on verra dans le troisieme volume. Alcidamas, philosophe & maître de rhétorique, étoit de la ville d'Elaia en Asie, & avoit été disciple de Gorgias. Cicéron dit dans ses Tusculanes, qu'en qualité d'orateur il tenoit un rang distingué parmi ses compatriotes, *orator imprimis nobilis*. Il ne s'étoit pas borné à imiter servilement son maître; il avoit eu l'ambition de s'élever au-dessus de lui par une élocution encore plus guindée & plus embarrassée d'ornemens. Il sembloit qu'il se fût fait une loi de ne rien dire d'un ton simple; & à force de parure, son élocution, suivant Denys d'Halicarnasse, étoit trop épaisse & trop chargée d'embonpoint, quoiqu'il n'employât pour l'ordinaire que des pensées communes. Outre l'enchaînement continuel de ses périodes, il ne s'étoit ménagé ni sur les épithetes, ni sur les métaphores, ni sur les autres figures. Il est fait mention dans Aristote d'un discours d'Alcidamas, intitulé *le Messéniaque*, & dans Cicéron, d'un éloge qu'il avoit fait de la mort. Le fond de cet éloge ne rouloit que sur l'énumération des maux attachés à la condition humaine. Si Alcidamas, dit Cicéron, n'a pas eu en main les raisons

solides que recherchent les philosophes , au moins la richesse & l'abondance de l'expression ne lui ont pas manqué : d'où l'on peut juger que pour égayer la tristesse de sa matiere , il n'avoit négligé aucun des embellissemens qu'il savoit donner à son style. Il s'étoit pareillement servi de l'énumération dans un discours où il vouloit prouver que tous les hommes honorent les savans. Aristote en parle dans sa rhétorique. Au reste , Alcidamas est de tous les rhéteurs celui qu'Aristote a traité le plus rigoureusement. Cicéron , dans le passage que j'ai rapporté ci-dessus , le traite beaucoup mieux , puisqu'il lui accorde la richesse & l'abondance de l'expression. Il dit ailleurs que dans le genre d'écrire de Gorgias & de ses disciples , il y avoit beaucoup de choses assez fines & assez ingénieuses ; mais que ce genre ne faisant que de naître , on voyoit dans ces premiers ouvrages quelques endroits où les nombres , semblables à de petits vers , étoient trop coupés , & avoient une maniere trop léchée. Quoique Denys d'Halicarnasse ne fût pas moins sévère qu'Aristote , il regardoit ces rhéteurs comme des hommes d'un grand mérite , qui ne s'étoient pas fait une médiocre réputation. Mais la philosophie Péripatéticienne , dit-il , a voulu s'approprier tous les préceptes de la rhétorique , jusqu'à prétendre que Démosthene lui devoit tout ; comme si , ajoute-t-il , Théodore de Byzance , Alcidamas & leurs contemporains , qui ont été à la fois orateurs & maîtres d'éloquence , n'avoient rien trouvé qui valût la peine d'être recueilli. Sans avoir été parfaits , ils avoient eu le mérite d'entrevoir la perfection ; & tout ce qui en approche , même de loin , est d'un grand prix. Il faut considérer qu'ils n'avoient étudié que cette sorte de métaphysique qu'on appelloit la sophistique ; ils ne connoissoient donc pas la vraie dia-

lectique ; & la morale , qui fournit à l'éloquence les sources les plus abondantes , n'avoit pas encore été traitée par principes. Ces secours n'ont point manqué à ceux qui les ont suivis. La plupart étoient disciples ou imitateurs de Gorgias ; mais ils ont été assez judicieux & assez éclairés pour ne prendre que ce qu'il y avoit de bon dans ses ouvrages , & dans ceux des autres rhéteurs ; ou au moins pour être plus en garde contre des vices capables de faire illusion : aussi les ont-ils surpassés de beaucoup , soit pour le fond des choses , soit pour la manière de les traiter.

Le discours d'Alcidamas, dont je donne ici la traduction, est plutôt le discours d'un sophiste qui cherche à éblouir & à surprendre , que celui d'un philosophe qui , ayant pour but d'instruire , examine la chose dans la vérité , & la considère sous toutes ses faces. Ce discours cependant n'est pas sans mérite ; il offre beaucoup de raisons subtiles & même solides , exprimées d'une façon intéressante : le style en est plus simple & plus naturel qu'on ne devoit s'y attendre d'après le portrait que les anciens ont fait de celui sous le nom duquel il est publié. L'analyse que je vais en tracer , offrira en même tems quelques réflexions sur la force ou la foiblesse des raisons qu'emploie l'orateur.

Dans l'exorde , Alcidamas établit le sujet , son dessein d'attaquer les discours écrits , de prouver que l'art de parler sur-le-champ est bien supérieur à celui de composer.

1°. L'art d'écrire est à la portée de plus de personnes que l'art de parler sans avoir écrit. Ce qu'il prouve par l'énumération de ce que demandent l'un & l'autre.

2°. Celui qui parle agréablement sans avoir écrit , pourroit réussir dans la composition s'il vouloit s'y appliquer ; au lieu que celui qui ne s'est exercé qu'à composer , ne réussiroit pas à parler sur-le-champ. Cette raison est

fausse, du moins pour la première partie, & les faits dont on a voulu l'appuyer ne prouvent rien. L'expérience apprend que beaucoup de personnes qui parlent avec grace & facilité, soutenues par la présence & par les regards d'une assemblée nombreuse, sont froides & stériles, la plume à la main, dans le silence du cabinet.

3°. Le talent de la parole est utile en tout lieu & en tout tems, tandis que celui de la composition n'est d'usage que dans quelques cas fort rares. Ce qui est solidement prouvé par le détail des circonstances où il est essentiel de pouvoir parler sur-le-champ.

4°. Un discours composé est d'autant plus parfait, qu'il approche davantage de la parole non écrite, preuve que le talent de parler sans écrire est préférable à celui de la composition.

5°. L'orateur qui tantôt écrit, tantôt n'écrit pas, s'expose à se montrer différent de lui-même, à paroître tantôt soigné, tantôt négligé. Raison absolument fausse. Le moyen de bien parler sans avoir écrit, c'est de s'être exercé long-tems à bien écrire, sans négliger de parler sur-le-champ dans l'occasion.

6°. Plus on s'est exercé à composer, plus on est embarrassé quand il est question de parler. Oui, sans doute, si on s'est borné à composer, mais non pas si on n'a composé que pour être en état de mieux parler. Au reste, les preuves du sophiste sont subtiles & ingénieuses.

7°. Les inconvéniens d'apprendre par cœur sont très bien expliqués & très bien exprimés. Mais l'orateur vraiment éloquent n'est pas esclave de sa mémoire, il se rend maître de son discours. Il ne tient pas aux mots & aux syllabes, ni même aux idées & aux pensées qu'il fait changer ou abandonner même dans la chaleur de l'action.

8°. Ceux qui parlent sans avoir écrit , se prêtent plus aisément aux goûts des auditeurs , que ceux qui écrivent toujours. Cela est vrai & bien prouvé. Mais qu'on n'oublie pas ce que nous venons de dire , que le véritable orateur fait abandonner ou changer à propos ce qu'il a écrit.

9°. Les discours écrits ne méritent pas le nom de discours , ce ne sont que des représentations de discours. Il y a beaucoup d'esprit & de subtilité dans cet article. Mais les auteurs anciens & modernes nous ont laissé des discours qui , écrits avec beaucoup d'exactitude , ont autant de vie, de chaleur & d'action, que s'ils avoient été prononcés sur-le-champ.

Alcidas se fait objecter qu'il n'est pas raisonnable de s'élever contre le talent d'écrire lorsqu'on cherche à se distinguer par ce talent même , qu'on ne doit pas regarder ceux qui parlent au hasard comme plus sages que ceux qui écrivent avec réflexion.

Il répond qu'il ne rejette pas absolument le talent d'écrire , mais qu'il lui préfère celui de parler sur-le-champ. Il explique quels sont les motifs en écrivant quelques discours : le principal , sans doute d'apprendre à mieux parler sans avoir écrit , est oublié. Il dit avec raison qu'on ne doit point s'exposer à parler en public sans s'être formé un plan , sans avoir recueilli & arrangé ses idées dans son esprit. Il finit par récapituler tous les avantages de parler sur-le-champ , & par exhorter à acquérir cette facilité précieuse.

Je ne me permettrai pas de dissertation sur le sujet qu'a traité Alcidas ; je dis en un mot qu'il n'y a point d'éloquence sans le talent de parler sur-le-champ avec facilité, que le terme d'éloquence lui même l'emporte ; qu'on ne sera jamais éloquent si on ne sait qu'écrire , au lieu qu'on

peut être éloquent sans avoir jamais écrit ; que l'orateur parfait est celui qui réunit le talent d'écrire & la facilité de parler ; qu'on ne doit pas se permettre trop tôt de parler sans écrire , aux risques de parler toujours sans ordre , sans exactitude & sans élégance ; que quand on s'est exercé à bien composer , on parle d'abord avec quelque peine , mais que la facilité s'acquiert peu à peu , & qu'enfin on parvient à parler avec la même exactitude que si on avoit écrit , & à écrire avec autant d'aisance que si on parloit sur-le-champ.

Je renvoie aux excellentes réflexions de l'illustre archevêque de Cambrai dans ses dialogues sur l'éloquence. Je desirerois avec lui que nos orateurs chrétiens ne s'asservissent pas toujours à apprendre leurs sermons par cœur ; mais je voudrois , comme lui , qu'ils se fussent exercés d'abord à composer , & que lorsqu'ils n'écrivent pas , ils étudiaient leur sujet par une profonde méditation , ils préparassent les mouvemens & les figures capables de toucher , & même les pensées & les expressions principales , & qu'ils donnassent à tout cela un ordre qui servît à mieux remettre les choses dans leur point de vue. Je crois , comme lui , que c'étoit là la méthode des anciens orateurs , de Démosthène , de Cicéron & des autres , & que la plupart de leurs discours n'ont pas été prononcés comme ils ont été écrits.





ALCIDAMAS

SUR

LES DISCOURS ÉCRITS.

PLUSIEURS de ceux qu'on appelle sophistes, dédaignant l'histoire & les autres objets de littérature, sans nul talent pour la parole, entreprennent de composer des discours; contents de montrer par-là leur habileté, ils s'applaudissent, & s'imaginent connoître tous les secrets d'un art dont ils ne possèdent que la moindre partie: je vais donc examiner le talent dont ils s'enorgueillissent, & réduire les discours écrits à leur juste valeur. Ce n'est pas que l'art d'écrire me soit étranger, mais il est d'autres parties dans l'éloquence dont je suis plus jaloux. Il me semble qu'on ne doit s'occuper de la composition, que par forme d'exercice & d'amusement, & je crois que ceux qui consomment toute leur vie à ce genre de travail, se flattent à tort de posséder le talent de la parole, qu'ils méritent bien plus le nom de poètes que celui d'orateurs (1).

(1) En Grec, *de sophistes*. Les sophistes, comme je l'ai observé dans le discours qui précède, cherchoient en même tems à se distinguer par l'étendue des connoissances & par le talent de la parole. Il est bon aussi de savoir qu'originellement les poètes étoient les seuls qui écri-

Ce qui doit (1) diminuer du prix de la composition, c'est que l'art en est aisé à acquérir, & qu'un esprit ordinaire peut y réussir sans peine. mais parler agréablement sur toutes sortes de sujets, sans être préparé, saisir dans le moment & employer les idées & les expressions convenables, se prêter avec facilité aux circonstances des tems, & au goût des personnes, en un mot prononcer avec assurance un discours propre à persuader; voilà ce qui suppose véritablement un génie rare, un talent peu commun. Je ne doute pas, au contraire, que ceux mêmes que la nature regarda en naissant d'un œil peu favorable, ne parviennent aisément à composer, lorsqu'ils prendront tout le tems nécessaire, qu'ils corrigeront à loisir, qu'ils rassembleront les écrits des anciens sophistes, recueillant leurs pensées de toutes parts, imitant les tours heureux de ceux qui s'expriment avec grace, corrigeant d'après les conseils de leurs amis & d'après leurs propres observations, éclaircissant les endroits obscurs, & fortifiant les endroits foibles. ce qui porte le caractère du beau, est toujours rare; il ne s'achète qu'au prix des plus grands efforts & du travail le plus opiniâtre; tandis que les choses communes se trouvent sous notre main, & viennent se présenter d'elles-mêmes.

visent; aussi les appelloit-on *poetai*, c'est-à-dire, *faiseurs*. Les orateurs étoient appelés *oi legontes*, c'est-à-dire, *les aiseurs*, ou *les parleurs*.

(1) Je ne ferai point de réflexions sur la force ou la foiblesse des raisons employées par Alcidas, l'ayant fait dans le sommaire.

Concluons que l'art de la composition doit être moins estimé que celui de la parole, parcequ'il est à la portée d'un plus grand nombre de personnes.

D'ailleurs, quel homme sensé se persuaderoit que le véritable orateur, celui qui parle bien sans préparation, ne parviendrait pas à bien écrire pour peu qu'il y donnât ses soins? Mais en même tems qui pourra croire que celui qui ne s'est exercé que dans la composition, réussira par ce seul exercice dans l'art de parler? Quiconque réussit dans une opération difficile, n'échouera pas, sans doute, dans celle qui est aisée (1); au contraire, celui qui n'a jamais fait que des choses aisées, n'obtiendra qu'avec beaucoup de peine des succès dans celles qui le sont moins. Ici les exemples se présentent en foule. Quand on souleve un fardeau pesant, on peut se jouer d'un plus léger; au lieu que le degré de force suffisant pour lever un petit fardeau, ne peut suffire pour un plus considérable. Un coureur agile suivra sans se gêner un coureur plus lent; celui-ci n'iroit point du même pas que l'autre. Tel qui avec la fleche ou le javelot, ne manque pas des buts éloignés, n'en manquera pas certainement de plus prochains; mais on ne pourroit assurer que celui qui atteint de près atteindra aussi de loin. Il en est de même des discours. Quiconque réussit à parler sur-le-champ, se distinguera, sans doute, dans la composition, lorsqu'il

(1) Oui, sans doute, s'il s'agit d'opérations du même genre.

prendra du tems & qu'il travaillera à loisir ; mais on ne peut douter que , lorsqu'il faudra parler sans préparation , celui qui ne s'est exercé qu'à écrire , ne s'embarrasse , ne se trouble & ne s'égare.

Il me semble aussi que le talent de la parole est utile en tout tems & en tout lieu , tandis que celui de la composition n'est d'usage que dans quelques cas fort rares. Qui ne fait que dans les procès , dans les assemblées publiques , dans les sociétés particulières , on est obligé de parler sur-le-champ , & que souvent il survient des occasions où ceux qui gardent le silence ne s'attirent que du mépris ; au lieu que ceux qui ont le don de la parole , sont respectés & admirés comme des hommes doués d'une intelligence sublime. Faut-il reprendre des personnes en faute , consoler des malheureux , calmer des gens irrités , détruire dans le moment des accusations imprévues ; c'est alors que le talent de la parole vient à propos nous offrir son service. La composition exige du loisir , & demande un tems que souvent la circonstance refuse. Son travail est lent , sa marche tardive ; l'occasion veut un prompt secours dans les conjonctures critiques. Quel homme sensé envierait donc un talent qui nous fait manquer les momens favorables ? Et ne seroit-il pas ridicule , quand le héraut appelle les citoyens à la tribune , ou quand les tribunaux siegent pour juger , que l'orateur recourût à son porte-feuille pour composer un discours & pour l'apprendre ? Si nous étions les maîtres dans les républiques , s'il dépendoit de nous d'assembler les juges au tribunal , & de fixer le jour des délibérations ,

alors nous pourrions attendre , pour convoquer les citoyens , que nos discours fussent écrits. Mais puisque les états ne se gouvernent pas à notre volonté , est-il raisonnable de perdre le tems à polir des périodes , & de prendre une peine pour le moins inutile ?

En effet , si les discours bien travaillés , qui ressemblent plus à des poëmes qu'à des discours , qui annoncent plus d'art que de naturel , plus de soin & d'étude que de simplicité & de vérité , inspirent de la défiance & préviennent contre l'orateur ; si ceux qui composent des plaidoyers , & c'est là pour nous la meilleure preuve , évitent trop d'exactitude dans le style , cherchent à imiter le langage de ceux qui parlent sur le champ ; & croient qu'ils ont le mieux composé lorsque leurs écrits ressemblent le moins à des compositions ; si enfin la perfection dans ceux qui écrivent des discours , est de se rapprocher de ceux qui parlent sans écrire ; ne doit-on pas préférer à tout autre exercice , celui qui seul peut nous faire réussir , même dans la composition ?

Un nouveau motif de rejeter les discours écrits , c'est qu'ils nous exposent à nous montrer différens de nous-mêmes. Les circonstances ne permettent pas d'écrire tous les discours qu'on doit prononcer. Ainsi , lorsqu'un orateur parle d'abondance après avoir parlé de mémoire , peu d'accord avec lui-même , il s'attirera nécessairement des critiques : tantôt son discours ressemblera à une poésie travaillée avec art pour des occasions d'appareil ; tantôt si on le compare à d'autres plus soignés , il paroîtra bas & commun. Mais quoi de plus mortifiant pour celui qui se pique

de connoître & d'enseigner toutes les finesse de l'éloquence , de ne pouvoir se produire qu'un papier à la main , & d'être rabaislé au niveau des plus ignorans lorsque son papier lui manque ? Qu'il est humiliant de n'être en état de prononcer un discours que lorsqu'on nous accorde du tems pour le composer & pour l'apprendre ; & d'être moins éloquent que d'autres , lorsque , sur un sujet particulier , il faut s'énoncer tout-à coup & sans préparation ! Quelle honte de se donner pour maître dans l'art de la parole , & de ne manifester aucun talent pour la parole !

Avouons-le ; plus on s'est exercé à écrire , plus on éprouve d'embarras quand il est question de parler. Accoutumé à travailler à loisir des discours , à arranger artistement des phrases , à perfectionner son style par des opérations lentes & pénibles , si l'on veut parler ensuite sans avoir écrit , il arrive nécessairement qu'obligé de s'écarter de sa méthode ordinaire , on est troublé & embarrassé ; que , mécontent de tout ce qui se présente , on ressemble à un homme qui bégaye ; qu'enfin on ne parle pas avec cette aisance & cette vivacité d'un esprit qui rend librement ses idées. Comme on voit ceux qui ont eu long-tems les fers aux pieds , ne pouvoir marcher aussi aisément que les autres , lorsqu'ils deviennent libres , mais conserver l'allure gênée & mesurée qu'ils étoient alors obligés de prendre , de même la composition ralentit la marche de notre esprit , & augmentant chez nous la difficulté de parler par les exercices contraires auxquels elle nous astreint , elle enchaîne , pour ainsi dire , notre imagination , & nous ôte cette heureuse facilité qu'exige un discours prononcé sur-le-champ.

Et combien n'est-il pas encore désagréable de charger sa mémoire d'un discours écrit ! N'est-il pas aussi difficile de le retenir que honteux de l'oublier ? Est-il quelqu'un qui ne convienne qu'il est plus aisé d'apprendre & de retenir un petit nombre d'objets frappans, qu'une multitude de petits objets ? Mais lorsqu'on parle sans avoir appris par cœur, on ne s'occupe que des idées, & on les exprime avec les termes qui se présentent d'abord. Dans les discours écrits, on est obligé d'apprendre & de retenir fidèlement les idées, les termes, les syllabes. Les idées sont en petit nombre & remarquables ; les termes sont aussi multipliés que peu distincts & peu différens les uns des autres. Chaque idée ne se présente qu'une fois ; on est obligé de se servir souvent des mêmes mots. Il est donc aussi facile de retenir les unes, qu'il est difficile & embarrassant de se souvenir des autres. De plus, comme l'oubli ne se remarque pas dans celui qui parle d'imagination, il ne lui fait éprouver aucune honte. Le style étant libre, & les mots n'étant pas disposés dans un ordre exact, si quelque idée lui échappe, il peut l'omettre sans conséquence, & passer aux suivantes sans déparer son discours ; il peut même reprendre celles qu'il a oubliées, si sa mémoire les lui rappelle. Quiconque ne parle qu'après avoir appris par cœur, éprouve tout le contraire ; & pour peu que dans la chaleur de l'action il manque ou change quelque chose, il se trouble, s'égare, cherche ce qu'il doit dire, & s'arrêtant pour répéter ce qu'il a déjà dit, il tombe enfin dans un embarras dont il ne peut plus sortir, & qui le rend ridicule.

Je vais plus loin , & je soutiens que ceux qui parlent sans avoir écrit , se prêtent plus aisément au goût des auditeurs que ceux qui ne font qu'écrire. Ces derniers qui travaillent de longue main leurs discours , se trompent quelquefois sur le tems qu'ils doivent mettre à parler : ou ils fatiguent en s'étendant plus qu'on ne voudroit , ou ils finissent lorsqu'on voudroit encore les entendre. Il est difficile , peut-être même impossible , à l'intelligence humaine , de lire dans l'avenir , de savoir précisément quelle sera la portée de l'attention de son auditeur. Mais ceux qui composent dans l'action même , peuvent se régler sur les dispositions actuelles de ceux qui les écoutent , abrégier ce qui seroit trop long , développer davantage ce qui seroit trop court. Ajoutons que celui qui écrit ses plaidoyers & celui qui plaide sans écrire , ne profiteront pas tous deux également des idées qui pourront leur venir en parlant. L'un peut sans peine placer les idées que lui font naître ses adversaires , ou qu'il trouve dans son esprit , & qui se lient avec celles qu'il a déjà imaginées. Comme il énonce toutes ses pensées avec les mots qui s'offrent dans le moment même , tout ce qu'il ajoute à ce qu'il a déjà médité , ne dépare & ne dérange en rien son discours. Quant à l'autre , s'il trouve en son chemin des idées non prévues , il peut d'autant moins en user à propos & les adapter au reste , qu'un langage étudié & réfléchi n'admettroit pas des termes qui viendroient sans préparation. L'orateur se voit donc contraint d'abandonner les idées que lui présente un heureux hasard ; ou s'il les emploie , alors , détruisant l'économie de son discours ,

discours, mêlant une diction peu mesurée avec une élocution exacte, il met nécessairement de la dissonance dans son style, & en trouble l'harmonie. Mais quel homme de bon sens ne rejetteroit pas une étude qui nous empêche de profiter des avantages qu'on trouve sans les chercher, une étude qui, dans un jour d'action, est souvent d'un moindre secours qu'une inspiration soudaine? Ainsi, tandis que les autres arts perfectionnent la société, celui de la composition nous prive des biens que nous offre une heureuse rencontre.

Je croirois même que les discours écrits ne méritent pas le nom de discours, que ce ne sont que des figures, des ombres, des représentations de discours; tels à peu près que des statues en pierre ou en airain, des tableaux d'hommes ou d'animaux, qui représentent des êtres véritables, & qui font plaisir à voir, mais qui ne sont d'aucun usage dans la vie commune. Un discours écrit, dont la forme est unique & immuable, considéré sur le papier, pourra frapper par sa beauté; mais privé de mouvement, il ne fera d'aucune utilité dans l'occasion. Qui peut douter que des êtres animés ne soient plus utiles que de belles statues, qu'ils ne soient dans le besoin d'une plus grande ressource, & ne rendent à propos mille services réels? Il en est de même d'un discours que l'imagination produit sur-le-champ: plein de chaleur & de feu, semblable à une créature vivante & agissante, il se prête à toutes les variétés des affaires & des conjonctures; au lieu que le discours écrit, sans ame, sans vie, sans action, est d'un

aussi foible secours qu'une figure morte & inanimée.

Mais, dira-t-on peut être, est-il raisonnable de s'élever contre le talent d'écrire lorsqu'on cherche à se distinguer par ce talent même? Peut-on décrier un exercice qui devient une source de gloire dans la Grece? Et quand on s'applique à l'étude des lettres, doit-on louer les discours faits sur le-champ, préférant par là l'indiscrétion à la prudence, & regardant ceux qui parlent au hasard comme plus sages que ceux qui écrivent avec réflexion?

Non, je ne rejette pas absolument le talent d'écrire, mais lui préférant celui de parler sur-le-champ, je serois d'avis qu'on s'appliquât surtout à acquérir cette précieuse facilité. Et si quelquefois je prononce des discours faits à loisir, c'est moins parceque je suis jaloux de me distinguer dans cette partie, que pour montrer à ceux qui s'applaudissent du talent de composer, qu'avec un peu de travail il seroit possible de les surpasser, de les éclipser même dans l'art auquel ils se bornent. D'ailleurs, je compose de tems en tems, pour être en état de paroître avec quelque avantage dans les occasions d'éclat. Mais nous exhortons ceux qui nous fréquentent, à juger de nous par le talent de parler à propos & avec intérêt, quoique sans préparation, sur un sujet quelconque. Quant à ceux qui, sans nous avoir jamais suivis exactement, viennent nous entendre dans quelques circonstances, nous ne sommes pas fâchés de leur montrer des pieces écrites. Accoutumés à des discours travaillés avec soin, ils

prendroient peut-être de nous une idée peu avantageuse si , selon notre usage , nous nous bornions à la simple parole. Ajoutez encore que les progrès d'un esprit qui se perfectionne , ne sont remarquables que dans les discours faits à loisir. Comme il n'est pas facile de se rappeler un discours prononcé, il ne seroit pas aisé de juger si nous parlons mieux à présent qu'autrefois : au lieu qu'il ne faut que jeter les yeux sur des compositions , pour y remarquer au premier coup d'œil, comme dans un miroir fidele , les progrès sensibles du génie. Enfin , c'est l'amour de la gloire , & le desir de laisser après nous des monumens honorables , qui nous a fait composer quelques discours.

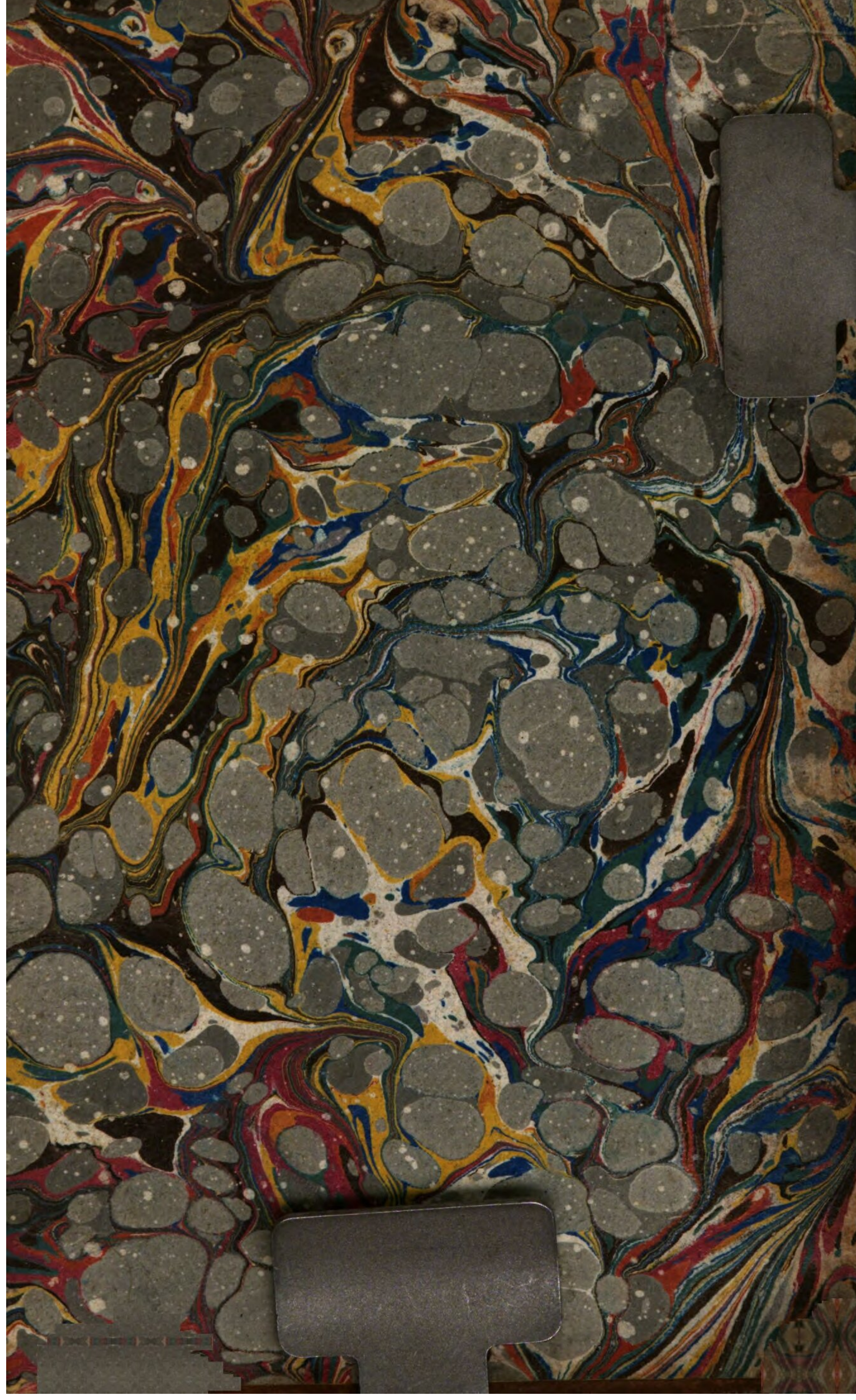
Au reste , en donnant la préférence au talent de parler sans écrire, nous n'entendons pas qu'on parle au hasard. Car nous exigeons des orateurs qu'ils aient dans l'esprit les idées & le plan de leurs discours , & qu'ils n'abandonnent que le langage à l'inspiration du moment ; d'autant plus , que l'exactitude de la composition n'est pas à beaucoup près d'une aussi grande ressource que la facilité d'exprimer sur-le-champ ce qu'on veut dire.

Aspirez-vous donc au titre de grand orateur , & non simplement à celui d'écrivain habile ; desirez-vous de profiter sagement des dispositions actuelles de ceux qui vous écoutent , plutôt que de leur faire admirer la beauté de vos périodes ; aimez-vous mieux vous appuyer de leur bienveillance que de vous charger de détruire leurs préventions ; voulez-vous enfin vous garantir des infidélités de la mémoire , jouir des heureux

effets d'une imagination facile, posséder ce talent de la parole qui se prête aux différentes circonstances : vous ne réunirez jamais tous ces avantages, si vous ne vous appliquez sans relâche à parler sur-le-champ, si l'art de la composition est autre chose pour vous qu'un exercice, un amusement, un moyen de donner aux gens sensés des preuves par écrit de votre jugement & de vos connoissances.

Fin du premier Volume.





Isocrates, v436-v338

Oeuvres complètes

Bd.: T. 1 (1781)

Paris 1781

A.gr.b. 2029-1

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10236535-2